VOYAGE
EN ITALIE
ET EN SICILE.

TOME II.

A Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE,

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

VOYAGE

EN ITALIE

ET EN SICILE;

PAR L. SIMOND,

AUTEUR DES VOYAGES EN ANGLETERRE ET EN SUISSE.

TOME SECOND.

PARIS.

A. SAUTELET ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M. DCCC. XXVIII.

VOYAGE
EN ITALIE.

CÆRE.

A neuf milles de Rome, du côté du couchant et non loin de la mer, s'élèvent les ruines de *Cære* ou *Chère*, ou *Cere veterum* (maintenant *Cervetri*), ville antique dont les rapports avec Rome ont quelque chose de très-mystérieux. Comme les Romains, les *Cærites* unissaient à un grand degré de férocité, auquel les autres peuples étrusques étaient étrangers, des sentiments religieux très-exaltés. Seuls d'entre tous les étrangers, ils jouissaient à Rome de tous les droits de citoyens, excepté celui de suffrage; et lors de l'invasion des Gaulois, les Romains leur confièrent le dépôt de ce qu'ils avaient de plus précieux. C'est d'eux que les Romains tenaient leurs rites sacrés, et le mot même de *Ceremonie* paraît être dérivé de *Cære*. Les Romains traitèrent toujours ces voisins avec une libéralité et des égards tout-à-fait opposés à leur rapacité ordinaire, et il se passa plusieurs siècles avant que la trop grande inégalité de fortune entre eux relâchât des liens aussi intimes et aussi long-

temps maintenus. Les décrets des censeurs romains étaient enregistrés à Cære, circonstance remarquable en elle-même, mais qui pourrait avoir contribué à l'éloignement des Romains pour les habitants de cette ville. On soupçonne que Rome a pu être une colonie de Cære. Tout le pays, de l'une à l'autre ville, est une plaine variée de petites élévations ondoyantes, quelques-unes occupées par une chaumière et son enclos: tout le reste est un vaste pâturage désert. Le sol n'est autre chose que ce sable de couleur orangée qu'on nomme *puzzolana*, disposé en couches horizontales qui alternent avec d'autres lits composés de fragments de pierre ponce et de cendres agglomérées ensemble; tout annonce des dépôts résultant d'éruptions volcaniques qui ont eu lieu sous la mer lorsqu'elle couvrait le pays. La ville moderne de *Cervetri*, qui ne contient pas plus d'une centaine d'habitants, occupe le site de la citadelle seulement de l'antique *Cære*, bâtie sur un promontoire de rochers volcaniques d'environ cent pieds de hauteur, d'où la vue plonge sur une vallée très-pittoresque. Les épaisses murailles de cette antique citadelle sont encore debout, et dans les environs, on voit les ruines ordinaires de thermes et de temples. L'on y trouve aussi plusieurs de ces singuliers greniers à blé de l'antiquité, appelés *silos*, lesquels sont bâtis sous terre, de forme

ovale, et profonds de 15 à 20 pieds sur huit à dix de diamètre. L'étroite ouverture étant hermétiquement bouchée, le grain parfaitement garanti du contact de l'air, et hors d'atteinte de la chaleur et de l'humidité, se conservait ainsi pendant un nombre d'années presque illimité; et, en cas d'invasion, n'était pas facilement découvert par l'ennemi. Les tombeaux sont nombreux; et ces demeures des morts, creusées dans le roc volcanique, étaient rangées en lignes parallèles aux demeures des vivants de ce temps-là, qui eux-mêmes ne sont plus. Leur entrée est fermée d'une grande pierre taillée à sa mesure et qu'il est fort difficile d'enlever. Intérieurement, ces grottes mortuaires ont de dix à quarante pieds en carré; elles sont arrondies dans le haut en forme de voûte, avec un gros pilier au milieu pour plus de solidité. Après tant de siècles, les marques du ciseau sont partout aussi fraîches que le premier jour. Un banc taillé dans le roc règne à l'entour, quelquefois deux, l'un au-dessus de l'autre; et c'est là que les corps étaient placés, un vase étrusque sous le bras et un autre aux pieds. Il y avait un soupirail en forme de cheminée qui donnait de l'air dans l'intérieur: l'on trouve fréquemment une petite chambre creusée derrière la première avec une porte de communication et deux fenêtres. Deux fenêtres, d'un appartement à

l'autre, dans un tombeau où l'on ne voyait pas clair ! Cette ville des morts est remplie de serpents qui fuyaient de tous côtés à notre approche. Les tombeaux de Corinthe, d'Argos et de toute la Grèce sont semblables à ceux que je viens de décrire, ce qui indiquerait une origine commune aux Grecs et aux Cærites, ainsi qu'aux Romains, si ceux-ci étaient une colonie des Cærites.

Les Grecs, flatteurs en titre des Romains leurs patrons, ne se contentaient pas de leur donner une origine grecque, honorable sans doute à l'époque de la fondation de Rome; mais les faisaient descendre de Vénus dont Enée était le fils; et sur leur autorité, César, dans un discours public, fit sérieusement valoir cette parenté. Le léger changement qu'ils firent ensuite à un vers d'Homère, sembla promettre à Enée et par conséquent à César la domination du monde entier, comme celle de Troie. Il n'y a sans doute pas beaucoup de fond à faire sur la vérité historique de l'Enéide, et l'on peut dire des poètes en général, que s'ils ont perpétué les traditions, ils y ont mêlé tant de fables qu'on ne sait s'ils ont rendu après tout un bon ou un mauvais service à l'histoire. Mais, si les premiers Romains n'étaient pas des demi-dieux, au moins ne furent-ils pas des voleurs de grands chemins, comme on l'a supposé. Campés au milieu d'une vaste plaine malsaine,

entourés de peuplades cantonnées dans des lieux fortifiés et qui leur étaient supérieures par le nombre, la civilisation et les richesses, en même temps qu'elles les égalaient en courage, les Romains, dis-je, n'auraient pu d'abord piller ces voisins et les insulter impunément. L'enlèvement des Sabines est d'autant moins probable que l'on voit, long-temps après, les Romains se maintenir avec peine contre les Sabins. L'on ne saurait croire non plus que Romulus, prince royal d'Albe, ait pu se voir réduit à l'humiliante nécessité d'enlever de force celle dont il devait faire sa femme. Les Romains du siècle d'Auguste, quoique de beaucoup plus rapprochés que nous ne le sommes des sources de leur histoire ancienne, ne croyaient pas, sur ce sujet, la moitié ce qu'on nous donne à présent comme des faits avérés. Cicéron, dans une lettre à Atticus, tourne en ridicule l'histoire de Romulus. Suivant Tacite et Pline le jeune, il paraîtrait que Scévola se brûla la main bien inutilement ; car Porsenna n'en continua pas moins le siége de Rome qu'il finit par prendre, et même lui imposa la condition, dans un traité que Pline dit avoir vu, de ne se servir du fer à l'avenir que pour labourer la terre. Si nous en croyons Polybe, historien très-digne de foi, la délivrance de Rome par Camille, dans l'année 360, et toutes les circonstances dramatiques de la défaite

de Brennus et de ses Gaulois, racontée si longtemps après par Plutarque, seraient des contes. Plutarque lui-même, tout crédule qu'il était, parle souvent de l'obscurité de l'histoire ancienne et du peu de certitude que l'on possédait de son temps sur les premiers événements de cette histoire et sur leur date. L'on suppose Rome fondée à-peu-près cinq siècles avant la guerre contre Pyrrhus; mais comment le sait-on ? Lorsque dans ce quatrième siècle nous voyons les Romains avoir recours à l'expédient grossier de planter un clou dans la muraille pour marquer chaque année qui s'écoulait, peut-on supposer qu'ils sussent écrire et composassent des mémoires sur leur temps? D'ailleurs, tous les documents publics furent brûlés lors de l'invasion des Gaulois; Tite-Live l'affirme : ainsi, que peut-on savoir des premiers siècles de Rome? *Raræ litteræ fuere,* dit Tite-Live en parlant de ces temps-là, et véritablement on le peut croire. L'incertitude est telle, que ce quatrième siècle pourrait fort bien avoir été le cinquième ou le dixième, tout comme seulement le second ou le troisième; et cependant on nous donne à présent l'histoire des cinq premiers siècles de Rome sans lacune, et chaque année marquée par quelque événement important. Ce n'est pas la pauvreté des histoires modernes sur Rome antique qui inspire de la défiance, c'est au contraire leur

richesse ; elles recueillent où personne n'a semé. Le temps efface ou dénature les traditions, elles se plient aux vues particulières de ceux qui en font usage ; et l'on sait qu'à Rome surtout, elles devinrent l'instrument politique des prêtres et des hommes d'état. Ce furent les Grecs qui les premiers recueillirent ces traditions, et l'on n'a aucune raison de croire qu'ils furent bien scrupuleux dans le choix. *Fabius Pictor*, le premier historien de Rome qui fût Romain, vécut dans le sixième siècle de Rome; ses matériaux ne furent autres que ceux déjà rassemblés et employés par les Grecs. C'est de lui principalement que Tite-Live a ensuite tiré les siens, ainsi que de certains registres de famille, tenus dans les grandes maisons (tenus encore par les Grecs pour leurs patrons), et des oraisons funèbres dont on gardait copie. Nous sommes fort ignorants dans l'histoire, disait Atticus à la fin de la république, lorsqu'il voulait engager Cicéron à s'y vouer; et celui-ci se plaignait hautement de l'usage que l'on faisait des matériaux infidèles dont on vient de parler.

Qu'importe, au surplus, la date et les circonstances de la fondation de Rome et des premiers exploits militaires des Romains? Il nous suffit de savoir qu'ils conquirent l'Italie et ensuite le monde connu, dans le cours de quelques centaines d'années. Mais les causes morales de cette

énergie prodigieuse qu'ils déployèrent si longtemps chez eux comme au-dehors, offrent le plus grand intérêt, et il nous importe de savoir quelle pouvait être l'organisation sociale qui produisit ce grand résultat, malheureusement mieux connu que ses causes.

Nous nous accoutumons de si bonne heure à considérer les anciens Romains et la liberté comme deux choses inséparables, que bien peu de gens s'avisent d'examiner si l'idée reçue est bien fondée. Trois cents ans après l'expulsion des rois de Rome, nous voyons le peuple se faire accorder, à la suite d'émeutes réitérées, des tribuns chargés de prendre sa défense contre les patriciens, et alors seulement s'aviser de demander le droit de mariage, *connubia patrum*, qu'ils furent assez forts pour obtenir. On ne sait trop s'il faut entendre par là le droit de s'allier légalement aux familles patriciennes, *connubia cum patribus*, ou seulement le droit de contracter mariage entre plébéiens, *confarreationem*, au lieu de cohabiter simplement *per usum*, comme le font à présent les nègres des colonies. Mais dans l'un ou l'autre cas, ce fait suffit pour prouver que le peuple romain avait jusqu'alors vécu dans un état voisin de l'esclavage. Sous la dénomination de clients, les plébéiens étaient pourtant obligés de consacrer leurs biens et leur vie au service de leurs patrons les patriciens; et

celui qui aurait enfreint ce devoir pouvait être mis à mort impunément, comme une victime vouée au dieux infernaux. Lorsque le peuple abandonna la ville et se retira en corps sur le mont Sacré, on le vit se plaindre d'être traité comme s'il était d'une autre espèce que les patriciens *tanquam e cœlo demissos.* Long-temps après l'institution des tribuns, dans le cinquième siècle, une loi spéciale devint nécessaire pour proscrire les coups de verges en usage jusques alors. Il y eut des exemples de légions désobéissantes rappelées à Rome et punies, presque sans forme de procès, avec une cruauté inouïe. Les soldats furent envoyés à la mort en troupes de cinquante à-la-fois, leurs corps privés de la sépulture, avec défense aux parents et amis de ces malheureux de faire aucune démonstration publique de leur douleur. Ce fut en vain que les tribuns voulurent d'abord s'opposer à ces exécutions qu'ils estimaient illégales.

De nouvelles lois devinrent nécessaires pour faire exécuter les anciennes, ce qui montre combien le mal était enraciné.

Avec la liberté, on s'imagine que les Romains possédaient l'égalité aux yeux de la loi, et qu'ils avaient des droits législatifs. En effet, ils étaient appelés à sanctionner les lois, à élire les magistrats; ils déclaraient la guerre et faisaient la paix; ils siégeaient comme juges, prononçaient

sans appel dans les causes criminelles (1). Voilà de grands pouvoirs, qui même paraîtraient extrêmes; mais les augures étaient là, armés de leur pouvoir divin, et lorsque les *omina* ne se trouvaient pas favorables, la loi qui venait de passer n'était plus une loi, l'élection était déclarée nulle, et l'assemblée elle-même du peuple souverain n'était plus qu'un rassemblement irrégulier et sans fonctions légales, *vitio tabernaculum captum*. Or, comme ces augures étaient de la classe privilégiée des patriciens, on conçoit ce que devenait en fait la souveraineté du peuple. Les présages, la divination, jouaient un si grand rôle dans l'administration des affaires à Rome, qu'on a dit qu'elles allaient *par magie*. Cicéron pouvait bien se moquer des augures; mais Rome, maîtresse de l'univers, ne leur demeurait pas moins asservie. Lorsqu'au moment

(1) La justice civile fut bien et promptement administrée par un seul juge pendant cent vingt-trois ans, ensuite par deux juges; et il y en avait encore deux autres pour les provinces dans le temps où l'empire romain était le plus vaste; mais leur nombre n'excéda jamais seize. Il n'en est pas ainsi dans plusieurs états modernes, où les juges sont presque aussi nombreux que les plaideurs. Dans les premiers siècles de Rome, le peuple décidait dans toutes les causes criminelles; mais lorsqu'elles se multiplièrent au point de rendre cette manière de juger impraticable, on institua un tribunal criminel toujours en session, et devant lequel certaines causes, celles, par exemple, de péculat, étaient portées.

d'une bataille les augures prononçaient que les dieux étaient propices, on voyait le soldat romain se précipiter sur l'ennemi, et bravant tous les dangers, justifier l'augure aux dépens de sa vie.

Malgré certaines apparences d'indépendance et de droit politique dans le peuple, les pouvoirs étaient tous dans l'aristocratie, civils comme militaires, judiciaires comme sacerdotaux; tandis que le peuple, *plebs*, était à peine maître de sa vie. Les assertions de Tite-Live au sujet de la liberté du peuple romain sont contredites par les faits mêmes qu'il cite. Le droit de propriété, laissé au peuple, aggravait encore ses maux; car, sans lui faciliter les moyens de s'enrichir par l'industrie, il lui donnait la capacité de contracter des dettes, pour le payement desquelles le débiteur devenait sujet aux plus cruels traitements, à l'emprisonnement dans la maison même de son créancier, dans sa prison domestique. Il pouvait y être traîné de force, chargé de fers, battu de verges, affamé, presque arbitrairement, comme les restrictions mêmes, imposées par la loi au créancier patricien, le font assez voir. Ce créancier était tenu de fournir à son prisonnier une livre de farine par jour pendant soixante jours seulement, les fers ne devaient pas peser plus de quinze livres, etc., etc. Mais si, après ce délai de soixante jours, la dette n'était pas payée, le corps du débiteur apparte-

nait en toute propriété à ses créanciers, qui pouvaient le couper en pièces et se le diviser entre eux, si, moins sanguinaires, ils ne préféraient le vendre au-delà du Tibre, et partager le produit au lieu de l'homme. Toutes les insurrections populaires, pendant la durée de la république romaine, eurent pour cause plus ou moins immédiate les rapports entre les créanciers et les débiteurs, entre le peuple et l'aristocratie; d'où résulta à la fin l'établissement des tribuns qui amena la démocratie avec ses excès, et finalement leur conséquence ordinaire, la tyrannie militaire d'un seul maître. Au reste, l'aristocratie avait sous ce dernier régime tout à perdre, le peuple rien; et lorsqu'on voit des nobles sénateurs appelés à délibérer dans la cuisine impériale sur les moyens de faire cuire entier un poisson de si grande taille qu'aucun vase de cette cuisine ne pouvait le contenir, *surgitur et misso proceres exire jubentur consilio*, etc., l'on est porté à croire que la position du plébéien qui avait pêché le poisson, était plus digne d'envie que celle du sénateur.

La classification par centuries dans la loi de Servius Tullius donnait aux richesses une grande influence politique, qui seule aurait relevé la classe industrieuse si elle avait existé à Rome : mais l'industrie était toute domestique; les riches faisaient faire chez eux à-peu-près tout ce dont

ils avaient besoin. Les arts étaient exercés par des esclaves, des affranchis, des domestiques, pour l'usage de la famille; tandis que le simple citoyen romain, exclusivement laboureur et soldat, n'exerçait pas de métier lucratif. L'habileté dans les arts utiles ou même les arts libéraux, concentrée parmi les esclaves, leur donnait souvent une très-grande valeur. Malheureusement le peuple n'était pas taxé, sa bonne volonté n'était pas nécessaire à ses maîtres. Le besoin d'argent est le meilleur frein des gouvernements, et il n'y a jamais eu de peuple libre, excepté dans l'état sauvage, qui n'ait payé pour sa liberté.

Malgré cet état de choses, le peuple romain montra en toute occasion des sentiments très-supérieurs à ce qu'on aurait pu en attendre. Religieux, fidèle à ses sermens, magnanime dans ses ressentiments, on ne le vit jamais manquer de respect à ses magistrats, même lorsqu'il se soulevait contre eux. Jamais il ne voulut passer à l'ennemi, lors même qu'il s'était éloigné de Rome en corps, dans le dessein avoué de chercher une autre patrie. Ceux des patriciens, qui se rendirent de la part du sénat auprès de ce peuple soulevé, furent traités avec respect, et leurs propositions écoutées. Le peuple, trompé de nouveau, avait recours aux mêmes moyens pour se faire rendre justice, mais toujours sans tumulte et sans violence; et, le tort redressé, on voyait les mécon-

tents reprendre leur rang sous des officiers patriciens, combattre avec le même zèle qu'auparavant, et donner encore la victoire à leur ingrate patrie. Les mains de ces terribles soldats ne furent jamais teintes d'aucun autre sang que de celui de l'ennemi. Durs et même cruels, mais pourtant magnanimes; justes, mais sans pitié, les Romains poussèrent plus loin que les Spartiates les qualités, bonnes ou mauvaises, qui distinguaient ces derniers. Leurs historiens eurent plus d'élévation que ceux de la Grèce, mais moins d'élégance, plus de génie avec moins de goût et de talents.

A Venise, on s'étonne de voir l'aristocratie héroïque des beaux temps de la république se dévouer en faveur d'un état de choses où la tyrannie était exercée, par elle-même, sur elle-même. A Rome, nous trouvons le peuple dévoué à une autre tyrannie, dont il était seul victime, sans aucune compensation; et, quoique traité en esclave, nous ne retrouvons en lui aucun des vices de l'esclavage, mais au contraire les vertus qui sont ordinairement le résultat de la liberté.

Romulus, fondateur supposé de Rome, n'a pu créer à volonté une aristocratie. Des patriciens d'un jour n'obtiennent pas la soumission de leurs égaux, qui auraient difficilement voulu les croire des êtres privilégiés, *cœlo demissi*, des augures doués de facultés surnaturelles; autant

vouloir faire des bramines dans l'Inde. Ce fondateur n'aurait pu créer, de son autorité privée, les relations inégales de patrons et de clients, de débiteurs et de créanciers; car, dans cette distribution des rôles, personne n'aurait voulu accepter les mauvais. Les aristocraties ne se jettent pas ainsi au moule; mais à Rome, comme ailleurs, les premiers habitants, les fondateurs et leurs familles, ne voulurent sans doute pas admettre des nouveau-venus sur le pied d'égalité; ils ne leur accordèrent pas les mêmes droits, et c'est ainsi que les premiers occupants du mont Palatin devinrent une aristocratie, et formèrent naturellement l'ordre patricien. Les austères vertus de cette aristocratie furent le résultat de ses longs travaux, de ses revers, de ses victoires, pendant une guerre de plusieurs siècles, soutenue contre tous ses voisins. Dans le sentiment de leur vaillance, de leur supériorité militaire, de leur dévoûment, de leur force de volonté, ils purent une fois se croire inspirés. Ils l'étaient peut-être; qui sait ce que c'est que l'inspiration! et leur croyance fit naître celle de tout le peuple; car il faut croire soi-même, pour faire des croyants. Le peuple romain se crut, pendant long-temps, conduit par des demi-dieux. Voilà tout le secret de la première constitution romaine. Mais lorsqu'enfin l'incrédulité se répandit parmi les Romains, lorsque le fanatisme

national, résultant de la foi sincère en une coopération divine, vint à s'affaiblir, les disputes continuelles entre les plébéiens et leurs patrons firent naître une autre espèce de fanatisme, et ce fut celui de l'ambition personnelle : Rome alors changea de constitution. La facilité avec laquelle les plébéiens furent ensuite reçus dans l'ordre équestre, leur donna pendant quelque temps une impulsion prodigieuse; jusqu'à ce qu'enfin cet ordre, perdant en considération ce qu'il gagnait en nombre, vit son influence s'évanouir. Les étrangers venaient en foule, des provinces de l'empire les plus éloignées, se faire inscrire dans le registre des tribus, et le peuple romain devint un rassemblement de populace, parmi lequel un Catilina ou un César, les triumvirs et tous les ambitieux trouvaient des partisants à gage. Sous un magistrat plébéien, cette populace finit par imposer des lois à l'ordre patricien.

Du période théocratique et héroïque au période impérial, la nation, obéissant à une impulsion irrésistible, passa successivement par tous les degrés de la démocratie, jusqu'à ce qu'elle arriva à l'anarchie; car les patriciens, loin de constituer un pouvoir intermédiaire entre la multitude et le gouvernement, propre à tenir la balance égale, étant eux-mêmes le gouvernement, et réunissant tous les pouvoirs, après

avoir été d'abord les tyrans du peuple, furent ensuite tyrannisés par lui à son tour; et il vint un temps où les patriciens tinrent à honneur d'être individuellement adoptés par des plébéiens. Lorsque d'innombrables citoyens romains venaient à Rome, des extrémités de l'empire, voter pour des hommes qui ne leur étaient connus que par l'argent qu'ils en recevaient, la distance entre l'anarchie démocratique et le despotisme n'était pas difficile à franchir, et il n'était plus possible de retourner en arrière; aussi le meurtre de César fut-il un crime inutile.

Parmi les causes du déclin et de la chute de l'empire romain, son étendue et la disproportion entre la tête et les membres de ce vaste corps passent pour les principales; mais l'empire britannique tient aujourd'hui plus de place sur le globe terrestre que ne fit jamais l'empire romain; il a autant de soldats et cinq fois autant de matelots; la Tamise amène de beaucoup plus grandes richesses à Londres, que Rome n'en reçut jamais par le Tibre.

Enfin le pays des Marlborough et des Wellington, des Drake et des Nelson, ne manque pas de chefs militaires, et l'ambition n'est pas étrangère au caractère national; mais l'ambition britannique a devant elle une carrière constitutionnelle limitée, quoique immense, et l'ambitieux qui voudrait en franchir les bornes se trouve-

rait, dès les premiers pas, égaré dans le dédale inextricable de droits reconnus, d'associations morales, politiques, religieuses, militaires, formant comme un filet tendu sur tout l'empire, où il ne manquerait pas de se prendre, pour peu qu'il s'écartât du sentier battu de la constitution. *Westminster* n'est pas le *Forum romanum;* ses agitations momentanées ne décident pas du sort de l'empire.

Le pouvoir législatif que la nation délègue à ses représentants, alimente l'activité de l'esprit humain, exerce les talents et assouvit l'ambition; c'est l'organe ainsi que le guide de l'opinion publique. A Rome, au contraire, où le pouvoir législatif n'était point délégué, mais retenu et exercé par des milliers de souverains, ceux-ci finirent par le mettre en vente, et les ambitieux en vinrent jusqu'à dédaigner l'exercice de ce pouvoir pour eux-mêmes. Ils ne votaient plus, ils ne haranguaient plus; mais ils achetaient à deniers comptants, le commandement des armées et l'accès au trésor public. Le pouvoir royal, qui de nos jours est devenu une sorte d'abstraction politique presque hors de l'atteinte de l'ambition, devint seulement le gros lot de la loterie du *Forum.*

4 *mars.* — Nous partîmes hier au nombre de cinq, à cheval, pour Ostie, à l'embouchure du Tibre, voyageant le long de sa rive gauche; mais

n'étant pas fort bien montés; la course de dix-sept milles seulement nous prit quatre heures. La seule maison qu'on trouve sur la route est une auberge à mi-chemin, qui s'appelle *Malafede* (mauvaise foi); mais pour prévenir les impressions défavorables que le nom pourrait faire naître, l'honnête publicain s'est donné la peine d'écrire sur son enseigne *Buonafede*, expédient plus propre à perpétuer le premier nom qu'à le faire oublier. Quoique l'air soit pestilentiel six mois de l'année, et le pays un désert, le paysage nous parut cependant agréable. Sa vaste surface ondoyante était couverte de verts pâturages et de champs de blé qui, ayant dans cette saison à-peu-près la même teinte, ne rompaient pas l'harmonie du coup-d'œil. La terre, rarement fumée, rend ordinairement huit pour un, et, lorsqu'elle est récemment défrichée, jusqu'à vingt ou trente pour un. Ces champs de blé sont labourés, ensemencés, et la moisson en est faite par des troupes de montagnards qui s'en retournent bien vite avec un peu d'argent, et souvent la fièvre tierce, prise à quelques égards par leur faute. Ils dorment sur la terre la nuit comme le jour, et s'exposent, légèrement vêtus, à de fortes rosées, après la grande chaleur du jour. Les ressources d'un gouvernement absolu seraient, en ce cas au moins, d'une application bienfaisante; car elles pourraient imposer certaines précau-

tions à ces pauvres gens et à ceux qui les emploient.

Le Tibre est très-rapide; il faut trois jours pour le remonter jusqu'à Rome, par le moyen de buffles dont le pas est à la vérité très-lent. Les bâtiments que nous vîmes remonter étaient des felouques génoises chargées de grains, la fertile *Campagna* n'en produisant pas assez pour la consommation du pays. Ces bâtiments prennent en retour des chiffons (ceux de laine servent d'engrais aux orangers) et de la *puzzuolana* ou sable volcanique; mais ces objets d'exportation sont moins productifs que les indulgences et les permissions d'épouser sa nièce ou sa cousine.

La moderne ville d'Ostie, lieu de bannissement pour les criminels, est un assemblage de maisons en ruine, entassées dans l'étroite enceinte de ses vieux murs, construits dans le moyen âge. Dans la seule auberge de la ville, vaste, obscure et sale, nous trouvâmes auprès du feu de la cuisine, les notables de l'endroit, qui avaient l'air malade et désœuvré. Il commençait à pleuvoir lorsque nous arrivâmes; mais l'abri que ce lieu nous offrait avait si peu d'attraits que, laissant nos chevaux, nous allâmes avec un guide reconnaître la vieille ville d'Ostie; je devrais dire antique, puisque l'autre est vieille aussi, quoiqu'elle ne soit pas vénérable dans sa vieillesse. Le site de l'antique Ostie est un vaste

pâturage, sur lequel les ruines de ses principaux édifices ont l'apparence de monticules de terre, où, à travers des crevasses, l'on découvre fréquemment des appartements voûtés. A la surface se voient des marbres brisés et surtout des autels et des piédestaux de statues, chargés d'inscriptions. A leurs fragments nouvellement brisés, on devine que ces marbres alimentent les fours à chaux qui existent dans le voisinage. Une masse informe de briques s'élevait plus haut que les autres ruines; c'était la carcasse d'un temple dépouillé de son marbre. Les buffles errants sur la verdure levaient la tête à notre approche, d'un air mécontent, annonçant même, par une sorte de mugissement ou de reniflement prolongé, des dispositions hostiles. Ils se contentaient cependant de nous tourner le dos, et s'éloignaient en nous regardant de travers. Le buffle était inconnu aux anciens, et ne parut en Italie qu'avec les barbares du Nord, où cependant il n'y a pas de buffles à présent. Cet animal est de la grosseur d'un bœuf, mais plus bas sur jambes, et couvert de crins d'un noir sale, comme le cochon, à qui il ressemble dans ses habitudes, se vautrant par goût dans la fange, et paraissant toujours malpropre. Ses pesantes cornes, tournées en arrière, ne lui rendent d'autre service que celui de pouvoir se gratter le dos commodément.

Nous voulions traverser le Tibre pour aller dès ce soir à l'*Isola sacra*, qui divise son embouchure; mais la pluie et le vent augmentaient; il était tard, et abandonnant notre projet pour le moment, nous retournâmes prendre nos chevaux, et nous nous acheminâmes vers *Castel Fusano*, où nous remîmes une lettre du prince Chigi à son facteur, qui nous reçut fort bien, et fit pour nous tout ce qu'il pouvait faire, c'est-à-dire qu'il nous donna une chambre à feu pour sécher nos vêtements, et trois lits avec lesquels nous en fîmes cinq, en plaçant les matelas et les paillasses sur le plancher. Nous reposâmes ainsi fort bien, après un léger repas fait avec des provisions que nous avions apportées, la maison en étant dépourvue. *Castel Fusano* est un vieux château en pavillon carré, dont les épaisses murailles sont percées de petites fenêtres défendues par des barreaux de fer, mais où le noble propriétaire n'ose pourtant pas venir, de peur d'être enlevé par les brigands. Une magnifique avenue de grands pins à parasol y conduit, et un bois des mêmes arbres la sépare du rivage de la mer, le long duquel règnent des dunes de sable. Après avoir pris soin de nos chevaux, nous nous y rendîmes, et nous trouvâmes sur la plage des pêcheurs napolitains dans leurs cabanes, construites de longues perches réunies au sommet en pain de sucre, et couvertes de chaume

jusqu'à terre, laissant une petite ouverture en haut pour la fumée, et deux portes, l'une du côté de la mer, et l'autre du côté de la terre; afin d'échapper sans être vus, en cas de débarquement des barbaresques. On a peine à s'accoutumer à un tel état de choses dans le voisinage de Rome, de cette maîtresse du monde, où l'antique civilisation résista le plus longtemps à la barbarie du moyen âge, et où elle reparut le plus tôt. Rome ne peut maintenant protéger ses côtes contre les attaques de quelques écumeurs de mer, ni chasser les voleurs de ses grands chemins. Ces cabanes de pêcheurs avaient vingt-cinq ou trente pieds de diamètre dans l'intérieur; des lits ou des coffres en occupaient la circonférence; il y avait du feu au milieu, et le tout était propre et en bon ordre. Les hommes eux-mêmes, vigoureux et de bonne mine, s'amusaient à certain jeu que nous ne comprîmes pas, pendant que leurs bateaux, tirés sur le sable, attendaient l'heure de remettre en mer. De mai en novembre, ils n'osent descendre sur cette côte pestilentielle qu'ils fréquentent beaucoup pendant le reste de l'année.

Le facteur du prince Chigi se retire en été, et ne laisse qu'un seul gardien, né sur les lieux, et qui ne s'en est jamais écarté, mais dont le gros ventre, les jambes grêles et le teint livide,

montrent assez qu'il n'est pas encore bien acclimaté. On lui demanda son âge. — Trente ans. Combien de temps il avait été malade. — Trente ans. Enfin il ne connaissait pas d'autre manière d'être. Les enfants sont pâles, maigres, et contractent de très-bonne heure de l'enflure et de la dureté dans la région abdominale, au-dessous des fausses côtes.

Tout le monde ici est d'accord sur le danger de s'exposer à la rosée et à l'air du soir. Les étages supérieurs d'une maison sont reconnus pour être plus sains que les inférieurs, et ceux qui se voient obligés de passer la nuit dehors montent sur un arbre, et s'y font avec des branches une sorte de nid pour y dormir. Le bétail même s'éloigne pendant l'été, et ne revient qu'à la fin de l'automne, non pas à cause du *mal' aria* dont il n'est pas incommodé, mais parce que, dans cette région sablonneuse, l'herbage est tout brûlé pendant l'été. Un domaine (*tenuta*) de six à sept mille arpens nourrit, pendant l'hiver, douze cents bêtes à cornes, dont les propriétaires payent une piastre et demie par tête. Les grands seigneurs féodaux, tels que le prince Chigi, avaient leur cour de justice et leur prison; mais ces droits, auxquels la révolution mit un terme, rétablis en 1814, ont été finalement abolis en 1816.

Ce matin nous sommes revenus sur nos pas,

et avons de nouveau traversé le site d'Ostie. Je ne sais pourquoi les piédestaux de statues auraient été épargnés plus que les statues elles-mêmes, qui ont disparu, mais nous avons été frappés de leur grand nombre. Les inscriptions rappelaient les noms de plusieurs majestés impériales. Beaucoup de marbres précieux avaient été récemment brisés pour le four à chaux, et le guide, témoin de nos regrets, voulant détourner le blâme de ses compatriotes d'Ostie, nous conduisit auprès des ruines d'un four à chaux qu'il nous assura être *antique*, véritablement romain; d'où il concluait que la destination des marbres que nous regrettions avait toujours été le four à chaux.

Le port d'Ostie, sur le Tibre, quoique beaucoup plus éloigné de la mer qu'autrefois, est bien conservé. Des ruines en marquent exactement le contour, et la grande rue, qui de ce point traversait la ville, se distingue par une double ligne de débris au niveau du sol. Plusieurs statues remarquables ont été trouvées en fouillant la terre; celle du dieu Miasthra, par exemple, à quarante-cinq pieds de profondeur. Pendant que nous examinions ces ruines, une grande troupe de jeunes chevaux traversait la plaine ventre à terre, suivie de cavaliers armés de longs bâtons qui ressemblaient à des lances. Ils passèrent assez près pour que nous

pussions distinguer qu'ils étaient de la mauvaise race à tête pesante et à gros ventre, commune dans le pays, et que l'on se donne la peine de multiplier en grand. Au surplus, on reconnaît aussi en eux la race antique, dont les peintres et les sculpteurs nous ont transmis la ressemblance.

Un des deux bateliers à mines fiévreuses qui nous conduisirent à l'*Isola sacra*, était un matelot génois qui avait fait plusieurs campagnes sur le vaisseau de Nelson, *the Victory*.

On lui demanda ce qui avait pu le déterminer à prendre un poste aussi malsain que celui qu'il occupait à présent; il répondit : *per un pezzo di pane*, comme si le pain pouvait remplacer la santé, et qu'un matelot n'eût pas plus que tout autre, le moyen de se transporter là où il lui plaît. Je ne parle d'un incident aussi peu intéressant que pour faire observer combien les hommes, ceux mêmes qui tiennent le plus à la vie, craignent peu de s'exposer à la perte de la santé, et consultent peu la nature du climat dans le choix du pays où ils doivent vivre.

L'*Isola sacra* présente, comme le site d'Ostie, de verts pâturages émaillés des fleurs du mois de mai, au commencement de mars. On y trouve les mêmes monticules renfermant des ruines. Traversant la seconde branche du Tibre, de l'autre côté de l'*Isola sacra*, l'on trouve le port

de Trajan, maintenant séparé de la mer par une lisière de sable d'un quart de lieue de largeur, et que dix-sept siècles ont formée, ce qui fait environ quatre pieds par an. La forme du port est clairement marquée par des ruines et par certains piliers en pierre auxquels on amarrait les navires, et qui sont encore debout. Nous avons trouvé que ce port avait une demi-lieue de tour. Il y a partout environ 20 pieds d'eau légèrement salée, et l'on y prend un poisson très-estimé, appelé *cefalo del Trajano*, qui se vend le double du prix du *cefalo* de la mer voisine (3 paoli, ou environ 6 sous la livre de douze onces). Trouverait-on en Europe rien de plus noble que cette famille des *cefali del Trajano*, qui s'est maintenue depuis tant de siècles sans mélange d'aucune espèce? Point de mésalliance possible ici! point de faux-pas, au moral ou au physique! l'écusson est sans tache. Une partie de la reconnaissance du port s'étant faite en bateau, nous eûmes le bonheur de prendre deux individus de l'aristocratie sub-marine, qui firent notre dîner. Dans cette course nous rencontrâmes un honnête douanier, intelligent et de fort bonne mine, qui, dit-il, occupait depuis trois ans ce dangereux poste sans avoir encore été malade; ce qu'il attribuait à la précaution de ne jamais s'exposer à l'air de la nuit, surtout immédiatement après le coucher du soleil; à ne

jamais se découvrir lorsqu'il avait chaud, et à ne point faire de repas du soir. Le peu de maisons que nous rencontrâmes présentaient un petit mur de terre circulaire, et couvert d'un toit de chaume en pain de sucre. Le plancher était la terre battue, le feu au milieu, et un trou dans le haut pour la fumée; un grand lit pour toute la famille, une table et un banc. D'ailleurs les habitants ne paraissaient pas très-pauvres, mais de bien mauvaise santé, bouffis et décharnés en même temps, le teint livide, le regard triste. Les enfants, de cire molle en apparence, avaient l'air d'être nés mourants. Une sorte de caserne ou de douane qui, à en juger par les plafonds dorés et les fresques, visibles encore à travers la suie qui couvrait les murs, devait avoir été un palais, nous offrit ce qu'il fallait pour faire frire nos *cefali del Trajano*, qui justifièrent leur réputation. Les soldats étaient des vétérans de Bonaparte, qui tous portaient des marques de leurs bons services : l'un d'eux avait une cicatrice profonde d'un travers de doigt sur le côté du cou. Ils souriaient à l'idée de leur nouveau général, le *Santo-Padre*. Il y a un certain prestige dans la gloire militaire, auquel tous les hommes sont sensibles, pour les autres comme pour eux-mêmes, à quelque prix qu'elle soit acquise, et quelle que soit la part qu'il en revienne à chacun. Les vétérans des

dernières vingt années de guerre, sont destinés à former une sorte d'ordre illustre parmi leurs contemporains, pendant le reste de leur vie.

D'innombrables canards sauvages et d'autres oiseaux aquatiques sillonnaient la surface des eaux, et l'air en était obscurci lorsqu'ils prenaient leur vol. Le gibier de toute espèce, jusqu'au sanglier, abonde dans le voisinage; et la chair de ce dernier se vend à Rome meilleur marché que celle du porc : nous en vîmes plusieurs, qui avaient été pris vivants avec leurs petits.

Le port moderne de Rome, à l'embouchure du Tibre, sans cesse engorgé par le sable que la mer accumule, exige des travaux continuels, soit pour prolonger les jetées construites de chaque côté du fleuve, soit pour vider son lit. Les ouvriers employés à ces travaux dangereux ne gagnent que 3 $\frac{1}{2}$ *paoli* par jour, environ 8 sols de France. La plage de sable, sur le bord de la mer, est au reste beaucoup moins malsaine que l'intérieur des terres.

Mon cheval avait perdu la moitié d'un fer, mais il n'y eut pas moyen de le remplacer à Ostie. Le maréchal (car nous en trouvâmes un) manquait de tout, et il lui aurait fallu une journée entière pour rassembler ce qui est indispensable à la confection d'un fer à cheval. Nous retournâmes donc à *Castel Fusano*,

où nous devions encore passer la nuit. Le lendemain matin l'homme à la *mal' aria*, déjà décrit, ayant été député fort obligeamment pour nous servir de guide, nous le vîmes monter à cheval lestement. J'eus la curiosité de lui palper les parties protubérantes de l'estomac et du ventre, particulièrement sous les fausses côtes; toutes ces parties étaient fort dures.

Nous traversions un pays sablonneux où croissait le pin, l'ilex, le liége et surtout le mirte, en grande abondance et très-élevés. Dans quelques parties, nos chevaux avaient les pieds dans l'eau. Nous apercevions souvent à travers les herbes ou à travers l'eau une route romaine, la *via Severina*, pavée, comme elles le sont toutes, de grosses pierres de forme irrégulière et pourtant bien ajustées ensemble. De chaque côté de cette route, on voyait des monticules tumulaires en apparence, qui sont en effet les tombeaux de ruines romaines ensevelies sous leurs propres débris. Les buffles qui se vautraient dans des mares fangeuses, se levaient en grondant d'un air farouche lorsque nous approchions trop près de leur retraite, et s'éloignaient en nous regardant de travers. C'est au milieu de ces déserts marécageux, qu'il faut chercher la charmante *villa* de Pline, ses appartements, ses bains, sa bibliothéque, et ses jardins plantés d'arbres fruitiers. On trouve en effet des mûriers et des

figuiers redevenus sauvages, et qui peuvent être les descendants de ceux de Pline le jeune. Plusieurs creux rectangulaires et pleins d'eau nous parurent indiquer d'antiques viviers ou autres pièces d'eau artificielles. Pline raconte que sa maison de campagne était à dix-sept milles pas de Rome, et qu'on pouvait y retourner le soir par deux routes différentes, la *via Laurentina*, et la *via Severina*, après avoir passé la journée à la ville; le sol était sablonneux; il y avait des bois, des pâturages pour les moutons, et des puits d'eau douce près de la mer. On trouve tout cela, ainsi que des tuyaux de chaleur pour les bains.

Sa maison était située près de *Laurentum*, et ce *Laurentum*, maintenant *Paterno*, se montre en effet à peu de distance du côté du midi, sur un plateau un peu plus élevé que le niveau général. Les murs de Paterno renferment une douzaine de maisons, amoncelées dans leur étroite enceinte : il ne paraissait pas y avoir une fenêtre entière ni même un toit. Une vaste esplanade pavée de cailloux artistement arrangés en lignes, formant des étoiles, s'étendait devant la porte, et le bruit de nos chevaux en fit sortir la garnison composée de six soldats maigres et pâles, et d'une vieille vivandière. C'était, je pense, toute la population civile et militaire de Paterno, diminuée en dernier lieu, nous dirent ces pauvres

gens, par les maladies et la mort. Aussi longtemps que la fièvre est intermittente, les soldats font leur service, et c'est seulement lorsqu'elle devient continue qu'ils sont envoyés à l'hopital de Rome. La plupart avaient déjà subi cette translation plusieurs fois sans y succomber; mais, comme le pauvre animal de *grotta del Cane*, l'expérience répétée doit à la fin leur coûter la vie.

Au sujet de la destruction des fenêtres et des toits, nous apprîmes qu'ayant pendant la guerre, tiré d'une batterie au bord de la mer sur les Anglais en croisière, ceux-ci avaient envoyé du monde à terre et fait ce dégât. On demanda à ces hommes comment ils passaient leur temps : « Nous mangeons, nous buvons, et nous sommes « au lit malades », dirent-ils en riant d'une aussi bonne plaisanterie. On ne conçoit pas ce qui peut engager ces malheureux à traîner une pareille existence, lorsqu'un bateau de pêcheur suffirait pour les en affranchir en les conduisant loin de ces lieux empestés. Il ne leur serait pas possible d'être plus mal nulle part.

Énée pourrait bien ne pas être un personnage aussi fabuleux que je me le figurais; car on trouve ici de nombreuses traces de son existence, et beaucoup de traditions relatives à lui. Il y a, à Castel Fusano, un champ qui s'appelle *Campo Venere*, où il avait consacré une statue à Vénus

sa mère; du temps de Virgile, on montrait encore le camp d'Énée appelé *Urbs*.

Nous avions eu l'intention de suivre le bord de la mer jusqu'à *Antium* et *Nettuno*, traversant en chemin l'antique forêt consacrée à Apollon, ou du moins son emplacement, car il n'y a plus de forêt; puis le lieu où Énée et Turnus se livrèrent bataille. Nous aurions aussi visité *Lavinium*, maintenant *Pratica*, seul lieu, le long de cette côte, que sa situation élevée rende passablement sain. Puis *Ardea*, et, entre Ardea et Antium, les ruines des maisons de campagne d'Auguste, de Mécène, et de celle de Cicéron où il fut tué. Entre Antium et Nettuno, nous aurions pu visiter les célèbres ruines visibles sous la mer, le long de la côte. Nous serions alors revenus à Rome par la *via Ardeatina*, observant en chemin la *solfatara d'Altiero*, et quelques ruines; mais mon cheval était devenu boiteux faute d'un fer, et cette raison avec quelques autres, qui se multiplient en proportion du nombre des voyageurs, nous firent abandonner une partie du plan que nous nous étions tracé. Laissant donc la mer à *Laurentum*, nous prîmes le chemin de Rome par *Porciliano*, en traversant un pays saturé d'eau, à l'ombre des myrtes (1),

(1) Au rapport de Théophraste, le myrte des marais Pontins acquérait de telles dimensions, qu'il pouvait servir à la construction des vaisseaux.

que les paysans coupaient pour l'écorce, qui se vend aux tanneurs. Ils avaient chacun leurs armes, je ne sais pour quel usage; mais nous ne reçûmes d'eux qu'un signe de tête amical et point de coup de fusil. A Porciliano, nous tâchâmes de nous procurer du foin ou des fèves pour nos chevaux (on trouve rarement de l'avoine); mais il n'y avait absolument rien. Forcés d'aller plus loin, toute la population, c'est-à-dire les femmes et les enfants, car les hommes étaient aux champs, nous accompagnèrent jusqu'à la porte de la ville, et nous suivirent des yeux aussi long-temps qu'ils purent nous apercevoir, tant il est rare de voir des étrangers traverser le pays. La ville, car c'est une ville, se compose de quarante à cinquante maisons, qu'entoure une haute et forte muraille, pour les garantir des brigands de terre et de mer. Les barbaresques, débarquant à Laurentum, sont plus d'une fois venus jusqu'ici enlever les habitants; et quelques-uns d'eux, récemment délivrés par le bombardement d'Alger, ont reparu chez eux après un long esclavage. Voilà un état de choses qui reporte le dix-neuvième siècle au moyen âge.

Une bagatelle sert quelquefois à caractériser l'état social d'un pays. A peine étions-nous partis de Rome pour faire cette excursion maritime, que nous aperçûmes un jeune garçon de quinze

à seize ans, qui nous suivait à grands pas et quelquefois à la course : nous le questionnâmes ; il dit ingénument qu'il espérait nous servir en chemin, nettoyer nos bottes, brosser nos habits, et que dans ce dessein il avait son cirage, ses brosses, etc., qu'il nous montra. Nous eûmes beau dire que nous n'avions pas besoin de ses services, que nous ne le payerions pas, le prier, le menacer, il répondait par un sourire d'incrédulité et courait toujours. Étant très-légèrement vêtu, nous le vîmes la nuit suivante se tapir sur les cendres chaudes du feu qu'on nous avait fait à *Castel Fusano ;* enfin, il nous accompagna partout, nettoya nos bottes, tint la bride des chevaux, se rendit utile et agréable, tant qu'enfin à notre retour nous ne le quittâmes qu'à regret. Ce doit être la faute des institutions d'un pays, lorsqu'une disposition aussi active que celle-là ne trouve pas à être employée.

Le terrain s'élève considérablement à Porciliano, mais l'air y est encore très-malsain. Il y avait à la porte de la ville une fontaine de fort belle eau, et la vue sur le pays que nous venions de parcourir était magnifique. Nous observâmes beaucoup de fragments de colonnes et d'autres marbres précieux, incorporés dans les murs de la ville comme simples matériaux. En moins d'une heure nous arrivâmes à *Malafede*, où nous nous étions déjà arrêtés une fois, et où

il fallut faire reposer nos chevaux et leur donner, non leur avoine, mais leurs fèves dont ils paraissaient tout aussi friands. Ces fèves sont cependant si dures, que les vieux chevaux ne peuvent les broyer. Tout en faisant notre maigre repas dans la salle commune à tous les voyageurs, nous ne pouvions manquer d'entendre la conversation des muletiers, des matelots, des conducteurs de buffles (1), dont elle était pleine, et qui roulait toute sur des *paoli;* l'argent, ou ce qui s'y rapporte, faisant partout le fond de la langue comme de la pensée du gros des hommes de toutes les classes. Ici l'industrie contrecarrée fait avec la même bonne volonté qu'ailleurs, mais avec moins de succès, des efforts pour obtenir ce bien-être et cette aisance qui en sont partout l'objet. L'aspect de notre hôte à Malafede était tout-à-fait caractéristique : il avait le milieu du corps énorme, les extrémités amaigries, et la peau d'un beau jaune pâle. C'était là le fruit de trois années de séjour dans ce lieu pestilentiel. Il payait, nous dit-il, son loyer en messes, une par semaine, qu'il faisait dire dans une chapelle voisine par un pauvre prêtre qui venait de Rome à pied, et recevait pour son salaire un demi-écu ou dollar.

(1) Les navires remontent le Tibre par le moyen de ces animaux, attelés au nombre de quinze ou de vingt pour chaque bâtiment.

Nous sommes rentrés à Rome ce soir avec des chevaux très-fatigués d'assez peu de chose, et laissant le *mal' aria* en dehors; car, bien qu'assiégée par ce principe de la fièvre, Rome n'est pas prise. Le *mal' aria* a forcé les portes et s'est logé dans le faubourg; mais il est constamment repoussé du centre de la place, même des parties les plus basses où la population est entassée et malpropre. A la suite de quelques recherches sur ce sujet, j'ai fait colorier sur les lieux une carte de Rome, où le domaine de la fièvre est tracé avec soin et marqué d'une teinte plus foncée dans la proportion de son intensité; j'ai aussi une carte du mauvais air de la *Campagna*, comprenant tout l'intervalle des montagnes à la mer, c'est-à-dire tout le bassin du Tibre. Les personnes qui ont bien voulu m'aider de leur expérience étaient principalement des médecins, dont l'un pratiquait avec succès à Rome depuis trente ans, mais n'était point Romain, condition essentielle pour être sûr de son impartialité. J'ai aussi consulté un vieux arpenteur (*agromensor*), intelligent et très au fait des localités, comparé leurs rapports et les ai corrigés les uns par les autres.

La température de Rome n'est pas extrême, puisque le baromètre n'y descend guère au-dessous du point de congélation, et rarement monte au-dessus de 28° de Réaumur; de sorte

que la santé ne semblerait pas devoir en souffrir, si c'était la chaleur seule qui lui fût contraire. Cependant les étrangers, après quelques années de séjour, sentent leur constitution s'affaiblir, lors même qu'ils ont su se soustraire aux attaques de la fièvre par de sages précautions: ils prennent des maux de nerfs, deviennent sujets à des affections vaporeuses qui se reproduisent sous toutes les formes, particulièrement chez les femmes qui ont eu des enfants et sont d'un âge moyen; les riches sont plus exposées que les pauvres. Dans cet état, les parfums leur deviennent insupportables, celui même de la rose, du jasmin, etc.; mais elles n'éprouvent rien de semblable de certaines plantes dont l'odeur est forte, mais n'est pas agréable, telles que la matricaire et la marjolaine. Elles se plaignent de maux de tête, de suffocation; elles sont sujettes à des accès de pleurs, à des évanouissements, à des convulsions, causés souvent par l'odeur d'une simple fleur. Cependant les anciens Romains aimaient les parfums; ils s'oignaient le corps d'huiles odoriférantes, après le bain; ils en étaient aspergés, pendant le repas, au moyen de certains tubes cachés. On en versait, disent Horace et Plutarque, sur la tête des convives. Ces choses-là maintenant feraient tomber en pamoison une moitié de la compagnie, et mettraient l'autre en fuite. On ne sait à quelle époque ce grand change-

ment a eu lieu; aucun écrivain n'en parle avant le dix-huitième siècle, et Panorolo, médecin de cette époque, conseillait encore d'avoir des fleurs dans les appartements, ainsi que du musc et de l'ambre pour purifier l'air. Mais il y a un autre changement bien plus sérieux, c'est l'influence croissante du *mal'aria*, et des maladies qui en sont la suite: l'hydropisie, le marasme, et une sorte de fièvre lente nerveuse. Les affections scorbutiques ont certainement beaucoup augmenté, on en remarque dans les hôpitaux cinq à six fois plus qu'autrefois; mais on croit que cela peut être dû à l'usage excessif du quinquina.

Rome est située dans le milieu d'une vaste plaine pestilentielle, qui s'étend de la mer à la chaîne des Apennins; le mauvais air de cette plaine pénètre dans l'enceinte de la ville: plus de la moitié de son étendue est envahi; mais l'espace couvert de maisons ne ressent pas son influence. La population de cette immense ville, à présent réduite à cent trente-deux mille six cents habitants, était sous Auguste de quatre millions, et de six ou sept millions sous Claude. Elle s'étendait, dit Pline, de Tivoli à Ostie, et par conséquent dans des lieux où l'on ne saurait vivre à présent. Dans l'antiquité cependant, le climat n'était pas sain. Le savant Cancellieri fait voir qu'il y avait alors des fièvres, et cite de

nombreux auteurs classiques qui parlent de *maladies solstitiales*. Les vingt-deux pestes que Pline compte, dans une période de deux cents ans, n'étaient probablement que des fièvres plus meurtrières qu'à l'ordinaire, dans certaines années. Tous ces temples élevés à Esculape, à Hygée, aux fièvres de toute espèce et dont les ruines et les inscriptions se voyent partout, sont autant de monuments de la peur des anciens Romains. Cependant nous voyons qu'ils habitaient des lieux, tout-à-fait inhabitables de nos jours (1). Depuis l'époque où le grand égoût, le *cloaca maxima*, fut construit sous Tarquin l'ancien, ou au moins depuis Appius Claudius jusqu'à notre temps, c'est-à-dire, pendant plus de deux mille ans, Rome païenne et Rome chrétienne n'ont cessé de travailler à l'assainissement de la campagne de Rome, qui cependant est devenue de plus en plus malsaine. César avait

(1) On dit qu'il y a un passage remarquable sur le sujet du mauvais air et de la fièvre dans les fragments de la république de Cicéron, récemment découverts, et où l'auteur, parlant de l'heureux choix de Romulus pour le site de la ville, dit: *Locum delegit in regione pestilenti salubrem;* d'où il paraîtrait que l'air de Rome fut toujours salubre, quoique celui du Latium fut toujours mauvais; mais Cicéron, après tout, ne pouvait en savoir plus que nous sur ce sujet. Le siècle de Romulus était pour lui ce qu'il est pour nous, celui de la fable, et une tradition de huit siècles est à-peu-près aussi incertaine qu'une tradition de vingt-cinq siècles.

de vastes projets pour le desséchement des marais Pontins; les papes, comme les empereurs, ont réparé les aqueducs, ont desséché des marais, nettoyé le lit des rivières et opposé des digues à leurs inondations : mais ceux-là (les papes), en même temps qu'ils faisaient ce bien, faisaient plus de mal encore en abattant les forêts : peut-être même le desséchement des marais était-il nuisible; peut-être les inondations avaient-elles leur avantage. Les anciens conservaient soigneusement les bois, dans l'idée, probablement erronée, qu'ils garantissaient de certains vents malfaisants, le *scirocco* du sud-est, l'*australe* du sud, le *libeccio* du sud-ouest; mais s'ils se trompaient sur l'espèce d'utilité de ces bois, ils avaient raison de les croire utiles; et les fièvres du solstice sont certainement devenues plus générales et plus malignes, à mesure que les bois du Latium ont été abattus; résultat qui d'ailleurs est confirmé par l'expérience d'autres pays. Dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, par exemple, un pays couvert de forêts, n'est point malsain : il ne le devient qu'après son défrichement. Les fièvres, qui se manifestent alors, sont d'autant plus fâcheuses que le sol est plus humide et situé plus près des lacs et des rivières. Ces maladies y sont cependant moins violentes que dans le Latium, où quelquefois elles deviennent fatales en moins de vingt-quatre heures. On a vu

des factionnaires aux portes de Rome, surtout celle de San-Giovani, mourir à leur poste, et d'autres transportés mourants à l'hôpital. Le nombre des victimes du mauvais air, dans toute l'étendue du pays infecté, est estimé de cinquante à soixante mille par an. Mais, parmi les causes de cette mortalité, il ne faut pas oublier la coutume qu'ont les laboureurs de passer, sans abri, sans feu, etc., presque sans vêtements, des nuits très-fraîches, après des journées d'une excessive chaleur et d'un travail qui épuise le corps à force de sueurs, exposés aux abondantes rosées du soir et du matin. Ces gens-là, qui sont en général des montagnards descendus momentanément dans la plaine, s'ils échappent à la fièvre, s'exposent, en retournant dans un air plus pur, au développement d'autres maladies dangereuses, qu'une résidence habituelle n'aurait souvent pas occasionées.

Les voyageurs traversent les marais Pontins par la route de Naples, dans la chaleur du jour, sans danger; mais la nuit il y en a beaucoup, surtout si l'on s'abandonne au sommeil. Malgré le mauvais air et les autres obstacles qui s'opposent à la population, l'Italie passe pour avoir plus d'habitants en proportion qu'aucun autre pays de l'Europe (dix-huit millions sur vingt-deux mille cinq cents milles géographiques carrés), et sans doute elle pourrait nourrir le double de

ce nombre; mais la moyenne de santé et de vigueur est moindre que de l'autre côté des Alpes.

On observe avec beaucoup de surprise que l'intérieur de Rome, c'est-à-dire la partie où les maisons sont tout-à-fait contiguës, échappe à la fièvre, même dans les lieux les plus bas et les plus près du Tibre, tandis que les quartiers autrefois les plus habités, savoir, toute la partie méridionale, maintenant sans habitants et couverte de jardins et de vignobles, est devenue tout-à-fait malsaine. Ces lieux deviennent chaque jour plus déserts, parce qu'ils sont plus insalubres, et plus insalubres parce qu'ils sont plus déserts. Le *mal' aria* affecte les divers quartiers de Rome dans la proportion inverse de leur population. Avant l'incendie arrivé sous Néron, les rues de Rome étaient extrêmement étroites, et nous trouvons dans Tacite que les plus larges étaient les moins saines.

Le principe de la fièvre, qu'aucun moyen chimique n'a jusqu'à présent fait découvrir dans l'air que l'on respire à Rome, n'est pas transporté au loin; car le vent du midi, après avoir traversé la partie la plus dangereuse des marais Pontins, ne l'apporte pas à Rome. Il ne s'élève pas à une grande hauteur au-dessus des lieux infectés; l'air du Capitole, par exemple, est estimé pur quoique les habitants du *forum romanum*, du *campo vaccino*, au pied du Capitole et à peine cent pieds plus bas que son som-

met, soient sujets à la fièvre. Cependant lorsque l'infection est très-forte, comme, par exemple, dans les marais Pontins, une élévation de cinq cents pieds, au lieu de cent, a été trouvée nécessaire pour arriver au-dessus du niveau de ce principe fiévreux.

Les lieux élevés, où l'eau a été conduite dans des vues d'embellissement, mais où, faute d'entretenir les aqueducs, cette eau s'est répandue et a croupi entre deux terres, comme cela est arrivé à la *villa Borghese*, et plus encore à la *villa Pamfili*, ces lieux, dis-je, sont devenus fiévreux; mais en général l'élévation du niveau est l'indice de la salubrité. Tandis qu'au pied d'une colline de quelques centaines de pieds seulement, vous observez des teints livides, des physionomies tristes et abattues, et tous les autres signes de la fièvre habituelle, cinq minutes plus haut, ces symptômes deviennent beaucoup moins fréquents, et si l'on continue à monter pendant cinq autres minutes, ils disparaissent, et l'on a le plaisir de ne plus rencontrer que des physionomies épanouies.

A tous ces faits, j'en ajouterai un autre non moins remarquable. Les maisons situées dans les quartiers salubres de Rome, qui ont un jardin, sont exposées à la fièvre, tandis que les maisons voisines, n'ayant pas de jardin ne le sont pas; je n'en citerai qu'un exemple généralement connu.

La maison occupée par la duchesse de Devonshire, 1817—18, était située dans un quartier salubre, près de la *Piazza di Spagna*, que les étrangers choisissent de préférence ; mais il y avait un vaste jardin et la maison n'était pas habitable en automne. A *Nettuno*, petite ville antique près de la mer, dans les marais Pontins, dont les maisons sont resserrées par un mur de clôture élevé, l'intérieur de ces murs est passablement sain ; mais l'extérieur serait mortel pour quiconque hasarderait d'y habiter, et il y a plusieurs exemples semblables.

La chaleur et l'humidité réunies sont les conditions nécessaires pour engendrer la fièvre ; mais un degré de chaleur très-peu inférieur à celui de Rome ne suffit pas. A Milan et à Bologne, par exemple, où la température moyenne est inférieure de 3° à 4° seulement à celle de Rome (1), il n'y a point de fièvre. Mais la différence de température, entre les lieux où le soleil donne sur la terre et ceux où il n'y donne pas, est trois fois aussi grande que celle qui existe entre Milan, Bologne et Rome. Lorsque le thermo-

(1) La température moyenne de Rome est 14°; celle de de Milan, 10° 25'; celle de Bologne, 10° 94". La quantité d'eau de pluie qui tombe à Rome est de vingt-cinq à trente pouces par an ; en Lombardie, jusqu'à cent pouces dans certaines années ; mais la chaleur n'y est pas suffisante pour le développement du principe de la fièvre.

mètre de Réaumur était à 20° à l'ombre, je l'ai vu monter à 30° au soleil; ce qui est plus que suffisant pour expliquer comment les lieux couverts d'arbres ou de maisons seraient exempts de fièvre, tandis que ceux où le sol est exposé à l'action immédiate du soleil seraient infectés. Le Latium était autrefois ombragé et sain, il est maintenant découvert et insalubre. La partie de l'enceinte de Rome, autrefois couverte de maisons, était saine; maintenant qu'elle est occupée par des jardins et des vignes, elle est en proie au *mal' aria*. La partie aujourd'hui bâtie et habitée est saine (*campo marzo*), tandis qu'elle était malsaine autrefois.

Il paraîtrait donc 1° que le principe de la fièvre, le terrible *mal' aria*, ne se dégage de la terre qu'à une certaine température qui demande l'action directe des rayons du soleil sur le sol et un certain degré d'humidité dans ce sol; 2° que le principe de la fièvre n'est pas développé dans les lieux élevés, par cette seule raison qu'ils sont plus secs que les lieux bas, puisque si l'on y conduit de l'eau, ils deviennent malsains; 3° que ce principe, dégagé du sol, flotte dans l'air des lieux infectés, et s'élève plus ou moins haut, suivant qu'il est plus actif ou plus abondant, rarement plus haut que cinq cents pieds, souvent pas au-dessus de cent pieds; 4° enfin, que ce principe n'est porté par l'air qu'à une fort petite distance.

La destruction des antiques forêts du Latium paraît être la cause principale de l'accroissement du *mal'aria*, mais ce ne serait point la seule. Lors du déclin de l'empire romain, et après sa chute, les antiques aqueducs qui portaient à travers les airs leurs abondantes eaux à Rome, rompus ou totalement détruits en divers endroits, inondèrent la *Campagna*, qui devint un marais; et l'ancienne population, déjà réduite par la guerre et la famine, fut encore moissonnée par la peste. Le pays devint de plus en plus malsain; et dans le cours de quelques siècles, les six ou sept millions d'habitants que contenait Rome antique, se trouvèrent réduits à trente mille, au milieu desquels les conclaves, assemblés pour l'élection du pape, redoutèrent ou dédaignèrent de siéger. Ce ne fut qu'au seizième siècle, sous Léon X, que ce misérable reste de population commença à s'accroître de nouveau. Une autre cause des progrès du *mal' aria* est l'amoncellement du sable par la mer tout le long de ses côtes, lequel arrête le cours des eaux et recule la limite des marais Pontins qui, au lieu de l'étroit espace qu'ils occupaient autrefois, près du promontoire de *Monte Circello*, s'étendent maintenant sous différents noms, tout le long de la côte.

Peut-être que les efforts même que l'on a faits pour dessécher ces marais, ont accru le mal en découvrant premièrement un terrain submergé

auparavant et par là moins dangereux; puis, en forçant des courants d'eau bourbeuse vers la mer, au lieu de leur laisser le temps de déposer la terre qu'ils charriaient, laquelle n'aurait pas seulement élevé l'ancien niveau, mais aurait recouvert le sol volcanique que l'on croit délétère *per se*. Le savant Fossombrone, qui pendant tant d'années dirigea avec succès le grand desséchement du *Val di Chiana*, en Toscane, suivant les principes de Torricelli, c'est-à-dire par des inondations artificielles, et *en parquant l'eau* comme je l'ai expliqué ailleurs, pensait que, dans le court période de cinq ans et au moyen d'une somme de 3 millions de francs, cette grande opération aurait pu être finie dans les marais Pontins. Les eaux que Fossombrone avait en vue étaient principalement celles de l'*Utens*, rivière qui tombe dans la mer, près de Terracina. Le Latium tout entier pourrait être ainsi régénéré par le moyen du Tibre, sur un plan beaucoup plus étendu, mais d'après les mêmes principes. C'est une grande question de savoir s'il existe des rapports marqués entre la santé des hommes et la nature du sol de cette région, plus abondante que toute autre en mines pyriteuses, en eaux minérales, en substances volcaniques, et où l'on rencontre si souvent des soupiraux méphitiques appelés *bulicami, lagoni, solfatara;* des jaillissements d'eau et d'air que l'on appelle

fontaines prophétiques. On le croirait, et cependant la santé est bonne en hiver, où ces phénomènes ont lieu comme en été. Il y a certainement des lieux plus marécageux que les marais Pontins, et que ceux du littoral de la Toscane, qui cependant ne sont pas à beaucoup près aussi malsains. Je crois donc que le sol, composé de débris volcaniques et de dépôts marins humectés d'une eau légèrement muriatique, est par lui-même délétère lorsqu'il est soumis à l'action du soleil, toujours nécessaire au développement du principe de la fièvre; tandis que les exhalaisons plus profondes ne le sont pas faute du degré de chaleur convenable.

On sera peut-être curieux de savoir quelle est ici la forme de réception usitée dans les grandes maisons, celles des ambassadeurs, par exemple, car sa sainteté et son premier ministre ont plus de simplicité. La première antichambre, très-spacieuse, est occupée par les laquais de la maison (*la famiglia*) et ceux des personnes qui sont venues rendre visite, ou par leurs valets de place. Ici, le vôtre vous annonce à la porte de la seconde antichambre occupée par des domestiques sans livrée. L'un d'eux vous écrit, tandis qu'un autre vous annonce (1) à la porte d'une troisième antichambre ou antisalon, où

(1) Les anciens Romains avaient leurs nomenclateurs, qui nommaient ainsi les convives.

vous êtes reçu par un personnage l'épée au côté et le chapeau sous le bras, qui vous fait la révérence et vous conduit à un autre personnage comme lui, qui vous ouvre la porte du salon et prononce votre nom. Si c'est la première visite, il entre et vous aide à trouver dans la foule le maître de la maison à qui il vous présente. Pendant long-temps je n'imaginais pas que ces deux personnages si polis, que je rencontrais toujours dans l'antisalon de M. de Blacas, fussent des gentilshommes (l'un d'eux *conte Cavalli*, et l'autre le neveu d'un cardinal, dont le nom m'échappe): on les appelle *Maestri di Camera* ou simplement *Gentiluomini*. Quelquefois ils étaient invités à dîner avec l'ambassadeur, mais ils prenaient alors le café à leur poste : chez le cardinal Gonsalvi, ce poste était rempli par des ecclésiastiques. L'on assure qu'il y a, non pas seulement à Rome, mais dans toute l'Italie, des gentilshommes qui gagnent leur vie en faisant le métier de valet de place sous le nom de *cicerone*.

J'ai vu hier pour la première fois l'intérieur de la colonne Trajane; les vingt-deux ou vingt-trois pierres cylindriques qui en composent le fût, sans y comprendre la base ni le chapiteau, sont chacune du diamètre entier de la colonne, onze pieds deux pouces dans le bas et dix pieds dans le haut; elles ont quatre pieds d'épaisseur

et sont jointes sans ciment, mais scellées l'une à l'autre par des crampons de métal dans l'intérieur; ce qui rend raison des trous nombreux qui ont depuis été faits dans les pierres pour en tirer ce métal. On parvient au sommet par un escalier en spirale, taillé dans l'intérieur, et qui a seulement deux pieds de largeur : tout le reste de la colonne est massif. Cet escalier est éclairé et reçoit l'air et le jour par de petites fenêtres pratiquées de loin en loin. Les bas-reliefs qui couvrent la colonne sont fort admirés, de confiance pourtant, car il n'est guère possible de les voir sans l'aide d'un télescope. Ici comme à Paris où la colonne Trajane a été imitée sur la place Vendôme, il y a autour du chapiteau une balustrade en fer de fort mauvais goût; on doit en dire autant d'une prolongation de la colonne, qui surmonte ce chapiteau, et à laquelle on a donné une forme bien peu classique. C'est là qu'était placée la statue de Trajan, tenant le globe de la terre dans sa main droite. Elle a fait place à la statue de saint Pierre, et le globe se voit à présent sur l'une des colonnes milliaires du *Campidoglio*.

Les savants pensent que Rome antique, si riche en monuments d'architecture, n'en avait point qui surpassassent ceux du *Forum Trajanum;* et la colonne Trajane, que l'on voyait seule sortir du sol qui couvrait les ruines de ce forum, était

supposée en occuper le milieu. Mais lorsqu'en 1812 les Français déblayèrent la poussière des siècles accumulée sur ce lieu, on découvrit que cette colonne, quoique tout proche du Forum, était hors de son enceinte et bizarrement placée dans une étroite cour entourée d'un portique, dont les colonnes comparativement très-petites, formaient un contraste ridicule avec elle. La basilique *Ulpia* séparait l'enceinte de la colonne Trajane de celle du Forum qui était décoré d'un temple, d'une basilique, de deux magnifiques bibliothéques, l'une grecque et l'autre latine, de plusieurs arcs de triomphe et portiques, et d'une multitude de statues. Les piédestaux de quelques-unes de ces statues avaient vingt-un pieds de largeur et quinze de hauteur; mais la plupart des statues elles-mêmes, ainsi que les colonnes de la basilique, furent trouvées brisées et leurs fragments épars sur le pavé de marbre de la basilique, ainsi que sur celui du Forum lui-même. Ce dernier pavé était de travertin dont les morceaux avaient sept pieds de long et trois pieds et demi de large. Le temps avait accumulé quinze pieds de décombres sur ces ruines, et l'on y voyait un grand nombre de maisons, de rues pavées et une place publique. A présent on ne trouve plus que le pavé de marbre, celui de travertin et quelques fragments de statues et de colonnes dont les bases seules restent debout à leur place.

Il ne faut pas s'imaginer que les divers édifices qui occupaient le Forum fussent placés à l'entour; au contraire ils étaient en quelque façon au milieu, et le Forum était terminé par des arcades. Les Romains vivaient dans ces lieux-là. Tout ce qu'il y avait de mieux a été transporté au muséum du Vatican (1). La basilique Ulpia, ainsi appelée du nom de famille de Trajan, était une cour de justice qui avait deux cent soixante et dix-neuf pieds de longueur et cent soixante et dix-huit pieds de largeur, divisée longitudinalement en cinq parties, par quatre rangs de colonnes. Il est clair que les plaideurs de l'antiquité étaient plus à leur aise que ceux de notre temps.

Nous espérions voir la célèbre statue de la princesse Borghèse (*la Paolina*), par Canova, mais le prince ne veut plus qu'on la montre: c'est s'en aviser un peu tard, et la prohibition ne sert qu'à faire circuler davantage certaines anecdotes déjà répandues. La Paolina était fort bien faite, et sa statue, qui n'est point vêtue, passe pour être la parfaite image de sa personne, telle qu'elle était autrefois. « Est-il vrai, disait une dame à cette belle Paolina, est-il

(1) La réponse que fit le Persan Hormisdas à l'empereur Constance, lorsqu'ils traversaient ensemble la basilique, nous apprend qu'une statue équestre de Trajan occupait alors cette basilique.

bien vrai que vous ayez posé comme cela? — Oh! répondit-elle, c'était en été, et le climat, vous le savez, est si doux!» Le possesseur de cette statue et de l'original est l'un des plus riches princes romains. Il se fit jacobin pendant la révolution. Une conduite semblable est surtout répréhensible de la part des grands, soutiens naturels et intéressés des états; il faut pourtant avouer que les princes romains avaient bien quelques motifs pour désirer une révolution. En effet, ils se voyaient soumis à un gouvernement de prêtres qui, obéissant à des influences étrangères, élisent entre eux un vieillard pour régner sans expérience, sans zèle et sans gloire, sur l'ancienne aristocratie du pays, tout aussi despotiquement que sur la canaille. Les mêmes princes romains crurent, en 1798, que le temps était venu de secouer un joug d'autant plus fatigant qu'il n'inspirait aucun respect et aucune crainte, et de reprendre un pouvoir qui leur avait appartenu autrefois, et qu'ils croyaient être légitimement à eux. Mais la révolution, remontant plus loin que cette légitimité-là, en rechercha une autre qui, dans le sens même de la noblesse romaine, était plus légitime encore, puisqu'elle était plus ancienne. Afin de se rendre populaire, Borghèse brûla publiquement ses parchemins; mais ce n'étaient pas les véritables, et l'on s'en douta. Pour se

rendre puissant aussi bien que populaire, il épousa la sœur de celui qui était alors le prince de la révolution, et se trompa encore. Ceux qui veulent se mêler de révolution ne doivent pas s'imaginer qu'ils seront plus fins que le peuple: car le peuple discerne fort bien ceux qui sont réellement de son bord, de ceux qui seulement font semblant de l'être. Il ne donne pas pour tout de bon la confiance qui lui est demandée sans franchise, et n'a réellement foi qu'aux fidèles.

Le palais Borghèse, qui est fort admiré, a cependant l'air d'une prison; mais le péristyle à trois étages de la cour intérieure est fort beau. Dans cette cour repose le magnifique sarcophage pour la réception duquel, ainsi que des cendres impériales qu'il renfermait, le môle d'Adrien (maintenant château Saint-Ange) fut construit. Je me souviens avec plaisir de deux tableaux du palais Borghèse : ils sont du Caravage. L'un représente David portant à la main la tête de Goliath, qu'il regarde avec une admirable expression de pitié et d'horreur, sans aucun mélange de triomphe. Un autre représente la femme qui écrase la tête du serpent avec son pied; l'enfant qu'elle tient par la main voudrait l'aider à détruire le reptile, mais comme il en redoute le contact, il met son pied sur celui de sa mère, pour ajouter son poids au sien. J'ai aperçu

deux tableaux de Michel-Ange, à fond d'or, qui ont l'air d'avoir été faits même antérieurement à sa première manière, et un mauvais Raphaël représentant deux anges à jambes torses et grêles; et que l'on ne crie point au blasphème! ceux-là sont les coupables, qui exposent ainsi les premiers essais des grands maîtres à tous les yeux, et exigent qu'on les admire. Ignorent-ils que Raphaël et Michel-Ange furent pourtant une fois des écoliers en peinture?

Mars. — Nous revenons de Tivoli, dix-huit milles de Rome. La Campagna, de ce côté-là, présente encore moins de variétés qu'ailleurs. Des membres humains, suspendus comme à l'ordinaire à un poteau, furent le seul objet digne de remarque qui s'offrit à nos yeux, dans la première moitié du chemin. Un peu plus loin une forte odeur de foie, de soufre nous avertit que nous approchions de la solfatara, et bientôt après nous découvrîmes un rapide courant d'eau blanchâtre, coulant dans un lit incrusté de soufre. L'eau a un goût piquant qui n'est point désagréable.

Il y a huit jours que trois habitants de Tivoli (l'un d'eux curé de la paroisse) se retirant le soir chez eux, après avoir chassé dans les environs, furent arrêtés par les brigands, gardés deux nuits, sans dormir probablement, et obligés de payer 1,200 écus pour leur rançon. Mais

comme on a depuis fait beaucoup de recherches pour trouver les coupables, la route est sûre à présent, pendant le jour au moins. Quelques chasseurs que nous rencontrâmes avaient, outre leurs fusils, des pistolets à la ceinture. Ce faible gouvernement traite dans ce moment avec les coupables, comme il l'a fait il y a quelques mois avec ceux de *Terracina*.

Tivoli est situé à quatre ou cinq cents pieds au-dessus de la plaine; la montée, qui est fort douce, passe à travers des plantations d'oliviers, très-vieux la plupart, et que la tradition fait remonter aux anciens Romains. Ces arbres sont fort gros et entièrement creux.

L'intérieur de Tivoli est sale et mal bâti, mais la situation est admirable, et l'on y trouve une excellente auberge (*la Regina*), où nous nous procurâmes un guide, qui se trouva être celui-là même (*Donato*) à qui le voyageur Forsyth a donné quelque célébrité. L'*Anio* est un torrent qui descend de l'Apennin, grossi dans ce moment par la fonte des neiges. La première chute ou cascade a cinquante pieds de hauteur; et du pont, jeté d'un bord à l'autre de l'abîme, on la contemple sous un point de vue avantageux, comme celui dont on jouit de la rive gauche, où les deux petits temples célèbres de Vesta et de la Sibylle sont situés. Un sentier pittoresque vous conduit au pied de la première

chute, et l'inscription latine qu'on y trouve, vous apprend qu'il est dû aux soins du général Miollis, qui commandait ici en 1809.

Le laurier et l'arbutus, l'églantier et le chèvrefeuille, déjà verts, ombrageaient ce sentier, parfumé par l'odeur des violiers et des violettes. Il conduit à une grotte dans le tuf, d'où la cataracte, brisée dans le meilleur goût, se déploie en entier. C'est là qu'un jeune voyageur imprudent, dont le pied glissa sur la roche mouillée, disparut tout-à-coup, il y a quelques années. Plus bas, l'Anio se précipite de nouveau entre des rochers, qui s'entr'ouvrent pour le laisser passer. Je n'ai vu nulle part rien de comparable à l'ensemble de cette cataracte, non quant au volume des eaux certainement, ni à la hauteur de la chute, mais quant aux accidents de cette chute et à ses accompagnements de rochers, d'arbres et de fabriques; les deux temples de Vesta et de la Sibylle, ainsi que quelques autres ruines, se voyant de partout. L'eau, comme l'air, ne doit guère ses effets qu'à des accidents qui en font toute la beauté, ainsi que toute la laideur. L'Océan calme est sans grandeur, et même dans les tempêtes, en pleine mer, les vagues qui ne rencontrent aucun obstacle présentent seulement des rides uniformes, lesquelles, malgré toutes les descriptions exagérées, qui les transforment en montagnes, n'excèdent

jamais huit pieds de hauteur au-dessus du niveau général, avec une dépression intermédiaire égale en profondeur, ce qui fait seize pieds. Il faut une côte hérissée de rochers, contre lesquels ces rides uniformes viennent se briser, pour donner à l'Océan son effrayante grandeur; et cela n'est qu'un accident. La chute du Niagara est un lac transvasé dans un autre lac. Trois fois plus haute que celle de l'Anio, et cent fois plus large, toutes les cataractes du monde, réunies en une seule, n'égaleraient peut-être pas le volume de ses eaux, et pourrant la chute du Niagara, privée d'accompagnements proportionnés à sa masse et à son étendue, n'est qu'une vaste digue de moulin, et a moins d'effet que celle-ci.

Au moyen de plusieurs conduits souterrains construits par les Romains au-dessus de la chute de l'Anio, une partie de ses eaux tombe en cascades de la crête de la montagne sur laquelle Tivoli est situé, et vont dans la plaine rejoindre l'Anio, devenu tranquille: elles paraissent sortir des fondations mêmes de la ville. De l'autre côté de la grande chute, et vis-à-vis des deux temples, on montre les ruines de la maison d'Horace; le bois et les fontaines ne s'y retrouvent plus, mais seulement des oliviers et une vue magnifique. Plus loin sont les ruines de la *villa* de Quintilius Varus, dans une belle situation. « *Va-*

rus! Varus! rends-moi mes légions», s'écria notre vieux cicérone en passant, entendant par là rappeler l'exclamation d'Auguste, lorsqu'il apprit les désastres que ce général avait éprouvés en Germanie, ou plutôt répétant les mots qu'il avait ouï prononcer, sans trop savoir à quoi ils avaient rapport. Les ruines de cette *villa,* qui sont assez étendues, offrent plusieurs chambres de forme triangulaire et voûtées, dont on ne comprend pas l'usage. Un grand nombre de statues, de colonnes et de marbres précieux ont été trouvés dans les décombres. La route était ombragée d'oliviers réellement magnifiques, malgré leur rare et maigre feuillage, la circonférence de plusieurs d'entre eux mesurant de dix à dix-huit pieds. Un vieil olivier, haut sur jambes ou plutôt sur ses racines décharnées, entièrement creux et sa rude écorce contournée en spirale, forme un objet éminemment pittoresque. Traversant un pont sur l'Anio, qui nous ramenait vers la ville, nous avons visité la maison de Mécène, adossée à la montagne, haute de plusieurs étages et reposant sur des voûtes. A travers une des fenêtres sortait un courant d'eau tombant en cataracte; c'est une rude épreuve pour l'édifice, laquelle dure peut-être depuis des siècles. Ce lieu appartient à Lucien Bonaparte, qui y avait établi des forges maintenant abandonnées. Du toit en terrasse l'on

jouit d'une magnifique vue du côté de Monticello et des autres montagnes de la Sabine. Leurs sommités sont la plupart surmontées de fortifications à l'antique, autour de quelques habitations rassemblées pour leur sûreté. A la gauche de ces montagnes, le *Soracte*, d'une teinte bleuâtre, paraissait seul sur l'horizon. Nous fûmes voir la *villa d'Este*, ruine moderne qui fut l'un des principaux modèles de ce qu'on appelle encore ici un beau jardin, et qui portait ce nom, par tout le continent de l'Europe, il n'y a pas encore bien long-temps. Ce beau jardin fut planté ou plutôt bâti il y a trois cents ans, et l'on y voit plus de murs que de plantes; ce sont des terrasses sur des terrasses, décorées de vases et de statues. La magnifique cascade en gradins ne joue plus depuis quelques centaines d'années, et il n'y a pas une goutte d'eau; mais ce qui rend ce jardin surtout remarquable, c'est l'idée ingénieuse d'y reproduire en miniature les monuments les plus célèbres de l'antiquité, depuis la louve de bronze du Vatican, jusqu'au Panthéon, amoncelés tous ensemble dans un coin. On y voit aussi un vaisseau antique, avec un obélisque égyptien planté dans le milieu en guise de mât. Quelques cyprès, qu'on a oublié de tailler sont devenus énormes. On sait que ce chef-d'œuvre de mauvais goût coûta au cardinal d'Este, qui était fils du duc de Ferrare, la somme

de trois millions d'écus romains, sans avoir été achevé. C'est ici que l'Arioste composa son *Orlando furioso*, et la remarque du cardinal au poète est connue. Salluste et bien d'autres nobles romains avaient ici leurs maisons de campagne. Brutus et Cassius étaient proches voisins.

Les temples de Vesta et de la Sibylle, tous deux fort petits, sont remarquables, le premier par ces belles proportions, et le second par sa haute antiquité. Le temple de Vesta n'a dans l'intérieur que vingt pieds en tous sens, et cela suffisait aux prêtres qui seuls y pénétraient, tandis que le peuple écoutait au-dehors ce que les interprètes des dieux avaient à lui dire. Ces édifices étaient bâtis en pierre de travertin, concrétion poreuse et légère, quoique fort dure, que l'on voit se former dans la Campagna. Le mur du temple de Vesta est enduit de chaux qui remplit les pores de la pierre et qui est aussi dure qu'elle. Un amateur anglais (lord Bristol) avait acheté ce temple; les pierres numérotées allaient être mises à bord d'un navire, lorsque le gouvernement défendit de passer outre. Ces temples reposent sur une masse de tuf d'environ quatre-vingts pieds d'épaisseur, sur la pente de laquelle le général Miollis fit faire son sentier, laissant à découvert diverses pétrifications. L'on voit un grand arbre enseveli tout entier dans le tuf; une seule de ses branches a six pieds de

circonférence. La substance du bois est détruite, mais le moule reste et représente fort exactement l'écorce et même les plantes parasites qui y adhéraient. Ce tuf continue à se former partout où rejaillit l'eau de la chute, ou même partout où la vapeur se porte; mais l'opération est si lente, qu'on ne comprendrait pas comment cette substance pierreuse aurait pu envelopper l'arbre entier, puisqu'une partie aurait été détruite pendant que l'autre se minéralisait, à moins que la formation n'eût été plus rapide autrefois. A tout événement, il a fallu un grand nombre de siècles pour former la masse énorme qui s'élève au-dessus de l'arbre, et sur le sommet de laquelle les deux temples sont situés. Or, l'un d'eux est plus ancien que la fondation de Rome; de sorte que cette masse de tuf existait dans son état actuel avant ce temps-là! Les eaux de l'Anio, après avoir mis des siècles à l'accumuler, en ont mis un grand nombre d'autres à la détruire, à creuser du moins le lit actuel de la cataracte. Contradiction apparente que l'on pourrait expliquer; mais le lecteur sauterait la théorie, c'est pourquoi je ne lui donne que le fait.

A notre retour, nous avons passé quelques heures au milieu des ruines de la célèbre maison de campagne d'Adrien (*la villa Adriana*), dont les bâtiments seuls paraissent avoir occupé un espace qui a deux lieues de tour, outre les jar-

dins, dont l'étendue est inconnue. A son retour de ses voyages, cet empereur eut la fantaisie de rassembler autour de lui des modèles de tout ce qu'il avait vu de plus remarquable en ouvrage d'art, et dont la Grèce fournissait alors les meilleurs modèles. Les temples d'Athènes, son lycée, ses théâtres, ses bains, se trouvaient là, ainsi qu'un peuple de statues. Le nombre des objets d'art était tel que, malgré les dilapidations de ses successeurs et les ravages de Totila, et quoiqu'on ait envoyé des marbres au four à chaux pendant tant de siècles, cependant on ne saurait fouiller parmi ces ruines sans y trouver de nouveaux trésors. La *villa Albani*, près la *porta Salara*, en était pleine; mais ce qu'elle contenait est maintenant dispersé, l'invasion de 1798 ayant été particulièrement fatale à cette collection. Chacune des ruines de la *villa Adriana*, porte un nom particulier bien ou mal trouvé; mais il n'y a guère que les théâtres sur lesquels il n'y ait pas d'incertitude. L'un d'eux présente trois terrasses en demi-cercle, l'une au-dessus de l'autre, ayant chacune trois pieds de hauteur et huit pieds de largeur, probablement subdivisées autrefois par des gradins de bois dont il ne reste aucun vestige; l'avant-scène formant la corde de l'arc mesurait cent-vingt pieds, mais avait très peu de profondeur; c'était plutôt une sorte de galerie, d'où les acteurs parlaient

plutôt qu'ils ne représentaient. Les spectateurs au parterre, ainsi que dans les loges, se trouvaient tous en face du milieu du théâtre, et des corridors sous les gradins leur rendaient toutes les parties de la salle également accessibles. Le corps mutilé d'une statue colossale, dont les épaules avaient quatre pieds de largeur, gisait sur la terre à l'entrée du théâtre, et deux tronçons de colonnes étaient encore debout devant l'orchestre. Des lézards verts d'une beauté admirable fourmillaient parmi les ruines, dont les murs, debout en partie, étaient pourvus de niches qui attestaient le grand nombre de statues. On remarque une salle circulaire de cent vingt-six pieds de diamètre qui paraît avoir été voûtée; le pavé en mosaïque représente des monstres marins, et dans le milieu se trouvent quatre petits édifices isolés et de formes irrégulières, sur l'usage desquels on ne peut former de conjecture. Les murs laissent encore apercevoir des traces de fresques, et les portions de la voûte encore existantes, divers ornements en relief d'une grande beauté. Un immense édifice quadrangulaire, dont quatre étages se trouvent encore debout en grande partie, porte le nom de *cento camerelle,* du grand nombre des chambres qu'il renferme, lequel excède de beaucoup celui qui est énoncé. Ces chambres ont chacune environ dix-huit pieds sur douze, avec une porte en

dehors donnant probablement sur une galerie extérieure qui servait de dégagement commun, mais qui n'existe plus : elles n'ont point de communication entre elles et point de fenêtres. A présent toutes ces chambres, excepté celles du rez-de-chaussée, ne sont accessibles qu'aux oiseaux, et peuvent être comparées à un grand pigeonnier. Cet édifice pouvait être la caserne des gardes de l'empereur. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que le mur extérieur, c'est-à-dire celui du fond des chambres, est double, laissant un intervalle d'environ un pied entre les deux. Peut-être était-ce un moyen de chauffer l'édifice par le feu ou par la vapeur, de manière à placer, non pas un poêle dans la maison, mais la maison dans un poêle? Au reste ces murs ne sont point noircis de fumée. On voit encore cette même disposition dans un autre édifice qui paraît avoir fait partie du palais impérial lui-même; mais ici l'intervalle entre les deux murs n'est que de trois pouces au lieu d'un pied. En m'approchant d'un champ qu'on labourait, je trouvai que le terrain retourné par la charrue, était principalement composé de fragments de briques et de mortier mêlés de morceaux de mosaïque qui brillaient au soleil : on recueille, sur cette étrange terre végétale, sept ou huit fois la semence. De nombreuses ouvertures dans le sol laissaient voir des apparte-

ments voûtés ensevelis sous les décombres, de sorte que c'était le premier étage d'une maison qu'on labourait. Il y avait partout des réservoirs et des conduits pour la distribution de l'eau; tout cela est à sec maintenant, et le site n'est point marécageux. Cependant on n'y peut vivre l'été sans être attaqué de la fièvre. Il ne pouvait en être ainsi du temps d'Adrien, autrement il aurait choisi un lieu plus élevé, sur le penchant de la colline au pied de laquelle est la villa. Les violiers, qui se plaisent sur les vieux murs, et les violettes ajoutaient leur parfum à celui des fèves, déjà en pleine fleur, que l'on cultive parmi ces ruines, alternativement avec le blé. Le buis, sous les jardiniers impériaux, était taillé aux ciseaux, mais les Goths et les Vandales lui laissèrent reprendre sa forme naturelle qu'il a depuis toujours conservée, et il fleurit maintenant abandonné aux soins de la nature. Quoique la concrétion pierreuse appelée travertin soit si commune ici, et que l'on puisse dire qu'elle croît sur les lieux, elle n'a guère été employée dans les constructions de la villa Adriana, mais seulement la brique qui a sept pouces de longueur, deux de largeur et autant d'épaisseur.

Les étrangers à Rome savent à peine l'heure qu'il est, tant est variable et compliquée la manière de la trouver. La première heure des vingt-quatre commence demi-heure après le

coucher du soleil : ainsi, lors de l'équinoxe, on dit à midi qu'il est dix-sept heures et demie, et à sept heures et demie, on dit qu'il est une heure. Les horloges des églises sont réglées à midi, et avancées ou retardées, suivant que les jours croissent ou décroissent; mais c'est la cloche de l'*Ave Maria*, sonnée demi-heure après le soleil couché, qui en général sert à régler les montres. Au son de cette cloche, tous ceux qui se piquent d'exactitude mettent la leur à XII; mais le plus grand nombre attend que la différence soit de quinze ou vingt minutes. Une autre source de confusion, c'est que le cadran de leurs montres, faites dans l'étranger, étant marqué pour douze et non pour vingt-quatre heures, il faut appeler une heure treize heures. Malgré tout cela, les Romains sont persuadés que leur manière est la meilleure; « car, disent-ils, chacun sait en regardant à sa montre combien il y a d'heures de jour, ce qui est l'essentiel. Les peuples du nord, ajoutent-ils, vivent l'hiver à la lueur des lampes; le soleil ne leur est rien, que leur importe son lever ou son coucher »! On raconte qu'une ville d'Italie, je ne sais plus laquelle, assiégée par les Français était sur le point d'être prise et traitait pour sa reddition. Le son des cloches de toutes les églises se fit tout-à-coup entendre à-la-fois, et fut pris par un officier français pour le tocsin : « Faites feu ! s'é-

cria-t-il. — Arrêtez ! arrêtez ! s'écria un Italien attaché à l'armée française, tirant sa montre et la mettant à XII, c'est l'*Ave Maria.* »

L'on va voir au couvent des capucins le célèbre tableau du Guide, représentant l'archange Michel, vainqueur du diable qu'il tient sous ses pieds et qu'il va percer de sa lance. Rien de plus *angélique* sans doute que son visage; seulement il n'est pas plus gros que son genou ! L'erreur serait trop forte pour être involontaire, et l'intention de l'artiste a été ici de faire paraître son archange surnaturel, *grandioso* enfin, comme de dégrader son diable en lui donnant une queue. N'est-ce point là tomber dans l'extravagance et le ridicule, en cherchant le sublime ?

La semaine sainte amène à Rome une foule d'étrangers des extrémités de l'Europe et surtout de l'Angleterre. Depuis quinze jours on ne voit que chaises de poste qui se suivent. Les hôtels, les appartements garnis, tout est plein ; on veut pouvoir dire à son retour que l'on a vu ce qu'au fait on aimerait tout autant ne pas voir. Étant allés à Tivoli, nous avons manqué la bénédiction des rameaux, qui eut lieu le premier dimanche : mardi il n'y a rien eu d'important; mais mercredi 10 mars, le *miserere* a été chanté dans la chapelle *Sistina* par les chantres de sa sainteté. Chacun sait ce qu'ils sont. Le service a duré de trois heures à sept. Un certain récitatif nasil-

lard, débité comme un remplissage obligé et ennuyeux, occupa la plus grande partie de ces quatre heures. De temps à autre le chant de vingt voix sans accompagnement se faisait tout-à-coup entendre. C'était une harmonie si simple, si calme, si vague, si profondément triste, si différente de tout ce que l'on a jamais entendu, qu'elle semblait venir d'un autre monde. Les morts du fond de leurs tombeaux prient sur ce ton-là ! Les sons en eux-mêmes pourraient être comparés à ceux de la harpe éolienne; plus forts cependant, ils ressemblent encore davantage aux vibrations de l'harmonica. Mais les beaux sons ne sont pas plus de la musique qu'un langage harmonieux n'est de l'éloquence, et la musique de la *capella Sistina*, doit peut-être encore plus aux charmes de l'harmonie qu'à ceux de la mélodie. Il m'a semblé aussi que la voix de ces chantres, quoique égale au moins aux plus belles voix de femmes, c'est-à-dire à celles qui sont basses, avait cependant le défaut d'être toujours un peu voilée.

Pendant le *miserere* on alluma treize cierges qui furent ensuite successivement éteints jusqu'au treizième, lequel fut placé derrière l'autel, en commémoration de la défection des douze apôtres et de la fidélité de la Vierge. On suppose ainsi que la finale du *miserere* est chantée dans l'obscurité; mais le soleil, qui remplissait

la chapelle de ses rayons, démentait trop cette fiction, et l'on ne se serait seulement pas aperçu de l'éclairage des cierges ni de l'absence de leur lumière lorsqu'on les éteignit, sans le mouvement maladroit des échelles d'un candélabre à l'autre. Vers la fin de la cérémonie, on entendit un bruit comme de gens qui marchent avec un fardeau, et c'était l'ensevelissement de notre Sauveur que, par une autre fiction, l'on supposait avoir lieu. Ces cérémonies puériles, imaginées sans doute pour concourir à l'effet de la belle musique, le gâtaient au contraire beaucoup. Debout pendant cinq à six heures dans la foule des curieux, justement en face du célèbre jugement dernier de Michel-Ange, que j'ai déjà décrit, il m'est plus d'une fois venu à la pensée que je jouais le rôle d'une des pauvres âmes condamnées aux peines éternelles qui y sont représentées.

Jeudi 19. — Ce matin de bonne heure ces mêmes étrangers curieux, dont Rome est remplie, se sont réunis au-dessus de la colonnade qui sert d'avenue à Saint-Pierre, où ils avaient des places réservées afin de voir le saint-père donner sa bénédiction, du grand balcon de la Basilique. Les soldats du pape étaient rangés en bataille sur la place, tous, vieilles moustaches, et l'on trouverait difficilement une plus belle petite armée de dix mille hommes. Rome, ou plutôt la campagne de Rome, semblait avoir versé sa

population entière sur cette place; et, de l'endroit élevé où nous étions, nous avions sous nos yeux un rare assemblage de guenilles : les marches de l'édifice en étaient couvertes, car c'est ici la livrée habituelle des gens de la campagne. Le peu de Romains, de Rome même, qui n'avaient pas dédaigné de se trouver là, étaient reconnaissables au grand manteau brun jeté sur l'épaule gauche, à l'œillet rouge ou au petit morceau de ruban de cette couleur mis à leur chapeau (1), et à l'air fier et sombre avec lequel ils se promenaient, coudoyant à droite et à gauche. Les sapeurs, à barbe touffue, à tablier de peau et brillante hache sur l'épaule, faisaient la police, c'est-à-dire qu'ils admettaient les curieux aux places privilégiées, ou les repoussaient, selon leur bon plaisir. Un murmure enfin, une acclamation, un mouvement général de la foule qui se portait en avant annonça que le pape approchait. Bientôt il parut au grand balcon, porté dans sa chaire pontificale. On le voyait au-dessus des têtes profondément inclinées des gens de haut parage qui remplissaient ce balcon, princes, ambassadeurs, cardinaux. Du bout du doigt le saint-père bénissait à droite et à gauche le peuple assemblé, et recommença

(1) Les gens de la ville, comme ceux de la campagne, portent également le chapeau en pain de sucre, d'un gris brun.

plusieurs fois; puis, en se retirant, il jeta une poignée de feuilles volantes sur lesquelles la canaille se précipita; tout comme à Paris dans les prétendues réjouissances publiques, semblable canaille ou pire encore, se précipite sur le pain et les saucissons qu'on lui jette. Ici, c'étaient des indulgences en faveur de ceux qui les pouvaient attraper en foulant aux pieds leurs semblables. A peine le pape était-il rentré, que la foule des étrangers parmi lesquels nous nous trouvions, abandonnant son poste élévé, se rendit en toute hâte vers le lieu où devait se faire une autre cérémonie, celle du lavement des pieds, et les plus lestes s'emparèrent des meilleures places, tout comme les plus forts parmi la canaille s'étaient emparés des indulgences. Il y avait des places réservées aux princes étrangers, et l'on y voyait le roi d'Espagne et Godoy (le prince de la Paix), le prince héréditaire de Bavière, la duchesse de Chablais, etc. Mais on remarqua dans la foule les femmes de la famille de Lucien Bonaparte, dont le tour est venu d'être des *ci-devants*. Sur des siéges élevés on voyait une rangée de gens en tuniques blanches, bonnets blancs et les reins ceints d'un cordon. Plusieurs portaient de longues barbes, et il y avait un nègre parmi eux. Ils étaient là pour figurer les douze apôtres, et le nègre probablement représentait Judas. Un murmure confus se faisait enten-

dre à l'extrémité de la salle; c'était le coin des ambassadeurs, où une forte colonne de dames anglaises avait pénétré, et qu'elles occupaient résolument. La garde suisse n'avait pu les entamer, les prélats avaient été repoussés; cependant il fallait absolument déloger cette colonne, car la diplomatie ne badine pas. A la fin on vit un personnage en robe brillante d'argent pénétrer dans les rangs de ces obstinées; il parlait, grondait, flattait, poussait, gagnait insensiblement du terrain, et petit à petit faisait évacuer la place. C'était le cardinal Gonsalvi, à qui les dames comme les voleurs de grands chemins, se rendent à discrétion. Ce premier ministre met la main à tout. Le saint-père arriva à la fin : on lui ôta sa robe, on lui ôta sa tiare, on lui mit un tablier, on lui retroussa les manches, et ainsi accoutré, le bon vieillard soutenu de chaque côté s'avança en chancelant. Les apôtres pendant ce temps-là se déchaussaient en hâte, c'est-à-dire tâchaient de faire sortir leurs pieds de l'extrémité du pantalon, fait en forme de bas avec une ouverture au talon, laquelle ne se trouvant pas assez grande ou les apôtres pas assez adroits, le chausson rebelle restait accroché au bout du pied de plusieurs d'entre eux, ne pouvant plus ni entrer ni sortir. Il y eut dans l'assemblée un petit mouvement d'hilarité; mais on vint à leur secours, et le membre destiné à l'honneur d'être

lavé par le pape fut dégagé : c'était un seul pied. Le pape versa un peu d'eau sur ce pied et parut ensuite l'essuyer. On disait dans la foule que Lucien aurait dû faire l'apôtre, afin de mettre dans tout son jour l'humilité du saint-père qui n'aimerait pas à laver les pieds d'un Bonaparte. La cérémonie achevée, et pendant que le pape reprenait ses robes et sa tiare, les étrangers sont sortis en foule, chacun tâchant de gagner les autres de vitesse, afin de s'emparer des places pour la troisième et dernière cérémonie, dans laquelle le pape sert les pauvres à table. La distance n'étant pas grande, les curieux assaillirent en masse la porte de cette chambre à manger apostolique, gardée par les Suisses qui, pendant la semaine sainte, sont revêtus de leur ancienne armure de fer hérissée de pointes. Ils avaient ordre de ne laisser entrer qu'à intervalle, afin de ne pas remplir la salle tout-à-coup; d'où il résultait un mouvement intermittent assez semblable à celui du bélier hydraulique. Mais la foule, et surtout la queue de la foule, ignorant cet état de choses, poussait toujours. Le premier rang se trouvait par là en contact immédiat avec les armures à pointes des Suisses, lesquels, fidèles à leur consigne, n'entendant d'autre langage que leur patois allemand, et d'ailleurs empressés de déployer leur invulnérabilité, s'appuyaient, se roulaient presque sur ce premier rang de

curieux, où il y avait beaucoup de femmes exposées, pour la première fois de leur vie, à un aussi brutal contact; mais si elles imploraient le secours de leur protection, c'était pour les aider à entrer plutôt qu'à se retirer de la bagarre. On a vu une de ces martyres de la curiosité, égratignée, meurtrie, menacée même de la pointe d'une hallebarde, prête à s'évanouir de malaise et de peur, demander à être tirée de là. L'homme qui lui rendit ce service l'avait conduite près d'une fenêtre où le grand air la remit bientôt; tournant alors un œil de convoitise sur cette porte, où elle avait en vain voulu entrer, elle exprima en hésitant le désir d'essayer encore, avant que toutes les places fussent prises. On lui représenta qu'il y aurait trop de difficulté et plus que la chose ne pouvait valoir. « Si vous le pensez, monsieur, vous pouvez rester. — Je profiterai, madame, de la permission que vous voulez bien me donner! » Sans plus tarder, l'héroïne se jetant dans la mêlée, entra! Nous entrâmes aussi, mais les derniers, et ressortîmes presqu'aussitôt parce qu'il était impossible de rien voir. Plusieurs étrangers ont été arrêtés en cette occasion pour avoir menacé les gardes cuirassés, et ont ensuite été mis en liberté par l'entremise personnelle du cardinal Gonsalvi; ce premier ministre, comme on voit, étant présent en tous lieux.

Le grand nombre de voitures pleines d'étrangers allant chaque jour à Saint-Pierre, étonne et amuse les Romains, qui se les montrent au doigt les uns aux autres et en rient. Ils ne conçoivent pas que l'on puisse venir de si loin pour voir ce qu'eux-mêmes ne se donnent pas la peine de regarder, quoiqu'à leur porte. Tout ce qu'il y a de vieux équipages disloqués, oubliés dans des coins, en est tiré et se loue à des prix fous. On compte à Rome, dans ce moment, sept mille Anglais, hommes, femmes, enfants et domestiques, et peut-être autant d'Allemands, d'Américains et de Russes; mais je n'y ai presque pas vu de Français. Ces étrangers se plaignent la plupart de ce qu'ils ne trouvent pas toujours place pour assister aux différentes cérémonies. « *Le pape nous doit tout*, disent-ils, *nous l'avons fait ce qu'il est.* Notre sang a été versé et nos trésors prodigués pour le relever de la poussière. Il donne une belle fête, nous y venons, et voilà qu'on nous reçoit à coups de hallebardes ! »

On a calculé que les voyageurs anglais répandent annuellement, depuis la paix, 60 millions de francs chez les nations étrangères (1),

(1) Environ vingt mille Anglais débarquent annuellement à Calais ou à Boulogne; et un nombre à-peu-près égal passe sur le continent par les ports de la Hollande, etc., etc. Ce n'est pas trop de leur accorder deux mois de résidence et une guinée par jour, en moyenne; car quelques-uns passent

perte énorme pour la nation, ajoute-t-on, et qui suffirait, à la longue, pour épuiser ses richesses. C'est cependant une erreur; la nation n'y perd rien, et d'un autre côté, les étrangers n'y gagnent rien sous le point de vue numéraire. Les voyageurs apportent de l'argent ou tirent des lettres de change sur l'Angleterre, pour subvenir à leurs dépenses : dans l'un ou l'autre cas, ils contribuent à baisser le change, ce qui favorise la demande de marchandises anglaises, parce que le payement s'en fait d'autant plus favorablement pour l'acheteur. Le voyageur anglais consomme à Paris ou à Rome des produits étrangers; mais l'étranger consomme d'autant plus de produits anglais, et non pas à-peu-près, mais exactement autant, car il n'y a accumulation d'or et d'argent nulle part; l'Angleterre et la France, et tout l'univers ont beau devenir plus riches, il n'y a pas beaucoup plus de numéraire en circulation. La balance du commerce est soldée entre toutes les nations respectivement par les produits de leur industrie, et en dernière analyse, on peut dire que le dîner qu'un Anglais mange à Paris ou à Rome, est toujours un dîner anglais, comme l'habit qu'il y fait faire est toujours un habit anglais. Du moins est-il certain que l'on

des années hors de leur pays. Le moins que l'on puisse supposer, c'est donc soixante guinées par tête, qui, multipliées par quarante mille, font l. 2,400,000, ou 60 millions de francs.

expédie d'Angleterre des produits de valeur égale au dîner et à l'habit, si ce n'est le dîner ou l'habit lui-même. Il est vrai que le boucher, le boulanger, le tailleur et le cordonnier, voyent leurs profits diminuer lorsque leurs pratiques voyagent, mais le manufacturier, producteur d'objets d'exportation, gagne, et tout est plus que compensé.

Le soir du même jour (jeudi 19 mars), il y eut un autre grand *miserere*, le soir, à la chapelle Sistine, et la croix sous la coupole de Saint-Pierre fut illuminée. Cette célèbre croix était suspendue à quarante pieds de hauteur environ, et quoique sans grande beauté en elle-même, la lumière qu'elle répandait sur toutes les parties de l'édifice était d'un admirable effet. Tout ce que Rome contenait d'étrangers, ainsi que beaucoup d'Italiens, se trouvaient là; et pourtant ils étaient si loin de remplir l'église qu'il y avait des parties presque solitaires. On a dit que les haillons de la misère et ceux de la grandeur s'y rencontraient pêle-mêle, et je n'avais en effet jamais vu ensemble tant de croix, de rubans et de guenilles. Ayant par hasard levé les yeux, j'aperçus à une tribune très-élevée un prêtre suivi de deux autres qui l'éclairaient; il portait à sa main un petit coffre brillant qu'il ouvrait et montrait au peuple, avec des gestes animés, tantôt d'une extrémité de la tribune, tantôt de

l'autre. Il se retirait souvent, puis revenait avec quelque nouvelle chose à montrer, qu'il baisait religieusement et à laquelle il faisait la révérence. C'étaient des reliques; le saint-suaire, m'a-t-on dit, la lance sacrée et le bois de la vraie croix : mais peu de gens y faisaient attention. J'ai cependant vu quelques personnes se prosterner, et cela tout simplement et sans faire aucune attention aux regards du public, qui lui-même ne s'en occupait pas. J'observai dans une autre occasion deux personnes bien mises, homme et femme, amants peut-être, qui s'agenouillaient à côté l'un de l'autre au milieu d'une église pleine de monde, devant l'image contre le mur; l'homme ayant d'abord essuyé le pavé avec son mouchoir sous les genoux de sa compagne, sans s'embarrasser le moins du monde de ce que les rieurs étrangers en pourraient dire ou penser, et du ridicule qu'il allait encourir. Au surplus, celui qui rit pourrait fort bien lui-même prêter à rire à ses dépens de quelqu'autre façon, et tout en se moquant de l'idolâtrie, être idolâtre lui-même à sa manière. L'idolâtrie du connaisseur en peinture, par exemple, qui s'extasie devant un tableau de Raphaël ou de Michel-Ange, n'allant pas plus loin que l'ouvrage d'art, deviendrait bien autrement ridicule s'il se trouvait que l'ouvrage ne fût pas du grand maître auquel il l'aurait attribué. L'idolâtre en religion personnifie,

déifie peut-être un morceau de bois, mais il y a dans sa pensée une cause première, derrière ce morceau de bois; derrière ce tableau, s'il n'y a pas Raphaël ou Michel-Ange, il n'y a rien qu'un mauvais peintre.

20 *mars.* — Encore le *miserere* et la croix illuminée.

21 *mars.* — Conversion des Juifs. Ces conversions ont toujours lieu dans la semaine sainte, et il y en a toujours trois, ni plus ni moins. Les trois néophytes donc vinrent frapper à la porte du baptistère de Saint-Jean-de-Latran, et furent reçus en cérémonie. Ils portaient un vêtement blanc, comme celui des apôtres de l'autre jour, et je crus même les reconnaître pour avoir été du nombre de ceux qui alors jouaient ce rôle; au moins avaient-ils d'aussi mauvaises physionomies. Je n'eus pas la patience de rester pendant toute la cérémonie, à la fin de laquelle les Juifs devinrent bons catholiques.

22 *mars.* — *Funzione* à Saint-Pierre : c'est le plus grand jour et le dernier. Le pape a coutume d'officier en personne au grand autel de Saint-Pierre; mais, à raison de son âge et de ses infirmités, il parut seulement et n'officia pas. On avait préparé des places pour les étrangers qui avaient des billets de leur ministre. Les Italiens de distinction avaient aussi des places réservées; mais le reste des fidèles était abandonné à son

sort. « Où allez-vous de si bon matin, disait Pasquin à Marforio. — *A la Funzione*, répliquait l'autre. — Vous ne serez pas reçu ! — Pas reçu ? répétait Marforio tout étonné; et pourquoi pas, s'il vous plaît ? ne suis-je pas bon catholique ? — C'est justement parce que vous l'êtes. Il n'y a que les hérétiques qui soient reçus ». Toutes les cloches de la ville étaient en mouvement (et leur son, tout différent de ce qu'il est ailleurs, est plus solennel, plus fort et plus grave), lorsque le pape parut à l'extrémité de la basilique de Saint-Pierre, porté comme à l'ordinaire dans son fauteuil, qui semblait glisser doucement sur un plancher de têtes avec lesquelles ses pieds étaient de niveau. La figure de ce bon vieillard semblait à cette distance bien chétive, mais ses deux éventails de plumes de paon avaient au contraire un air tout-à-fait imposant. Ces singuliers accessoires de la majesté papale, ajustés au bout de longs manches, s'élèvent précisément au niveau de la tiare; ils ont été probablement inventés pour chasser les mouches du visage de sa sainteté, et le garantir des ignobles châtouillements auxquels il aurait été exposé pendant que ses mains distribuaient les bénédictions. Je n'ai pu m'empêcher d'être de nouveau frappé de la ressemblance profane existant entre cette marche solennelle du pape et celle de Panurge: je soupçonnerais même que l'auteur de cet opéra

ne l'a pas fait ainsi sans malice. Sa sainteté fut ensuite portée au grand balcon de la façade de Saint-Pierre, d'où elle distribua comme l'autre jour des bénédictions à tout le monde, et des indulgences à ceux qui, à coups de pieds et à coups de poings, réussirent à s'en emparer. Les curieux furent ensuite dîner en hâte, et se préparer pour l'illumination et le feu d'artifice qui terminent la semaine sainte. A la nuit tombante, toute la façade de Saint-Pierre se trouva couverte de voltigeurs suspendus à des cordes, qu'on voyait passer comme des oiseaux d'un chapiteau de colonne à l'autre, monter et descendre en tous sens, courir le long des corniches, grimper par les côtes saillantes de la coupole et par la lanterne, jusque sur la boule dorée, se mettre enfin à cheval sur la croix qui termine l'édifice; et comme ils portaient des lumières, on aurait dit que les mouches luisantes d'Amérique étaient venues prendre part à la fête. On assure que ces hommes entendent la messe, se confessent et reçoivent l'absolution, enfin, mettent leur conscience en règle avant de commencer une opération qui présente de si grands dangers. Toute la façade de Saint-Pierre, et toute la colonnade qui y aboutit, brilla bientôt de la douce lumière de cinquante mille lanternes de papier; mais en moins d'une heure et à un certain signal, l'édifice entier parut tout-à-coup en flammes, au moyen

d'un très-grand nombre de vases pleins de copeaux et de térébenthine, et distribués sur toutes les parties de l'édifice, auxquels on met le feu simultanément: l'effet en est prodigieux, mais de courte durée. Ce coup de théâtre était à peine fini, que la foule s'est portée sur le pont du château Saint-Ange, afin d'occuper les quais de l'autre côté du Tibre; et ce ne fut pas sans difficulté que nous atteignîmes la maison, où nous avions des fenêtres. Rien de comparable certainement ne s'était jamais offert à nos regards: on ne saurait décrire la variété, la force, l'étendue et la durée du feu qui enveloppait le château Saint-Ange, et s'élançait à une hauteur prodigieuse. L'artillerie du château tonnait sans cesse au milieu de ces torrents de flammes, et le Tibre lui-même semblait rouler du feu. Après que tout fut fini, on revit Saint-Pierre, oublié momentanément, paraître au sein de la nuit obscure, comme une constellation nouvelle à son lever.

Le jour qui suivit la semaine sainte, Rome était un désert. Le silence universel n'était troublé que par le bruit éloigné des chaises de poste qui s'éloignaient rapidement de tous les côtés; et nous-mêmes, nous partîmes pour Naples.

D'*Albano* à *Velletri*, le point de vue est continuellement varié et toujours magnifique. A *la Riccia* nous nous arrêtâmes quelques moments pour voir des dames qui y étaient logées et qui

osaient à peine se promener hors des portes de cette petite ville, dans la crainte, peut-être un peu exagérée, d'être enlevées par les voleurs. Le lac de Nemi à Genzano, comme son voisin le lac d'Albano, occupe le fond d'un bassin circulaire en forme d'entonnoir, qui paraît avoir été le cratère d'un volcan. Quoique plus petit que l'autre, ce lac a quelque chose d'encore plus frappant; c'était le *speculum Dianæ* des anciens, et la déesse avait son temple sur ses bords. Velletri est une ville de dix mille habitants, qui nous ont paru un peu moins déguenillés qu'ailleurs, mais aussi malpropres; et Barbone, chef des brigands, que nous avons vu dans les fossés du château Saint-Ange, était de cet endroit; il y a dans tout cela de quoi ternir le miroir de Diane. *Monte Albano* est un groupe de montagnes isolé dans la *Campagna:* il est composé de cendres volcaniques comme dans la plaine, formant des lits horizontaux assez durs; mais ces cendres volcaniques paraissent ici avoir été agglomérées par de la chaux. Il est permis de conjecturer que certaines portions de la base du bassin de Rome, calcaire comme l'Apennin, ont pu être calcinées par l'action du volcan submarin et former de la chaux qui, infusée dans l'eau et mêlée avec les cendres flottantes, a formé de véritable mortier déposé en lits horizontaux; cependant les dépôts de la plaine ne paraissent pas contenir de la

chaux comme ceux-ci, et, à ce qu'on assure, ne font pas effervescence avec les acides. La prétendue découverte de vases étrusques, qui a eu lieu récemment entre deux lits de ces rochers volcaniques du mont Albano, aurait fait croire que ces vases étaient antérieurs à leur formation, et qu'il existait alors des hommes et des hommes civilisés; mais, après avoir fait grand éclat, la découverte a perdu tout crédit.

De Velletri la grande route descend au niveau des marais Pontins, et les traverse en droite ligne jusqu'à *Terracina*, éloigné de quarante et un milles. Quatre maisons de poste, gardées chacune par quelques soldats, sont les seules habitations humaines que l'on rencontre. L'un de ces établissements, *Torre tre Ponti*, n'est pas seulement une maison de poste, mais aussi un couvent de capucins. Pie VI avait voulu former là une colonie, mais elle est allée dans l'autre monde; le feu s'est mis au couvent et tous les bâtiments sont en ruine. Le temps était froid et pluvieux: nous entrâmes pour chercher du feu, mais nous n'en trouvâmes point et ne rencontrâmes d'autre habitant qu'une jeune femme malade, qui nous regardait d'un œil hébêté sans pouvoir répondre à nos questions. Quelques mendiants jaunes comme du safran erraient autour de la maison, et paraissaient n'avoir pas la force de tendre la main pour demander l'aumône. Quant

au pays, sa surface ondoyante était entrecoupée de pâturages et de vastes champs de blé du plus beau vert. De grands troupeaux de bêtes à cornes d'un gris cendré, de buffles et de chevaux paissaient en liberté l'abondant herbage: pas la plus légère apparence de marais, beaucoup moins certainement que dans une grande partie du bassin du Pô. Le canal parallèle à la route coulait avec rapidité du côté de Terracina et de la mer. Le pays est malsain, on ne saurait en douter; mais il ne paraît pas au premier coup-d'œil que ce soit par excès d'humidité. Les montagnes des Abruzzes s'élevaient à notre gauche, et deux ou trois vieilles petites villes étaient pittoresquement nichées sur leur pente rapide. A droite nous avions des touffes de bois de sapin, de chêne, de liége, sur les monticules de ces redoutables marais Pontins qui avaient l'air du monde le plus agréable. La mer au-delà bornait notre horizon, et le mont Circé paraissait sortir de son sein d'azur. Du temps de Virgile, c'était une île, à présent c'est un promontoire dont l'air est sain, quoique si près de la région pestilentielle; ce qui fournit une nouvelle preuve à l'appui de l'assertion, que le principe délétère n'est pas porté au loin par l'air dans lequel il flotte. Il est dangereux, quelquefois mortel, dit-on, de se livrer au sommeil en traversant les marais Pontins en voiture pendant l'été, et les postil-

lons ont soin d'avertir les voyageurs disposés à le faire; c'est peut-être une opinion exagérée, mais qui montre au moins la mauvaise réputation qu'a cette région. Le nombre d'oiseaux est incroyable, surtout ceux d'espèces aquatiques. Ils couvraient le canal et obscurcissaient l'air en prenant leur vol. Le faucon, immobile dans les airs, choisissait parmi eux ses victimes.

La route actuelle de Rome à Naples, qui, je ne sais pourquoi, ne suit pas partout l'ancienne *Via Appia*, le fait ici, et s'en trouve mieux. Cette base est inébranlable. Le canal dont j'ai parlé ressemble à une rivière : il a environ soixante pieds de large; mais ses eaux, claires et limpides, passent pour être aussi malsaines que l'air. Leur rapidité est de plus d'une lieue à l'heure. Près de Terracina, la grande route quitte de nouveau la Via Appia, qui se dirige à gauche sur l'antique *Anxur*, dont les ruines se voyent sur la montagne; ses habitants, peu nombreux sans doute, sont venus habiter Terracina, fondée par Pie VI au bord de la mer. L'auberge, la douane, les magasins d'entrepôts, le corps-de-garde, tout est pontifical; mais sous de beaux dehors tout est en ruines, et l'auberge, en particulier, était une des plus mauvaises que nous eussions rencontrées. Mais la mer, sous nos fenêtres, blanchissant de sa lame écumante le gros mur du bâtiment, valait à elle seule un

bon souper et un bon lit. De Terracina à *Fondi* l'on suit d'abord le rivage de la mer, et ensuite un chemin creux entre des rochers stériles : c'est le quartier général des brigands ; et malgré les postes militaires, placés de cinq cents toises en cinq cents toises, les voyageurs, pendant la nuit au moins, sont arrêtés et volés, dans les intervalles, presque sous les yeux des protecteurs de leur sûreté. Fondi est une petite ville, plus hideuse encore que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, et dont les habitants semblent plus pauvres, plus désœuvrés, plus pervers. Cette racaille se pressait autour de nous pendant l'examen de nos passeports et nos négociations avec les douaniers qui, pour la somme de 4 *paoles*, moins de 3 francs, nous laissèrent passer sans fouiller les malles ; les scrupules relatifs aux passeports coûtèrent un *paole*. Pendant ce temps-là le factionnaire négociait avec les mendiants qui, pour un *bajocco* par tête, payable à notre départ, consentirent à se tenir tranquilles, et le factionnaire lui-même tendit la main pour en recevoir sa part. Le traité conclu avec les mendiants ayant transpiré, il en accourait une nouvelle bande, à laquelle nous échappâmes à force de vitesse, quoique poursuivis chaudement. La Via Appia, avec son pavé de dix-huit cents ans, forme la principale rue de Fondi, dont les maisons classiques sont sans fenêtres, et

éclairées par la porte seulement. Les hommes, enveloppés dans leurs manteaux rapés, de couleur brune, auraient fourni d'excellentes études à Salvator Rosa. *Itri*, qui suit Fondi, présentait un plus triste et plus dégoûtant spectacle encore. Les femmes et les enfants en guenilles, et accroupis dans la rue, se tenaient mutuellement par la tête, cherchant ce qui, en Italie, se trouve là d'ordinaire en abondance. D'Itri à *Mola di Gaeta*, le pays, revêtu de la plus belle verdure, était parfumé de l'odeur des champs de fèves en pleines fleurs et de celle des orangers. On faisait la récolte des oranges dans de grands paniers portés sur des ânes. Les figuiers se couvraient de feuilles, et les haies d'aloès entraient en végétation, tandis que la neige récemment tombée, blanchissait encore les montagnes voisines. Le fort de Gaeta occupe un promontoire dans la mer. Il tint long-temps contre les Français; nous ne l'avons vu que de loin.

De Mola di Gaeta à *Garigliano* et à *Santa Agata*, le pays est de plus en plus beau, riant, fertile et bien cultivé; cependant les mendiants ne sont pas moins nombreux. Nous avions pour ce voyage deux excellents mulets, qui firent hier quarante-deux milles en sept heures et demie sans s'arrêter, et quarante-cinq aujourd'hui, par un chemin montueux, en dix heures et demie, y compris une heure et demie de repos. Santa

Agata, où nous couchons, est une maison isolée où l'on est fort bien. La semaine dernière, un courrier allemand a été attaqué et blessé en voyageant de nuit sur cette route, et ses dépêches lui ont été prises, ce qui donne à cette affaire une apparence presque diplomatique ; cependant la surveillance paraît augmentée, et les piquets de soldats plus nombreux qu'à l'ordinaire. Nous vîmes une tête encore fraîche, placée sur un piquet au bord de la route. Le pays, très-agréable en lui-même, était du vert le plus tendre, et tout en fleurs. C'était dimanche, et les habitants avaient fait toilette. Les paysannes en robes rouges, galonnées d'or, portaient sur la tête, en forme de voile, une sorte de châle brun, et les dames, parées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, semblaient avoir le sentiment exquis de leur bonne mine. *Capoue*, la délicieuse Capoue, est laide, sale, surtout bruyante, et en tous points différente de l'idée que l'on s'en forme : son site, au reste, n'est pas tout-à-fait celui de l'antique Capoue. De nos fenêtres, nous avons été témoins de plusieurs disputes entre gens du peuple, qui paraissaient toujours sur le point d'en venir aux dernières extrémités ; mais nous étions rassurés par l'air des spectateurs qui n'en faisaient que rire. Hier nous fûmes témoins d'une de ces absurdes et bruyantes querelles ; c'était à Mola di Gaeta, et l'objet de la querelle,

entre un *vetturino* (voiturier) et un de ses voyageurs, roulait sur la manière d'attacher une petite malle fort délabrée et rapiécée de fer-blanc. Le voyageur craignait pour sa vieille malle; les frottements lui allaient au cœur, et il aurait voulu qu'elle fût attachée autrement. Lui et le *vetturino*, ne s'accordant pas sur cette opération, en étaient venus à une rupture ouverte; leurs deux visages furibonds, à un travers de doigt l'un de l'autre, se défiaient d'insolence; leurs deux bouches écumantes crachotaient de fureur, et leurs deux mains crochues semblaient prêtes à se porter à la gorge, aux yeux et partout. On aurait cru qu'un combat à mort allait s'engager, mais ce ne fut qu'un combat de langues. Après demi-heure d'un exercice fatigant, le voyageur reprit tranquillement sa place; le voiturier remonta sur son siége, et l'on repartit sans que ni l'un ni l'autre eût obtenu la victoire: car la malle avait été rajustée, mais elle frottait plus que jamais, et les criailleries recommencèrent; mais le vent les emportait, et bientôt nous ne vîmes et n'entendîmes plus rien. Nous nous sommes vus poursuivis un mille et plus par les mêmes mendiants qui, bien qu'estropiés ou prétendant l'être, tenaient pied à nos bonnes mules. Presque nus et pires que nus, leurs guenilles n'étaient retenues que par de la ficelle et semblaient arrangées à l'effet. Un vieillard montrait

à tous les yeux son énorme hydrocèle. Notre conducteur traitait ces mendiants avec le dernier mépris et beaucoup d'insolence, se moquant de leurs plaintes qu'il contrefaisait, et les menaçant de son fouet. Au premier signe, les chars de campagne se rangeaient pour faire place. En général, il me semble voir dans les mœurs une disposition tour-à-tour servile et insolente, suivant les circonstances. On ne peut se procurer du feu dans les auberges, quoiqu'il fasse froid le soir, mais seulement un brasier de charbon dans une sorte de bassin placé au milieu de la chambre, au risque d'en être asphyxié, ou tout au moins d'avoir un grand mal de tête. On entend les voyageurs anglais, qui remplissent toutes les auberges, se plaindre amèrement de la privation des commodités de la vie auxquelles ils étaient accoutumés chez eux, quoique leur possession n'ait pu les retenir. Ils s'en sont éloignés sans nécessité et les regrettent. A quoi servent donc ces jouissances, qu'on ne connaît qu'après les avoir perdues? Mieux vaudrait sans doute ne les pas connaître.

Le pays tant vanté, entre Capoue et Naples, présente une plaine doucement inclinée vers la mer et très-fertile : il est comme le Milanais, planté de vignes, dont les tiges, souvent de la grosseur du bras, grimpent librement sur des peupliers; les intervalles produisent du blé et

des fèves. Le vin obtenu de ces vignes gigantesques est abondant autant qu'il est mauvais, et ce n'est pas la peine d'avoir le climat de Naples pour n'obtenir que du vin de Surène. Au bout d'une perspective de quinze ou vingt milles, formée par le grand chemin, l'on découvre le double sommet du Vésuve couvert de neige.

Rien de plus surprenant que la foule qui encombre les rues de Naples, et le tapage infernal qu'elle fait. Cette multitude, endimanchée et couleur de rose, car c'était la teinte dominante, avait l'air ivre de joie; mais à côté de tout cela on voyait des mendiants, tels qu'on en voit rarement ailleurs, même en Italie, et dans leur plus hideux costume, qu'ils réservent pour le dimanche. Des chars pleins de monde rentraient à la ville au son du violon, après les amusements de la journée, tirés par un seul cheval; et la maigre haridelle, tout écorchée, était ornée de pompons et de fleurs. Quoique nous ne fussions encore que dans un faubourg, les maisons nous paraissaient, non-seulement propres et bien tenues, mais d'une bonne architecture; les fenêtres avaient toutes de jolis balcons de fer. A l'instar de la Via Appia, les rues étaient pavées de grands morceaux de basalte; mais ceux-ci étaient au moins équarris, et d'innombrables cabriolets roulaient avec une vitesse extrême sur leur surface unie, au grand danger des passants.

On voyait entassés dans ces cabriolets jusqu'à trois ou quatre hommes, chacun desquels semblait plus gros que le petit cheval qui les emportait. Le conducteur était de plus assis sur le devant, et un jeune garçon derrière faisait claquer son fouet et criait gare! L'équipage entier, le train, la caisse et jusqu'aux rênes, tout était rouge et bleu, et doré, mais d'ailleurs usé, passé et prêt à tomber en pièces. Sur la selle du cheval on voyait s'élever quelque ornement bizarre, tel qu'une girouette de fer-blanc, un dragon, un saint, toujours dorés, ou une grande touffe de plumes rouges. Ce ne fut pas sans difficultés que nous pûmes nous procurer un gîte avant la nuit, qui fut presque aussi bruyante que le jour l'avait été.

La baie célèbre, au fond de laquelle Naples est située, a cinquante milles de tour, et la ville avec les faubourgs occupe environ huit milles de cette circonférence; mais de beaux quais, des terrasses, des ouvrages avancés pour la protection des navires, des places publiques relèvent l'uniformité qu'une longue ligne de maisons aurait produite, et qui est encore diversifiée par deux forts (celui de l'Uovo, isolé sur un rocher, et celui de San-Elmo), ainsi que par une promenade publique plantée avec goût et d'un mille en longueur sur le bord de la mer. Rien de plus beau que la vue dont on jouit de cette prome-

nade et de partout. Cette vue a surpassé notre attente, et nous a causé la même surprise que si nous n'en eussions jamais entendu parler. Les panoramas que j'en avais vus lui rendaient d'autant moins de justice qu'ils étaient plus exacts; car en peinture l'angle vrai des objets éloignés donne rarement l'idée vraie de leur élévation; la perspective aérienne, si difficile à rendre, ne venant point comme dans la nature au secours de la perspective mathématique.

Les barques de pêcheurs sillonnent à toute heure les eaux de la baie : j'en ai compté jusqu'à soixante à-la-fois, montées chacune de trois hommes. La nuit ils portent souvent des feux pour attirer le thon et d'autres gros poissons, qu'ils frappent avec une espèce de trident, et qu'ils prennent par ce moyen. Mais la pêche au filet, surtout celle de l'anchois, est la plus importante; ce petit poisson mangé frais fait la nourriture habituelle des habitants de Naples, comme sous une autre forme il régale toute l'Europe. Ces pêcheurs forment à Naples un peuple à part, bien plus respectable que l'autre; ils sont distingués aussi par leur vêtement, qui se compose d'une grosse jaquette, d'un pantalon de laine brune et d'un bonnet rouge; ils vont nu-pieds.

La baie de Naples, telle qu'on la voit de la ville, est bornée à gauche et à la distance d'en-

viron six milles par le Vésuve, de couleur brune ou même noire à mi-hauteur, encore blanche des neiges de l'hiver vers le sommet, et du plus beau vert à la base; cette verdure est tachetée de points blancs, qui sont des maisons de campagne, et c'est là que se recueille le meilleur vin de l'Italie, le *lacrima Christi*. Toute la côte, au pied de la montagne, forme une ligne continue de maisons, connue sous les noms de *Portici* (Herculanum), *Resina, Torre del Greco, Torre dell' Annunziata, Stabia, Pompeia*, lieux successivement dévastés par les laves du Vésuve, mais sur lesquels on a toujours rebâti avec ces laves mêmes et dont la population est très-considérable. *Torre del Greco*, à lui seul, compte quinze mille habitants. Un promontoire de belles montagnes bleues termine la baie de la côte, et l'on distingue à leur pied les villes de *Castellamare* et de *Sorrento*. A droite, la vue est bornée par le promontoire de *Posilipo*, couvert de maisons de campagne, lequel cache le cap de *Misène* où se termine la baie. Mais l'objet principal dans le paysage est l'île de *Capri*, éloignée de vingt-cinq milles, et dont les formes, singulièrement pittoresques et hardies, n'ont peut-être rien qui leur soit comparable au monde. Un soir nous admirâmes le bel effet que faisait à l'horizon un vaisseau de ligne américain (*le Washington*, capitaine Chauncey). Les derniers rayons

du soleil éclairaient sa voilure, dont l'éclatante blancheur se détachait sur le fond vaporeux de l'île de Capri, à peine distingué de la teinte du ciel : il y a dans la baie de Naples tout ce qu'il faut de navigation pour l'effet pittoresque, sans les circonstances triviales et vulgaires qui caractérisent un port de mer fréquenté.

Pour bien connaître une grande ville et se faire de suite une idée juste de sa forme générale et de la situation respective des lieux principaux, il faut la voir à vue d'oiseau : Naples, par exemple, du *Monte Vomero*. On y trouve un jardin très-agréable, planté par Salicetti, qui était le véritable roi de Naples sous Murat (1). Plus haut est un vieux couvent (San-Elmo), transformé en hôpital militaire et destiné aux soldats aveugles. Nous fûmes surpris de les trouver tous jeunes, et nous apprîmes qu'ils avaient perdu la vue en apprenant l'art de la guerre, sans l'avoir jamais exercé pour tout de bon. Dans l'idée d'endurcir les jeunes conscrits en temps de paix, Murat avait imaginé de les faire camper rigoureusement, et ils passaient la nuit au bivouac. En peu de temps ils eurent des maux d'yeux, et beaucoup d'entre eux étant devenus aveugles, on fit choix de ce lieu pour les

(1) Les ennemis de Salicetti, et il en avait beaucoup, firent jouer une mine sous sa maison; il en fut légèrement blessé, mais sa fille le fut grièvement.

recevoir, quoiqu'ils ne pussent pas profiter de son admirable point de vue. L'armée française, qui fit sous le général Championnet la campagne de Calabre, éprouva également l'effet pernicieux des bivouacs sous ce ciel d'Italie. L'église de San-Elmo, comme toutes celles de ce pays, est trop éclairée et trop ornée; mais ses ornements sont pourtant de meilleur goût qu'à l'ordinaire. La boiserie, qui sépare le chœur de la nef, mérite d'être citée par la perfection du travail en marqueterie; les pièces de rapport, noires, blanches et jaunes, représentent des objets variés avec un effet admirable. Le toit en terrasse, couvert d'un ciment, fait de chaux très-pure et de puzzolana également dégagée de corps étrangers, est impénétrable à l'eau. De ce point élevé, l'œil plonge sur la ville de Naples, sur ses rues étroites et sombres, ses quais et ses places publiques, où circule une population tumultueuse, dont le bruit confus ressemble assez à celui d'une machine compliquée dont les rouages sont mal graissés.

Dès ma première sortie à pied dans les rues de Naples, je perdis mon mouchoir, quoique, averti du danger, j'eusse pris soin de le bien pousser au fond de ma poche; et après en avoir ainsi perdu plusieurs, je trouvai que le seul moyen de le conserver était de le mettre dans mon chapeau. Un militaire en habit bourgeois fut l'autre jour volé de la même manière, en

face du corps-de-garde, et la sentinelle saisit le coupable. « Coquin, lui dit-elle, oses-tu bien voler le général! » Tout autre aurait été volé sans que la sentinelle eût voulu s'en mêler. Personne ne veut prêter main-forte à la justice, elle n'est pas bien avec le public. S'il y a un meurtre commis, la pitié pour la victime fait bientôt place à celle qu'inspire l'assassin, simplement parce qu'il vient d'encourir la vengeance de l'ennemi commun, c'est-à-dire la justice. Rouez de coups de canne un filou pris en flagrant délit, vous aurez pour vous tout le monde; mais il n'en sera pas ainsi si vous le conduisez au corps-de-garde. Comme à la Chine, il est reçu que les supérieurs battent leurs inférieurs; et cette coutume générale chez nos ancêtres, mais qui a été abandonnée à mesure que la civilisation avançait et que la dignité de l'homme était mieux comprise, prévaut encore ici. Le jour après notre arrivée, comme je parcourais la ville en fiacre avec un Napolitain à qui j'étais recommandé, et qui s'est toujours montré de la plus grande obligeance à notre égard, un jeune homme du bas peuple, un *lazzarone*, qui, le nez en l'air et la bouche béante, avalait ses *macaroni* au coin d'une rue, fut sur le point d'être renversé par notre équipage, et son danger nous fit tressaillir; mais mon Napolitain, aussi ému que moi-même, ne s'en tint pas à l'émotion; car, avan-

çant soudain le bras par une impulsion toute sentimentale, il appliqua en passant un coup de canne sur la tête de l'étourdi, pour lui apprendre à être mieux sur ses gardes une autre fois; ce procédé ne fut point pris en mauvaise part par le lazzarone ni par les passants, lesquels tout au contraire parurent fort approuver cette petite marque d'attention de notre part, et le sentiment d'humanité qui y avait donné lieu. Un instant après, le cocher dépassant par mégarde la maison où nous devions nous arrêter, dans une rue trop étroite pour tourner, notre ami aussitôt de lui appliquer un coup de canne sur les épaules, comme s'il faisait la chose du monde la plus naturelle. Il n'y eut pas un murmure de la part du cocher, qui ne jeta pas même un regard sur celui qui le traitait ainsi. Beaucoup de gens, cependant, de la basse classe, portent un stylet habituellement, et on les voit souvent mettre la main sous le côté gauche de leur veste déguenillée, comme autrefois un gentilhomme sur la garde de son épée, pour témoigner qu'ils ressentent une injure. L'armée française fit un effroyable carnage des lazzaroni, braves défenseurs de cette même classe dont ils recevaient des coups de canne; et le plus grand nombre, forcés de fuir, devinrent voleurs de grand chemin. La police de Murat, tout active et rigoureuse qu'elle était, ne put jamais en purger la

campagne, bien qu'elle eût réussi quant aux rues de la capitale. Le gouvernement décréta la peine de mort contre tous ceux qui porteraient le stylet, et cette peine fut infligée. Les lazzaroni se montrèrent alors sujets fidèles *d'un roi qui s'était fait lazzarone* (Ferdinand); mais ils ne se soumirent pas volontiers à un *lazzarone qui s'était fait roi* (Murat) : car c'est ainsi qu'ils s'expriment. Ferdinand était naturellement populaire, populacier plutôt; il était familier avec le bas peuple, parce qu'il se sentait à son niveau; et à la pêche, où il allait souvent presque seul, on le voyait toujours causer et plaisanter avec les pêcheurs, non par calcul politique, on s'en serait aperçu, mais tout naturellement et d'inclination; s'il eût eu quelques talents et du courage il se serait retiré en Calabre avec ses amis, les lazzaroni, d'où il aurait bientôt pu revenir avec une armée disciplinée, de soldats braves, sobres, dévoués à sa cause, et aurait pu dès-lors donner à Napoléon l'utile leçon qu'il reçut quinze ans plus tard des peuples du Nord. Le nouveau maître qui avait subjugué le peuple, pillé les grands, insulté tout le monde, n'était alors aimé de personne. En abolissant les droits féodaux, il n'avait donné à ceux qui les possédaient que des compensations purement nominales, et avait repris à aussi bon marché certaines portions du revenu public, légalement

aliénées pour valeur reçue. Ces mesures et d'autres semblables, ainsi que les taxes énormes levées avec rigueur sur les propriétaires fonciers, ruinèrent beaucoup de gens. D'un autre côté, la justice était administrée avec une impartialité et une célérité auparavant inconnues; et le revenu public, dépensé sur les lieux sous la forme de salaire, enrichissait les classes inférieures, qui cependant furent les dernières à se plier au nouvel état de choses; et tandis que beaucoup de nobles grossissaient le train de Caroline, cette reine n'était aux yeux des pêcheurs, des lazzaroni et des paysans, que la *Moglie di Gioacchino* et non la *Regina di Natura*. Ainsi les véritables *ultras* napolitains étaient des sans-culottes; tandis que parmi les artistes, les avocats, les médecins, beaucoup approuvaient et approuvent encore les principes de la révolution, mais non l'abus qu'on en a fait.

Il est mort la semaine dernière une religieuse dont le sang ne s'est point coagulé, et pendant plusieurs jours elle a, dit-on, conservé des apparences de vie. Les prêtres ont crié au miracle; le peuple s'est porté en foule autour du corps de la bienheureuse, et sa majesté est venue comme les autres mettre de fort bonne foi genou en terre. Voilà ce que le roi Murat n'aurait jamais voulu faire, non qu'il eût plus d'esprit que sa majesté légitime; mais il avait cet esprit

fort qui court les rues en France, et ne souffre pas les miracles. Il n'en fallait pas davantage pour le rendre odieux à la populace italienne, malgré les grandes routes qu'il faisait faire, la bonne justice qu'il faisait rendre, et le stylet qu'il arrachait de la main des assassins.

J'entrai un soir dans une église où prêchait un moine; il tenait un grand crucifix de sa main gauche, et de l'autre se frappait la poitrine avec tant de violence qu'à peine pouvait-on entendre ce qu'il disait. Le peuple prosterné poussait de profonds gémissements, surtout quand le moine s'arrêtant paraissait enseveli dans ses pensées; car, à l'instant où il reprenait la parole, le plus profond silence s'établissait jusqu'à ce que brandissant son crucifix, on l'entendît s'écrier : « Le voilà ! le voilà votre Dieu ! il meurt pour vous, il meurt et vous ne vous repentez pas ! » A ces mots, des cris déchirants se faisaient entendre, et on entrevoyait dans l'obscurité des gens qui se roulaient sur le pavé et s'arrachaient les cheveux, avec toutes les marques du désespoir. On ne sait comment concilier ce zèle ardent avec des mœurs si corrompues, tandis qu'on rencontre souvent la moralité pratiquée chez des peuples où l'indifférence en matière de religion semble générale. Peut-être en est-il des Napolitains comme de ces gens qui pleurent au théâtre sur les maux d'êtres fictifs, quoique d'ailleurs peu sensibles à ceux

de leur prochain, qu'ils ne cherchent point à soulager. Il semble que la nature n'ait donné aux hommes qu'une certaine dose de sensibilité, qu'ils appliquent en théorie ou en pratique à des objets réels ou à des objets imaginaires, mais rarement à tous les deux à-la-fois. Certains individus heureusement doués ont assez de sensibilité pour compatir aux uns comme aux autres, mais il n'en est pas ainsi de l'espèce humaine en général, et l'on peut bien mieux se fier aux hommes qui, à une sensibilité modérée, joignent l'habitude de remplir leurs devoirs, qu'à la plupart des enthousiastes.

L'archevêque de Tarente, Joseph Capecelatro, qui réside habituellement à Naples, reçoit très-volontiers les étrangers: c'est un homme aimable, dont la conversation, enrichie par les observations d'une longue vie, passée au milieu d'événements extraordinaires, est pleine d'intérêt. Quoique naturellement anti-français, il parle fort bien la langue française: sa maison fut une fois celle de sir William Hamilton, avec qui il vivait dans la plus grande intimité, et il raconte des anecdotes fort curieuses sur les premières liaisons de cet ambassadeur avec la personne extraordinaire dont il fit plus tard sa femme. C'est cette femme qui, prenant dans la suite un si grand ascendant sur le héros d'Aboukir et de Trafalgar, fut cause qu'il ternit sa renommée au temps de la révolu-

tion de Naples, par le manque de foi et la cruauté. Prostituée du plus bas étage, quoique douée de tous les charmes; ensuite femme d'un ambassadeur et d'un savant, puis confidente et conseillère intime de la sœur de Marie-Antoinette et souveraine du cœur d'un héros, elle mourut si pauvre en France, que ses compatriotes pourvurent par charité aux frais de son enterrement. Le vénérable prélat aime les chats, et lorsqu'ils meurent, leur portrait en conserve le souvenir. Les dames étrangères qui lui font la cour louent ses chats, ses petits meubles et certain tableau de Murillo assez médiocre, ce qui paraît lui rendre la vie fort douce. Il essaya autrefois de ramener son église à la simplicité des premiers conciles; il écrivit même, et comme on peut croire il se brouilla avec la cour de Rome: mais les Napolitains sont catholiques à la manière autrichienne, de sorte qu'il fut soutenu; et le pape fut obligé de plier. Mais on dit qu'il a été forcé de se démettre de son évêché, attendu que pour le punir on exigeait de lui la résidence.

Une grande cité romaine, près du Vésuve (*Pompeia*), avait disparu sans laisser de traces, et ne fut découverte qu'il y a soixante ans, enterrée sous les cendres. Elle doit à cet accident d'avoir échappé aux injures du temps et à celles des barbares, et l'antiquité s'y trouve en quelque sorte prise sur le fait. Pompeia était située sur

le bord de la mer, à la même distance du Vésuve qu'est Naples, mais dans une direction opposée; et il n'a tenu qu'à un aire de vent que l'une de ces villes fût ensevelie au lieu de l'autre. Le volcan du Vésuve, éteint depuis un temps dont la tradition était perdue, éclata de nouveau l'an 79 de notre ère. Une pluie de cendres et d'eau, un déluge de boue, tomba sur Pompeia et la couvrit entièrement. Ce n'était point un torrent qui se précipitait de la montagne, car il n'y eut point de maisons emportées, point de bouleversement; c'était à la lettre une pluie dont on peut expliquer la formation, en supposant que l'eau, élevée en vapeur et condensée à l'air libre, s'unit aux cendres et retomba avec elles. Les toits des maisons s'enfoncèrent, mais il paraît que les habitants eurent tout le temps nécessaire pour se sauver avec ce qu'ils possédaient de plus précieux; car l'on n'a jusqu'ici trouvé qu'un bien petit nombre de squelettes, et fort peu d'argent ou d'objets de quelque valeur. Il est évident que la première éruption n'ensevelit pas la ville aussi profondément qu'elle l'est aujourd'hui, car l'on distingue plusieurs couches successives (j'en ai compté huit); et la plus basse, on le voit aisément, a été remuée avant que les couches supérieures existassent, les habitants étant sans doute revenus après la catastrophe chercher leurs richesses ensevelies. On compte trente-six grandes

éruptions depuis la première et la plus considérable de toutes, laquelle causa la mort de Pline l'ancien, et a été décrite par Pline le jeune. Plusieurs de ces éruptions subséquentes furent violentes, et celle de l'année 471 lança des cendres jusqu'à la côte d'Afrique et jusqu'en Syrie. Les diverses couches de cendres réunies forment dans quelques endroits une épaisseur de soixante à soixante-dix pieds, mais ordinairement elle est beaucoup moindre. On ne voit point de lave. La masse de produits volcaniques qui recouvre Pompeia ressemble plus à de la pierre ponce et à des scories réduites en poudre, qu'à des cendres; ces substances durent en tombant flotter dans l'air, comme la neige ou comme ferait du liége. Le premier objet remarquable, lorsqu'on approche de la ville du côté de l'ouest, est une maison de campagne. Les Romains s'entendaient mieux à planter des colonnes que des arbres, et maniaient la truelle plus volontiers que la bêche; le parterre de cette maison de campagne avait cent cinquante pieds en tous sens; un jet d'eau s'élevait au milieu; il était clos de murs et de plus entouré d'une galerie souterraine et voûtée, où le jour ne pénétrait que par des espèces de soupiraux. Il paraît qu'au moment de la catastrophe, dix-sept personnes s'étaient réfugiées sous ces voûtes où elles auraient été en sûreté si la boue volcanique dont j'ai parlé, pénétrant par ces ou-

vertures, n'avait rempli l'intérieur. Parmi les squelettes trouvés debout contre le mur, on remarquait celui d'une femme, probablement la maîtresse de la maison, qui tenait un enfant par la main. Elle portait des bagues à ses doigts, une chaîne d'or et d'autres bijoux; la substance volcanique, durcie à l'entour de son corps, en conservait l'empreinte, dans tout l'embonpoint de la santé, mais ne contenait plus que des ossements; quelques morceaux de ce moule extraordinaire ont été conservés ainsi que la tête et le fémur du squelette. Il paraît que cette galerie servait de cave, si l'on en juge par le grand nombre d'amphores rangées le long des murs; c'étaient de grands vases de terre cuite, du contenu d'environ vingt-quatre pintes, qui tenaient lieu de tonneaux. A la porte de ce même jardin, l'on découvrit un homme portant des clefs à sa main et de l'argent. Un autre individu, probablement malade, avait péri dans son lit. La maison occupait tout un côté du parterre et avait cent cinquante pieds de face, sur une profondeur à-peu-près égale; il n'en reste que le rez-de-chaussée, composé de beaucoup de petites chambres voûtées, les étages supérieurs ayant disparu; quant aux escaliers, ils étaient rapides et incommodes, comme tous ceux de l'antiquité; peu ou point de fenêtres à l'extérieur. Les appartements recevaient l'air et le jour d'une cour

centrale entourée d'une *piazza* ou toit en saillie, reposant sur des colonnes, et la distribution des chambres semble avoir été tout-à-fait mauvaise. Il est probable que le domaine rural s'étendait au-delà du jardin.

La route, très-étroite, est pavée de grandes dalles de lave irrégulièrement terminées, mais bien ajustées les unes aux autres, et arrangées de manière à présenter une surface unie, sur laquelle les voitures devaient rouler doucement. Elles y ont pourtant creusé deux profondes ornières. De chaque côté de cette route règne un trottoir large et commode, et une longue suite de tombeaux en marbre. Sur la gauche est une auberge dont la façade, longue de deux cents pieds, a une galerie extérieure ou *piazza*. Toutes les chambres à coucher sont petites et de la même grandeur. Près de la porte de la ville on voit un banc de pierre demi-circulaire ou hémicycle, établi pour la commodité des amateurs de nouvelles qui, dans l'antiquité, étaient réduits à saisir les voyageurs au passage, pour tirer d'eux ce qu'ils savaient ou ne savaient pas sur les pays lointains d'où ils venaient. Les anciens étaient loin encore de connaître ces feuilles précieuses qui, pour un sou ou même pour rien dans un café, vous apprennent maintenant tout ce qui se passe dans le monde, tout ce qui se fait et se fera. Le mercier porte-balle, le roulier, le

soldat en semestre, étaient les gens dont on tirait alors des lumières sur la politique; et c'était sur un banc de pierre, placé au bord d'une grande route pleine de poussière et exposé aux injures du temps, que l'on commentait ces nouvelles-là.

Le marbre de la plupart des tombeaux, à couvert pendant tant de siècles, paraît éclatant de blancheur et travaillé avec un goût aussi pur que sa couleur: un petit mur marque l'espace alloué à chacun d'eux. Ils sont voûtés et ont à l'intérieur des niches distribuées à l'entour, où étaient les urnes qui contenaient les cendres des morts. En dehors, il y a souvent une table et un banc de pierre où se faisait le repas funéraire. La solitude d'une route, au milieu des tombeaux, ne surprend pas comme celle des rues et des maisons, après être entré dans la ville; et leur apparence désolée rappelle la déplorable histoire de Pompeia. Le premier ouvrage entrepris lors de la découverte fut de déblayer les murs de la ville, et aujourd'hui toute leur circonférence est visible. Ces murs qui, d'après certains caractères gravés sur les pierres, ont été bâtis par les Osques long-temps avant la fondation de Rome, ont environ vingt pieds de haut; ils sont perpendiculaires à l'extérieur, mais présentent à l'intérieur un plan incliné et des escaliers étroits, au moyen desquels les soldats montaient sur le mur. Leurs casernes étaient entourées d'une haute

muraille, le long de laquelle on voit des chambres sans fenêtres, qui recevaient le jour par la porte seulement; un avant-toit, soutenu par des colonnes, les abritait. Les barbouillages des soldats sur les murailles, écrits ou dessinés, sont peut-être ce qui attire le plus la curiosité; ils ne sont pas toujours fort décents, et l'un d'eux rapporte certaine histoire scandaleuse d'une femme et de deux soldats. L'on y remarque le croquis d'un gladiateur tout armé qui, dit-on, a donné aux antiquaires l'explication dont ils avaient besoin sur la manière dont l'armure était attachée. Le genou gauche seulement paraît couvert, parce qu'il était le plus exposé. Deux malheureux soldats furent, à ce qu'il paraît, surpris par la catastrophe lorsqu'ils étaient aux fers. On a trouvé leurs squelettes pris par les pieds entre deux barres de fer maintenant au musée, rongées par la rouille, comme tout le fer et le cuivre que l'on rencontre. Les têtes de ces malheureux, leurs crânes du moins se voyent encore. Près de là est un égout souterrain construit il y a environ trois cents ans, à travers le site de Pompeia, sans le découvrir. Seize ans avant la fatale éruption, cette ville avait éprouvé un tremblement de terre qui coûta la vie à un plus grand nombre de ses habitants que l'éruption elle-même; il ébranla ses édifices jusque dans leurs fondements, et l'on voit encore dans

plusieurs endroits des colonnes renversées, des fentes dans les murs, des enfoncements dans le pavé. L'on s'occupait de réparations, et déjà les pierres avaient été amenées auprès de quelques édifices, lorsqu'arriva la dernière catastrophe. Je me souviens d'une circonstance frappante de cette terrible interruption; c'est près du temple de Jupiter : l'on voit un autel de marbre blanc fort beau et tout nouvellement sorti des mains du sculpteur; les ouvriers finissaient le mur de clôture, l'un d'eux venait d'appliquer sa truellée de mortier et de l'étendre, il revenait sur ses traces pour tout aplanir, lorsque sa main a été soudainement arrêtée. Après dix-huit cents ans, le travail paraît aujourd'hui encore tout frais; vous croiriez que le maçon est seulement allé dîner et qu'il va revenir pour l'achever.

Le bas-relief d'un des tombeaux, hors de la ville, représente une jeune femme, qui place une guirlande ou une bandelette sur la tête du squelette d'un enfant étendu sur un monceau de pierres. M. Mazois, dans son bel ouvrage sur Pompeia, hasarde une explication sur le sujet de ce bas-relief: il suppose que l'enfant avait péri lors du tremblement de terre, et que son corps trouvé parmi les ruines avait été déposé ici par sa mère, qui ne prévoyait pas qu'elle-même était peut-être destinée à périr peu d'années après avec la ville tout entière, sans laisser personne

qui pût réunir dans la même tombe ses restes avec ceux de son enfant.

C'est la passion du vulgaire que de gribouiller sur les murs, et cela paraît avoir toujours été ainsi; mais l'antiquité ne saurait être vulgaire, elle a ce privilége. En parcourant les rues de Pompeia, on se sent irrésistiblement attiré par tout ce que l'on aperçoit tracé au coin des rues, et je ne saurais dire quel désappointement l'on éprouve lorsqu'au lieu d'un griffonnage antique, ennobli par ses dix-sept siècles et plus, l'on trouve une écriture, une date, un nom d'hier, qui sont impudemment venus en usurper la place. Les anciens n'ignoraient pas tout-à-fait l'usage du papier; au moins savons-nous que, sous les empereurs, l'on connaissait à Rome jusqu'à sept différentes manières de préparer la feuille du papyrus, dont on se servait pour écrire, non avec une plume, mais avec un roseau. Cependant aucune de ces préparations ne ressemblait au feutre léger et commode dont nous nous servons. Le papier des anciens était cher, et c'est précisément le bon marché du nôtre qui, facilitant toutes les communications écrites ou imprimées, en a fait aujourd'hui un des plus puissants auxiliaires de la civilisation. Quoi qu'il en soit, l'on ne connaissait pas ici l'usage des affiches, et les amusements de la soirée, de la journée plutôt, étaient grossièrement inscrits en lettres rouges sur la

muraille au coin des rues, comme les noms des locataires des maisons l'étaient au-dessus de la porte. Les deux théâtres s'élevaient au milieu de la ville et loin de l'amphithéâtre, qui se trouvait dans un faubourg. Le plus grand de ces deux théâtres servait à la représentation des tragédies : il était découvert; son diamètre, mesuré aux extrémités du demi-cercle de gradins, avait cent quatre-vingts pieds; et la scène, d'où les acteurs parlaient, n'ayant que quelques pieds de profondeur, il ne pouvait y avoir aucune décoration en perspective, quoiqu'il y eût, derrière, le *postscenium* ou portique couvert, où les acteurs se tenaient lorsqu'ils n'étaient pas en scène. L'autre théâtre, de moitié plus petit, était entièrement couvert. L'amphithéâtre ovale, comme ils le sont tous, avait mille pieds de circonférence; toute la partie supérieure, qui se trouvait de niveau avec les cendres, a disparu; mais la partie inférieure est bien conservée : les squelettes de deux lions ont été trouvés dans leurs cages.

Le citoyen romain sortait de bonne heure (*ante lucem inambulabam domi.* Cic. *ad Att.* VI, 2), et ne rentrait chez lui que pour le repas du soir; il passait la journée sur le forum, aux bains, au théâtre, partout enfin, excepté chez lui, où il couchait dans une petite chambre sans fenêtres, sans cheminée et presque sans meubles. *Cloacina* n'avait point de temple dans ces antiques maisons. Questionné,

sur ce sujet, un homme du pays me répondit ingénument que cela n'était pas nécessaire; « les riches, dit-il, avaient comme à présent leur *cassolette*, et les pauvres la rue »! Quelques ustensiles de cuivre formaient, en dépit du vert-de-gris, toute la batterie de cuisine. Les hommes vivant ainsi hors de chez eux, l'on ne doit pas s'étonner si jusqu'ici la moitié au moins de l'espace découvert consiste en édifices publics et places publiques; la plus belle est le forum, entouré d'un portique, sous lequel on se retirait en cas de mauvais temps. Ce portique avait beaucoup souffert par le tremblement de terre de l'année 63 de notre ère, et l'on a trouvé sur les lieux du marbre et d'autres matériaux, qui devaient servir à le réparer. Deux temples magnifiques s'élèvent dans le forum, l'un dédié à Jupiter, l'autre à Vénus; en face d'eux était le *rostrum*, espèce de chaire, d'où les orateurs parlaient au peuple : elle était haute de six pieds, bâtie en briques, et l'on y montait par quelques marches. Les plus grandes rues n'avaient pas plus de vingt-deux ou vingt-quatre pieds de large, et si l'on en déduit cinq à six pieds de trottoirs de chaque côté, il ne restait pour les voitures qu'environ douze pieds; mais comme l'espace entre les roues, indiqué par les ornières qu'on voit creusées dans le pavé, n'était que de trois pieds, il y avait place de reste.

Les plus belles maisons de Pompeia n'avaient

point de fenêtres sur la rue, et ne recevaient l'air et la lumière que d'une ou de deux cours intérieures. Le mur extérieur était flanqué de petites boutiques, dont le loyer rapportait beaucoup au propriétaire. L'aristocratie et le peuple se trouvaient ainsi établis dos à dos, quoique soigneusement séparés les uns des autres par un gros mur. Une belle porte sur la rue (*prothyrum*) donnait accès dans la maison qui avait, comme chez nous, sa loge de portier (*cella ostiarii*) où l'on tenait d'un côté un gros chien à la chaîne, et de l'autre, un esclave également enchaîné. M. Mazois, dans l'ouvrage cité plus haut, donne beaucoup de détails sur la distribution intérieure de ces maisons. La cour ou les cours, pavées de marbre ou de mosaïques, étaient entourées d'un toit en saillie, supporté par des colonnes : point de planchers de bois, point de cheminées, point de fenêtres aux chambres, ni d'autre jour que la porte (1). Une

(1) Toutes les maisons romaines un peu considérables étaient composées du vestibule, de l'atrium, du cavædium, c'est-à-dire, 1° de l'espace ou portique devant la porte, où le patricien recevait le matin ses clients; 2° de la grande salle, autour de laquelle les chambres à coucher des maîtres et des domestiques étaient distribuées, et qui probablement était éclairée d'en haut par le toit; 3° de la grande cour avec un avant-toit soutenu par des colonnes, sous lequel s'ouvraient les principales chambres, comme la chambre à manger, la bibliothèque, etc. Au centre de la cour était souvent une fontaine, et toujours un égout pour l'écoulement de l'eau de

de ces maisons avait un petit jardin, où l'on trouve une table et des bancs de pierre, ou plutôt des lits (*tricliniares*) de trois côtés de la table, pour dîner en plein air. Ces lits n'étaient pas horizontaux, mais inclinés de manière à ce que l'extrémité la plus rapprochée de la table fût presque à son niveau.

Trois énormes jarres d'huile semblent avoir formé tout le fonds de boutique des épiciers de l'antiquité; il y avait beaucoup de pâtissiers, de vendeurs de lait (on reconnaît ceux-ci à la chèvre peinte sur le mur), mais un plus grand nombre encore de vendeurs de liqueurs fortes (*thermo-*

pluie tombant du toit. A Pompeia, on ne trouve presque nulle part de fenêtres; la porte en tenait lieu : il est d'ailleurs probable que les maisons n'avaient qu'un étage, et qu'elles étaient éclairées par le toit; mais à Rome, où les maisons étaient prodigieusement élevées (elles furent, sous Auguste, limitées à soixante-dix pieds), elles avaient nécessairement des fenêtres. Au reste, Cicéron, Pline, Tibulle, et plusieurs autres, parlent de fenêtres à la ville et à la campagne. On a trouvé du verre en abondance à Herculanum, et même du verre à vitres; ainsi, les Romains avaient des fenêtres comme les nôtres, mais pas partout. Y avait-il des cheminées? c'est ce qui est bien plus incertain; cependant Horace parle quelque part d'un bon feu de bois, qui ne pouvait se faire dans un appartement sans cheminées. On n'en a point trouvé à Pompeia ni à Herculanum; mais le climat étant plus doux qu'à Rome, on n'avait sans doute que des brasiers de charbon comme à présent. Plusieurs de ces brasiers ont été trouvés à Pompeia.

poles); on voit encore les taches brunes circulaires que les coupes des buveurs avaient laissées sur le marbre blanc du comptoir. Parmi les boutiques de boulangers, nous en remarquâmes une où à l'instant du désastre l'on tirait le pain du four; la moitié de la fournée y restait encore quand l'infortuné mitron fut obligé de fuir, abandonnant son *pistrinum*, au risque d'avoir du pain trop cuit. Il est clair qu'on lisait peu Adam Smith dans ce temps-là, et que le beau principe de la division du travail était mal apprécié; car les différentes opérations, telles que celles de moudre le blé, de bluter la farine, de pétrir et de cuire le pain, se faisaient toutes dans la boutique du boulanger; si bien que ses pratiques, qui venaient avec leur blé, s'en retournaient avec des petits pains chauds. On jetait le blé dans un moulin grossièrement construit sur le même principe que nos moulins à café; c'était un cône solide renversé et tournant dans la cavité creusée pour recevoir; le tout en basalte bien dur. Cette meule conique était mise en mouvement par des ânes et par des esclaves de l'un ou l'autre sexe, bêtes et gens excités du même fouet. Ces femmes esclaves étaient de plus livrées pour de l'argent aux pratiques qui venaient faire faire leur pain: c'était le casuel du boulanger! Les pains, encore dans le four, ayant été réduits en charbon, étaient devenus incorruptibles; il en avait été ainsi du

blé, qui ne présentait plus qu'une masse de petits grains noirs agglomérés en pelotons. Ces échoppes, adossées aux maisons des riches, formaient une grande partie de leurs revenus. Par un avis tracé sur le mur d'une maison de Pompeia, le public était averti que *Julia Felice*, fille de Spurius, avait à louer pour le terme de cinq ans, neuf cents boutiques, un bain et un *venerium*. Cette dernière sorte d'établissement industriel, que la fille de Spurius affichait ainsi publiquement, et que dans le langage déhonté de ce temps-là elle appelait tout bonnement par son nom, constituait, après les *thermopoles*, la branche de commerce qui allait le mieux; et l'enseigne ordinaire peinte, mais plus souvent sculptée en relief au-dessus de la porte, en désignait énergiquement l'objet. J'ai une fois été témoin de l'extrême embarras où fut jetée toute une société par l'exclamation bien innocente d'une jeune personne, qui prit l'enseigne en question pour toute autre chose. Malheureusement l'anecdote ne saurait être racontée, même en latin. Les Romains aimaient les représentations caractéristiques; aussi voit-on peints sur les murs des cuisines, du poisson, du gibier, des pièces de boucherie : j'y ai même vu un sanglier tout entier, prêt à être mis à la broche. Les cabarets sont également ornés de représentations, en rouge et noir, de combats de gladiateurs. Une boutique d'apothicaire, assez mesquine d'ailleurs, avait pour

enseigne un beau et grand serpent mordant une pomme. Les meilleures de ces peintures, toutes sur fond rouge, ont été enlevées avec une tranche de la muraille et placées au musée, procédé imité des anciens comme il le paraîtrait par les deux fresques découvertes à Pompeia, qui avaient été séparées de la muraille pour être transportées ailleurs. On a aussi fait la découverte intéressante de plusieurs instruments de chirurgie, chez un professeur de l'art; ils étaient au nombre de plus de quarante et tous de bronze. Un certain Albinus, dont le nom est inscrit sur la maison qu'il habitait, avait sur sa porte l'image en relief du dieu des jardins; mais, *honni soit qui mal y pense*, l'honnête Albinus n'était qu'un orfévre, fabricateur spécial de ces images que les dames romaines portaient sur elles, soit par manière d'ornement, soit comme préservatif contre certains charmes ou certaines maladies. Il y avait des cadrans solaires, où la même image servait de style ou d'aiguille. C'étaient de singulières gens que ces anciens, et les Romains surtout; leur caractère offre un inconcevable mélange d'innocence et de corruption, de grossièreté et de raffinement, de grandeur et de bassesse, de sagesse et d'absurdité, dans lequel les mauvaises qualités semblent l'avoir emporté sur les bonnes, plus encore que parmi nous autres modernes. Ils doivent la moitié de leur réputa-

tion à l'état de barbarie où leurs contemporains étaient plongés, aux profondes ténèbres qui régnaient partout hors de Rome et de la Grèce, et qui, après la chute de l'empire, s'étendirent sur toute la terre. Si nous pouvions converser avec les habitants de Pompeia, ainsi que nous le faisons avec ceux de Canton et de Pékin, et si nous étions à même de comparer nos remarques avec ce que nous lisons dans les auteurs classiques, comme nous comparons les Chinois avec ce que Marco Polo et les missionnaires nous en disent, j'imagine que les Romains ne soutiendraient pas mieux leur réputation, que les Chinois n'ont soutenu la leur. Pompeia était un port de mer, et le terrain vers ce port formait un talus rapide couvert de magasins publics. L'on voit encore les piliers en pierre et les anneaux de fer auxquels les bâtiments étaient amarrés; mais la mer elle-même a disparu, remplacée par une plaine de cendres volcaniques, couverte de la plus brillante végétation.

Les gens qui travaillent à déblayer l'antique cité, ne se servent ni de charrettes ni de brouettes, mais transportent la terre sur leur tête, dans des paniers; et les femmes, tout aussi étrangères que les hommes aux perfectionnements modernes, ignorent jusqu'à l'usage du rouet, et en sont encore à la quenouille et au fuseau. L'on voit chaque matin entrer à Naples une file de misérables ânes

et chevaux, chaque bête accompagnée de son conducteur, et portant au marché une petite charge de fagots. Un bon cheval, attelé à un char, traînerait à lui seul tous les fagots et tous les ânes; et c'est ainsi que ce peuple reste pauvre en travaillant beaucoup, parce que ce travail, mal dirigé et sans résultat proportionné, est en conséquence mal payé.

Sur toute la distance du *Largo di Castello*, au centre de Naples, jusqu'à Pompeia (douze milles), les maisons se touchent à-peu-près : c'est une rue. A moitié chemin se trouve le palais de Portici, bâti sur la lave même qui recouvre *Herculanum*, dont la situation et le nom même étaient oubliés, lorsque, vers l'an 1689, des ouvriers, creusant un puits dans le village de *Resina*, près de Portici, trouvèrent, à la profondeur de soixante-cinq pieds, des inscriptions et d'autres objets, dont la découverte conduisit à celle de la ville antique. En 1720, on essaya de fouiller; mais quelques années s'écoulèrent avant que l'ouvrage fût entrepris sur un plan régulier, par les ordres de Charles III. Par une singulière bizarrerie, ce monarque ajouta aux difficultés qu'opposent à l'entreprise des maisons sous lesquelles il est dangereux d'excaver, en bâtissant lui-même un palais magnifique. A chaque éruption, les maisons, propres et bien bâties en général, qui se trouvent au pied du Vésuve, sont exposées aux

plus grands dangers. En décembre 1631, *Torre del Greco* fut engloutie, avec la plupart de ses habitants, par des torrents d'eau bouillante ainsi que de lave, qui étendirent leurs ravages jusqu'à Naples, et y firent périr trois mille personnes. Les éruptions de 1767 et de 1794 ne furent pas moins fatales; mais les maisons détruites ont été chaque fois rebâties à la même place et avec la lave même qui les avait renversées : la route a été rétablie à force de travail, en enlevant la lave. Cette route présente maintenant, de chaque côté, un mur perpendiculaire de roc grisâtre, très-dur, qui ressemblerait au basalte sans les couches de scorie que l'on ne rencontre pas dans celui-ci. Quelques maisons de campagne, dont les portes et fenêtres ont été consumées par la chaleur de la lave environnante, restent encore debout, les murs ayant résisté à sa pression. *Torre del Greco* est de nouveau peuplée de quinze mille habitants.

L'on descend dans ce qui peut s'appeler le tombeau d'*Herculanum* par un long escalier moderne taillé dans la lave; et à la lueur d'une chandelle dont chaque curieux est muni, il aperçoit d'abord les gradins d'un théâtre bâti de lave, mais de lave tellement antique, que les Romains ne conservaient aucune tradition relative à son origine. Il ne paraît pas qu'ils sussent que le Vésuve avait été un volcan. Ces gradins, comme ceux du théâtre de Pompée, ont trois pieds de

large sur quatorze pouces de haut, et forment un demi-cercle dont la scène occupe le diamètre, qui a cent quatre-vingt-quinze pieds; mais cette scène n'est proprement qu'une tribune sans profondeur. L'on voit de chaque côté les piédestaux des deux statues équestres que nous avions admirées au *studio* de Naples, et les noms des *Balbi* s'y trouvent gravés. Nous fûmes extrêmement frappés de voir une figure humaine exactement moulée dans la lave, mais c'est un visage de bronze qui y a ainsi laissé son empreinte; la chair aurait été un cachet trop peu solide. L'on dit que Herculanum fut d'abord, comme Pompeia, ensevelie sous des cendres par-dessus lesquelles la lave coula plus tard; cependant nous avons trouvé la lave partout en contact immédiat avec les ruines; mais comme, loin d'adhérer, elle laisse au contraire un petit intervalle, on en sépare aisément les marbres ou autres objets qu'elle enveloppe. Les fouilles firent découvrir une ville entière, dont les rues étaient pavées de lave. Quelques maisons portaient des fenêtres vitrées; d'autres fenêtres avaient des feuilles de talc. Cette ville, beaucoup plus belle que Pompeia, renfermait des temples, des palais, des statues magnifiques; et c'est ici, et non à Pompeia, que les manuscrits ont été trouvés. Réduits à l'état de charbon sous la lave, ils ont pu se conserver; tandis que, sous les cendres humides

de Pompeia, il y a eu dissolution complète. (1)

Des instruments d'art de toute espèce et pour tous les métiers, des meubles, des objets de luxe sans nombre, trouvés ici, nous ont mieux fait connaître la manière de vivre des anciens et mieux juger de leur intérieur. Toutes ces choses ont été déposées au *studio*, et les galeries souterraines bien malheureusement comblées, par je ne sais quelle crainte mal fondée, pour la sûreté des maisons situées au-dessus. Maintenant, l'on ne voit plus que le théâtre dont j'ai déjà parlé. Le peuple d'Herculanum était au spectacle lors de la première et terrible explosion du volcan; il en périt un plus grand nombre qu'à Pompeia.

Le palais royal de Portici est dangereusement placé sur une coulée d'ancienne lave, et traversé par la grande route qui est un fléau de tous les jours. Du reste, il est bien distribué et avait été meublé avec élégance par Murat. Les jardins, qui s'étendent jusqu'à la mer, ont même dans leur composition un peu plus de verdure et un peu moins de maçonnerie, qu'il n'est d'usage dans les jardins italiens. A côté du palais se trouve le dépôt de toutes les fresques enlevées d'Herculanum, de Pompeia et de Stabia.

(1) La bibliothèque d'Herculanum, où tous les manuscrits que l'on est occupé actuellement à dérouler ont été trouvés, était si petite, qu'en étendant les bras on touchait les murs opposés.

Je m'attendais à y voir les objets et les personnages, rangés sur la même ligne comme dans les bas-reliefs, et à y remarquer une absence totale de perspective; mais il n'en fut pas ainsi. Les figures étaient bien dessinées, bien groupées, et montraient une connaissance exacte des formes humaines. Les paysages ne manquaient ni de goût ni de liberté, et avaient du naturel; en un mot, ils possédaient tout ce qui manque aux jardins de l'antiquité. Tous ces trésors vont être transportés à Naples, pour être mis à l'abri d'une nouvelle inhumation.

Comme nous revenions chez nous, après une journée bien employée, en passant le long du port et du marché au poisson, lieux fréquentés par la populace de Naples, nous vîmes un personnage qui, monté sur un banc, haranguait la foule, et que nous prîmes pour un charlatan débitant son baume; mais l'orateur en guenilles était un poète, racontant avec enthousiasme l'histoire de Rinaldo et Armida. Ce héros est ici une sorte de dieu mythologique de la canaille et le sujet perpétuel des improvisateurs, qui brodent sans scrupule le fond que le Tasse leur a fourni, si toutefois ce n'est pas chez eux que le Tasse a puisé; et lorsqu'après avoir chanté plusieurs heures, l'improvisateur est obligé d'ajourner au lendemain la fin de son histoire, s'il arrive qu'il ait laissé son héros dans l'embarras, trahi, blessé

et sans vengeance, les auditeurs s'en retournent de si mauvaise humeur chez eux, qu'ils battent leurs femmes.

J'ai oublié de parler de la famille royale des illégitimes, qui sont encore à leur place dans le palais de Portici. Napoléon s'y trouve en jupon de satin blanc, costume obligé, à ce qu'il semble, de son rôle d'empereur. Murat, près de lui, ressemble à un écuyer du cirque de Franconi. La femme et les enfants de Joseph ont l'air vulgaire. Enfin de toute la famille, Madame mère est la seule qui fasse bonne figure; et c'est même le seul bon tableau, quoique tous soient de Gérard.

Samedi 11 *avril.* — Étant partis ce matin pour visiter le cratère du Vésuve, nous nous sommes arrêtés un moment à Portici pour voir le palais; pendant ce temps la cour s'est remplie d'ânes et de leurs conducteurs, chacun d'eux offrant ses services avec de tels cris et une telle confusion que le choix était impossible. La sentinelle interposant son autorité pour faire évacuer la place s'est mise à taper sans cérémonie avec son fusil sur bêtes et gens, tandis que notre valet de place en faisait autant avec sa canne. Rien ne saurait égaler le mépris que montrent ici, pour le bas peuple, tous ceux qui s'imaginent être un peu au-dessus de lui. Nous fîmes au hasard notre choix de montures et de conducteurs; et un homme, vêtu d'une espèce d'uniforme, se présentant à

nous sous le nom bien connu du guide Raymond, nous l'engageâmes pour la journée; mais je ne sais comment il nous mit entre les mains d'un autre. Cinq guides, ou conducteurs d'ânes, nous suivaient; on avait beau leur dire que l'on n'avait pas besoin de tant de monde, et qu'ils ne seraient pas payés de leurs peines, leur sourire annonçait qu'ils n'en croyaient rien, et, comme les mendiants, ils comptaient l'emporter par leur persévérance; en effet, ils trouvèrent moyen de se faire payer, au retour, plus même que le prix ordinaire, et ne nous poursuivirent pas moins de leurs cris et de leurs lamentations pour avoir davantage encore. Ces circonstances ne mériteraient certainement pas d'être rapportées, si elles ne servaient à donner quelque idée des mœurs de cette population affamée et avilie, par la raison qu'elle est trop nombreuse et que le rapport entre le travail à faire et le nombre des travailleurs est tellement disproportionné, qu'il y a toujours cinq ou six aspirants pour tel emploi qu'un seul individu eût aisément rempli. De là résulte d'abord l'habitude de l'oisiveté, et ensuite la nécessité de tromper pour obtenir plus que le salaire du travail, nécessité provenant du temps perdu à ne rien faire; de là enfin résultent toutes les passions haineuses et jalouses entre individus qui se disputent des moyens d'existence si précaires.

Nous sommes partis de Portici à dix heures,

montant par une pente assez douce, au milieu de champs cultivés et de beaux vignobles traversés de loin en loin par des courants de lave plus ou moins anciens, noirs, raboteux et stériles; car il faut des siècles avant qu'il se forme sur sa surface, par la décomposition de la lave, même assez de sol pour faire croître quelques brins d'herbe. A sept heures et demie nous atteignîmes le monastère où quelques moines pourvoient aux besoins des voyageurs qui s'y arrêtent, en montant sur le Vésuve ou en en descendant. Deux ou trois beaux arbres ombragent ce lieu, et ce sont les derniers que l'on rencontre. Après une demi-heure de repos, nous continuâmes notre marche le long d'une sorte de chaussée naturelle qui divise les courants de lave, et d'où l'on peut les voir quelquefois descendre de chaque côté. Plus haut nous en traversâmes un grand nombre formant ensemble une sorte de plaine très-raboteuse, où les ânes montraient une adresse singulière à éviter les mauvais pas. Dans les endroits les plus rapides, leurs conducteurs paresseux prenaient sans pitié la queue de ces pauvres animaux, qui avaient alors à traîner et à porter en même temps. Ils répondaient à nos plaintes d'un air de surprise : *E mio, signore!* (Eh! mais, monsieur, la bête est à moi!) et ne semblaient pas comprendre que les services de l'animal n'appartenaient plus à son

maître, pendant qu'il les louait. Quant à l'argument d'inhumanité, il passait leur portée. Une demi-heure de chemin nous conduisit au pied du cône, lequel était composé de cendres ou plutôt de sable volcanique, formant un angle de près de 45°, c'est-à-dire, aussi rapide que possible; heureusement qu'un courant de lave, élevé de quelques pieds au-dessus de ce sable mouvant, nous servait d'échelle. A l'aide des mains autant que des pieds, et dans une heure à-peu-près, en y comprenant quelques intervalles de repos et d'admiration, nous arrivâmes dans un endroit où la chaleur du sol, ou plutôt de la croûte volcanique se faisait sentir sous nos pieds. Des vapeurs brûlantes sortaient d'un grand nombre de petites crevasses, dont les parois étaient couvertes de soufre en efflorescence; du papier, le bout d'un bâton y prenaient feu, et en approchant l'oreille, l'on entendait un bruit semblable à celui d'un fluide en ébullition: tout annonçait que nous nous trouvions sur une sorte de croûte assez mince, idée qui donnait matière à de sérieuses réflexions. Quelques pas de plus nous firent arriver sur le bord du cratère même, fermé par l'éruption de l'hiver dernier. Ce n'était point au reste l'abîme effrayant que nous nous étions représenté, sans fond, sans rives, où mitonnait la lave en fusion; mais tout simplement un creux circulaire en entou-

noir de quatre ou cinq cents pieds de profondeur, dont la pente était couverte de cendres graveleuses, comme celle au travers de laquelle nous étions montés, et dont le fond présentait une surface horizontale de peu d'étendue et de même nature que le reste. Nous fîmes le tour du bord étroit dont la circonférence avait près d'une demi-lieue, ayant à droite et à gauche, une pente qu'en poésie on aurait fort bien pu qualifier de précipice. D'une hauteur de trois mille huit cents pieds, la vue planait sur la mer et ses populeux rivages, et sur une grande partie du royaume de Naples. Sous nos pieds étaient les villes et villages modernes, qui se sont élevés sur les ruines des cités antiques ensevelies sous les matières volcaniques qu'a vomies le cratère, sur le bord duquel nous marchions; il semblait que d'un coup de pied nous aurions pu faire tomber assez de cendres, de scories et de fragments de lave, pour les ensevelir à leur tour. Leur effrayante proximité du volcan semblait ne leur laisser aucune chance de salut. Le cap Misène, au-delà de la baie de Naples, à douze ou quinze milles de distance, en ligne directe, paraissait être à une portée de fusil. C'était là que se trouvait Pline l'ancien avec la flotte romaine sous son commandement, lors de la première éruption du Vésuve, l'an 79 de notre ère. Montant un bâtiment léger, il traversa la baie, et se fit débar-

quer à Stabia au milieu des ténèbres, les cendres obscurcissant l'air. On voyait distinctement le lieu de ce débarquement, et celui où son corps fut ensuite retrouvé sans blessures apparentes. Il était mort suffoqué à peu de distance de Stabia, et l'on peut supposer que bien d'autres périrent ainsi. Placés comme nous l'étions, la moindre éruption nous aurait été bien plus sûrement fatale que celle qui eut lieu alors; mais le phénomène se fait toujours annoncer à l'avance par des signes certains, tels que des commotions intérieures qui font trembler la terre et sont accompagnées de bruits sourds. Les puits tarissent momentanément, les animaux errent épouvantés. La courte éruption du mois de décembre dernier, s'ouvrit un nouveau passage au lieu de l'ancien, et quatre courants de lave en sortirent; mais il n'atteignirent point les lieux habités du pied de la montagne, ni même la région cultivée. Les habitants aguerris à de semblables dangers, se contentent de placer des sentinelles et dorment la nuit comme de coutume, sûrs d'être avertis assez à temps pour déménager avec leurs biens - meubles. Les maisons les plus exposées ont leur valeur comme les autres, à une petite différence près. Le Vésuve est isolé au milieu d'une grande plaine, d'où l'on peut dire qu'il s'est élevé par l'accumulation successive des matières rejetées, formant quelque part un vide

égal au volume de la montagne. Lorsqu'après un intervalle de bien des siècles, et sur la durée duquel la tradition est muette, il recommença à brûler dans l'année 79 de notre ère, sa hauteur était probablement plus grande qu'elle n'est à présent; car il présente l'aspect d'un cône tronqué aux deux tiers de sa hauteur. Le tiers qui manquait fut, suivant toutes apparences, lancé dans les airs, et fournit les matériaux, sous lesquels le pays environnant se trouva enseveli, et la mer adjacente comblée.

S'il faut près d'une heure pour monter au sommet du cône, on en redescend à la course en moins de cinq minutes, plongeant le long du plan incliné de cendres avec une vitesse accélérée. Cette allure aérienne a beaucoup de charmes et quelques terreurs. Les guides, en grattant les cendres avec leur bâton, au pied du cône, nous montrèrent au-dessous, une couche épaisse de neige que la chaleur de la saison n'avait pas encore fondue, et dont ils se remplissaient la bouche et se lavaient les mains; nous suivîmes leur exemple et trouvâmes ce rafraîchissement délicieux. Justement trois heures après notre départ du couvent, nous repassâmes auprès en descendant, et fûmes de retour à Portici vers les cinq heures.

Le sol de la base du Vésuve est divisé en petites propriétés de trois ou quatre arpents, qui

suffisent pour l'entretien du cultivateur et de sa famille, après que le propriétaire a touché les deux tiers du produit. On compte cinq mille habitants par lieue carrée; et comme il y a environ trois mille sept cents arpents par lieue carrée, c'est un individu par chaque arpent et un tiers. La terre, très-fertile naturellement, et cultivée à la bèche ainsi qu'un jardin, porte trois récoltes par année, sans aucun repos; et comme il n'y a point de bestiaux, l'engrais se réduit aux balayures des rues, transportées à dos d'âne. Les baux sont forts longs, et les rapports entre le métayer et le propriétaire ordinairement faciles (1). C'est sur la pente du Vésuve que se récolte le meilleur vin d'Italie, le *lacrima Christi*.

Les étrangers ont une autre promenade grimpante à faire, c'est celle du *Camaldoli*, colline assez haute, située derrière le *Vomero*. Elle est évidemment de composition volcanique; mais sans cratère. Un chemin creux, ombragé, solitaire, sorte de coupe-gorge poétique, vous conduit au sommet, haut de douze à treize cents pieds, où il y a un couvent et une belle vue. Du côté de Baïa on distingue les cratères de deux volcans, outre la *solfatara* et *Agnano*, qui pro-

(1) Sur ce sujet, je renvoie le lecteur aux *Lettres sur l'Italie*, de M. Lullin de Châteauvieux, de Genève; et pour ce qui a rapport au volcan, je les engage à lire Spalanzzani et sir William Hamilton.

blablement en sont aussi. Ces cratères ont peu d'élévation, ce qui montrerait qu'ils n'ont pas brûlé long-temps, ou que leurs éruptions furent sous-marines, comme celles des volcans du Latium. Mais comme il y a des indices que la mer a couvert Baïa, à une époque comparativement moderne, et même depuis notre ère, il n'y a pas besoin d'avoir recours aux mêmes hypothèses qu'à l'égard du Latium. L'œil embrasse, de cette hauteur, toute la côte, depuis Baïa jusqu'à Terracina, à moitié chemin de Rome, toute composée de substances volcaniques et toute malsaine.

8 *avril.* — Il y a eu aujourd'hui grande revue, à laquelle le roi d'Espagne et celui de Naples assistaient, celui-là étant venu faire visite à son frère, qu'il n'avait pas vu depuis leur enfance. Princes et lazzaroni, tout le monde était au *Campo Marso.* Il est situé sur la hauteur, derrière Naples, et l'on y arrive par une superbe route. A côté de cette route, et sur le penchant de la colline, se trouve le cimetière de l'immense population de Naples. Il se compose d'autant de cavités ou de puits qu'il y a de jours dans l'année, creusés dans le tuf volcanique, et fermés chacun d'une grande pierre. On en ouvre un chaque jour, et on le referme le soir, après qu'il a reçu les corps de ceux qui sont morts la veille, lesquels sont précipités sans cérémonie dans ce hideux réceptacle.... Un homme, dont

l'extérieur annonçait de l'éducation, nous dit que le nombre de corps était de deux cents par jour, ce qui est un exemple, parmi beaucoup d'autres, du peu de précision des Napolitains; puisque la mortalité ne saurait guère s'élever à la cinquième partie de ce nombre. Ces gens-ci semblent avoir la plus parfaite indifférence sur le sort de la dépouille mortelle de leurs proches, de leurs amis, et d'eux-mêmes enfin; aussi les chirurgiens se procurent-ils des sujets avec la plus grande facilité; non-seulement dans les hôpitaux, mais chez les particuliers, et du consentement de la famille; ce qui explique les progrès de leur art à Naples. L'un des plus habiles, le docteur Q...., a eu la bonté de me permettre de l'accompagner plusieurs fois à l'hôpital des *incurables* (le nom s'applique mal à un lieu où il se fait beaucoup de cures); parmi la foule de malheureux admis successivement en sa présence, il y en avait beaucoup affligés de maux d'yeux, très-communs à Naples, et attribués au serein. Plusieurs, à chaque séance, étaient opérés de la cataracte. Après quelques questions sur l'état de leur santé, mais sans autre préparation, et sans que personne leur tînt la tête, il faisait l'opération, par extraction ordinairement, en aussi peu de temps qu'une femme en prend pour enfiler une aiguille, et cela paraissait faire moins de mal que d'arracher

une dent. Un vieillard nous dit qu'il n'avait jamais vu sa femme et ses enfants. — *Vedrai! Vedrai!* (1) s'écria vivement le docteur; et avec cette assurance, enlevant tout-à-coup l'organe affecté que je reçus dans ma main, demanda au malade ce qu'il voyait? « Votre main, monsieur! votre mouchoir! mais pas encore bien, et comme une ombre ». Une autre opération admirable était celle de la pupille artificielle par laquelle on ouvre une nouvelle fenêtre à l'œil, lorsque l'ancienne obstruée, n'admet plus le jour. Si la perte des yeux est une infirmité commune à Naples, le goître ne l'est pas moins, et le docteur Q..... avait été conduit à l'application du séton par un accident; ayant été appelé à soigner une femme qui, dans une rixe avec sa camarade, avait reçu un coup de ciseau à la gorge, c'est-à-dire dans son goître; la plaie avait été long-temps à se guérir, et pendant ce temps le goître disparut; un séton produit le même effet dans le cours de six semaines ou deux mois, et l'opération n'est point douloureuse (2). On croit communément que le goître est une maladie des montagnes, attribuée à l'eau de neige que l'on boit; cependant elle est comme on voit commune à Naples, et ne l'est pas moins sur le littoral de

(1) Vous les verrez! vous les verrez!

(2) J'ai appris depuis que le docteur Q.... avait abandonné ce traitement, dont le résultat avait plusieurs fois été fatal.

Sumatra, où il n'y a pas de neige. D'un autre côté, on ne la rencontre pas dans la partie montagneuse de l'Écosse ni dans le Thibet, où l'on boit de l'eau de neige ; elle est très-commune dans le Valais; mais c'est dans le bas pays, et non sur le flanc des montagnes entre lesquelles il est encaissé, et du côté de l'Italie on la retrouve encore au pied des Alpes, non sur leur penchant; enfin on la trouve dans les lieux bas, humides et chauds, où l'air circule mal. « Vous voyez ces gens-là, me dit une fois le docteur Q... après plusieurs heures de soins gratuits, vous les voyez me baiser les mains, et ils seraient à mes pieds si je les laissais faire : eh bien! je compterais plutôt sur la reconnaissance d'une bête brûte à qui j'aurais fait du bien, que sur la leur ». Je ne citerais pas cette observation sévère d'un Italien, à l'égard de ses compatriotes, si je n'en avais pas entendu fréquemment de semblables; ils ont en général la plus mauvaise opinion possible les uns des autres, non pas seulement ceux du nord à l'égard de ceux du midi, ou *vice versa*, mais le peuple de chaque ville, à l'égard de la ville voisine, et autant que je puis voir, chaque individu à l'égard de tous les autres. Avec une telle disposition, il serait assez difficile de les réunir sous un seul et même gouvernement, et d'en faire un peuple homogène.

Il y a d'étranges coutumes dans ce singulier pays; l'on rencontre souvent dans les rues cinq ou six femmes ensemble en grand deuil, portant un grand crucifix couvert de crêpe : elles sont en général bien de figure, mieux au moins que les femmes ne le sont en général ici, et mendient avec une importunité et une persévérance incroyables, sans que l'on comprenne pour qui ou pour quoi; tâchant de vous saisir la main pour la baiser, de manière à faire penser, que c'est pour fournir l'occasion à leurs associés confondus dans la foule, de fouiller vos poches pendant ce temps-là. D'autres femmes aussi en deuil, bien mises, et ayant de hautes plumes noires sur leurs chapeaux, se présentent chez les illustres *forestieri*, dont elles se procurent le nom, et racontent la triste histoire de leur noble famille, réduite à la mendicité par des malheurs (ordinairement par la révolution). Nous avons ainsi reçu les visites de deux duchesses; mais ces dames se contentèrent de peu de chose, et nous quittèrent pour aller jouer le même rôle chez d'autres voyageurs. J'ai une fois vu dans la *stada di Toleda*, une femme décemment vêtue et la tête couverte d'un grand voile noir, à genoux auprès d'un enfant maigre et pâle, qui était étendu sur le pavé; elle se penchait sur lui et poussait des cris de désespoir, prétendant que l'enfant se mourait de faim; mais la foule des

passants regardait à peine, personne ne semblait ajouter foi à sa lamentable histoire, et les étrangers seuls donnaient leur *bajocca* (1). Nous avions été voir, il y a quelques jours, la nouvelle route du Pausilippe; arrivés au sommet de la colline, des cris lamentables se firent entendre dans un recoin du rocher : c'était une jeune fille de douze à treize ans, qui se plaignait d'un affreux mal d'estomac, et disait, en se roulant par terre, que des ognons qu'elle avait mangés tout crus pour apaiser sa faim, lui faisaient mal. Mais un lazzarone qui montait avec nous, se mit à rire, en lui citant les lieux où il l'avait déjà vue jouer le même rôle. Elle ne put le nier long-temps, et se voyant découverte en rit de tout son cœur elle-même, sans la moindre honte. Tel est le métier d'une grande partie de la population napolitaine: mentir, tromper, voler, et pourtant mourir de faim avec le même degré d'industrie persévérante et d'intelligence, qui mieux dirigées, les ferait vivre honorablement. Vous ne pouvez déposer un instant votre redingote, parapluie ou chapeau sur une table d'auberge, qu'ils ne disparaissent; ni acheter dans une boutique, sans être trompé dans la qualité ou le prix de ce que vous achetez. Un cordonnier voulait me contraindre à payer 24 car-

(1) L'anecdote de Polichinelle jouant, le jour des Morts, au bénéfice des âmes du purgatoire.

lini pour une paire de souliers estimée 13 carlini, et pour laquelle, par accommodement, je lui en donnai 16.

L'on pourrait comparer les mœurs des Napolitains à celles d'Otahiti, telles qu'elles étaient du temps de Cook ; et ces mœurs sont celles de la nature ! Quand leur intérêt immédiat paraît s'y trouver, ils font le mal sans honte et sans remords, faute de principes et en quelque sorte innocemment. La même irréflexion fait qu'ils jouissent de la vie au jour la journée, sans penser au lendemain. La vivacité que dénotent leur physionomie, leurs gestes, leurs moindres actions, serait de l'esprit chez des gens mieux dirigés ; mais elle en fait des espèces de singes mobiles, sans but, qui s'agitent par instinct, sans savoir pourquoi, et n'arrivent à rien.

Près du port, et dans la partie la plus peuplée de la ville, les maisons sont extrêmement hautes et les rues si étroites, que les habitants pourraient presque se toucher la main d'une fenêtre à l'autre. Les tremblements de terre, ayant ébranlé un assez grand nombre de ces maisons, elles ont été étayées, et plusieurs se sont écroulées ou ont été démolies. Ces ruines ajoutent quelques touches pittoresques au tableau. Le peuple fourmille dans cette partie de la ville ; il entre et sort des portes de ces sombres demeures avec toute l'activité des abeilles à l'en-

trée de leur ruche; mais il y rapporte je crois peu de miel. Ceux qui travaillent, sont en plus petit nombre que ceux qui regardent faire et bourdonnent à l'entour. Sur les quais et dans tous les lieux propices, on voit un grand nombre de gens du peuple, les hommes au moins, couchés demi-nus, sur le pavé et endormis, ou bien occupés à s'épouiller mutuellement; mais surtout engagés dans des conversations animées par signes, ce qu'ils font avec la rapidité, l'énergie, et la justesse des élèves de l'abbé Sicard; les enfants mêmes y sont habiles. Il est amusant de voir des groupes de gens dans les rues, suivant d'un regard vif et perçant, et avec une attention que rien ne détourne, des mouvements de doigts si rapides et si variés, qu'un étranger n'en distingue aucun en particulier. Ce peuple, après tout, paraît heureux: nous voyons ses besoins, mais lui ne les sent pas. Il consomme peu, et ce peu est à très-bon marché. Pour trois grains par jour (15 centimes), un homme se procure autant de macaroni qu'il en peut manger; et pour 3 grains de plus, il a sa *fritura*, c'est-à-dire, du fort bon poisson et du jardinage, sortant de la poêle à frire de l'un des nombreux cuisiniers ambulants du coin des rues; et ce ne sont pas encore là toutes les jouissances gastronomiques qui soient à sa portée. Pour un $\frac{1}{2}$ de grain, on lui sert son

eau à la glace, et pour 2 grains de plus on lui fait avec cette eau de la limonade, en y mêlant du jus de citron et du sucre, et le voilà nourri et abreuvé avec luxe, pour environ 41 centimes par jour. Le gouvernement a soin de tenir la glace ou la neige durcie à bon marché; il la fait venir de certaines cavités de la montagne au-dessus de Stabia et de Sorento, de l'autre côté de la baie de Naples, ou même du Vésuve, où nous en avons récemment trouvée. Elle est ingénieusement conduite des montagnes à la mer, par le moyen de paniers, qui glissent le long de cordes tendues jusqu'aux bateaux, lesquels traversent la baie pendant la nuit, et arrivent à Naples au point du jour. Les gens du peuple ont des clubs, où ils s'assemblent au nombre de vingt ou trente, et fournissent une contribution de 1 grain par tête, ou 5 centimes, pour leur vin. Ils élisent un président et un vice-président; et voici un des amusements divers qui servent à leur faire passer le temps. Le président offre à l'un des membres un verre de vin que le vice-président verse; mais au moment où le membre va prendre ce verre, le vice-président a le droit de dire : —*Je le prends pour moi,* et de le boire à sa santé. Cette excellente plaisanterie est consacrée, il la peut répéter aussi souvent qu'il veut ou qu'il peut; mais ceux qui se voient ainsi trompés dans leur attente, et de plus en bute aux rires de la com-

pagnie, n'ont pas toujours la patience de l'endurer de bonne grâce; d'où résultent des querelles, et quelquefois des coups de couteau.

Les morts sont exposés le soir à la porte de leur demeure, le visage couvert d'une sorte de gaze ou tissu transparent d'or et d'argent, et environnés de cierges allumés. Les voisins viennent les voir et leur jeter de l'eau bénite; mais le lendemain ils sont précipités dans la bouteille noire, débouchée ce jour-là.

Le roi de Naples est un assez bon homme, sans esprit, mais doué d'un appétit prodigieux, ainsi que de beaucoup de force de corps. Comme Milon de Crotone, il pourrait assommer un bœuf d'un coup de poing et le manger en un jour. Peut-être même excède-t-il cette mesure, car il a été cet hiver plusieurs fois sur le point de mourir d'indigestion. Le courage de sa majesté, dit-on, n'est pas égal à sa force. Lorsque lord Nelson le ramena de Sicile à Naples, il se fit débarquer hors de la ville n'osant pas y entrer; et lorsque le feu prit au théâtre de Saint-Charles, s'imaginant que c'était le signal d'une révolution, il courut se cacher, et on ne le trouva pas de deux heures.

Qui se serait attendu à rencontrer une école d'enseignement mutuel à Naples, le lieu sans doute où l'on en a le plus besoin, mais où, par cette raison même, ce besoin devait être le

moins senti? Il y en a une pourtant établie dans l'*Albergo dei poveri* ou *serraglio,* et nous y avons trouvé 400 jeunes garçons de huit à dix ans, qui, pour des Napolitains, n'étaient pas très-sales ni très-déguenillés. Un grand nombre d'entre eux avait mal aux yeux, car c'est une infirmité fort commune à Naples. Le directeur, sachant que nous avions vu de ces écoles dans divers pays, nous pria de dire franchement ce que nous pensions de celle-ci. Désirant répondre au bon esprit que montrait cette demande, nous lui fîmes observer que les moniteurs ne faisaient pas, de la baguette qu'ils avaient à la main, le seul usage auquel elle était destinée, celui de mieux indiquer les fautes et non de les punir par des coups; nous désapprouvâmes aussi l'usage de relever ces fautes par des injures et surtout par des railleries. Cet établissement, encore dans son enfance, peut produire un bien immense, et les élèves ont déjà fait des progrès marqués dans la lecture et l'écriture; mais nous fûmes fâchés de voir quelques-uns d'entre eux mendier. Telle est la force de l'habitude, que je n'aurais pas été surpris, si nous eussions perdu nos mouchoirs au milieu d'eux. On dit que le roi s'intéresse à cet établissement. Il y a, sous le même toit, une autre institution primaire où l'on enseigne à un grand nombre d'enfants l'art de travailler le corail. Je ne sais s'ils peuvent ensuite trouver tous de

l'occupation dans cet art; mais au moins l'établissement les tire de la rue et les soustrait à l'exemple de tous les vices qu'ils y auraient reçus. Le dernier gouvernement voulait établir des maisons d'éducation pour les jeunes filles; et quoique l'éducation domestique soit la seule qui convienne aux femmes, encore faut-il, pour que les mères puissent élever leurs filles, qu'elles aient été élevées elles-mêmes. A Naples, il faut bien commencer par celles qui deviendront mères un jour, puisque les mères d'à présent sont incurables.

Les femmes au-dessus du commun ne vont pas à pied, et celles qui ne sauraient faire la dépense d'une voiture, sont condamnées par la coutume à un emprisonnement perpétuel; elles vont seulement à l'église suivies de quelque pauvre hère qui joue le laquais, affublé de l'antique livrée, et portant le coussin et les heures, sous son bras. Les maris, dit-on, endossent quelquefois cette livrée, se flattant de n'être pas reconnus, et sacrifient ainsi, par économie, leur orgueil à leur vanité. Les maisons sont couvertes d'un toit plat, sorte de terrasse, ornée de plantes et d'arbrisseaux où les femmes vont prendre l'air. Leur esprit sans culture ne nourrit d'autre idée que celle de se procurer un amant, et les contes de Boccacio et de La Fontaine donnent une idée assez juste de leurs mœurs.

Le théâtre de Saint-Charles, rebâti depuis son incendie, le plus beau peut-être de l'Europe, quoique trop élevé, est certainement le plus élégant et le mieux tenu. La couleur des loges est gris et or; les places du parterre, numérotées et séparées par des bras en forme de fauteuil, sont louées d'avance de même que celles des loges; mais ici, comme partout en Italie, le bruit empêche la musique.

La ville a une forte garnison qui n'est certainement pas destinée à la défendre contre un ennemi extérieur. Ces troupes bien tenues ont l'air de vieilles moustaches, et l'on a peine à croire que ce soient les mêmes hommes qui, opposés aux Autrichiens, ont en dernier lieu pris la fuite lorsqu'ils étaient deux contre un, ou lorsqu'autrefois, vis-à-vis les Français, ils étaient quatre contre un.

Le palais-royal de *Caserta*, à dix-huit milles de Naples, est situé au milieu d'une vaste et fertile plaine, dont l'air n'est pas fort salubre. C'est un immense corps de bâtiment carré, d'une architecture pesante. Le portique qui divise l'intérieur en quatre cours est magnifique, ainsi que le grand escalier; mais les appartements sont mal en ordre et dévastés. Les tableaux représentent des chasses royales avec toutes les circonstances qui les accompagnent, surtout la dernière, celle du carnage; d'énormes tas de

sangliers, de cerfs, de daims dans toutes les variétés imaginables de pose morte, ainsi que des milliers de lièvres, de lapins, d'oiseaux brochant sur le tout. La grande chasse, surtout celle du sanglier, n'est au fond qu'une boucherie, et cette application des beaux-arts, qui la représente au naturel et même l'exagère, plairait à un boucher tout comme à un prince (1); elle a dû plaire à Joachim Murat non moins qu'à ses légitimes prédécesseurs et successeurs. Le prétendu jardin anglais, qui est bien plutôt hollandais, se compose de longues allées parallèles à un canal dont les eaux sont amenées de la distance de quinze à vingt milles, par un aqueduc à trois étages qui, dans quelques endroits, a deux cent cinquante pieds de haut et dans d'autres passe sous terre. L'effet, produit par des moyens aussi magnifiques, est cependant bien peu de chose. Cette énorme maison de chasse fut, je crois, bâtie par le père de sa majesté actuelle, qui avait déjà construit deux autres palais. Tout cela semble hors de proportion avec les moyens d'un royaume, dont la population se compose, en bonne partie, de mendiants; ils fourmillaient autour de *Caserta*.

Un napolitain de notre connaissance qui nous avait accompagnés à *Caserta*, voulut bien aussi

(1) Rien de commun entre le sabreur Murat et un boucher.

nous conduire chez des religieuses dont la supérieure était sa proche parente. Ces saintes filles nous reçurent avec autant d'hospitalité qu'il était en leur pouvoir de le faire, et, par un procédé ingénieux, nous firent dîner à leur table, qui était mise sur le seuil de la porte du réfectoire: nous occupions le côté extérieur et la communauté l'intérieur. Pendant le dîner, qui fut *assaisonné d'agréables propos*, il y avait à quelques pas de nous une vingtaine de misérables créatures, la maladie et la faim peintes sur le visage, qui dévoraient des yeux tout ce que nous mangions. Je crois voir encore un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, maigre à faire peur et n'ayant sur lui que les lambeaux d'une chemise, ainsi qu'un enfant à la mamelle, dont la chair avait la couleur et la consistance du beurre frais; ses yeux occupaient la moitié de son visage; de temps en temps on leur jetait, comme aux chiens, des assiettées de restes, objets de leurs jalousies mutuelles, et qu'ils dévoraient en grondant. L'on a peine à comprendre que la fièvre et la faim se trouvent ainsi le partage d'un pays fertile et sain, car ce couvent est situé au-dessus de la région insalubre ; et on le comprend d'autant moins que les paysans sont en général propriétaires du champ qu'ils cultivent. Sur les côtes de l'Adriatique, la terre est cultivée par des compagnies de laboureurs qui, dans la saison, viennent des montagnes

de la Calabre et s'en retournent au plus vite. Partout ailleurs le sol est divisé en petites fermes louées pour des termes assez courts ; mais les relations entre le propriétaire et le fermier sont en général libérales et bienveillantes. Le prix des terres est estimé au denier vingt ou vingt-cinq.

Le Pausilipe est un promontoire élevé qui sépare la ville de Naples de cette région poétique du feu et du soufre à qui les anciens donnaient les noms significatifs de *Forum Vulcani*, *Campi*, *Phlegrei*, d'*Averne*, d'*Achéron*, de *Champs-Elysées*, et où des indices nombreux vous avertissent encore que le sol que nous foulons renferme des éléments de destruction. La grande route est une galerie souterraine, taillée dans le tuf volcanique, appelée Grotte de *Pozzuolo ;* elle a un mille de longueur, et c'est probablement l'ouvrage de cette espèce le plus ancien qui existe. Strabon et Sénèque qui en parlent n'en savaient pas plus que nous sur son origine. Deux fois l'an, en octobre et en février, les derniers rayons du soleil traversent cette longue galerie qui est assez large pour que trois voitures y passent de front. De cet antique passage au cap de Misène, toute la côte, qui a cinq ou six milles de longueur, est parsemée de ruines ; ce sont des temples, des bains, des maisons de campagne, des théâtres, des amphithéâtres, comme le Colisée ;

des môles ou jetées pour abriter les vaisseaux et des fanaux pour les guider. Ces constructions, toutes antiques, s'étendent dans quelques endroits jusque sous l'eau et même à une grande profondeur, aussi loin que l'œil peut pénétrer. La ville de *Pozzuolo* qui, sous les empereurs, était un lieu de délices, prise d'assaut et ravagée par le fer, dans les cinquième, sixième et huitième siècles, fut à la fin renversée de fond en comble par les tremblements de terre et les éruptions volcaniques qui eurent lieu aux quinzième et seizième siècles. Elle a d'un côté la *solfatara* et le *Monte nuovo* de l'autre. Ce *Monte nuovo* est une petite montagne de forme conique entièrement composée de substances volcaniques. On la vit s'élever tout-à-coup du fond du lac *Lucrino*, le 30 septembre 1536. La terre tremblait avec violence, et il en sortait des flammes par des crevasses et des ouvertures dans l'une desquelles la ville de *Triperojola* fut engloutie, ainsi que plusieurs villages voisins avec leurs habitants. La mer roulant impétueusement sur la terre, emporta tout en se retirant. Le lac *Lucrino* était sous les Romains un port de mer dont le fanal est encore debout, et l'on y trouvait alors d'excellentes huîtres vertes; mais il est devenu un marais pestilentiel, rempli de joncs très-élevés. Le lac *Averno*, de l'autre côté de *Monte nuovo*, évidemment le cratère d'un volcan éteint, était du

temps de Strabon enveloppé de forêts, et il en sortait des vapeurs soufrées, fatales aux oiseaux qui le traversaient. A présent il n'y a ni forêts ni vapeurs soufrées, et les bords du lac sont arides et nus. Nous y vîmes l'antre de la Sibylle et le passage souterrain qui conduisait aux étuves, sources d'eau soufrée et très-chaude. Les amateurs s'y font transporter sur le dos de leur guide ; on y étouffe de chaleur.

Le temple de Sérapis, près de *Pozzuolo,* offre un fait très-singulier à la curiosité du géologue. Ce temple situé sur le bord de la mer, et dont la base est à dix pieds au-dessus de son niveau, fut, à une époque inconnue, enseveli sous un déluge de cendres volcaniques comme Pompeia, et seulement trois de ses colonnes restèrent debout, la moitié de leur hauteur s'élevant au-dessus des cendres. Ces cendres furent déblayées il y a soixante ans, et à la profondeur de quinze pieds on découvrit le pavé du temple, divers vases et instruments de sacrifice, des anneaux de bronze auxquels on attachait les victimes, enfin des statues brisées et des tronçons de colonnes; mais ce qui est extrêmement remarquable, c'est que les trois colonnes encore debout se sont trouvées percées tout à l'entour de trous de pholades (1), depuis les cendres jusqu'à

(1) Ce n'est point par un procédé mécanique que les pho-

un certain niveau élevé de cinq ou six pieds, tandis qu'au-dessus elles étaient encore intactes. La grandeur des trous de pholades et de leurs coquilles, qui en occupent encore l'intérieur, font voir que ces pholades ne devaient pas avoir moins de cinquante ans. A côté des trois colonnes, on remarquait un tronçon de colonne de huit à dix pieds de longueur, couché sur les cendres et percé de trous de pholades sur toute sa surface, si l'on en excepte la partie qui reposait sur les cendres et que les pholades n'avaient pu atteindre. On ne saurait douter que la partie des colonnes ainsi percée n'ait été couverte des eaux de la mer pendant un grand nombre d'années, ce qui suppose que la mer s'est élevée de vingt-cinq pieds au-dessus de son niveau actuel, ou que le temple s'est abaissé avec le sol sur lequel il repose. Or ce temple a été construit environ un siècle avant notre ère; et si la mer s'était élevée de vingt-huit pieds, dans

lades (petit poisson à coquille) percent les pierres calcaires, n'ayant aucun organe propre pour cela, mais par un procédé chimique, au moyen d'un acide qu'ils exsudent. D'autres poissons à coquille, communs dans la Méditerranée (serpules), possèdent la même propriété. Quelques lichens, à ce qu'on croit, sont pourvus par la nature du même moyen de faire dans les rochers calcaires des cavités où leurs racines puissent se loger. Les pierres calcaires de la baie de Naples sont pleines de petites cavités, où les coquilles de pholades se trouvent ordinairement.

l'intervalle qui s'est écoulé depuis ce temps jusqu'à nos jours, ce phénomène qui aurait été fatal à une multitude de villes maritimes, non-seulement sur les côtes de la Méditerranée, mais sur celles de l'Océan, n'aurait pu rester ignoré. D'un autre côté, l'on sait qu'aux quinzième et seizième siècles, la côte de Baïa fut exposée à de grands bouleversements volcaniques, et les ruines que l'on voit dans les eaux prouvent que la terre s'est affaissée dans certains endroits. Ce phénomène a donc pu avoir lieu à l'égard du temple de Sérapis. Il est vrai qu'il a fallu qu'ensuite le sol se relevât après s'être affaissé pendant un demi-siècle ; mais ce phénomène n'est pas plus impossible que l'autre, et l'on a vu des îles s'élever du fond de la mer, ainsi que s'affaisser, dans le voisinage des volcans. Enfin de deux difficultés choisissant la moindre, je supposerais que c'est la terre qui a momentanément changé de niveau, plutôt que la mer.

Un voyageur qui visiterait *Baïa* avec des réminiscences classiques sur les beautés du pays, se trouverait étrangement désappointé, car l'aspect en est maintenant aride et désolé; tout y porte les marques du feu et des tremblements de terre, et quoique la vue de la baie de Naples soit toujours la même, les beautés locales n'existent plus.

C'est à *Pozzuolo* que Caligula construisit ce pont de bateaux, couvert de terre, et pavé comme une grande route, qui traversait la mer jusqu'au cap de Misène sur une longueur de trois milles en ligne droite. Malheureusement il ne se noya pas lors de sa marche triomphale sur ce pont, ou pendant le festin bachique qu'il y fit, comme il arriva à quelques-uns de ses courtisans; mais c'est mal à propos que l'on a donné son nom aux douze à treize arches en pierre qui s'avancent dans la mer devant *Pozzuolo*, car elles étaient là plusieurs siècles avant que cet insensé montât sur le trône, et avaient été construites, non pour un pont, mais pour servir d'abri aux navires. On voit un autre ouvrage de cette espèce au nord de Pozzuolo devant *Porto Giulio;* ce sont des constructions sous-marines, qui font l'effet d'un rescif à fleur d'eau sur lequel la mer se brise souvent avec furie, et que les pêcheurs appellent la *piana* ou la *tumosa*. Ces ouvrages formaient un port artificiel dans la baie de Naples, beaucoup meilleur et plus grand que celui dont on fait usage à présent.

La *solfatara*, située à cinq cents toises de *Pozzuolo*, est le cratère d'un volcan, situé en plaine contre l'usage; non que les montagnes fassent les volcans, ce sont au contraire ceux-ci qui élèvent leur montagne, comme les fourmis leur fourmilière, en rejetant au-dehors ce qu'elles

tirent du dedans. Cette *solfatara* n'est point un volcan éteint, il brûle toujours, mais sans éruption, au moins depuis l'année 1198, car il lança alors une grande quantité de cendres et d'autres matières, sous lesquelles plusieurs antiques édifices, placés dans le voisinage, furent ensevelis. Il y a maintenant une fabrique d'alun sur la croûte même qui recouvre l'orifice du cratère, et qui sonne creux sous vos pieds. Sur le couvercle de la chaudière volcanique qui bout encore à petit feu, et laisse échapper de la fumée et des étincelles visibles la nuit, le sol est blanc, il est doux au toucher, et l'on en tire, outre l'alun, du sel ammoniac en abondance. Diverses sources d'eau thermale sortent de la terre dans les environs. Le couvent de Saint-Janvier s'élève au bas du cratère, et le pavé de la chapelle ainsi que l'autel lui-même, exhalent des vapeurs chaudes qui sèchent en un instant le linge qui y est exposé. Quoique destructives pour les vivants, elles ont la propriété de préserver les morts des atteintes de la corruption, et les anciens, gens bizarres à l'égard de leur sépulture, semblent avoir eu beaucoup de goût pour cette bouche de l'enfer, autour de laquelle on trouve nombre de tombeaux; ce sont de petits caveaux garnis de niches où les urnes cinéraires étaient placées.

De l'île de *Nisida*, située à quatre ou cinq

cents toises du cap de Misène, l'on voit d'un coup-d'œil toute la baie; Naples et le Vésuve à l'autre extrémité, et sur le premier plan *Pozzuolo*, le temple de Neptune, et une longue succession de ruines tout le long de la côte. L'île de Caprée, pittoresque sous tous les points de vue, se montrait vers la pleine mer, et, sur toute l'étendue de la baie, on voyait d'innombrables bateaux de pêcheurs à la voile. A notre retour, nous avons été visiter le lac *Agnano* qui, ainsi que tous les autres lacs, a été le cratère d'un volcan; et sur ses tristes bords, est la célèbre *grotta del Cane*, où nous ne voulûmes pas voir répéter la vaine et cruelle expérience du pauvre chien qu'on asphyxie dix fois par jour pour l'amusement des badauds qui voyagent. La côte de Baïa peut certainement être vue et revue plusieurs fois avec intérêt; mais il est difficile de croire qu'elle ait jamais pu offrir une retraite agréable, car les parties même qui n'ont pas été bouleversées par des éruptions volcaniques sont ou arides ou marécageuses. La situation de Naples, entre Baïa et le Vésuve, n'est certainement pas sans danger.

Ainsi que tous les gouvernements arbitraires, celui de Naples est extrêmement simple; la volonté du souverain ou de ses ministres décide de tout. Il est vrai que le Code français n'est point abrogé, et qu'il fait encore règle entre particu-

liers (1), toutes les fois que les juges le veulent bien ; car autrement on ne saurait les forcer à s'y conformer. Il y a dans le pays des classes aristocratiques de nobles et de riches, mais il n'y a point d'aristocratie constitutionnelle ni de corporations qui aient des droits politiques, point de magistrature indépendante, et le clergé lui-même, pauvre, ignorant et servile, a fort peu d'influence. De légers obstacles, qu'autrefois la coutume opposait à certains abus, ayant été écartés par la révolution, il n'y a plus de remède à rien. La restauration a mis les baïonnettes apportées par Bonaparte ou ses lieutenants, entre les mains du gouvernement légitime, qui les gardera tant qu'il pourra.

Le roi n'a point de premier ministre, il est censé présider lui-même son conseil. Les projets de lois ou plutôt d'ordonnances, sont quelquefois soumis à un conseil de chancellerie, dont les membres se moquent eux-mêmes de leur propre nullité. Hors du conseil du roi, il n'y a aucun pouvoir indépendant, mais seulement des agents de l'autorité, tous destituables à volonté. L'organisation administrative est d'ailleurs la même qu'en France, aux noms près. Les juges, nom-

(1) Excepté, 1° quant au divorce, qui n'est plus permis, et 2° quant à l'ordre des successions, la moitié seulement des biens-meubles et immeubles étant partagée également entre tous les enfants, fils et filles, sans distinction.

més par le gouvernement, sont révocables à volonté pendant les trois premières années, après lesquelles il faut leur faire le semblant d'un procès. Leur salaire, depuis le président de la cour suprême jusqu'aux juges d'arrondissement de troisième classe, varie de 4,000 ducats par an, à 240 (fr. 17,600 à fr. 1,056), sans casuel avoué. Il y a à Naples et dans les provinces continentales, deux cent soixante-dix juges, tant au civil qu'au criminel, outre un grand nombre de magistrats inférieurs ou juges de paix. Les juges sont ordinairement choisis parmi les jurisconsultes éminents, mais j'ai entendu parler de certaines familles de robe, comme autrefois en France: les *Serignani*, les *Laffredi*, etc., etc. Ce patrimoine du siége de la justice semble, au premier coup-d'œil, un monstrueux abus; cependant les anciens parlements, en France, étaient remplis de bons juges, dont l'intégrité était en général au-dessus de tout soupçon.

Tout homme, prévenu de crime, est censé devoir être mis en jugement aux assises les plus prochaines, mais il n'en est pas moins retenu en prison indéfiniment, quelquefois pendant un grand nombre d'années; et lorsqu'enfin on veut bien lui faire son procès, les témoins à charge et à décharge ne se retrouvant souvent plus, la première déposition écrite à charge seulement se trouve être la seule pièce au procès, et l'accusé est

ainsi privé de ses moyens de défense: point de jury, point d'exposé public de la part du juge, des motifs de la sentence. Le roi fait grâce assez souvent lorsque le criminel a des amis; mais rarement par des motifs de justice. Le gouvernement restauré se croit libéral, parce qu'il a dégrevé les filles publiques et les maisons de jeu de la taxe que Murat leur avait imposée.

Pierre de Tolède, le premier vice-roi espagnol, voulait établir l'inquisition, mais il y eut une insurrection qui l'en empêcha; en Sicile, toutefois, elle fut établie et maintenue, jusqu'à ce que l'illustre Caraccioli l'abolit il y a quarante ans.

La police est meilleure depuis une vingtaine d'années; on la compare même à celle de Paris; mais quoique aussi arbitraire et aussi vexatoire, elle est certainement moins efficace quant à la prévention des crimes. Le préfet de police actuel est un bon et respectable magistrat, mais il a de mauvais subalternes, et l'institution en général fait au moins autant de mal qu'elle en prévient.

Le dénombrement exact, exécuté l'année dernière, donne cinq millions d'habitants au royaume de Naples, et l'on en suppose un million huit cent mille à la Sicile. Mais les morts ont en dernier lieu excédé les naissances, par suite de la grande disette.

Le règne de Joseph Bonaparte fut court et insignifiant ; celui de Joachim Murat dura sept ans et fut marqué par un grand nombre de mesures utiles. Moins instruit, moins capable encore que son prédécesseur, il eut pourtant le talent ou le bonheur de bien choisir ses ministres et ses administrateurs. Sous son règne, on fit de bonnes routes jusque dans les provinces reculées, l'industrie fut encouragée, l'ordre établi dans l'administration. Un code de lois, uniforme et clair, prit la place d'une jurisprudence fondée sur des coutumes et sur des précédents contradictoires. Les assassins furent désarmés. Le revenu public doublé par des impôts excessifs sur les riches, fut employé en travaux publics dont le salaire enrichit les pauvres. Des établissements d'éducation pour la basse classe furent fondés aux frais du gouvernement, et les maîtres recevaient jusqu'à quinze ducats par mois. Quoique peu fréquentés d'abord, le nombre des élèves y augmenta bientôt et s'accroît encore, car ces écoles n'ont pas été abolies (elles n'étaient pas d'enseignement mutuel), et, à Naples même, une partie de la nouvelle génération citadine sait lire et écrire ; mais il n'en est pas ainsi à la campagne. Murat, dans l'année 1807, établit quatorze colléges royaux avec de bons professeurs, qui eurent jusqu'à six mille étudiants, mais le nombre est à présent moindre.

Les fils de familles nobles ou seulement riches sont rarement envoyés au collége; ils sont élevés par un abbé ou plutôt par les domestiques. Il y a très-peu d'exemples qu'aucun d'eux ait pris du goût pour la littérature ou les sciences. Quant aux femmes, il en est peu en comparaison d'autrefois qui soient élevées dans un couvent. La reine Caroline (femme de Murat) avait établi une maison d'éducation pour les jeunes filles nobles, comme celle de Saint-Denis en France, aux frais du gouvernement; et cet établissement, qui a eu du succès, est encore maintenu par le nouveau gouvernement; mais les pères et les mères de familles nombreuses, qui ne seraient pas fâchés de voir quelques-unes de leurs filles prendre du goût pour la vie monastique, maudissent un mode d'éducation qui les en éloigne.

Une dame romaine m'avait fait la statistique des mœurs de ses contemporaines de Rome, dans laquelle il y avait des exceptions favorables au milieu d'une grande corruption; ici on dit qu'il n'y en a point. Toutes les classes se ressemblent, et certain vice odieux, qu'à Rome, où il est trop commun, on couvre au moins d'un voile impénétrable, est ici avoué sans honte. Aucune femme mariée ne craint de parler ouvertement de son amant, et ne croit nécessaire d'user à cet égard du moindre mystère; mais il faut avouer cependant que la constance rend ces liaisons moins

méprisables que celles que forme un homme à bonnes fortunes, avec les femmes qui veulent bien être sa conquête. Ici il n'y a rien de semblable. Ardents et paresseux à-la-fois, les Italiens cherchent des jouissances déjà arrangées; et, bien qu'elles soient toujours les mêmes, ils ne s'en lassent pas. Celles de pure vanité ne les tentent jamais, et la passion qu'ils éprouvent pour leur maîtresse ressemble un peu à celle que ressentent pour leur dîner les gens doués d'un bon estomac, laquelle, sans être d'une nature très-raffinée, dure long-temps sans s'affaiblir. Cette constance des Napolitains n'est point, au reste, celle des autres Italiens; ils ne sont point *cavalieri serventi*, n'accompagnent point leurs belles du matin au soir et peut-être ne les en aiment que mieux. Leur galanterie, comme leurs mœurs, en général, est espagnole plutôt qu'italienne. Toujours étonné que les maris se soumissent à nourrir les enfants d'autrui, j'ai obtenu là-dessus une explication d'autant plus curieuse, qu'elle me vient d'un vénérable prélat; « Les femmes, dit-il, ont des règles d'honneur, elles ne se donnent pleine liberté que lorsqu'elles sont légitimement enceintes, » *i mariti sempre piantano*, est l'expression dont il s'est servi; elle mérite d'être conservée dans son originalité.

Le luxe favori des riches est ici celui des voitures et des chevaux, et ceux-ci sont si bien

dressés, qu'à un équipage de quatre chevaux, l'on ajoute un cinquième cheval qui, sans postillon et sans les moyens vulgaires du fouet et des rênes, obéit à la voix et aux signes du cocher. Au coin d'une rue, à l'embranchement d'un chemin, le cheval tourne la tête et voit dans les yeux du cocher de quel côté il ira.

A bord du paquebot Leone, mercredi 22 avril 1818.—Nous fîmes voile hier au soir avec une légère brise de terre, et ce matin nous nous sommes trouvés à deux encâblures de la côte de l'île de Capri, dont les formes, ainsi vues de près, n'avaient rien perdu de leur hardiesse et de leur beauté. Les grands rochers isolés qui s'élèvent du sein de la mer comme en vigie, le long de la côte de l'ouest, me rappelaient les aiguilles de l'île de Wight, en Angleterre, quoique de couleur et de substance différentes. Glissant doucement sur la surface d'une mer tranquille, à l'aide d'une petite brise qui nous faisait faire une lieue à l'heure, nous ne perdîmes de vue Capri et la Calabre que dans l'après-midi. Le bâtiment montait du canon et avait à bord un détachement de marine pour le défendre contre les corsaires barbaresques. Il était plein de passagers, et des Allemands (1) eurent, au commencement du voyage, une altercation violente avec le capitaine du

(1) Le prince Louis de Lichtenstein et un autre Autrichien;

paquebot. Une de leurs chambres, retenue, numérotée, payée, suivant la quittance qu'ils exhibaient, avait été donnée à une autre personne. Le capitaine ne contestait pas leur bon droit, mais se contentait de dire que la chambre avait été *prise d'autorité*, ce qui lui paraissait répondre à tout. Quant aux injures qu'on ne lui épargnait pas, il y faisait peu d'attention. Il n'y avait aucun moyen d'en obtenir justice, et nous devions nous estimer heureux que nos lits aussi n'eussent pas été pris d'autorité. On sut ensuite que l'autorité au nom de laquelle cette grossière injustice avait été commise, était celle de l'apothicaire de la dame qui est la femme de la main gauche de sa majesté napolitaine. Parmi nos compagnons de voyage, nous avions la chaîne de galériens et toute une troupe de chanteurs de l'opéra qui nous donnèrent (je veux dire les chanteurs) un échantillon de leur savoir-faire. Il pouvait y avoir en tout deux cents personnes à bord. Cependant le temps était si beau, si tranquille et pourtant si favorable, on avait la perspective d'un si court passage, que la bonne humeur s'établit bientôt parmi tout ce monde, même parmi ceux qui avaient tant à se plaindre du capitaine et qui non-seulement noyèrent leurs chagrins dans le vin, mais

le comte Potoski, Polonais; le baron Eckartstein et le comte Platten, Prussiens.

auraient voulu y noyer tout le monde, et l'auraient pu; car ils avaient apporté avec eux ample provision de bon vin. C'est ainsi que se passa la première journée : il y avait dix minutes que le soleil était descendu derrière un horizon embrasé, mais de longues traînées de lumière divergente aidaient encore à suivre son cours vertical dans la mer. Pas le moindre nuage ne se montrait sur la voûte entière des cieux, teinte de toutes les nuances, depuis l'orangé jusqu'au bleu foncé, lorsque la lune dans son plein, éclatante d'une douce lumière, sortit de l'horizon opposé, faisant de la nuit calme et tranquille un jour nouveau.

23 *avril.* — Nous avions fait peu de chemin pendant la nuit; mais une brise légère de l'est-sud-est s'élevant au point du jour, nous fit faire trois à quatre milles à l'heure, droit en route, sans presque nous en apercevoir. A midi, l'île d'*Ustica*, qui n'est qu'à treize lieues de Palerme, se montrait déjà devant nous, et quelques hautes terres bordaient l'horizon derrière elle; un petit nuage blanc sur la gauche indiquait l'Etna, et des points isolés au nord de l'Etna étaient les îles de *Lipari*, mais qui n'exhalaient ni feux ni fumée.

24 *avril.* — Les premiers rayons du soleil éclairaient devant nous les rochers perpendiculaires de la côte de Sicile, à cinq lieues de distance, et

bientôt après nous distinguâmes, au fond d'une enceinte de montagnes, les tours, les dômes et les clochers de Palerme; mais le vent nous manquant tout-à-fait à la distance d'une lieue, nous fûmes bientôt environnés de bateaux prêts à recevoir les passagers impatients qui, prenant à la hâte congé les uns des autres, quittaient le bâtiment. En moins d'une heure nous mîmes pied à terre, sur un beau quai couvert de gens, moins déguenillés qu'à Naples. D'élégantes voitures étaient rangées pour voir, ce qui n'en valait guère la peine, débarquer quelques étrangers; car, malgré les deux cent mille âmes de Palerme, l'arrivée du paquebot y fait, à ce qu'il semble, quelque sensation. Par les soins de notre correspondant, nous trouvâmes un gîte tout prêt à l'hôtel d'Angleterre qui, pour le pays, nous a paru un phénomène de propreté, le maître de l'hôtel ayant fait son apprentissage en Angleterre. Le soir, la *strada di Toledo* était pleine de monde et de voitures; les boutiques étaient élégantes et bien éclairées, et les mendiants moins nombreux qu'à Naples. Il n'y avait presque point de femmes dans cette foule, elles ne marchent pas, à ce qu'il semble, dans les rues, quoique le pavé, composé comme à Naples, de grandes dalles de lave, soit excellent : il y a aussi des trottoirs, mais impraticables, à cause des gens de métier de toute espèce qui exercent leur profession

hors de chez eux, même la nuit aux lumières. Malgré cette apparence d'industrie, la place où notre hôtel est situé (*la Marina*) a été tout le jour pleine de fainéants de tout âge qui jouaient ou qui dormaient, étendus sur le pavé et mangés des mouches déjà en pleine activité.

25 *avril*. — Le *scirocco* (vent du sud-est) a régné tout le jour, et le paysage semble poudré à blanc. Dans la ville, la poussière vous aveugle; mais à la campagne et sur les montagnes environnantes, cette apparence est due à quelque autre cause. A l'ombre, au milieu du jour, le thermomètre de Réaumur n'était qu'à 17° et l'hygromètre indiquait un air très-sec. Heureusement le *scirocco* est beaucoup plus fréquent en hiver qu'en été, et, loin d'être alors incommode, convient à tout le monde et surtout aux pauvres; en été, lorsqu'il souffle, le thermomètre monte à 35 et 36°. Tous les vents méridionaux, celui du sud-ouest ou *libecchio*, et celui du sud ou *austral*, participent des qualités du *scirocco*. Lorsqu'ils soufflent, les feuilles des plantes se roulent comme si elles étaient attaquées par des insectes, la lumière du jour devient bleuâtre et l'air semble perdre sa transparence. Il y a dans la ville un fort joli jardin public, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la mer et sur la vallée opposée. *Alla Conca d'oro* (la coquille d'or) où Palerme est situé (ce nom caractéristique lui vient sans doute de ses

nombreuses plantations d'orangers), l'atmosphère était chargée du parfum de leurs fleurs.

Le célèbre abbé Piazzi, de Naples, nous avait donné une lettre pour son élève et successeur à l'Observatoire, M. Scampatori, qui nous a fait voir aujourd'hui les instruments avec lesquels son illustre maître découvrit les nouvelles planètes, et il se montre lui-même plein de zèle dans la même carrière. Le soir, ayant été invités à aller dans une loge particulière à l'opéra, nous eûmes occasion d'observer le beau monde palermitain, qui ressemble tout-à-fait au beau monde du reste de l'Europe. En regardant autour de nous, nous aurions pu nous croire à Paris ou à Londres, en quelque pays que ce fût enfin, plutôt que sous le climat de l'Afrique, et parmi des gens dont le plus proche voisin se trouve être le dey de Tunis. La fusion des mœurs, malgré les différences notables qui existent encore, caractérise l'Europe moderne, et les modes surtout s'égalisent avec une rapidité toute particulière. Les femmes étaient habillées comme à Paris, et nous ont en général paru favorisées de la nature. On jouait *Cinderella*, et la première cantatrice, admirable à tous égards (Gineppina Fabre), était la fille du cuisinier de Beauharnais. Nous sortîmes à une heure après minuit, et, ayant perdu ma compagnie, je demandai le chemin de la *Piazza Marina*. « Voilà le plus court », me

dit-on, en me montrant une petite rue sombre et solitaire, « mais voilà le plus sûr par la *strada de Toledo*, » qui en effet était bien éclairée et pleine de monde, surtout autour de certains cafés ambulants, montés sur quatre roues et décorés de fleurs, de nœuds de rubans et même de drapeaux. On y voyait des pyramides d'oranges et d'autres fruits, mais surtout des *sorbetti* (glaces) et le baril d'*acquajolo* ou limonade à la glace, suspendu sur son axe de manière à verser la liqueur plus commodément aux nombreux amateurs dont la soif ardente semblait ne pouvoir être étanchée. Personne n'était ivre, et on apercevait bien peu de femmes. Le *scirocco* soufflait avec une extrême violence, la poussière tourbillonnait jusqu'aux toits et la chaleur était très-forte.

28 *avril*. — Le comte de S...., à qui nous étions recommandés, est venu ce matin nous prendre dans un élégant équipage, pour aller dîner à la campagne chez son frère aîné, le prince de T.... La route qui était fort bonne, et suivait le bord de la mer, nous y conduisit en moins d'une heure. Le prince de T..., que nous trouvâmes à sa porte, nous introduisit lui-même dans la maison. Les appartements étaient pavés de marbre, les murs peints à fresque. On ne voyait de cheminées nulle part. Le dîner fort bon en lui-même, n'était pourtant ni anglais ni français. Point de gros plats,

du menu gibier, du poisson d'espèces variées, et des glaces en abondance. Malheureusement je demandai des explications sur un des plats que je prenais pour des fèves blanches, mais qui était ce qu'on appelle ici *bottoni*. La table était servie par cinq ou six laquais en livrée, et le maître d'hôtel. La compagnie, quoique nombreuse, me parut n'être composée que de la famille du prince, le précepteur, le secrétaire, le chapelain, etc., qui semblaient vivre avec lui sur un pied d'égalité polie. Le prince connaissait bien l'histoire et les antiquités de son pays. On parla du livre du prince de Biscari que nous désirions nous procurer, et il nous fut présenté d'une manière si gracieuse, qu'il n'y aurait pas eu moyen de se défendre de l'accepter. Le comte S...., que nous connaissons mieux, est instruit et modeste; il a voyagé et était au congrès de Vienne. Les opinions des deux frères étaient libérales dans le meilleur sens de ce mot, et propres à donner l'opinion la plus favorable de la noblesse sicilienne. Si ces lignes tombent jamais sous leurs yeux, j'espère que leur bon sens me pardonnera des détails qui seuls peuvent transporter les étrangers dans le pays que l'on veut leur faire connaître, et les rendre en quelque sorte présens à ce qui s'y passe; les détails les plus insignifiants instruisent mieux à cet égard que des généralités.

Après dîner, une voiture découverte nous conduisit dans diverses résidences baroniales des environs; premièrement, dans celle du prince de Butera, dont la mémoire est en grand honneur dans le pays; il mourut il y a quelques années, laissant après lui une fille inconsolable et une veuve qui, malheureusement pour elle, ne le fut pas (1). Le village, entourant ce château, était habité par des paysans fermiers et autrefois vassaux du prince, qui maintenant ne relèvent plus que de la tyrannie napolitaine, la-

(1) Le fils aîné de lord P.... (M. H....) était devenu éperdument amoureux de cette dame qui, ne pouvant résister au serment, un peu trop dramatique, de se brûler la cervelle d'un coup de pistolet, que fit à ses pieds l'amant désespéré de ses refus, consentit à être mariée en secret. Lord P...., qui avait appris en Angleterre ce que méditait son fils, arriva inopinément en Sicile, et obtint du gouvernement, sous prétexte d'une loi tombée en désuétude, qui punissait les mariages clandestins d'un emprisonnement de trois années, l'ordre nécessaire pour faire enfermer son fils dans une forteresse et la princesse dans un couvent. Ce fils fut cependant bientôt après transféré à bord d'un vaisseau et conduit en Angleterre, où il ne tarda pas à oublier ses engagements. Quant à la dame, après sa détention, qui fut plus longue, elle se rendit d'abord à Rome, où le mariage fut confirmé, puis en Angleterre, où il fut également trouvé légal. Une pension lui a été accordée sur les biens de l'inconstant époux, pension qui lui était d'autant plus nécessaire que, par son infortuné mariage, elle se trouvait avoir perdu un douaire de 80,000 francs de rente.

quelle pèse également sur tout le monde, nobles et vilains. Ils n'ont point gagné au change. Au reste, je dois le dire, ils n'avaient pas l'air beaucoup plus pauvres que dans bien des pays libres, et les mendiants n'étaient pas nombreux. On nous fit admirer un enfantillage qui (je fus un peu fâché de l'apprendre) était de l'invention du respectable prince de Butera; c'était une chartreuse pour rire, dont les religieux étaient de cire; chaque cellule avait son chartreux de grandeur naturelle, et deux des révérends pères représentaient une paire d'amants infortunés, dont voici l'histoire : Etant trop proches parents ils ne purent pas obtenir à Rome la permission de se marier, et les parents de la jeune personne la forcèrent à en épouser un autre. L'amant, au désespoir, se fit chartreux; l'amante devenue veuve bientôt après, trouva moyen d'entrer dans le même couvent, déguisée en homme, afin d'avoir la consolation douloureuse de vivre sous le même toit que lui, quoique sans en être connue. La mort cependant vint mettre un terme à des maux sans remède, mais divulgua son secret; son amant la suivit bientôt dans la tombe. Je ne sais si les visages de cire ressemblaient à ceux de ces amants infortunés, mais leur beauté était remarquable.

Nous visitâmes ensuite le château de *Palagonia*, où l'on arrive entre deux files de statues.

On dit qu'il y en a mille représentant toutes sortes de monstres, tels qu'un ours avec une tête d'âne, jouant du violon; une dame à sa toilette, qui a la tête et la queue d'un cheval, entourée d'admirateurs de son espèce, pourvus de membres qui ne leur appartiennent pas et même d'un plus grand nombre qu'il ne leur en reviendrait; plusieurs têtes au même corps, plusieurs corps à la même tête, plusieurs têtes même à un seul cou; enfin tout ce qu'une imagination dérangée peut concevoir de ridicule et d'absurde. Les murs, les planchers, les plafonds de l'intérieur, incrustés de marbres variés, reproduisaient des conceptions également monstrueuses; le tout entremêlé de grandes glaces qui multipliaient les objets à l'infini. Je me souviens aussi d'une représentation de l'adoration des Mages, où ces rois d'Orient paraissaient en habits de cour français, de velours brodé en or. Le noble propriétaire paraissait jouir de l'héritage de monstres que ses ancêtres lui ont légués, et se complaire au milieu d'eux. Tous les jardins de ces châteaux et de quelques autres que nous fûmes voir, étaient comme on peut croire dans le bon vieux goût classique, préférable sans doute aux imitations mal entendues de jardins anglais, qu'ici même on rencontre. Rien de plus beau, par exemple, que l'antique avenue classique. Rien de plus ridicule et de plus mauvais

goût qu'une montagne ou des rochers factices. Des sentiers qui serpentent sans motif et vous font faire la pirouette à chaque instant.

La petite plaine ou vallée de la *Conca d'oro*, derrière Palerme, est parsemée de villages, de fermes et de maisons de campagne, où les gens de la ville, nobles ou roturiers, passent quelques semaines du printemps et de l'automne, c'est-à-dire le mois de mai et ceux de septembre et d'octobre, après les grandes pluies. En été, la campagne est tout-à-fait sèche et brûlée. Pendant que nous nous promenions avec le prince de T...., les paysans l'abordaient avec respect et quelquefois lui baisaient la main; mais ensuite lui parlaient avec une sorte de liberté et même de familiarité. Quoique les droits féodaux n'existent plus, cependant, lorsque l'ancien seigneur est personnellement recommandable, il paraît que ceux qui furent ses vassaux sont encore disposés à lui soumettre les différends qui surviennent entre eux, comme à une autorité légale. Lorsque nous nous séparâmes le soir du comte S...., qui nous reconduisit à Palerme, il répondit, en riant, à quelques observations sur l'hospitalité sicilienne que nous éprouvions : « C'est la vertu des barbares ». Quelques-uns des nobles jouissent d'un revenu territorial de quatre-vingt mille onces, environ un million de francs, je crois même qu'il y en a de plus riches.

La légitime des cadets est ordinairement de 25 à 40,000 livres de rente. La plupart des filles ne se marient pas, et en général on en fait des religieuses. Sous un gouvernement constitutionnel, les princes siciliens auraient formé comme en Angleterre un corps politique, et leurs richesses leur auraient donné une influence utile. A présent, elles ne leur donnent que l'odieux pouvoir de tout acheter et surtout la justice, dans un pays où tout est à vendre. Elles donnent encore aux meilleurs d'entre eux le pouvoir, presque aussi fatal, de faire l'aumône aux mendiants, c'est-à-dire, d'augmenter leur nombre.

Vis-à-vis notre hôtel, situé sur la *Piazza Marina*, est une prison que l'on m'assure renfermer à présent dix-sept cents prisonniers détenus pour délits de toute espèce, souvent depuis long-temps, quelques-uns depuis un grand nombre d'années, dix ou même quinze ans, dans l'attente, non d'être jugés, mais d'être mis dehors, à la fin, faute de place, comme cela arrive de temps à autre. La cause de leur détention, souvent peu importante, est oubliée; les témoins sont morts ou éloignés; personne ne poursuit: mais on garde toujours le prisonnier par insouciance, par manière de soin, et parce que cela repose la conscience de l'autorité, qui croit avoir fait preuve de vigilance en tenant les prisons bien pleines. Une épidémie emporta quatre-vingt-

deux prisonniers le mois passé, et l'on ne pourrait, sans risque, pénétrer dans l'intérieur de la prison; mais en en faisant le tour, j'ai trouvé que l'édifice avait deux cent vingt-cinq pieds de longueur sur cent cinquante de largeur, et trois étages : tout calculé, il y a strictement place pour les dix-sept cents prisonniers couchés les uns à côté des autres sur le plancher. Voici un exemple de la manière dont les prisons se remplissent; je suis certain du fait. Deux hommes se querellaient dans la rue, armés de couteaux. Un passant, en cherchant à les séparer, fut poignardé; les meurtriers prirent la fuite; des sbirri survenant saisirent à l'aventure trois des spectateurs, et les conduisirent en prison. Il s'est écoulé deux mois depuis cet événement; ils y sont encore; pas l'ombre de preuves contre eux, mais enfin ils étaient là; les preuves viendront peut-être, on ne se met pas en peine de les chercher : pourquoi le ferait-on? Les prévenus sont bien heureux qu'on les oublie; c'est merci que de les laisser vivre un peu plus long-temps, avant de les pendre; et c'est ainsi qu'ils pourront passer en prison la moitié de ce qu'il leur reste de vie.

29 *avril*. — J'ai eu le plaisir de voir aujourd'hui *il sig. commandante Poli*, pour qui j'avais une lettre. Il fut autrefois gouverneur du prince héréditaire, dont il a toujours la confiance; c'est

un homme instruit, qui n'ignore pas les abus sous lesquels son pays gémit, surtout ceux du système judiciaire. Il reconnaît aussi la nécessité d'un meilleur système d'éducation, mais dit que l'école normale établie à Palerme depuis l'année 1789, en imitation d'une institution allemande fondée par Marie-Thérèse, ressemble beaucoup à la méthode lancastrienne. En sortant de chez M. Poli, j'ai été voir cette école, muni d'une lettre de sa part. J'y ai trouvé neuf cent quarante jeunes garçons de l'âge de six à quatorze ans, et onze maîtres qui leur enseignaient simultanément la lecture, l'écriture et l'arithmétique par le moyen de tableaux. Ces maîtres tiennent lieu de moniteurs, mais d'une manière moins avantageuse et à plus grands frais: car les fonctions de moniteurs sont aussi utiles à ceux qui les exercent qu'à ceux à l'égard de qui elles sont exercées; et les onze maîtres, ainsi remplacés, auraient pu diriger onze écoles au lieu d'une (1). Les élèves étaient

(1) Un noble Sicilien sentant l'utilité, en Sicile, d'un établissement comme celui de M. de Fellenberg, à Hofwyl près de Berne, qui fait de l'agriculture un moyen d'éducation, et de l'éducation un moyen de perfectionner l'agriculture, me chargea de demander à M. de Fellenberg la permission de lui envoyer deux ou trois jeunes Siciliens qui, à leur retour, après quelques années, auraient été à même de former chez eux de semblables établissements. — Je m'étais acquitté de ma commission, mais les troubles de la Sicile sont venus déranger ce projet philanthropique.

ici interrogés individuellement par les maîtres, et, si l'un d'eux découvrait quelque erreur dans la réponse de son camarade, il demandait la parole en levant la main et relevait cette erreur: ceci donne peut-être trop d'essor à l'émulation, qui a ses dangers et dont il faut user sobrement. Mais enfin, l'on voit que, par la seule introduction des moniteurs, cette école ne laisserait rien à désirer. Je remarquai avec surprise que la moitié des élèves avaient les cheveux blonds. « Ce sont les Anglais qui en sont cause », dit en plaisantant un Sicilien.—« Non », reprit un autre, piqué de cette remarque, « nos femmes aiment mieux les bruns. »

Il y a des gens qui toléreraient les écoles, pourvu qu'elles n'eussent pas de moniteurs; ils reconnaissent l'efficacité de la méthode d'enseignement mutuel, et, par cette raison même, ils n'en veulent point. Voici leur raisonnement qui est spécieux : « Le peuple instruit, disent-ils, devient mécontent de son sort, il le veut améliorer, changer à tout prix; de là les révolutions. Devenus égaux ou supérieurs en facultés intellectuelles à ceux que la naissance et la fortune ont placés au-dessus d'eux, les gens du peuple supportent impatiemment une infériorité accidentelle que la nature désavoue, et qui offense leur amour-propre ». Supposant en effet que tel doit être le résultat moral de l'instruction, on de-

mande à ces adversaires de l'enseignement mutuel, s'il leur est possible de fermer si bien toutes les avenues à l'instruction, que personne parmi le peuple ne puisse trouver moyen de s'instruire : ils ne le pensent pas. Or, l'individu instruit, placé entre les classes supérieures qui le repoussent et celle où il est né, laquelle ne saurait plus lui convenir, se trouvera précisément dans la situation dangereuse qu'ils craignent. Ces individus instruits et habiles, répandus au milieu d'une grande masse ignorante, seront les meneurs de révolution, et leurs camarades ignorants seront les manœuvres qui en auront toute la peine, tandis qu'eux en recueilleront tout le profit. Que si au contraire l'instruction devient générale, personne ne voudra plus être manœuvre; plus de dupes qui se laissent tromper par de fausses représentations : on voudra toujours la réforme d'abus patents, mais non le renversement de tout ce qui existe. Au moins on saura ce que l'on veut; on ne rêvera pas l'impossible, et il y aura moyen de s'entendre. D'ailleurs, les gens instruits font bien et prudemment ce qu'ils font; ils réussissent ordinairement dans leurs entreprises; ils sont bons agriculteurs, bons manufacturiers, bons ouvriers de toute espèce; ils ne multiplient pas comme les bêtes des champs, sans songer aux moyens de subsistance pour leurs enfants; ils craignent l'avilissement de la

misère pour eux et leur postérité. Ils savent bien faire leur compte, mais ils savent aussi faire le compte des autres; ils ont moins de disputes, de froissements, dans leurs relations habituelles. Tout le monde se fie à eux, et l'on sait l'immense avantage qu'il y a, dans les affaires de la vie, de celui en qui on se fie sur celui en qui on ne se fie pas. A leur aise, considérés, heureux, ils ont beaucoup moins de tentation à tout bouleverser que n'en a la canaille ignorante et grossière, que l'on croit pouvoir gouverner par la crainte, mais qui s'élève quelquefois au-dessus de toute crainte par son ignorance même, qui l'aveugle et la rend furieuse. Comme l'on ne peut pas fermer toutes les portes à l'instruction, il faut les ouvrir toutes. La timidité, qui tolère l'instruction pourvu qu'elle ne soit pas générale, ressemble un peu à celle qui, craignant l'explosion d'un baril de poudre à canon, l'enfermerait soigneusement avant d'y mettre le feu, au lieu de le brûler en plein air.

Il n'est pas rare ici, dans les grands dîners, d'avoir de la musique. *Cet usage dispense*, disait le prince Eugène, *de la fatigue de converser, et en sauve quelquefois les inconvénients, sans empêcher le moins du monde les* a parte. Il leur donne même l'intérêt du tête-à-tête. A l'un de ces dîners, un étranger racontait à quelques dames une anecdote assez piquante, peut-être

même un peu trop piquante, et s'arrêtant à l'endroit le plus intéressant, hésitait timidement au lieu de poursuivre : « *Mais allez donc*, s'écria l'une d'elles, *capisco niente ! niente !* »

S'il fallait juger d'après ce que j'ai vu et entendu ici, je dirais que les Siciliens sont des gens faciles, de bon naturel, et, comme les Italiens du continent, plus près de la nature que les autres Européens; mais la nature sans culture a, je le crains, plus de vices que de vertus. Le genre de vie des hautes classes, adopté par tous ceux qui le peuvent, est à-peu-près le même qu'à Naples. On se lève fort tard, on fait un tour de promenade, on dîne entre trois et quatre heures, on se repose; sur le soir l'on se promène en voiture sur le bord de la mer, l'on va à l'opéra, puis au jeu très-tard; et l'été, c'est au point du jour que l'on se couche. Quelques-uns des nobles donnent un peu de temps au soin de leurs affaires; mais ils ne s'occupent nullement d'agriculture, et ne vont jamais dans leurs terres. Les maisons de campagne, où ils passent quelques semaines au printemps et en automne, étant toujours dans le voisinage de la ville, ils y vivent exactement comme à la ville. Les *conversazioni* sont, comme à Naples, des lieux où la bonne compagnie se rassemble pour jouer aux cartes et prendre des glaces; on n'y converse guère.

Les cours de justice siégent à Palerme, et rien n'est plus embrouillé que les compilations de lois, ordonnances et coutumes locales, mêlées de droit romain, d'après lesquelles tout est censé être décidé. Les gens de lois, très-nombreux, mais très-occupés, ne sauraient donner dans les mêmes travers que les nobles; mais ils ont les leurs qui valent les autres, et ne sont pas en odeur de sainteté. La classe marchande passe pour ce qu'il y a de moins immoral. L'on fait ici une grande distinction entre le clergé régulier et séculier : celui-ci (les prêtres de paroisse) mène en général une vie exemplaire; l'autre (les moines) se mêle de tout dans les familles, gouverne, trompe et corrompt les mœurs. Les nobles, malgré leurs grands revenus, souvent à court d'argent par suite de leurs désordres, font alors la cour à tous ceux qui peuvent leur en procurer, et souvent aussi oublient de payer les dettes qu'ils ont contractées. L'un des deux secrétaires d'état prête à usure, et fait la contrebande; un sous-secrétaire d'état entreprit de le dénoncer, mais abandonné de tout le monde il perdit sa place : l'histoire est connue de tout le monde, on la raconte à qui veut l'entendre et cela sans danger; le coupable (1) n'en fait que rire, il ne lui vient pas à l'esprit d'en avoir honte ou de s'en fâcher.

(1) Le marquis F.... La haute faveur dont il jouit à la cour

Telle est la corruption des juges, et le peu de soin qu'ils mettent à s'en cacher, que leurs domestiques n'ont point d'autres gages que les présents des plaideurs et, de plus, fournissent le foin et l'avoine des chevaux de leurs maîtres. L'on sait que la justice est au plus offrant, et, si des deux côtés on s'obstine, les frais excèdent plusieurs fois la somme en contestation. Le plus puissant est sûr de gagner la cause. Voilà ce que j'entends dire publiquement à tout le monde, et il est aussi difficile de croire que cela soit entièrement faux qu'entièrement vrai.

Ce sont des moines qui enseignent, dans la plupart des colléges de la Sicile, les langues mortes, les éléments de mathématiques, la médecine et la théologie ; et ils s'en acquittent mal:

s'explique ainsi, et lui fait plus d'honneur que ses opérations usuraires et sa contrebande. Lorsque Médici était à la tête de la police de Naples (*Regente della vicaria*), il fut accusé, par le général Acton, de correspondre secrètement avec les révolutionnaires français, et mis en jugement. Le marquis F...., qui était un de ses juges, découvrit que quelques-unes des pièces au procès étaient altérées ou fausses, et sauva Médici, mais perdit sa place. Celui-ci, cependant, revenu en faveur, se souvint de lui et lui fit donner le département des finances pour la Sicile, avec la permission de continuer certaines opérations dans lesquelles il était intéressé et que sa place l'a mis dans le cas de rendre beaucoup plus lucratives. Je ne rapporte cette anecdote, que parce qu'elle sert à donner une idée des mœurs publiques.

mais les deux universités sont en meilleures mains ; celle de Catania, fondée par Alphonse le Magnanime au commencement du quinzième siècle, est une des plus anciennes d'Italie; mais celle de Palerme est tout-à-fait moderne. Lors de l'abolition des jésuites en Europe, il y a soixante ans, l'on établit un collége à Palerme dans la maison de cet ordre; mais en 1804, le gouvernement jugea bon de rétablir les jésuites, et pour cela de dissoudre le collége et de reprendre la maison. Les mécontentements qui en résultèrent firent cependant que l'on établit une université au lieu d'un collége, mais non dans le local des jésuites : on prit pour cela le couvent d'un autre ordre. L'université eut un revenu de 6,000 onces (72,000 francs), et trente-trois professeurs (1): parmi eux, le savant Scina enseignait la physique. Un élève de Ramsden vint d'Angleterre, pour fabriquer des instruments. Les beaux-arts ne sont pas négligés en Sicile; elle a un peintre d'histoire distingué, M. Velasquez.

Quels que soient les vices du gouvernement et ceux du peuple sicilien, celui-ci montre un sen-

(1) Le professeur d'économie politique à Palerme a publié une *Descrizione topografica di Palermo*, que je recommande aux voyageurs, ainsi que les *Osservazioni sopra la storia Siciliana*, 6 vol. in-8°, par le célèbre Gregori, professeur de droit public.

timent de dignité inconnu au bas peuple napolitain. Lorsque j'ai raconté ici ce que j'avais vu à Naples, des coups de canne distribués libéralement, on m'a assuré qu'en Sicile il en pourrait coûter la vie, et qu'un coup de canne vous vaudrait un coup de couteau.

Le gage d'un domestique mâle est à Palerme de trois *carlini* ou *tarini* par jour (26 sous de France), outre sa nourriture et la livrée. Un journalier gagne trois à quatre carlini, mais se nourrit à très-bon marché, il est vrai. On se procure difficilement des domestiques femmes, ce qui n'annonce pas la pauvreté. Les terres affermées rapportaient autrefois 4 1|2 p. o|o au propriétaire, maintenant moins de 4 à cause de l'augmentation des impôts et du bas prix des grains. Le fermier, après avoir rendu la semence dont le propriétaire avait fait l'avance, paye son loyer en denrées, d'après l'évaluation faite dans chaque paroisse assez libéralement, et il y a toujours des gens qui sont prêts à les recevoir au même taux, mais à crédit. Les fermiers sont en général de bonnes gens, mais fort ignorants; ils tiennent leurs comptes au moyen d'entailles faites sur un morceau de bois. Les terres nobles sont transmises par le moyen de fidéicommis (1), et ne peuvent être vendues que

(1) Depuis mon départ de la Sicile, les fidéicommis ont été abolis (en août 1818), mais les majorats subsistent.

par permission spéciale du roi; mais les terres achetées peuvent être revendues.

Pendant que nous faisions nos préparatifs de départ pour faire le tour de la Sicile, un guide, ou plutôt garde, vint offrir ses services: c'était une espèce de *bravo* napolitain, avec des pistolets à la ceinture et une énorme espingole à la main. Son gilet tout ouvert laissait voir une poitrine velue, et le long chapelet de bagues enfilées au bout du mouchoir, jeté autour de son cou, indiquait, nous dit-on, le même nombre de victoires remportées sur d'innocentes victimes. La seule apparence de ce *braggadocio* suffisait pour nous décider à le renvoyer; d'ailleurs, on nous conseilla de ne point prendre d'escorte. Pour trois maîtres et deux domestiques, nous avons loué trois chevaux de selle et une *lettiga*, sorte de chaise à porteur, qui contient deux personnes en vis-à-vis, et qui est portée par deux mules, l'une devant l'autre. Un muletier à pied aiguillonne ces animaux pendant qu'un autre muletier, monté sur une troisième mule chargée de bagages, mène en laisse la seconde mule: nous avions de plus une quatrième mule, chargée de bagages seulement et de son conducteur. (1)

(1) Pour l'instruction d'autres voyageurs, je dirai ici que la *lettiga*, avec ses trois mules et deux conducteurs, coûtait 2 onces ou 27 francs par jour; l'autre mule et son conduc-

Nous autres gens du Nord nous sommes tellement accoutumés aux facilités de toute espèce, inhérentes à un certain degré de civilisation, et dont chacun, riche ou pauvre, jouit sans effort et sans soin comme de l'air qu'il respire, qu'il nous arrive d'oublier ce que nous devons à cette providence de la civilisation qui ne nous abandonne jamais, et de ne voir que l'inégalité des parts qu'elle fait. Aussi est-il bon que nous en soyons quelquefois privés, pour nous rappeler ce qu'elle vaut. Un besoin, qui n'est pas satisfait, en crée un autre : point de route, il faut des chevaux de main en beaucoup plus grand nombre; car ils ne portent pas la cinquième partie de ce qu'ils traîneraient, et il faut des conducteurs pour ces chevaux. Point d'auberges; il faut porter votre lit, votre marmite, votre cafetière, votre verre, votre lumière, votre sucre, votre café, ou vous en passer. Vous êtes long-temps en route, il vous faut plus de linge : toutes ces choses demandent d'autres bêtes de somme; un seul cheval attelé à une voiture quelconque charrierait facilement sur une route ordinaire tout ce qui, sur des sentiers à peine

teur, avec les trois chevaux de selle, aussi 27 francs. Nous employâmes seize jours à notre voyage et comptâmes quatre jours de plus pour le retour. Environ 1,100 francs. — La nourriture des hommes, mules et chevaux, n'était pas à nos frais.

frayés, exige quatre mules, trois muletiers et trois chevaux. Des auberges vous dispenseraient de porter les trois quarts des choses qui, autrement, sont indispensables; enfin vous êtes forcé d'employer de grands moyens, pour une très-petite fin. C'est, en dernière analyse, à la division du travail qu'il faut attribuer ces avantages; c'est par elle que les besoins de chaque individu et ceux de la masse se trouvent mutuellement satisfaits avec plus de facilité, plus abondamment et à infiniment moins de frais, que si chaque individu n'avait à s'occuper que de lui-même, et que, ne faisant rien pour personne, personne ne fît rien pour lui. Il en coûterait moins de faire le tour de la France en chaise de poste, trouvant chaque soir un bon soupé et un bon lit, et recevant les remercîments de son hôte, que de faire le tour de la Sicile à cheval, portant son lit et sa marmite, et réduit chaque soir à demander l'hospitalité à la porte d'un étranger. Notre *lettiga* avait une haute réputation à Palerme, à cause d'une image de la vierge Marie, magnifiquement peinte sur le panneau de derrière, et de celle d'un saint de chaque côté, gages de protection durant le voyage.

Alcamo, 2 *mai*. — Le jour de notre départ nous ne sommes allés qu'à *Monte Reale*, petite ville de montagne, au sud-ouest de la vallée de Palerme, et à peu de distance. Le blé et les fèves

en fleurs, sous des plantations d'oliviers, occupaient la plus grande partie de cette vallée. Les orangers et la vigne se partageaient le reste, et celle-ci était plus avancée de six semaines qu'en Bourgogne; les champs de blé jaunissaient déjà. Les bosquets d'orangers, à peine hauts de vingt pieds et sous l'ombrage desquels rien ne croît, n'ont de beau que le nom, excepté lorsque la vue plonge des hauteurs sur leurs masses épaisses de feuilles vernissées : ils étaient chargés de fruits et de fleurs, le parfum de celles-ci était même excessif. Le palmier balançait dans les airs sa cime gracieuse, l'aloès élevait à quinze pieds de hauteur sa tige pyramidale, qui ressemble à une asperge colossale; le gigantesque bambou, le laurier, l'oléandre et surtout le *ficus opuntia*, étalant sur les rochers sa masse énorme de feuilles agglomérées, chacune longue, large et épaisse comme un matelas, ces diverses plantes, dis-je, donnaient au paysage une physionomie toute nouvelle pour nous. Le fruit de ce *ficus opuntia* ressemble à une figue, et compte parmi les produits du pays. Un fort beau chemin, qui s'élevait en zigzag sur le flanc de la montagne, nous conduisit en une heure à *Monte Reale*, petite ville habitée par des espèces de manufacturiers paysans, fort à leur aise, qui cultivent la terre et font des macaronis. Leur église était, dans l'intérieur, décorée d'an-

tiques colonnes de granit. Il y a dans le couvent des bénédictins un admirable tableau par *Pietro Novelli*, dans la manière du Dominiquin; ce peintre est mieux connu sous le nom du *Monte Realesi*, étant du pays même; on y voit un autre tableau par Velasquez, artiste également indigène.

Bientôt, après avoir perdu de vue la vallée de Palerme, on découvre une autre vallée également verdoyante et fertile, où il y a plusieurs beaux villages, et nous nous arrêtâmes deux heures à l'un d'eux (*Postera*), pour faire reposer les mules. On allait pendre un assassin, et ses amis faisaient la quête pour enterrer le *povero impiccato* (le pauvre pendu). Nos muletiers, amateurs de ce genre de spectacle, auraient bien voulu s'arrêter pour en jouir, et nous étions au contraire d'autant plus pressés de partir, qu'il fallait passer sous la potence; enfin nous l'emportâmes; mais, dans leur mauvaise humeur, ils s'obstinèrent à passer sans payer le péage établi sur la route, bientôt après *Postera*. Cependant, les gens, préposés pour le recevoir, n'entendant pas raillerie, nous poursuivirent armés de fusils, et plus d'une fois nous couchèrent en joue; l'un d'eux à la fin nous atteignit, et après avoir dit beaucoup d'injures aux muletiers, s'adressa à nous *forestieri*, sur l'énormité du crime commis contre sa majesté Ferdinand Ier. Sans disputer sur le

fond, nous nous bornâmes à dire que les muletiers, obligés de faire tous les frais, étaient seuls coupables; mais qu'en leur tirant un coup de fusil, les officiers de sa majesté devaient prendre garde de ne pas nous atteindre. Les muletiers acquittèrent à la fin le péage, et il nous vint ensuite à l'esprit que tout ce bruit pouvait fort bien avoir été concerté, pour nous engager à le payer nous-mêmes. A la nuit, nous arrivâmes à *Alcamo*, ayant fait trente milles en neuf heures y compris deux heures de repos. Pendant ce temps-là, les mules allaient au pas, tandis que les chevaux étaient obligés de se mettre quelquefois au trot pour les suivre. Le pays, agréable et varié, offrait de grands pâturages et quelques échappées sur la mer. L'auberge à *Alcamo* (la dernière que nous devions trouver) était située sur la place du marché, où il se faisait un bruit incroyable. On entendait les cloches sonner, braire les ânes, aboyer les chiens, et toutes les langues déchaînées faisaient entendre à-la-fois leurs clameurs aiguës; et cela a duré presque toute la nuit. Au point du jour, après deux heures de repos, le tintamarre a recommencé; il était même augmenté par les bouchers, qui faisaient au public l'énumération des qualités de chaque pièce de bœuf, de veau et de mouton, étalée sur leur table, et les soulevaient les unes après les autres pour les faire voir. Ce

spectacle attirait une foule de campagnards qui, enveloppés de leurs grands manteaux bruns à capuchon pointu, écoutaient bouche béante, enviant les mouches qui goûtaient de tout sans qu'il leur en coûtât rien. Les lits d'auberge, ici comme dans le midi de l'Italie, sont composés de quelques planches posées sur deux trétaux en fer, et soutenant une paillasse et un matelas; le meuble indispensable, partout ailleurs de terre ou de faïence, est ici un grand gobelet de verre, revêtu de paille tressée, et que son étroite base met toujours en danger d'être renversé. Les gens de la maison nous entretinrent des mérites extraordinaires de la *madona d'Alcamo* supposant que nous la venions voir, ainsi que de tous les miracles qu'elle avait faits; il n'y avait pas une autre *madona* comme celle-là, dirent-ils, dans toute la Sicile.

Nous sommes partis de bonne heure ce matin pour les ruines de *Segeste*, éloignées de deux milles de notre route directe, ou plutôt du sentier qui conduit à *Castel Vetrano*, où nous devions coucher. Guidés par le temple antique qui se voyait au loin sur une éminence, nous traversâmes pour y arriver de vastes pâturages sans arbres, assez semblables à ceux d'Ecosse, quoique moins verts. L'effet du temple, très-frappant de loin, le devint bien davantage quand nous fûmes auprès. Il est entier à l'extérieur: colonnes,

entablure, fronton, tout y est, excepté *la cella* (le sanctuaire) et la couverture. Ces colonnes de l'ordre ionique ont sept pieds de diamètre à la base, beaucoup moins dans la partie supérieure, et quatre grands diamètres de hauteur; elles sont construites en pierre calcaire, remplie de coquilles et d'un grain assez grossier. L'espace intérieur, long de cent soixante-quatre pieds, large de soixante-douze, et couvert d'un beau gazon, est fréquenté par les bestiaux des pâturages environnants, qui viennent là jouir d'un peu d'ombre et d'une apparence d'abri. Le temple repose sur trois marches régnant tout autour, élevée chacune de deux pieds et profonde de quinze pouces: dimensions singulières, dont il est difficile de se rendre compte. Une marche de deux pieds de haut serait si incommode qu'on croirait qu'il eût dû y en avoir une ou deux intermédiaires, si la profondeur de quinze pouces l'eût permis. Ce temple est tout ce qui reste de l'antique cité de Segeste; aucune ruine ne l'accompagne, et le site n'en admettrait même pas: car c'est un étroit promontoire, terminé brusquement de trois côtés par le lit profond d'un torrent. Quelques réparations, utiles à la conservation du temple, ont fourni l'occasion de placer l'inscription suivante en grandes lettres, sur l'architrave de la façade: *Ferdinandi regis augustissimi providentia restitutum, anno* 1781.

Nos mules fatiguées s'agenouillèrent, toutes chargées, à la manière des chameaux, et les muletiers s'endormirent à l'ombre des colonnes du temple, après avoir chacun à son tour soulevé le petit baril de vin, et sans le toucher des lèvres, adroitement reçu dans la bouche le filet de liqueur pourpré qui en découlait. Du côté du nord, on apercevait dans le lointain la mer; au midi, sur un monticule, les ruines d'un château-fort des Sarrasins. D'ailleurs, rien d'humain ne se faisait voir, excepté notre caravane; pas la moindre trace d'habitation. Cheminant à travers ce désert, nous sommes arrivés vers le milieu du jour à une sorte de ville murée, située sur la hauteur comme toutes les autres. Nous étions précédés par une compagnie de dames siciliennes en robe de soie bleue et couleur de rose, à califourchon sur leurs mulets. Elles portaient des bottes à la cavalière qui montaient plus haut que le genou, et cependant rencontraient à peine un jupon trop court pour la selle. Leurs nombreux domestiques en guenilles suivaient à pied. Pas une auberge dans la ville, où l'on pût prendre quelque repos; point de refuge pour bêtes ni gens; point de foin ni d'avoine. Debout dans la rue pendant qu'on ferrait un cheval, nous fûmes, il est vrai, invités par plusieurs habitants à entrer dans leurs maisons pour nous reposer; mais celui d'entre nous qui accepta l'invitation

nous donna en sortant, une effrayante description du dénûment absolu et de la saleté qu'il avait rencontrée, et la vermine qui courait sur ses habits attestait énergiquement la vérité de ce rapport. Une autre ville de montagnes se montra bientôt, flanquée de murs au-dessus desquels on voyait des toits en terrasses. Nos muletiers, voulant éviter la montée et la descente en tournant la colline, nous engagèrent dans des difficultés dont nous ne nous tirâmes pas sans peine. Une vaste et riche plaine s'étendait jusqu'à la mer au sud-ouest, mais l'on n'y voyait aucune habitation. Les cultivateurs se retirent la nuit dans l'enceinte des petites villes murées, où les produits du sol sont aussi portés; je ne saurais dire, si c'est crainte des voleurs ou de la fièvre, ou seulement une vieille habitude. Nos muletiers, faisant une pétition de principes, disaient que les habitants vivaient dans les villes parce qu'il n'y avait point de maisons dans les campagnes; mais, loin d'expliquer pourquoi il n'y en avait pas, ils semblaient croire la chose trop évidemment impossible pour avoir besoin d'explication. Nous avons passé aujourd'hui quelques beaux rochers de gypse, et sommes arrivés sur les six heures à *Castel Vetrano*, dont l'approche était marquée par une fort belle route, qui s'étendait seulement à deux milles hors la ville, et sur laquelle nous fûmes surpris de trouver plu-

sieurs brillants équipages, avec des laquais en livrée montés derrière. Nous avons fait aujourd'hui trente milles en douze heures, y compris trois heures de repos. Une sorte d'arc de triomphe, composé de rameaux verts, de fleurs et de nœuds de rubans, décorait l'entrée de *Castel Vetrano* dont les rues étaient pleines de monde. Les femmes, enveloppées de leur grand voile noir, les hommes en modeste bonnet de coton blanc, suivaient tous en foule une madone de grandeur naturelle, portée en procession sur les épaules de quelques hommes. On ne voulait pas nous laisser passer; mais les mules qui sentaient l'écurie, ruèrent, se cabrèrent et à coups de pied et de dent se firent bientôt faire place, tandis que nos muletiers, tout en faisant semblant de vouloir les arrêter, riaient sous cape. Nous arrivâmes ainsi à la maison d'un *cavaliere Paoli* à qui nous étions recommandés; ce *cavaliere* nous conduisit au palais désert du duc de *Monte Leone*, laissant avec nous un domestique pour aider aux nôtres à se procurer des vivres. Etendant les matelas sur le plancher, l'on se trouva bien vite comme chez soi, beaucoup plus même que si le *cavaliere* nous avait ouvert sa porte, et nous reposâmes au milieu des vieilles armures, des casques, des hallebardes et des grandes épées, aussi bien qu'auraient pu faire des héros de madame Radcliffe. Le présent duc de *Monte Leone*, étant entré au

service de Murat, perdit ses biens en Sicile ; ils lui ont pourtant, je crois, été rendus. La ville est belle et bien bâtie ; la plupart des habitants sont propriétaires, et nous y avons à peine vu un mendiant.

Lundi 4 mai.—La même bonne route d'hier nous a conduits ce matin à environ la même distance hors la ville ; après quoi nous sommes rentrés dans un sentier à travers le désert, lequel est bien cultivé pourtant, riche et fertile, mais sans habitation aucune et terminé par la mer. Point de vignes ici sur les arbres, au milieu des champs de blé, comme en Italie ; on ne les trouve que sur le penchant des collines, et basses comme en France. Cependant le vin, mal préparé d'ailleurs, ne se garde pas, et celui de *Marsalla* est le seul qui s'exporte au loin sous le nom quelquefois de *Madère sicilien*, le plant ayant originairement été apporté de Madère. On est surpris d'apprendre que ce vin est préparé par des Anglais (MM. Woodhouse et compagnie) : leur établissement n'était pas fort éloigné de notre route, mais nous ne le vîmes point.

Huit milles au-delà de *Castel Vetrano*, dans un lieu inculte, sur le bord de la mer, l'on trouve trois énormes monceaux de ruines confusément entassées, et c'est tout ce qui reste de l'antique Selinonte. Ce ne sont point là les ruines des anciennes demeures de ses habitants ; elles ont

disparu comme eux: car, dans l'antiquité, les maisons des particuliers étaient aussi frêles, que leurs édifices publics étaient solides et durables; les trois monceaux appartiennent à autant de temples qui n'ont été renversés que par des tremblements de terre. On les appelle dans le pays *glipilieri de Giganti;* ils sont à soixante-six grands pas l'un de l'autre, rangés sur la même ligne, et leurs dimensions sont de deux cents pieds sur quatre-vingts. Les colonnes, toutes tombées du côté du centre, avaient dix pieds de diamètre à la base, et les pierres qui les composaient étaient liées entre elles, comme à Rome, par des crampons de métal, placés dans certaines cavités pratiquées au centre de la colonne, lesquelles avaient neuf pouces de largeur sur quatre pouces de profondeur; une autre cavité plus étroite et profonde de deux pouces seulement, se trouvait dans le fond: on ne comprend pas son usage. Les crampons eux-mêmes, ainsi que le plomb qui les retenait, ont disparu. L'on voit à quelque distance, et placé de champ sur sa circonférence, le tronçon d'une colonne, du diamètre de huit pieds, et épais de cinq pieds, qui a roulé jusque-là. Plusieurs morceaux de l'architrave, que j'ai mesurés, avaient dix-huit pieds de long et six pieds d'épaisseur. Toutes ces pierres sont calcaires, poreuses et assez peu dures. Sous un autre climat, elles auraient été réduites en poussière

depuis long-temps; mais ici, où il pleut rarement et ne gèle jamais, rien ne les use, et leurs ornements les plus délicats se sont parfaitement conservés. Quelques colonnes du second temple sont encore debout; celles du troisième ont, en tombant tout d'une pièce, conservé leur position respective, et montrent, comme s'exprimaient nos conducteurs, *la plante des pieds*, c'est-à-dire, leurs bases soulevées, à l'endroit même ou autrefois elles reposaient. D'innombrables lézards, d'un vert d'émeraude, étalaient au soleil leurs formes souples et gracieuses, et des serpents rarement troublés dans leur asile, rampaient tranquillement parmi les ruines et le long des tiges d'aloès. Quelques autres ruines se montraient du côté du midi; mais il y avait un ravin à passer et nous ne les visitâmes pas. Nos mules avaient pris le devant pour se reposer à une maison solitaire, éloignée d'un mille environ, où nous les suivîmes. Cette maison renfermait quelques restes de beaux meubles, et l'on apercevait encore de la dorure. Elle avait évidemment été habitée par des personnages d'importance; cependant la plaine de *Selinonte*, envahie aujourd'hui par le *mal' aria*, est inhabitable pendant l'été et l'automne; même à présent il serait dangereux d'y passer la nuit. Il avait fait fort chaud tout le jour, et le conducteur, monté sur la troisième mule de la *lettiga*, se dépouillant sans façon de tout, excepté le *simple*

bonnet de coton, étendit ses vêtements au soleil sur le bagage entassé derrière lui.

Sciacca, *le 4 mai.* — Cette ville, d'origine grecque comme toutes les autres, fut autrefois fameuse pour ses eaux minérales et s'appelait, du temps des Romains, *Thermæ Selinuntinorum.* Escortés par une troupe de badauds, curieux de voir des étrangers, nous arrivâmes chez le signor *Odda*, pour qui nous avions une lettre. Il venait de fermer sa porte et partait pour la campagne au moment où, pour son malheur, nous nous présentâmes; mais, quoique notre arrivée ne pût que lui être très-incommode, il n'hésita pas à rentrer et à nous recevoir avec beaucoup de politesse et de bonté. Au bon ordre de l'appartement qu'il nous donna, ainsi qu'au bon souper qui nous fut servi, on ne se serait pas douté de l'inopportunité de notre visite. Comme il était encore de bonne heure, un jeune frère du signor *Odda* nous mena voir les curiosités de la ville, et le lendemain, au point du jour, les deux frères étaient debout pour nous faire déjeûner avant de partir. Les cultivateurs des environs de *Sciacca* ne sont pas en général propriétaires, mais ont des baux de trois, six ou sept ans, et payent ordinairement 6 onces (un peu plus de trois louis) par *salma* de terre d'environ quatre arpents. Il faut un *salma* de blé, pesant environ quatre cent cinquante livres, pour en-

semencer un *salma* de terre : on recueille en moyenne huit pour un. Lorsque la terre est fumée, on lui fait porter du blé chaque année; autrement, tous les trois ans: 1° blé, 2° jachère morte et les mauvaises herbes fauchées, 3° plusieurs labours avant de semer pour la quatrième année; quelques fermiers alternent avec des fèves qui servent à la nourriture des hommes comme des animaux, et sont souvent mangées crues par les uns et les autres. L'on conçoit qu'avec un aussi mauvais système d'agriculture, la terre ne rend pas ce qu'elle devrait. Jusqu'ici nous avons trouvé en Sicile bien moins de mendiants qu'à Naples. *Sciacca* est sain ; *Castel Vetrano*, notre dernière couchée, l'était aussi, et il en est de même de toutes les villes un peu considérables, soit que le site ait été choisi en raison de la salubrité de l'air pour y bâtir une ville, soit que la ville ait produit la salubrité. Diverses circonstances me feraient pencher pour cette dernière opinion.

Girgenti, 6 *mai*. — Notre marche d'hier s'est faite à travers une plaine inculte, assez semblable à la campagne de Rome, où nous avons seulement rencontré quelques bergers à la tête de grands troupeaux, et des cavaliers en bonnet de coton blanc, poursuivant à toute bride des troupes de mules demi sauvages. A leur vue, nos chevaux entiers dressaient les oreilles, ayant

grande envie de joindre les poursuivants, ou les poursuivies; l'un d'eux s'échappant, ne fut pas rattrapé sans peine. Il portait maintes glorieuses marques de coups de pied et de coups de dent sur son corps et sur son équipement. Une partie du jour nous cheminâmes plus agréablement le long du rivage de la mer, où nos montures prenaient plaisir à mouiller leurs pieds dans la vague, qui se brisait sur le sable. Les habitants des hameaux de pêcheurs, cachés dans les ravins de la côte, paraissaient quelquefois sur les hauteurs, occupés à nous considérer; mais en nous saluant du bonnet avec bienveillance, comme font en général tous les Siciliens que nous rencontrons, ils démentaient l'opinion qu'on a généralement sur le continent, de leur rudesse et de leur barbarie.

La charrue sicilienne paraît n'avoir rien gagné depuis Triptolème : elle est composée d'un timon de onze pieds de longueur, auquel les bœufs sont attelés au moyen d'un collier, et qui reçoit à l'autre extrémité une seconde pièce de bois de cinq pieds de longueur qui lui est ajustée obliquement; le bout inférieur, taillé en pointe, sert de soc à la charrue, tandis que l'autre bout est son manche. Point d'oreille pour renverser la terre ou le gazon, point de coutre pour ouvrir le passage au soc. Rien de plus élémentaire que cette charrue; elle ne fouille

pas le sol plus profondément que ne fait le groin d'un cochon.

A la moitié du chemin, nous fîmes halte au pied d'un rocher, sur le sommet duquel on voyait une sorte de bourg ou village abandonné; il était enceint de murs, et dominé par son château et son église. Ce squelette de ville, sans toits, sans portes et sans fenêtres, n'était occupé que par l'aloès et l'opuntia qui sortaient de chaque ouverture. Des escaliers taillés dans le roc en zig-zag formaient la seule avenue par laquelle on arrivait à ce nid d'aigle féodal, dont le seigneur avait disparu; et ses vassaux, abandonnant le sommet du rocher, étaient venus s'établir à sa base, où ils exploitaient le soufre d'une carrière de plâtre. Nous passâmes quelques heures de la grande chaleur dans une de leurs maisons, où nous fîmes cuire une vieille poule et un chou au feu, allumé dans le milieu de la chambre; après dîner, nous prîmes quelque repos à l'ombre de l'immense panier, grand comme une cuve, où les paysans siciliens élèvent leur volaille. Ces gens-là nous ont paru bons et obligeants, et de plus à leur aise, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas en guenilles et ne mendiaient point.

Girgenti, comme *Selinonte* et *Segeste*, est une ancienne colonie et république grecque, que les Romains appelaient *Agrigentum;* elle n'occupe cependant pas tout-à-fait le site de l'antique

Agrigentum, mais elle est située un peu plus loin de la mer sur une colline. Après avoir grimpé une heure entière, notre caravane atteignit la maison du signor *Granitto*, devant laquelle on se rangea en bataille: ayant envoyé notre lettre de créance, le propriétaire, qui parut bientôt, nous fit l'accueil le plus cordial; peut-être même aurions-nous souhaité être reçus avec moins d'hospitalité, lorsque nous nous vîmes introduits, fatigués et poudreux comme nous étions, dans un grand salon plein de monde, où une jeune personne chantait avec une fort belle voix, en s'accompagnant sur le piano. Après quelques mots de politesse interprétés par le langage des yeux, la musique recommença, et à l'exception des regards furtifs que la compagnie promenait sur nous, nous fûmes peu inquiétés pendant les deux heures qui s'écoulèrent avant qu'il nous fût permis de nous retirer, mais qui néanmoins parurent longues. Sur les onze heures nous reçûmes l'invitation de venir souper. Le repas se composait d'un grand plat de macaronis, de plusieurs espèces de poissons, d'olives préparées de diverses façons, et d'oranges. Il y avait des glaces en abondance; l'eau et le vin étaient à la glace. De nos chambres, nous jouîmes le lendemain à notre réveil d'une magnifique vue qui s'étendait sur la mer et sur la terre. A déjeûner (du café au lait), nous commençâmes à

débrouiller la famille, qui se composait du père et de la mère, de cinq fils, trois filles et un gendre, dont la femme était en couche, et ne parut pas. L'italien des dames ne nous était pas tout-à-fait intelligible; mais la conversation, simple, facile et de bonne humeur, cheminait à l'aide des signes. Le langage sicilien est éminemment court, varié, descriptif, et les traductions de livres étrangers sont toujours beaucoup plus courtes que l'original. Un ami de la maison, M. Politi, pour qui nous avions aussi une lettre, déjeûnait avec nous, et offrit de nous conduire aux ruines d'*Agrigentum;* mais, au moment de partir, un combat furieux s'engagea entre deux de nos montures, un nouveau cheval ayant ici été ajouté aux autres. Ils étaient tous entiers: selles et brides furent en un instant sous leurs pieds; le sang coulait de leurs blessures, et il n'y eut pas moyen de les séparer, jusqu'à ce que le premier feu fût passé; mais alors ils permirent qu'on les rajustât, et se laissèrent monter aussi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé.

Des hauteurs de la moderne *Agrigente*, on distinguait sur la côte deux des temples grecs de l'ancienne, dont l'architecture, élégante et légère, se dessinait à jour comme une découpure, sur le bleu céleste de la mer, qui faisait le fond du tableau; et c'est ainsi qu'on les a vus depuis vingt siècles et plus, inébranlables au

milieu de la guerre des éléments et des nations. Mais les soixante mille Grecs qui vivaient sous leur ombre, ne sont plus.

Le temple de la Concorde fut le premier que nous atteignîmes. Les colonnes sont encore toutes debout ; architrave, frise, corniche, fronton, tout est à sa place, ainsi que les murs de *la cella* dans le milieu. Celle-ci avait été changée en église, mais on vient d'en ôter le toit et les portes, et de la ruiner à neuf; aussi voit-on sur la façade du temple la même inscription prétentieuse qu'à *Segeste*. Une antique citerne, entre ce temple et le suivant, est parfaitement conservée. Ce second temple, plus petit que le premier, était dédié à *Juno Lucina*. Le troisième temple, celui de Jupiter Olympien, tout-à-fait en ruines, était encore entier dans le douzième siècle, seize cents ans après sa construction ; ayant été bâti environ quatre cent quarante ans avant notre ère. Ses dimensions intérieures étaient de trois cent soixante pieds sur cent quarante, et il avait cent vingt pieds de hauteur. Quoiqu'il fût l'un des plus vastes temples de l'antiquité, et qu'il porte encore aujourd'hui le nom de *tempio dei Giganti*, il n'est absolument rien, comparé aux temples modernes des chrétiens; et il ne faut pas aller chercher à Rome ou ailleurs des objets de comparaison, car l'église même de la moderne Girgenti est plus

grande que ce prétendu temple des géants. Ce qui est véritablement gigantesque dans ces anciens édifices, n'est pas l'ensemble, mais les détails. Ici, la base des colonnes, ainsi que leurs chapiteaux doriques, ont quatorze pieds et demi de diamètre, et les cannelures seules cacheraient un homme dans leur creux, tant elles sont larges et profondes. Ces colonnes étaient seulement en demi-relief sur le mur de *la cella*, qui est lui-même d'une énorme épaisseur. M. Politi, ayant beaucoup étudié en dernier lieu avec M. Cockerell, ainsi qu'avant lui, les antiquités d'*Agrigentum*, en connaît chaque pierre. Après nous avoir montré parmi les ruines une tête gigantesque, avec partie de l'épaule, taillée d'un seul bloc, il nous conduisit dans différents endroits, où nous trouvâmes épars d'autres fragments de la même statue, tels qu'une section transversale de la jambe, une section longitudinale du corps, un genou, un coude. Quoique ces divers fragments eussent individuellement l'air de toute autre chose, cependant l'instinct classique avait découvert leurs rapports, et su les mettre à leur place, de manière à former dans un dessin une belle figure cariatide. Trois de ces figures ont été ainsi composées, et M. Politi a trouvé leur place à l'entrée du temple; mais son coadjuteur, M. Cockerell, par une autre théorie, les plaçait avec dix-neuf autres, dans l'intérieur du temple. Commencé cinq siè-

cles avant Jésus-Christ, ce temple n'avait jamais été achevé à cause d'une guerre avec Syracuse, qui intervint et fut fatale à Agrigente. Pas le plus petit vestige d'autres édifices ne se voit sur la surface de la terre; mais en quelque endroit que l'on creuse, l'on trouve des murs, des mosaïques, des marbres. Quant à l'étendue de la ville, elle est déterminée par ses murailles, ou plutôt par le rocher, taillé en forme de muraille, qui l'environne: ces murailles, d'une seule pièce, auraient duré à jamais, sans les innombrables tombes, creusées dans leur épaisseur pour les grands hommes d'Agrigente, et qui les avaient trop affaiblies. D'énormes morceaux étant tombés dans la vallée que domine la ville, les grands hommes se trouvent ainsi pour jamais sens dessus dessous dans leurs dernières demeures. Les anciens étaient, quoi qu'on en dise, de bien vilaines gens, pires même que nous autres modernes, et bien plus inutilement malfaisants et cruels dans leurs guerres. Voici une île qui était toute bordée de petites colonies grecques, toutes républicaines, nées sœurs, et que la nature avait faites amies, mais dont les habitants ne cherchaient qu'à s'entredétruire sans but et par plaisir. Agrigente semble avoir eu plus que sa part de ces calamités publiques; ce fut aussi chez elle que Phalaris chauffa son taureau, pour y cuire de fidèles sujets. Le magnifique sarcophage de la cathédrale passe, je ne

sais sur quel fondement, pour avoir été le sien; mais à propos de quoi, ceux qui s'étaient révoltés contre le tyran, pendant sa vie, lui auraient-ils fait cette galanterie après sa mort?

Une bonne et grande maison, à Agrigente, vaut vingt à vingt-cinq louis par an; les ouvriers de la campagne gagnent trois *tarini* par jour; le pain vaut seize grains ou $\frac{16}{20}$ d'un *tarino*; le *rotolo* est composé de 30 onces; ainsi leur salaire est égal à sept livres de pain par jour : cependant ils sont mal nourris ainsi que mal vêtus, sans doute parce que le travail manque une grande partie de l'année. La population (quinze mille âmes) est tout agricole, c'est-à-dire, composée de propriétaires de terres, de fermiers et de journaliers.

Alicata, le 7 mai. — Nous avons quitté ce matin nos bons hôtes d'Agrigente, qui nous avaient retenus trente-six heures, et, en descendant leur montagne, nous avons encore une fois passé auprès de l'antique cité, et admiré de nouveau ses temples sur leur promontoire ombragé. Notre marche s'est faite à travers un pays pauvre et sans beautés, excepté lorsque nous suivions la côte, qui nous rappelait, par sa blancheur, celle de la Manche, quoiqu'elle fût composée d'alumine au lieu de craie. Au milieu du jour, nous prîmes le repos ordinaire dans un misérable village, dont les muletiers crurent nécessaire de surveiller la

population fainéante, qui se pressait autour de nous. Nous n'avons pas encore vu une bonne prairie en Sicile; il n'y a pas de foin ni, par conséquent, de fumier. L'usage du plâtre, comme engrais, est inconnu, quoique cette substance soit très-abondante; et le pâturage des jachères y semble être le seul moyen de rétablir les terres épuisées. Les moutons sont, en général, noirs ou bruns, et leur laine s'emploie sans être teinte. La race des bêtes à cornes est croisée de celles d'Italie et de Suisse: celle des cochons, à jambes courtes et corps ronds, ressemble à la race chinoise; leur peau est sans poil.

L'apparence du pays gagne en approchant d'*Alicata*, qui est un petit port de mer florissant, entouré de jolies maisons de campagne sur le bord du désert; et ce désert est, en général, fiévreux, mais la ville ne l'est pas. Malgré la bonne apparence d'Alicata, nous en sommes sortis nos habits noirs de puces, et la peau toute rouge de leurs piqûres. Le voile blanc du nord de la Sicile est remplacé ici par un voile noir, qui couvre les femmes de la tête aux pieds. Nous avions eu l'intention d'aller de Girgenti à Syracuse, par *Calatagirone*, qui est une grande ville que l'on dit mériter d'être vue, et où l'on trouve une bonne auberge tenue par un étranger; mais nous étions venus pour voir la Sicile dans son état naturel, avec les imperfections qui la caractérisent, et

nous avions pris notre parti sur les inconvénients qui en pourraient résulter; c'est pourquoi nous avons préféré passer par Biscari.

Biscari, le 8 mai. — Encore un pays agreste sans beautés naturelles, et inculte quoique fertile. Les sables du bord de la mer, quand nous pouvions le suivre, soulageaient nos yeux de la monotonie des terres. Des tours construites par les Sarrasins, pour la défense de la côte, s'élevaient de distance en distance. Vers le soir, nous traversâmes une riche et belle vallée, et bientôt après nous gravîmes la hauteur qu'occupe *Biscari*. N'ayant point de lettre pour cet endroit, nous fîmes halte sur la place publique, sans savoir ce que nous deviendrions cette nuit. Mais, nous étant adressés à quelques personnes qui nous parurent constituées en autorité, on nous donna fort poliment l'hôtel-de-ville pour nous loger, c'est-à-dire, un grand bâtiment inhabité et sans fenêtres, où nous trouvâmes pourtant des recoins à l'abri du vent, qui commençait à souffler avec violence. Nos matelas étendus sur le plancher, nous nous occupâmes de notre souper. A la poule et au chou, nous ajoutâmes ici les macaronis; quelques charbons allumés sur une pierre firent bouillir la marmite, et nous nous trouvâmes bientôt en possession du nécessaire, et même d'un peu de luxe, c'est-à-dire, de café. Un des princes de Biscari, mort il y a trente ans, homme in-

struit et zélé pour le bien de ses vassaux, voulait embellir la capitale de sa principauté; il avait construit, dans cette vue, l'hôtel-de-ville, que nous habitions, et un palais pour lui-même, vis-à-vis; tous les deux abandonnés depuis, parce qu'ils étaient sans rapport avec la civilisation des habitants; ce seigneur philanthrope avait, comme le czar Pierre, commencé par où il fallait finir. Le czar crut avoir beaucoup fait, lorsqu'il eut coupé la barbe à ses Moscovites; mais il ne les laissa pas moins barbares. Les gens de Biscari ne nous parurent pas supérieurs à leurs voisins, et même tout au contraire, ils nous parurent un peu plus fainéants et déguenillés. Tandis que, par désœuvrement, ils se pressaient autour de nous, un enterrement vint faire diversion à leur curiosité, et nous en délivra. Le corps que l'on portait en terre était celui d'une femme; son visage était découvert, et, pour la première fois probablement, elle était proprement vêtue de blanc, et portait des rubans et un bouquet à son côté. Le pain vaut ici environ 15 centimes la livre; la viande, 30 centimes; la journée de travail, à la campagne, 1 franc 30 centimes, c'est-à-dire, environ trois fois ce qui procure une bonne et abondante nourriture.

Palazzuolo, le 9 mai. — Le pays, plus agréable aujourd'hui, présentait une suite de vallées fertiles et verdoyantes, quoique médiocrement bien

cultivées et toujours désertes, les habitations se trouvant réunies sur les sommets les moins accessibles, en groupes flanqués de murs. Il fallut aller chercher quelques heures de repos, vers le milieu du jour, dans un de ces endroits appelé *Chiaramonte*, et pour cela, grimper pendant deux heures pour redescendre en le quittant. Un obstacle momentané, qui nous empêchait de passer dans une rue étroite, nous obligea d'attendre quelque temps. Un habitant sortit de sa maison, qui était assez pauvre, et m'invita de si bon cœur à prendre le café avec lui, que j'acceptai, et lui donnai en retour tous les éclaircissements qu'il semblait désirer sur nous-mêmes et sur les motifs qui nous faisaient voyager ainsi dans son pays; mais je crus m'apercevoir que je n'avais pas pleinement réussi à le convaincre que nous n'en avions pas d'autre que la curiosité, quoique, pour la lui faire comprendre, je citasse sa propre curiosité à notre égard.

L'*aloès* et sa haute tige à fleur, le noir *caroubier*, et surtout les masses du *ficus opuntia*, donnaient au paysage une physionomie tout africaine. Les dimensions extraordinaires de la feuille de cette plante sont celles d'un fort matelas; leur couleur est sombre et terne; elles sont hérissées d'épines : elles n'ont ni tronc ni branches, ces feuilles en tiennent lieu; sortant les unes des autres, elles forment, par leur agglomération, des masses

irrégulières, qui laissent entre elles des cavités semblables à des cavernes. Ces masses végétales portent des fleurs jaunes, auxquelles succède un fruit semblable aux figues. Sur la côte croissaient, dans leur état sauvage, le grenadier, le myrte et l'oléandre. La cime neigeuse de l'Etna s'est plusieurs fois montrée de fort loin, entre des montagnes plus rapprochées.

A *Palazzuolo,* village situé dans les nues, ou tout au moins élevé de douze cents pieds, et où nous montâmes à travers un bois de vieux chênes, il n'y avait point d'hôtel-de-ville pour nous donner un asile, et nous fûmes heureux de le trouver sous le toit d'un des habitants. La seule chambre de la maison étant occupée par la famille et par nos muletiers, nous nous arrangeâmes de préférence dans la cave, où du moins nous pouvions dormir seuls : c'était une sorte de demi-souterrain, qui contenait du vin en tonneaux et dans des outres propres à être transportées à dos de mulet, un grand tas de sel, du chanvre et le grand panier à poulets déjà décrit autre part : c'est au milieu de ces richesses patriarcales, que nous avons étendu nos matelas et mis la nappe. Pendant que nous faisions notre frugal repas, l'hôte et l'hôtesse, bons fermiers, sont venus poliment s'excuser du peu qu'ils pouvaient faire pour nous, et nous assurer du plaisir qu'ils auraient eu de nous mieux traiter, déclaration qui paraissait

bien sincère, et que nous reçûmes avec reconnaissance; mais pendant cet échange de civilités, la bonne hôtesse découvrant par malheur un pot d'eau fraîche qui venait de nous arriver de fort loin, s'en saisit sans cérémonie, et, le portant à sa bouche pour se désaltérer, nous le rendit, sans s'en douter, privé de tous ses charmes. A la lumière d'une bougie, partie essentielle de notre bagage, j'ai noté à la hâte les événements de la journée, et me suis endormi.

Syracusa, le 10 *et le* 11 *mai.* — De Palazzuolo, nous avons traversé un pays sec et pierreux, terminé par un défilé entre des rochers calcaires, dans lesquels on voyait de nombreuses cavités fermées de portes, ce qui d'abord nous parut un peu suspect. Mais nous apprîmes bientôt que ces cavités servaient de magasin à blé, usage moins pittoresque que si elles eussent servi de retraite aux *banditi*, mais plus tranquillisant pour des voyageurs paisibles, qui n'avaient entre eux tous qu'une paire de pistolets, déposée dans un *nécessaire de dame.* Au-delà de ces rochers nous trouvâmes une plaine dont le sol, couleur de tabac d'Espagne, avait l'apparence d'une haute fertilité, et n'était pourtant couvert que de mauvaises herbes. On y voyait de grands troupeaux de moutons noirs, gardés par des bergers qui ressemblaient fort à leurs bêtes, étant vêtus de leur toison. Les oliviers, en Sicile, sont plus beaux

qu'en Italie; il y en a d'énormes, qu'on assure, par tradition, avoir été plantés par les Sarrasins.

Syracuse, après le genre de vie que nous avons mené depuis quelques jours, nous semble être un séjour de délices, établis, comme nous le sommes, dans l'excellente auberge de Giuseppe Abbate ; les personnes, à qui nous sommes recommandés, se montrent très-favorablement disposées à notre égard. L'*intendante*, prince Reburdone, a eu l'extrême obligeance de mettre sa voiture à notre disposition, pendant notre séjour; plusieurs loges nous sont ouvertes à l'opéra, et tout cela vaut bien le dîner qu'une lettre de recommandation vous procure quelquefois à Paris ou à Londres; l'équipage surtout est précieux dans un pays où il n'y en a pas à louer. *Il cavaliere Laudolini Nava* a bien voulu se charger d'être ce matin notre guide, pour visiter les antiquités de Syracuse, et le signor D. Vincenzo Politi nous en a fait les honneurs après-midi; ce dernier est un artiste, frère de celui que nous avons connu à Agrigente: un homme de qualité et un peintre se partagent ainsi avec une égale bonté le soin de recevoir des voyageurs étrangers. Les rapports mutuels de ces deux personnes nous ont paru également exempts d'un air de supériorité d'un côté, comme de l'autre, d'un sentiment d'infériorité. Le père du *cavaliere Laudolini Nava* était un savant antiquaire, et le musée

de Syracuse lui doit plusieurs marbres précieux, surtout une Vénus antique fort estimée : afin de faire goûter pleinement aux connaisseurs ce qu'on appelle le *sentimento* de l'artiste, on le fait monter sur une escabelle qui le met à portée des parties de cette statue, où ce sentiment exquis est le plus sensible. La couleur du marbre, dans ces parties-là, et son poli plus brillant, font assez voir que l'expérience a été souvent répétée par les amateurs de l'art. Le portrait du noble antiquaire lui-même, représenté avec un rouleau de papyrus à la main, se voit au muséum.

Syracusa était tout en émoi ce matin, à l'occasion de certaine visite annuelle qu'une madonna de la cathédrale est dans l'usage de faire à une autre madonna de certaine église du voisinage. Nous fûmes conduits dans une maison, où la meilleure compagnie de Syracuse se trouvait assemblée, pour jouir de cet intéressant spectacle, d'un balcon d'où la vue embrassait les deux églises; et tout le monde paraissait y prendre grand intérêt. Il est d'usage de laisser s'envoler deux tourterelles, au moment où la madonna sort de l'église; mais cette partie de la cérémonie, on ne sait pourquoi, avait été omise, ce qui paraissait chagriner beaucoup ces bons Siciliens. J'ai lieu de croire que quelques-uns d'eux s'en souciaient au fond assez peu; mais ils se mettaient aussi peu en peine de le mon-

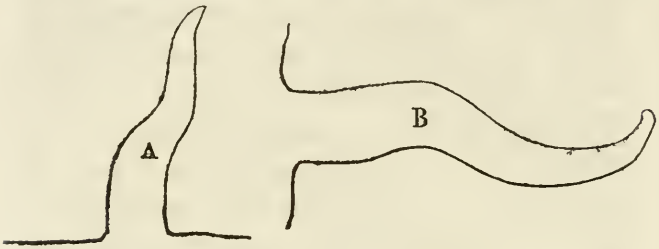
trer. On n'a pas ici, non plus qu'en Italie, la vanité de faire l'esprit fort, lors même qu'on est esprit fort; et cela est un trait caractéristique des mœurs. *Les Italiens ne font rien parce qu'on les regarde, et ne s'abstiennent de rien parce qu'on les regarde.* Ceux qui ne croyaient pas fortement à la madonna faisaient tout comme les autres, c'est-à-dire, montraient le même intérêt, non par hypocrisie; que leur en revenait-il? mais par bonhomie, pour ne pas chagriner ceux qui y croyaient, et sans craindre que des hérétiques comme nous, se moquassent d'eux; sans s'abstenir enfin, *parce que nous les regardions.* La madonna, de grandeur naturelle, faite d'argent massif et resplendissante de diamants, sortit enfin de l'Eglise portée par un grand nombre d'hommes sur une sorte de palanquin. Les visites de cérémonie ne sont pas longues, et la madonna, qui faisait celle-ci, prit bientôt congé de son amie et rentra chez elle; toute la compagnie alla incontinent lui rendre ses devoirs. Elle se déshabillait lorsque nous arrivâmes; les joyaux, qui avaient fait sa parure, étaient étalés sur sa toilette, et nous admirâmes, entre autres, de magnifiques pierres gravées antiques, qui, bien que d'origine païenne, jouaient ici un grand rôle. Les Siciliens paraissaient de tout aussi bonne foi dans l'amour de leur madonna que dans celui de leur maîtresse, et ne craignaient pas

plus d'avouer l'un que l'autre. Nous nous mîmes, après-dîner, sous la conduite de notre ami l'artiste, dans l'équipage de notre ami le grand seigneur, et commençâmes par la fontaine d'Aréthuse, décrite par Cicéron, comme étant *incredibili magnitudine et plenissimus piscium?* Au lieu de quoi nous trouvâmes, au fond d'une sorte de grand puits, une source d'eau peu considérable, autour de laquelle quinze à vingt blanchisseuses, pieds nus et retroussées presque jusqu'à la ceinture, étaient à l'ouvrage, trempant, frottant, battant, tordant les chemises des Syracusains. Dans ma surprise, je demandai à notre ami, faisant fonction de cicerone, si c'était bien là la fontaine d'Aréthuse : « J'aime à le croire », répondit-il.

La statue colossale de Jupiter, décrite par Diodore, fut retrouvée il y a trois cents ans, fort mutilée; elle portait sur la poitrine une inscription grecque: mais les Espagnols, alors maîtres de la Sicile, enlevèrent cette inscription classique pour en substituer une autre, toute monacale, qui est datée 1618.

La célèbre prison de Denis le tyran n'est pas bâtie, mais creusée dans le tuf: c'était probablement une carrière qui, se trouvant avoir une forme propre à répéter les sons, fut employée par le tyran à l'usage que l'on connaît; elle est étroite, élevée, et a sa sommité terminée an-

gulairement; voici sa section ou élévation verticale A, et son entrée et plan horizontal B.



Un guide, à l'affût des étrangers, nous précédait avec un fagot allumé, pour éclairer le fond de la caverne, et deux boîtes chargées auxquelles il mit le feu, et dont l'explosion produisit un effet prodigieux. Le son de nos voix était également multiplié et prolongé d'une manière extraordinaire; mais l'objet principal de notre curiosité était le petit trou par lequel le tyran, en y appliquant son oreille, entendait tout ce que ses victimes disaient en secret; ce petit trou tyrannique nous fut en effet montré, mais à une hauteur inaccessible d'en bas. Les curieux peuvent bien, au moyen de cordes, s'y faire descendre de la montagne au-dessus; mais ceux qui l'ont fait n'ont rien découvert qui pût nous engager à répéter l'expérience; d'ailleurs notre ami *aimait à croire* que c'était bien là le petit trou en question, et nous partagions cette disposition.

Le célèbre théâtre de Syracuse est une autre carrière, mais à fleur de terre, laquelle se trou-

vant présenter des facilités pour cet objet, fut taillée dans la forme semi-circulaire, en gradins, divisés en plusieurs séries, chacun d'eux, haut de quatorze pouces, large de trois pieds, et un peu relevé sur le devant. Il y a aussi un amphithéâtre taillé dans le roc, plus petit en proportion que le théâtre, ce qui semblerait marquer la différence de mœurs entre les Grecs et les Romains, ceux-là donnant la préférence aux amusements où l'esprit a quelque part, ceux-ci aux spectacles sanguinaires qui produisent des émotions de fait et non d'imagination. Les serpents fourmillaient dans ces lieux; dérangés plutôt qu'effrayés par notre approche, leurs corps ondoyans et lustrés glissaient doucement sous l'herbe parmi les pierres.

Les maisons de l'antique Syracuse ont entièrement disparu, mais ses tombeaux subsistent encore, étant creusés dans le roc même. C'est encore ici une carrière à fleur de terre, exploitée en forme de rue, et dont les tombeaux occupent les deux côtés; la façade de ces tombeaux est souvent décorée de colonnes, engagées dans le rocher; mais les ornements extérieurs sont en général fort dégradés par le temps. C'est dans un de ces tombeaux, que le corps d'Archimède avait été déposé. Un banc, toujours taillé dans le roc, occupe trois des côtés de l'intérieur, qui a douze ou quinze pieds en carré; le plancher

(encore le roc) semble porter les traces des pas de ceux qui y ont marché, ce qui montre que les Syracusiens n'oubliaient pas les amis qu'ils avaient perdus. Les traces de l'antique cité sont d'ailleurs si incertaines, qu'on ne peut en assigner exactement la situation ni les limites, et l'on convient à Syracuse qu'il faut les yeux de la foi pour les reconnaître, les matériaux ayant servi à bâtir Catania et Messine, où ils furent transportés par mer. Le temple de Minerve, dans la moderne Syracuse, n'a été conservé que parce qu'il fut transformé en église chrétienne dès l'année 194. Il est, au reste, défiguré par un mur dans lequel ses colonnes sont comme ensevelies, et par plusieurs autres changemens barbares. Cette moderne Syracuse n'occupe qu'un faubourg de l'ancienne ou plutôt son port, étant située sur une péninsule qui l'abrite. Il y a, dans le voisinage, des figuiers énormes, dont l'ombre impénétrable couvre une surface de cent vingt à cent trente pieds en diamètre. Parmi les femmes que nous avons eu occasion de voir, dans les familles auxquelles nous étions recommandés, nous en avons trouvé un assez grand nombre qui entendaient le français et l'anglais, qui lisaient, et paraissaient aimables et modestes, sans affectation. Leur beauté, car elles en avaient un peu plus que la portion ordinaire, était relevée par un teint qui, même dans le nord de l'Europe,

aurait été admiré. Il y a dans les mœurs beaucoup de bonté, de simplicité, et de cette facilité qui marque la véritable politesse.

Catania, 12 *mai*. — Bientôt après notre départ de Syracuse, cheminant le long des sables de la mer, nous découvrîmes, à notre gauche, les ruines d'*Épipolæ*, qui couvraient des hauteurs en apparence inaccessibles. Les sépulcres de cette antique cité grecque se montraient comme autant de fenêtres, percées sur la façade du roc perpendiculaire qui lui servait de base. Le nombre en était très-grand, et l'effet fort extraordinaire. Nous aurions désiré voir ces ruines de plus près, mais cette course nous aurait pris beaucoup de temps, et nous avions une grande journée à faire pour arriver à *Catania* (quarante-trois milles), seul endroit où nous pussions trouver un gîte. *Epipolæ* fut autrefois la rivale de Syracuse, et son égale en pouvoir. Plus loin, sur les promontoires de la côte, étaient d'autres ruines qui rappelaient une époque bien plus rapprochée, et pourtant fort ancienne déjà, celle où les Sarrasins dominaient en Sicile: ces ruines étaient leurs châteaux-forts. La chaleur était extrême : les plantes, croissant parmi les rochers de la côte, avaient toutes un aspect exotique; nous marchions, sans route tracée, le long d'une plage de sable et de coquillages que la mer blanchissait d'écume, et cette mer avait l'azur foncé de la zone torride. Tout ce qui s'offrait à nos

regards, nous-mêmes, ou du moins notre manière de voyager, et jusqu'à notre solitude, suggéraient l'idée d'une caravane allant à la Mecque, le long des bords de la mer Rouge; cela semblait tout autre chose enfin qu'un voyage en Europe. En nous éloignant de la mer, nous traversâmes des terres cultivées et pûmes compter trente hommes à-la-fois, piochant une vigne taillée basse comme en France, et non sur des arbres comme en Italie. Ils étaient proprement vêtus de grosse toile, et portaient le bonnet phrygien. L'un d'eux nous salua; nous rendîmes le salut, et tous alors ôtèrent leurs bonnets. Je ne remarque une circonstance aussi peu importante, que pour faire voir que le peuple sicilien n'est pas plus grossier que les autres. Non loin de là se voyait un tombeau antique, construit de gros blocs de pierre. Après plus de trois heures de marche, nous traversâmes une coulée d'ancienne lave, qui passait entre deux rochers calcaires. Comme l'Etna était encore trop loin (environ quarante milles), et qu'il n'y avait aucun volcan dans le voisinage, il se pourrait que ce fût du basalte. Une autre coulée noire et stérile s'offrit encore à nous bientôt après. L'Etna paraissait au loin, bleu comme le ciel, derrière d'autres montagnes de couleur obscure; son capuchon de neige descendait irrégulièrement sur ses flancs. Un sentier inégal et rude, ombragé de myrtes, d'oléandres, de figuiers et d'amandiers,

nous conduisit à une vallée où nous fîmes halte à la porte d'une vieille tour, seul endroit habité, où, dans tout le cours de la journée, nous eussions pu trouver de quoi donner à manger à nos bêtes et jouir d'un abri pour nous-mêmes. Les habitants de cette triste demeure avaient l'air pauvre et malade; et, d'après ce qu'ils nous dirent, ils étaient sujets à la même espèce de fièvre que les gens de la campagne de Rome. Il eût été dangereux pour nous d'y passer la nuit ou même de traverser le pays au coucher du soleil, quoique l'on puisse impunément coucher, à un demi-mille de là, sur les sables de la côte, enveloppé d'un manteau. Le bétail de la ferme, insensible au *mal' aria*, était magnifique; ce n'était point la race cendrée d'Italie, mais celle de Suisse, d'un rouge brun.

A mesure que nous approchions de l'Etna, les coulées de lave (de véritable lave) devenaient plus fréquentes, et la route de Catane (car il y a des routes près de cette grande ville), traversée plusieurs fois par ces laves, avait été déblayée à grands frais. En entrant à Catane, par une très-belle porte, nous avons été frappés des tristes effets du dernier tremblement de terre. La moitié des maisons étaient étayées, et d'innombrables pièces de bois appuyées contre leurs murailles obstruaient les rues remplies de monde. Les habitants, entièrement revenus de la peur qu'ils ont

eue si récemment, s'arrêtaient pour nous voir passer, comme s'ils n'avaient pas eux-mêmes été des objets beaucoup plus curieux. Les rues étaient pavées, comme à Naples et à Messine, de grandes dalles de lave, et les maisons neuves et régulières; car, les tremblements de terre ne leur donnent guère le temps de vieillir, et leur sort est d'être renversées ou englouties de temps à autre. Dans l'année 1669, une rivière de feu, large de quatre milles (une lieue et un tiers), rencontra, dans son cours, les murailles de Catane, et, quoiqu'elles eussent soixante pieds de hauteur, passa par-dessus en plusieurs endroits, traversa la ville, et, débouchant dans la mer, forma un môle énorme, qui ajoute à la sûreté du port. Vingt-quatre ans après, un épouvantable tremblement de terre ensevelit dix-huit mille personnes sous les ruines de leurs maisons, et quatre-vingt-dix ans plus tard, Catane souffrit encore, par une de ces terribles crises de la nature; c'était celle qui causa tant de malheurs en Calabre, et renversa Messine le 5 février 1783. Plusieurs autres, moins violentes, ont depuis effrayé les habitants, et notamment celle du 20 février dernier, qui ébranla toutes les maisons et les édifices publics, et en renversa plusieurs. Les habitants furent cependant avertis par divers signes précurseurs : l'agitation extraordinaire de la mer fit que, dans des eaux profondes, les navires heur-

taient le fond ; on vit des flammes légères parcourir les flancs de l'Etna, et l'air devint très-chaud pour la saison. Bientôt la surface du sol parut avoir le mouvement houleux de la mer ; ce mouvement était de l'est à l'ouest ; il faisait entr'ouvrir et refermer les murs. Les habitants, quittant en foule leurs maisons, passèrent la nuit dans les places publiques et les lieux découverts : encore à présent, une partie d'entre eux continue de demeurer dans les cabanes en bois, couvertes de nattes, qu'ils avaient construites, n'osant pas rentrer chez eux.

Notre hôte de Syracuse, Giuseppe Abbate, nous avait accompagnés à Catane, où son père tient auberge ; et, sous sa protection, nous fûmes d'autant mieux traités ; aussi nous oubliâmes bientôt, dans le sommeil, des fatigues augmentées par la grande chaleur, et songeâmes peu que nous reposions sous le toit d'une maison qu'un tremblement de terre avait si récemment ébranlée.

Le prince de Biscari, déjà plus d'une fois cité, avait été le fondateur du musée de Catane, maintenant fort riche, en médailles principalement. Il dépensa un million, argent de France (1), à faire des fouilles pour découvrir l'antique cité de Catane, et trouva, sous plusieurs couches alternatives de lave et de substances alluviales, à une

(1) Le prince de Biscari jouissait d'un revenu de 80,000 onces, environ 1 million monnaie de France.

grande profondeur, des portions du théâtre, de l'amphithéâtre et des murailles de la ville; des bains, des temples, plusieurs statues, un éléphant de lave, portant sur son dos un obélisque d'Egypte. La courbure des gradins du théâtre fait voir que la circonférence, dont ils faisaient partie, avait été immense, et la statue colossale de Jupiter, trouvée dans ce théâtre, quoique très-mutilée, prouve assez que l'art de la sculpture était porté à un haut degré de perfection. Tout près du grand théâtre il y en avait un fort petit, auquel le prince de Biscari donne le nom d'*Odeo*, et qu'il dit être le seul alors connu; mais, un autre de ces théâtres, en diminutif, a depuis été découvert à Frascati, à côté d'un grand théâtre. En haine du paganisme, l'amphithéâtre avait été fort endommagé par les Normands, lors de leur conquête; et, dans le treizième siècle, le roi Frédéric se servit, pour rebâtir les murs de la ville, des pierres qui s'élevaient encore au-dessus du niveau des cendres et de la lave. Dans la suite, la ville s'étendit au-dessus du site de cet amphithéâtre; mais les fouilles du prince de Biscari ont pénétré jusqu'à sa base, où l'on a trouvé beaucoup de chambres ou loges pour les animaux destinés au combat. Il y en avait, je crois, deux cents. Les murailles de la ville étaient comme moulées dans la lave qui les couvrait, malgré leur hauteur de cinquante à soixante pieds. Les pierres

n'adhéraient pas à la lave, qui cependant en conserve l'exacte empreinte. Elle s'était retirée en se refroidissant. Un antique ruisseau qui coulait au pied de la muraille a continué de couler sous la lave depuis l'année 812, protégé, il est vrai, par des dalles qui le recouvraient. Depuis que cette eau a revu le jour, les blanchisseuses modernes sont venues occuper de nouveau le poste des anciennes. Le musée possède un grand nombre de ces vases antiques que, faute d'un meilleur nom, on est convenu d'appeler étrusques. Ils se ressemblent tous; et, s'il est permis de le dire, la forme et les ornements en sont peut-être un peu plus admirés qu'ils ne le méritent: ces ornements, toujours les mêmes, sont rarement bien dessinés. Quant aux formes, lorsque les vases dont nous nous servons, pour les usages les plus vils comme pour les plus relevés, auront tous été déguisés en vases étrusques, et seront par conséquent devenus vulgaires, peut-être s'apercevra-t-on que ces formes tant vantées ne sont ni solides ni commodes, et qu'elles ont, au fond, peu de beauté. Les gens du siècle passé se souviennent des magots de la Chine, qui ornaient tous les salons; ils eurent une aussi grande vogue que les vases étrusques, et l'on aurait eu aussi mauvaise grâce de leur manquer d'égards, il y a cinquante ans, qu'aux vases étrusques d'à présent. On trouve au musée de Catane une collection

des anciens habillements siciliens, de ceux des femmes en particulier; des chemises brodées et des falbalas du moyen âge; des souliers de bal qui datent de Roger-le-Normand, et dont les semelles épaisses feraient penser que le climat de la Sicile était alors fort humide, ou que les dames étaient bien sujettes à s'enrhumer.

L'université de Catane a trente-deux professeurs et environ cinq cents étudiants, qui vivent dans des maisons particulières, et ne sont assujétis à rien qu'à suivre les leçons et à subir les examens nécessaires pour pouvoir obtenir leurs degrés. La plupart se sont momentanément éloignés, en conséquence du dernier tremblement de terre. Le professeur d'économie politique ne pouvait pas pardonner à Adam Smith d'avoir attribué une sorte de prééminence à l'agriculture sur toute autre espèce d'industrie, et nommément sur le commerce; distinction renouvelée de Quesnay, et en elle-même peu digne, il est vrai, de ces deux hommes illustres. Autant vaudrait-il disputer sur la prééminence du sang dans l'économie animale, comparé au cœur qui le fait circuler, celui-ci n'étant qu'un instrument et l'autre le principe même, ou tout au moins l'aliment de la vie. Le traitement des professeurs de cette université varie de 40 à 80 onces par an; ils ne reçoivent rien des étudiants, et ils n'apprenaient pas sans surprise que les professeurs du collége d'Edim-

bourg eussent, quelques-uns d'eux, jusqu'à cinq cents étudiants à leurs leçons, de chacun desquels ils reçoivent environ 100 francs, formant un revenu annuel de 50,000 francs; sûr moyen d'avoir des professeurs qui enseignent et des étudiants qui écoutent pour tout de bon. Adam Smith a prouvé le bon effet de cet arrangement, et sa théorie à ce sujet aurait dû lui faire pardonner celle qu'il a émise relativement au commerce et à l'agriculture, tout au moins par un confrère professeur.

La bibliothèque de l'université, qui contient soixante-dix mille volumes, s'accroît chaque année; et la collection de médailles est très-riche. De nombreux états indépendants divisaient autrefois la Sicile : c'étaient la plupart des républiques toujours ennemies. Chacune d'elles aspirait à perpétuer la mémoire d'événements qui, à la distance de vingt siècles, peuvent nous paraître assez insignifiants, mais qui étaient pour elles de la plus grande importance. Au lieu d'écrire des livres, l'on frappait des médailles : c'était l'histoire de ces temps-là. Des guerres fréquentes et surtout d'affreux tremblements de terre dispersaient ensuite, ensevelissaient ces médailles, qui maintenant sont souvent retrouvées; car la source est loin d'en être tarie. On croirait que c'est une production annuelle du sol sicilien. Elles sont en général exécutées avec

beaucoup d'art, et leur inspection montre assez que ces républiques étaient parvenues à un haut degré de civilisation. L'on trouve encore à Catane d'autres collections de médailles, celle surtout du *cavaliere Giovani*, qui en possède aussi une des minéraux de l'Etna. Je crois que c'est là que j'ai vu un accident minéralogique assez curieux : c'est la tête d'un chien avec de belles dents blanches, qui fait partie d'un morceau de poudingue ou brèche, dans lequel il est aggloméré, avec différents fragments de pierre, par un ciment commun. L'on compte à Catane quatre-vingts familles nobles dont les revenus divers sont de 3 à 8,000 onces par an (de 36 à 100,000 francs.) Leurs fils sont pour la plupart envoyés à l'université; aussi les hommes sont-ils en général instruits : mais les femmes diffèrent peu des Italiennes. Le grand voile noir, qui les couvre de la tête aux pieds, est ici bordé d'un galon d'or, et a très-bon air.

La Sicile passe pour un coupe-gorge, où l'on ne voyage qu'avec grand danger. En Italie, et même à Naples, où l'on n'est pas gâté quant à la sûreté des routes, voilà l'idée qu'on s'en fait; mais à notre arrivée à Palerme nous fûmes mieux informés; et nous savons à présent, par expérience, que l'on vole fort lestement en Sicile, mais sans violence. Le pays autrefois était, il est vrai, infesté de brigands, et les mesures qui

l'en délivrèrent méritent d'être connues. Pendant la courte durée de la constitution, on dit même plus anciennement, la Sicile fut divisée en vingt-trois districts, qu'on pourrait appeler centuries, comme dans le royaume de Bourgogne et comme les *hundreds* du roi Alfred, en Angleterre. Dans chacun de ces districts on nomma un capitaine (*capitano*), choisi parmi les habitants riches, et d'un caractère honnête et ferme, à qui on donna quatorze cavaliers bien montés, bien armés, bien payés, et, de plus, choisis parmi les brigands les plus renommés. Au moyen de cette force, le capitaine doit purger son district de voleurs et pourvoir à la sûreté publique. Il répond personnellement des vols qui s'y commettraient. Cet arrangement a eu un plein succès. Ainsi trois cent quarante-cinq hommes font qu'à présent, l'on voyage dans l'intérieur de la Sicile, avec le même degré de sûreté à-peu-près qu'en France. On ne saurait dire pourquoi le même expédient n'est pas adopté en Calabre et dans toute l'Italie.

Une journée de travail, à Catane, où les pauvres semblent assez nombreux, se paye 3 à 4 tarini (27 à 36 s.); mais à l'année, 2 tarini seulement; le pain, 1 tarino pour cinquante-cinq onces (environ 3 s. la livre); la viande, 5 s. la livre. Les meilleures maisons, avant le dernier tremblement, se payaient seize louis par an.

Nicolosi, 14 *mai.* — Nous n'avions pas eu de pluie depuis notre arrivée en Sicile ; elle commença à Catane, et a continué une grande partie du temps que nous y avons passé. Nous en sommes partis aujourd'hui à midi, et quatre heures de montée nous ont amenés ici. Le pays que nous avons traversé portait tous les caractères de la plus haute fertilité, et la vue était partout magnifique ; mais les habitations avaient beaucoup souffert des effets du tremblement de terre : nombre de maisons étaient en ruines, et le rapprochement de tant de beautés naturelles et de tant de calamités était triste. Nous remarquâmes une église encore debout, dont on n'osait sonner les cloches qu'au moyen d'une longue corde qui sortait du clocher, et que l'on tirait de loin. Nous étions recommandés au principal habitant de Nicolosi, le *signor Mario Gemmelaro*, dont notre arrivée interrompit, je crois, le repos au milieu du jour, mais qui ne nous reçut pas moins avec beaucoup de politesse et de la manière qui nous était le plus agréable. Il nous fit tout de suite voir le logement qu'il pouvait nous donner (deux grandes chambres) ; il chargea la servante d'aider notre domestique à se procurer tout ce dont nous avions besoin, et nous laissa ensuite en pleine liberté, après nous avoir cependant montré sur un rayon, quelques livres qui, ayant rapport à l'Etna, pouvaient nous être utiles et agréables. Après le

dîner, notre hôte prit le café avec nous, et nous le trouvâmes instruit et agréable. Il possédait, sur sa montagne en particulier, beaucoup de faits observés avec soin ; il savait le latin, et lisait le français et l'anglais. Sa maison, située au tiers de la hauteur de l'Etna, et construite de manière à braver la violence des tremblements de terre, occupait les trois côtés d'une grande cour, et n'avait qu'un rez-de-chaussée, dont les murs, très-épais, étaient hauts de dix à douze pieds seulement, et dont le toit, formé de bambous, était très-léger. Notre hôte, sa maison, sa servante, l'air respectueux des gens qui venaient lui parler, nous donnèrent l'idée d'un *laird* écossais des *hautes terres* dans son manoir.

Nicolosi, 15 *mai*. — Nous étions à cheval à quatre heures du matin (heure à laquelle dans cette latitude-ci il ne fait pas encore jour), et commencions à gravir la montagne, dont le sommet, couvert de neige, se découpait nettement sur la sombre profondeur d'un ciel sans nuages. Immédiatement au-dessus de Nicolosi, nous traversâmes une vaste étendue de cendres ou de sable volcanique ; mais, laissant bientôt cette région désolée, nous atteignîmes la zone boisée de l'Etna. A cinq heures, le soleil se leva dans toute sa splendeur, sur notre droite, après un très-court crépuscule. La zone boisée est couverte de grands chênes, trop souvent dépouillés de leurs branches

et quelquefois de leur cime entière par les charbonniers qui étaient à l'ouvrage dans maints endroits autour de leurs cônes enfumés. Le feuillage de ces arbres était déjà du vert le plus éclatant. La fougère déroulait ses jeunes pousses parmi les fleurs du premier printemps, déjà passé au pied de la montagne, et le rossignol, l'alouette et le coucou, animaient par leurs chants les ombrages de la forêt. A six heures et demie, nous observâmes des hêtres parmi les chênes et la végétation de ceux-ci était beaucoup moins avancée. Bientôt nous atteignîmes la grotte aux chèvres (*la spelonca delle capriole*), également connue sous le nom de *Grotte aux Anglais*, en raison du grand nombre des voyageurs de cette nation, qui y ont passé la nuit en montant l'Etna. Elle offre un excellent abri contre le vent et la pluie, et nous eussions bien mieux fait d'y coucher. Tentés par les restes d'un feu que nous y trouvâmes, nous nous y arrêtâmes et prîmes quelques rafraîchissements, tandis que nos chevaux mangeaient l'avoine. Un peu après sept heures, poursuivant notre route, nous dépassâmes la forêt et renvoyâmes nos montures. L'escarpement et l'inégalité du terrain augmentaient; nous avions atteint la neige qui, suffisamment dure pour nous porter et n'étant point encore glissante, n'opposait aucun obstacle à notre marche. Le vent, au contraire, qui s'élevait par degrés,

nous devenait très-incommode, et les nuages, s'amoncelant autour de nous, interceptaient la vue des objets éloignés. A neuf heures, le vent était devenu un ouragan, le froid était excessif et un épais brouillard nous enveloppait; la montée beaucoup plus raide était tellement glissante et fatigante, qu'il fallait de temps en temps se coucher pour reprendre haleine pendant une ou deux minutes. Nous reconnûmes qu'en marchant de côté et rompant à coups de talon la croûte durcie de la neige, on se maintenait dans une assiette plus sûre, de manière à éviter de glisser; car une chute aurait pu être fatale en raison de la difficulté de s'arrêter, une fois lancé sur ce plan incliné de glace. Les cendres, lorsque nous en rencontrions, étaient un grand soulagement; l'un de nous eut son chapeau enlevé par le vent, bien qu'il fût attaché, et en un instant on le perdit vue. Nous arrivâmes ainsi à la *maison anglaise*, lieu de refuge, construit en 1810, par les soins du général Duncan et des Anglais stationnés à Messine, ainsi que par ceux de notre ami M. Gemmelaro, qui plaça des pierres milliaires pour guider les voyageurs de Nicolosi à cette maison; la treizième de ces bornes est la seule qui soit restée debout. Nous ne pûmes pénétrer dans la maison, dont le toit et le haut de la porte s'élevaient seuls au-dessus de la neige. A peu de distance sur notre droite, on apercevait

avec difficulté, par suite de l'état de l'atmosphère, la tour du philosophe, *torre del filosofo*. Cet autre lieu de refuge que les tremblements de terre et les torrents de lave ont jusqu'à ce jour épargné, comme par miracle, est antique. Quelques inscriptions trouvées sur les lieux font voir qu'il est de construction romaine. Ce fut justement ici que, parvenus à huit cents pieds au-dessous de la cime de l'Etna (1), nous renonçâmes à tout espoir d'y atteindre. C'était à grand'peine que nous pouvions nous soutenir contre la violence du vent et les fragments de glace qu'il chassait devant lui ; il était en outre impossible de rien voir distinctement au-delà de quelques toises; enfin, malgré la précaution que j'avais prise d'attacher solidement mes souliers avec une corde passée autour de chaque pied, un faux-pas me déchaussa, et toutes les tentatives pour remettre mon soulier furent inutiles; mes doigts engourdis, ainsi que ceux de nos guides, n'en purent venir à bout. Gravir le cône en pantoufles eût été par trop magnanime: il nous fallut donc, en dépit de nos regrets, revenir après sept heures de fatigues; et, pour ajouter à notre mortification, l'alouette invisible au-dessus de nos têtes insultait par ses chants à nos impuissants efforts. S'il nous eût été possible

(1) On a trouvé que le mercure descendait d'un pouce, du bas du cône à son sommet.

d'atteindre le sommet de l'Etna, et si le temps eût été assez beau pour nous permettre l'usage de nos yeux, notre vue eût embrassé un cercle de cent trente-huit milles de rayon, c'est-à-dire, à-peu-près toute la Sicile, la Calabre, la cime du Vésuve et les points élevés de l'île de Malte. Virgile nous représente les Troyens à leur sortie du golfe de Tarente, découvrant tout-à-coup le *fumant Etna* : ce qui prouve que sa hauteur actuelle est, à peu de chose près, ce qu'elle était quand Virgile écrivait. En descendant nous visitâmes plusieurs des cratères inférieurs dans lesquels, tout subalternes qu'ils paraissent, les affaires de l'Etna s'expédient réellement, tandis que le grand cratère du sommet n'est qu'un volcan d'apparat, qui, dans les grands jours, élève au ciel ses colonnes de flamme et de fumée, et joue au bilboquet avec d'énormes quartiers de roc (1) qu'il lance et reçoit tour-à-tour. C'est des cratères inférieurs que sortent ces laves en fusion qui, descendant le long des flancs de l'Etna, dévorent ses forêts, ses villages tout entiers, ses champs fertiles et quelquefois repoussent la mer

(1) On aperçoit distinctement, et l'on peut suivre des yeux les masses de rochers incandescents, dans leur trajet aérien, comme on verrait une bombe lancée d'un mortier. Quelques-unes ont mis jusqu'à vingt secondes à retomber, ayant atteint à l'incroyable hauteur de six mille pieds au-dessus du cratère.

loin de ses rivages. Plusieurs amoncellements coniques portent en commun le nom de *Monte Rosso*, de la couleur des scories dont ils sont composés. Nous fûmes voir le *Monte Rosso* qui est situé le plus près du grand cratère, et par lequel se fit jour la terrible éruption de 1763 ; puis beaucoup au-dessous, nous vîmes aussi *Monte Nero* et *Monte Leone*, où un savant du seizième siècle rencontra le sort de Pline; et enfin un autre *Monte Rosso*, le même d'où s'échappa le torrent de lave qui, en 1669, détruisit la moitié de Catane. Toutes ces accumulations régulières, que forment les cônes des divers cratères du volcan, sont semblables. A l'extérieur, c'est un pain de sucre, à l'intérieur un entonnoir. Il ne faut pas croire que ces ouvertures ou cratères soient tout simplement des trous percés dans le flanc de l'Etna; chaque éruption latérale est précédée d'une déchirure, longue souvent de plusieurs milles, qui se fait tout au travers de l'enveloppe de la montagne, et dont l'extrémité inférieure donne passage au courant de lave, et devient un cratère. Nous suivîmes la trace de plusieurs de ces déchirures qui s'étendaient fort loin, et nous pouvions sentir la chaleur et les vapeurs humides qui s'en exhalaient encore. Lors de la mémorable éruption de 1669, l'Etna se fendit du haut en bas, sur une longueur de douze milles, et la crevasse avait six

pieds en largeur. D'autres crevasses s'ouvrirent parallèlement à la première avec un bruit qui fut entendu à la distance de quarante milles. La nuit, on en voyait sortir une lumière éclatante. Quoique le grand cratère parût tranquille pendant l'éruption, son cône, croulant sur lui-même, laissa un gouffre effroyable de plusieurs milles en largeur et d'une incalculable profondeur, que comblèrent les éruptions subséquentes, un nouveau cône s'élevant à la place de l'ancien. Le torrent de lave de 1669 qui avait deux milles en largeur, rencontra sur son chemin un ancien cône au travers duquel il se fit un passage par la fusion seule, et, poursuivant lentement sa route, atteignit enfin les murailles de Catane, qui d'abord l'arrêtèrent; à la fin, quoiqu'elles fussent hautes de soixante pieds, il passa par-dessus. La ville de *Catania* semblait perdue sans ressource; cependant, il n'y eut que trois cents maisons de brûlées. Enfin, le courant principal se fraya un chemin jusqu'à la mer, après avoir parcouru quinze milles: il avait quarante pieds de hauteur sur dix-huit cents pieds de largeur. La lave, qui n'était qu'à demi liquide, retardée dans sa course par l'inégalité du sol et avançant plus rapidement en haut qu'en bas, ne coulait point, mais roulait, et, s'avançant ainsi dans la mer, produisait d'affreux sifflements. Pendant cette même éruption, un rocher mesurant cinquante pieds

cubes tomba à la distance d'un mille du cratère, après avoir décrit une parabole de prodigieuse dimension, et s'enfonça de vingt-cinq pieds dans le sable volcanique. Des petits fragments du poids de quelques onces et allant même jusqu'à treize onces, atteignirent la distance de quinze milles dans des lieux où la pluie de cendres interceptait complètement la lumière du jour. Ces cendres furent portées par le vent jusqu'à l'île de Malte, éloignée de cent cinquante milles.

En traversant la zone boisée de l'Etna, comme nous cheminions le long d'un ancien courant de lave, nous remarquâmes que plusieurs des arbres qui en étaient à huit ou dix pieds se trouvaient d'un côté réduits en charbon, tandis que le côté opposé était plein de vie ; d'autres arbres, croissant beaucoup plus près de la lave, paraissaient intacts. Le fait est, que la lave en fusion se recouvre d'une épaisse croûte qui ne renvoie pas beaucoup de chaleur; mais quand cette croûte vient à se rompre accidentellement et à tomber, alors toute substance combustible placée à une certaine distance s'embrase aussitôt. Lorsque le torrent approche d'un arbre, la sève transude et humecte l'écorce, et quoiqu'une flamme légère brille alors à sa surface, l'arbre cependant en réchappe souvent. Dans une éruption qui eut lieu justement vingt ans après celle que je viens de décrire, quelques curieux s'étant aventurés

trop près du courant de lave, un filet qui s'en détacha, vint à pénétrer au travers des interstices d'un ancien monticule volcanique, sur lequel ils s'étaient placés, afin de mieux voir, et cette éminence entrant soudainement en fusion sous leurs pieds, deux d'entre eux périrent sur le lieu même, et deux autres plus tard des suites de l'accident. *Recupero* en raconte un autre semblable : « Je montai, dit-il (1766), sur une butte « formée de lave ancienne dans le dessein d'ob- « server l'approche lente et graduelle de l'im- « mense coulée de lave qui avait deux milles et « demi de largeur ». Mais, pendant qu'il était occupé à la contempler, son guide lui fit observer des filets détachés du courant principal qui, avançant plus rapidement que le reste (ils parcouraient quatre-vingts palmes en huit minutes), touchaient déjà le monticule sur lequel ils étaient montés, et qu'ils se hâtèrent, en conséquence, de quitter. Ce monticule avait cinquante pieds d'élévation et se composait d'énormes fragments de lave amoncelés et séparés par des interstices où croissaient des arbres. En moins d'un quart d'heure ceux-ci commencèrent à flamber, et le monticule s'affaissant finit par couler avec la lave.

Ceux qui prennent plaisir à lire des descriptions de ce genre, peuvent en chercher dans les deux gros volumes du bon *Canonico Recupero*, le même, auquel le voyageur *Brydone* prodigua

ses imprudents éloges. On peut également recourir à un ouvrage bien plus récent, meilleur et moins volumineux, qui a été publié par l'*Abbate Ferrara, Palermo*, 1818. C'est là qu'on trouvera décrits les mugissements de la terre et ses soubresauts, les broiements réciproques des rocs embrasés, qui s'élèvent en colonne au travers des airs avec différents degrés de vélocité ; le *râlement*, le *gargouillement* du volcan plein jusqu'au bord, mais qui ne coule pas encore; le cri perçant de *misericordia* échappé à la population entière, qui voit la mort s'approcher. *Recupero* rapporte des faits géologiques fort curieux. Tels sont l'existence de coquillages marins trouvés sur d'anciennes laves de l'Etna, et des lits de terre végétale interposés entre des couches de lave. Il parle aussi de certaines urnes antiques remplies de cendres et d'ossements que l'on a trouvés sur de la lave, et cite ce fait en preuve de l'antiquité de cette lave. Mais que font les quinze ou vingt ou trente siècles d'antiquité que cette découverte prouverait, si on les compare aux milliers d'années en faveur desquels déposent les couches de terre végétale alternant avec des couches de lave, et surtout les coquillages marins à la hauteur de douze ou quinze cents pieds au-dessus de *Nicolosi*, cinq mille pieds, par conséquent, au-dessus du niveau de la mer ! Nous trouvâmes des vignes qui crois-

saient fort bien dans les interstices d'une lave dure et stérile, où le vent, la pluie et la fonte des neiges ont accumulé un peu de terre, qui est couleur de chocolat, légère, friable et qui contient des particules brillantes. Dans les régions supérieures de la montagne, le sol végétal, lentement formé, est bientôt entraîné par les vents ou les eaux vers la base de l'Etna; et c'est ainsi que s'explique son étonnante fertilité. Quelques sources jaillissent au pied de la montagne, mais on n'en voit aucune près de son sommet. Nos guides (1), supérieurs à tous égards à ceux du Vésuve, étaient des jeunes gens instruits et de bonnes manières, l'un et l'autre actifs et vigoureux. En descendant, nous rencontrâmes un joli enfant de cinq ans, fils de l'un d'eux, qui s'était hasardé tout seul et assez loin sur la plaine de cendres, pour venir au-devant de son père. Ces cendres, que nous avions déjà traversées avant le jour, couvrent un espace de plusieurs milles et datent de l'année 1669; cependant elles n'ont encore rien perdu de leur première stérilité, si ce n'est en quelques endroits où des arbres à demi enterrés, ont survécu à la catastrophe.

Pardini, 16 *mai*. — Notre hôte obligeant de *Nicolosi* s'était levé ce matin de bonne heure, afin de nous dire adieu, et nous fîmes, en par-

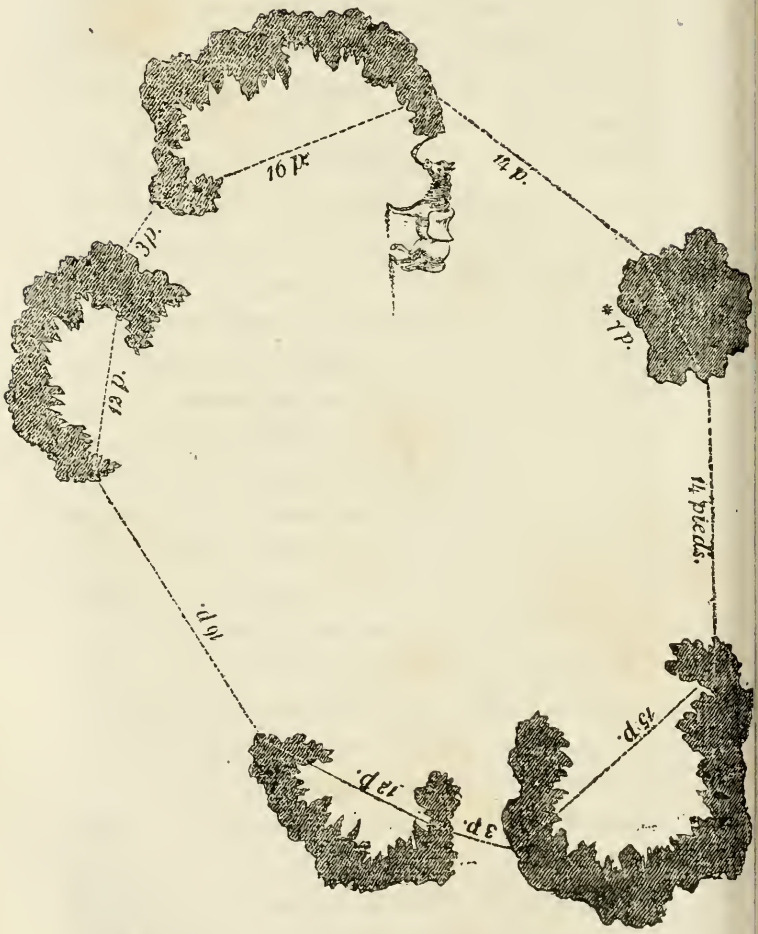
(1) Antonio Mazzaglio et Antonio Tomasello.

tant, un échange de livres, comme souvenirs; il nous donna la relation faite par lui-même, de l'éruption de 1809, ainsi qu'une carte du mont Etna, et nous lui offrîmes en retour l'excellente traduction italienne du *Giaour* de lord Byron, par M. Rossi, génevois. Tandis que le bagage prenait la route directe ou plutôt le sentier, conduisant à la *Nunziata*, nous allâmes à cheval, accompagnés d'un guide, voir le célèbre châtaignier connu sous le nom de *Castagno dei cento cavalli*, par la raison que cent chevaux pourraient à-la-fois trouver place sous son ombrage, et à la rigueur, dans son intérieur. Cette course, faite sur des courants refroidis de lave raboteuse, souvent au bord de précipices qui exigeaient toute la sûreté du pied de nos montures pour s'en tirer sans accident, nous prit sept heures. Chemin faisant, nous eûmes l'occasion de remarquer les funestes traces du tremblement de terre, qui eut lieu en février dernier; surtout au village de *Rafarana*, où la chute du toit voûté de l'église écrasa le curé, avec quarante et un de ses paroissiens. Parmi les victimes, il ne se trouva pas une seule femme; elles avaient été à l'église dans la matinée, et le service du soir n'était célébré que pour les hommes, que leurs travaux avaient retenus dans les champs ce jour-là. Les enfants du village s'ébattaient joyeusement parmi les ruines, et nous observâmes de jeunes femmes qui, oubliant

les morts, ajustaient, pour plaire aux vivants, de grands voiles noirs qui leur allaient fort bien.

L'on remarque que la lave d'une grande éruption, qui arriva la première année de la quatre-vingt-seizième olympiade, et dont se forma le promontoire d'*Aci*, est encore presque partout dépourvue de sol et de végétation, tandis que celle de l'année 1669, plus récente de dix-huit siècles, se montre déjà couverte de vignes et d'arbres fruitiers. Au fait, la lave compacte n'est guère plus susceptible de décomposition que la plupart des rochers; mais les scories se décomposent aisément, et probablement que la lave de 1669 en avait beaucoup. Le promontoire d'*Aci*, dont je viens de parler, a neuf cents pieds de hauteur; mais loin d'être formé de la lave d'une seule éruption, il n'offre rien moins que les traces de neuf éruptions successives et les couches de lave alternent avec des couches d'argile. La merveilleuse fertilité du sol sur toute la base de l'Etna, et la vigueur des plantes et des arbres, nous avaient en quelque sorte préparés au prodige végétal que nous allions voir, et lorsque le châtaignier aux cent chevaux parut à notre vue, il ne nous surprit pas d'abord extrêmement; son effet sur nous fut le résultat de la réflexion et d'un examen attentif. Voici la section horizontale de l'arbre, où les cinq divisions se trouvent marquées avec leurs intervalles. Cette esquisse en

donnera une idée plus claire qu'aucune description.



* Écorce tout autour; les autres arbres d'un côté seulement.

Recupero affirme, qu'ayant fait creuser autour du tronc, il a trouvé, dans les intervalles des cinq divisons, une continuité de racine et de bois mort. L'aspect actuel est certainement celui d'un groupe circulaire de cinq gros arbres dont l'un est sain et revêtu de toute son écorce, tandis que les quatre autres, revêtus de la leur, d'un côté seulement, sont entièrement creux et découverts de l'autre, et ont l'air d'être les restes de très-gros arbres, quoique infiniment moins gros que le géant végétal dont ils marquent la circonférence de cent douze pieds. Cette circonférence, mesurée en dehors des protubérances des racines qui grossissent l'énorme base, serait même de cent quatre-vingts pieds. Les maîtresses branches, bien que vigoureuses et de grande dimension, ayant perdu leurs extrémités, la masse de feuillage n'était aucunement en rapport avec le tronc. L'on voyait, dans le voisinage, à la distance de quatre cents pas, d'autres individus de la même famille gigantesque ; l'un d'eux parfaitement sain, se divise en deux, en sortant de terre, de manière à donner un diamètre de vingt-quatre pieds dans un sens et de dix à douze dans l'autre sens. Le second châtaignier avait quarante-cinq pieds de circonférence ; il était creux et présentait, dans son intérieur, des sortes de stalactites végétales ; de jeunes tiges, de six ou huit pouces de dia-

mètre, qui se joignaient par le sommet au vieux tronc, faisaient l'effet de stalactites dans une caverne. Il est probable que, l'intérieur de l'arbre tombé en pourriture, étant devenu terre végétale, des racines poussèrent au travers jusqu'au sol, mais qu'avec le temps, cette terre, entraînée par l'eau des pluies, abandonna ces racines intérieures, qui, exposées à l'air, devinrent autant de tiges renfermées dans l'antique tronc. A un demi-mille de là était un quatrième arbre de la même espèce, mutilé par la cime, mais dont le tronc, parfaitement conservé, avait environ soixante-dix pieds de circonférence, c'est-à-dire, treize fois l'étendue que mes bras pouvaient embrasser. Le terrain dans lequel croissaient ces arbres, couleur de tabac d'Espagne, semblait très-meuble et fin. Le fruit, surtout celui du plus grand arbre est encore abondant, mais fort petit et de qualité médiocre. Ils croissent tous à environ quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le sentier par lequel nous descendîmes à la *Nunziata*, suit précisément le cours du torrent d'eau bouillante qui, en 1775, balaya le flanc de l'Etna, et dont les traces sont encore visibles. Toutes les fois que ce dangereux sentier nous laissait le loisir de regarder autour de nous, nous admirions les points de vue que présente la base de l'Etna, dont la fertilité sans égale nourrit

cent cinquante mille habitants. Derrière nous s'élevait la région boisée avec ses forêts, dont les masses obscures se détachaient, non sur le ciel, mais sur la vaste région des neiges; ces neiges étaient elles-mêmes sillonnées par des bandes irrégulières de lave anciennement descendue des divers cratères. Plus haut encore, d'épais nuages chassés par le vent roulaient en longs replis autour de la cime qui les retenait, et, s'entr'ouvrant quelquefois, nous laissaient apercevoir dans le ciel le cône isolé et resplendissant de blancheur. A notre gauche, du côté de Messine, s'étendait une longue chaîne de montagnes noires dont les âpres profils, adoucis par la distance, se croisaient et se fondaient harmonieusement les uns derrière les autres. Chacun de leurs sommets, qu'on aurait pu croire n'être habités que par l'aigle et le vautour, était néanmoins surmonté de maisons groupées à l'entour d'un château féodal, d'un couvent ou d'une église; le tout flanqué de murs crénelés.

Près de la *Nunziata* est une source abondante, *il fiume freddo*, qui, outre sa température très-froide, possède encore certaines propriétés délétères, qui font supposer aux gens du pays que ses eaux contiennent de l'arsenic. Mais, fatigués comme nous l'étions par notre course du matin, le besoin de repos l'emporta sur la curiosité et nous n'allâmes pas la voir; nous aimâmes mieux

jouir de trois heures de tranquillité dans une chambre qu'au moyen de contrevents délabrés nous rendîmes aussi sombre qu'il nous fut possible, précaution qui avait pour but d'endormir des myriades de mouches, et par là de nous endormir aussi. Nous atteignîmes fort tard *Giardini*, joli village situé sur le bord de la mer. Les habitants y passèrent la moitié de la nuit à chanter et à danser en rond, se tenant par la main, de manière à présenter alternativement le dos et la figure. Peut-être était-ce l'antique danse pyrrhique des Grecs. L'un d'eux chanta longtemps d'un ton grave et nasal, et à la grande satisfaction de son auditoire, de la poésie qui nous paraissait improvisée.

Messine, 17 *mai*. — Nous avons ce matin gravi la voie antique qui mène aux ruines de *Tauromenium* appelées *Taormina*, véritable casse-cou ressemblant à un escalier dégradé. Quoique le théâtre de cette ville, creusé en partie dans le roc vif, et en partie construit en briques, fût immense (il avait près de deux cents pieds de diamètre); la scène ou l'espace réservé aux acteurs n'avait que quelques pieds de profondeur, n'excédant guère l'intervalle qui, dans nos théâtres modernes, sépare l'orchestre du rideau quand celui-ci est baissé ; l'écho était si fort que le plus léger bruit, celui, par exemple, d'un morceau de papier froissé entre les doigts, s'entendait distinc-

tement d'une extrémité à l'autre de l'édifice. On suppose que les réservoirs adjacents, qui sont de dimensions prodigieuses, étaient destinés aux naumachies. Des évolutions navales, exécutées dans un bassin artificiel, quelque vaste qu'on le suppose, sont partout quelque chose d'assez mesquin; mais en vue de la mer, et ici cette vue est immense, elles auraient été tout-à-fait puériles. Je serais donc disposé à croire que ces réservoirs avaient pour objet d'alimenter des bains ou de fournir de l'eau à la ville en cas de siége, lorsque l'ennemi aurait coupé les acqueducs qui l'amenaient d'une distance de quatorze milles : *caminando nella viva rocca magistrevolmente tagliata*, dit le prince de Biscari, *e cavalcando le valli*. Ce prince, dans son ouvrage, conseille fort aux *forestieri* d'aller à la recherche des restes de ces aqueducs; mais ayant eu ce jour-là et les jours précédents assez de *cavalcando* au milieu des rochers et des précipices, ayant vu assez d'autres aqueducs, et le *scirocco*, en outre, s'étant levé, nous nous contentâmes de les admirer de confiance. La ville de *Tauromenium*, située sur les confins nord-est de l'Etna, fréquemment ébranlée par les tremblements de terre, fut enfin presque entièrement détruite et la plupart des habitants se retirèrent à *Giardini*, où nous avons couché la nuit dernière, et qui, sous le rapport du commerce et de la pêche, est de beaucoup

préférable à leur ancienne demeure. Les Siciliens n'ont plus d'ennemis étrangers, contre lesquels des murailles ou des rochers puissent les défendre; le gouvernement qui les a tous réunis sous le même joug, leur assure la paix, mais il a d'ailleurs plus fait pour la dépopulation et l'appauvrissement du pays, que les guerres destructives des temps anciens.

En rejoignant le gros de notre caravane, par une autre route plus mauvaise encore que la première, nous remarquâmes à notre gauche une ville dont j'ai oublié le nom, perchée cinq fois plus haut encore que *Tauromenium* : il fallait en vérité que les raisons de sûreté qui avaient déterminé le choix d'une pareille situation fussent bien urgentes. Vers midi nous nous arrêtâmes à une espèce d'auberge, au bord de la mer, où nous ne trouvâmes ni une table ni une cuiller. Notre frugal repas nous fut servi sur une espèce de commode à tiroirs qui ne posait que sur trois pieds; mais certains vestiges de dorure indiquaient l'illustre origine de ce meuble. Notre hôtesse elle-même portait de l'or sur sa personne, c'est-à-dire, des pendants d'oreille d'une telle longueur, qu'ils lui descendaient jusque sur les épaules. C'était un dimanche, jour où l'on fait ici la chasse à certains insectes immondes: assise devant sa porte, notre hôtesse livrait sa tête aux soins officieux de quelque membre de la famille,

et alternativement leur rendait le même service, avec une sorte d'ostentation de propreté que nous avions déjà remarquée en Italie. Quant à nous, nous n'avons eu à nous plaindre que des attaques d'insectes un peu moins ignobles, mais actifs et nombreux au-delà de toute croyance.

Quoique nous eussions cheminé toute la journée au travers d'une magnifique contrée, nous avons pourtant été fort aises d'atteindre Messine et de terminer heureusement notre excursion en Sicile; nous étions contents de prendre congé des mules et des muletiers, et de ne plus entendre les cris assourdissants que du matin au soir ils adressent à leurs bêtes, qui marchent d'un pas égal et sûr, insensibles au torrent d'injures qu'elles reçoivent et aux expressions de tendresse qui leur sont aussi souvent adressées. J'ai entendu les muletiers conjurer leurs mules de hâter le pas au nom de la *bella madonna Maria.*

Malgré le *scirocco*, le thermomètre placé à l'ombre, marquait, quoiqu'il ne fût encore que midi, 86° de Farenheit (24° de Réaumur). L'hygromètre indiquait une grande sécheresse, circonstance qui, en provoquant l'évaporation sur la surface du corps, rendait la chaleur plus supportable. Le thermomètre se maintient en Sicile pendant toute l'année, entre le second et le trente-cinquième degré de Réaumur.

Il semble probable que, du temps d'Homère,

l'Etna était un volcan éteint, ainsi que le Vésuve continua de l'être, jusqu'à une époque beaucoup plus récente; car Homère, en parlant de l'Etna, ne fait pas mention de ses feux. Cependant, plus tard, Thucydide nous a conservé la mémoire de trois grandes éruptions, et Diodore parle d'une quatrième qui eut lieu la première année de la quatre-vingt-seizième olympiade, cent vingt-deux ans avant J.-C. La terre trembla, vomit des feux même du fond de la mer, et des vaisseaux périrent près des côtes de Sicile. Du temps de César, il y eut également une éruption peut-être même deux, puisque nous lisons qu'à sa mort la terre trembla et que le jour fut obscurci. L'éruption de l'année quarante-quatre après J.-C. est mentionnée par Suétone, en raison de cette seule circonstance que Caligula, épouvanté, s'enfuit de Messine. C'est à une pareille cause que nous devons la connaissance de celle de 812, laquelle effraya un autre personnage impérial (rien moins que Charlemagne). En 252, des torrents de feu, coulant sur les flancs de l'Etna, se détournèrent devant la tombe de Sainte-Agathe, sainte du pays, qui, l'année précédente, avait souffert le martyre sur le lieu même. Il est probable que les éruptions étaient aussi fréquentes alors que de nos jours, mais personne ne faisait attention aux phénomènes naturels, à moins qu'ils ne se rattachassent à quelque importante

circonstance, telle que l'effroi d'un empereur ou la gloire d'un saint. Il n'est question dans le douzième siècle que de deux éruptions; on en compte une dans le treizième, deux dans le quatorzième, quatre dans le quinzième, autant dans le seizième; il y en eut vingt-deux dans le dix-septième, trente-deux dans le dix-huitième, et dans le peu d'années qui se sont écoulées depuis le commencement du dix-neuvième siècle, huit éruptions ont déjà eu lieu. Ebranlée et plus ou moins endommagée par chacune de ces convulsions de l'Etna, la ville de Catane fut complètement renversée et incendiée dans le douzième siècle ; cependant cette ville souffrit moins en proportion que Messine, lors de la grande éruption de 1783, qui ébranla une étendue de pays de cinq cents milles, en ligne droite, répandant sur l'Italie entière et sur une grande partie de l'Europe, une brume permanente que la pluie et le vent ne purent dissiper qu'au bout de quelques mois. J'ai entendu des témoins oculaires comparer le soulèvement et l'abaissement alternatifs de la terre aux environs de l'Etna, pendant cette mémorable catastrophe, aux ondulations d'un tapis de pieds, quand le vent vient à s'introduire entre lui et le plancher. Ce mouvement faisait éprouver tous les symptômes du mal de mer. Les murs des édifices ne furent pas seulement jetés hors de la perpendiculaire, mais, cédant

en même temps à deux impulsions opposées, on les vit se briser en l'air avant de tomber. La même cause fit encore que, dans la région boisée de l'Etna, les arbres s'inclinaient l'un vers l'autre et se relevaient alternativement comme les mâts de différents navires obéissent aux vagues de la mer. Ces phénomènes étaient accompagnés d'effrayants bruits souterrains, *rimbombi e muggiti*, comme l'exprime très-bien la langue italienne. De temps à autre se faisaient entendre des explosions si terribles qu'on eût dit que la terre allait s'ouvrir, et en effet, elle s'ouvrit dans diverses parties de la Calabre, engloutissant les villes et les villages avec leurs habitants. Peut-être cette brume ou vapeur singulière, dont j'ai parlé plus haut, provenait-elle de ces ouvertures. Le grand *spirraglio* de l'Etna (le cratère du sommet) resta fermé, circonstance qui peut expliquer la violence des secousses (1). Il paraît que plus du tiers de ces éruptions (quinze sur quarante et une) eurent lieu dans les mois de février et de mars, ce qui n'est pas indigne de remarque; car cette époque de l'année arrivant

(1) Au moment où, en 1693, les maisons de Catane s'écroulaient de toutes parts, ensevelissant sous leurs ruines dix-huit mille habitants, une épouvantable éruption mit soudainement fin aux tremblements de terre qui duraient depuis plusieurs jours avec une violence toujours croissante. Le sommet conique s'abîma dans le cratère.

immédiatement après les pluies de janvier, on peut en inférer que l'eau du ciel, en pénétrant dans le cœur de la montagne, d'où si peu de sources s'échappent, contribue à allumer les feux du volcan. Cependant les pluies qui tombent en hiver dans les régions les plus élevées de l'Etna se convertissent en neige, et celles qui tombent sur sa base, peuvent seules être absorbées, d'où l'on peut conclure que le foyer de ces feux, que l'eau contribue à allumer, serait placé à une très-grande profondeur. C'est encore ici une question que de savoir si l'eau de la mer entre pour quelque chose dans ce grand phénomène. Plusieurs des éruptions ont été accompagnées de prodigieuses inondations qui ont ravagé les flancs de l'Etna, et que quelques auteurs, *Recupero* entre autres, ont prétendu être des eaux de la mer, vomies par le volcan; ils citent, à l'appui de leur opinion, des coquillages marins déposés par ces torrents. Mais l'eau, élevée de cette grande profondeur au travers du canal embrasé du volcan, se serait échappée dans les airs sous la forme de vapeur, et n'aurait point causé d'inondation; de plus, les coquillages réduits en chaux, et aussitôt dissous par l'eau en vapeur, auraient totalement disparu avant que d'atteindre la bouche du volcan. Ces grandes inondations s'expliquent d'ailleurs fort naturellement par la fonte subite des neiges amon-

celées sur le passage d'un torrent de lave. Quoique ce ne soit point l'eau de la mer que rejette le volcan, elle peut cependant contribuer à son embrasement, et c'est un fait certainement très-digne de remarque que la plupart des volcans sont situés près de la mer et même sous les eaux. Cependant l'eau en trop grande abondance ne tarderait guère à éteindre les feux qu'elle aurait allumés. Cette théorie est donc accompagnée de graves difficultés. L'élévation souvent immense à laquelle on trouve les cratères des volcans ne prouve rien contre la profondeur à laquelle leurs foyers sont placés, et viendrait plutôt à l'appui de l'opinion contraire; car les montagnes volcaniques étant formées des matières qu'elles rejettent, leur hauteur peut servir de mesure pour évaluer cette profondeur: plus elles sont hautes, plus leur foyer doit être bas. Les tremblements de terre simultanés de la Calabre et de la Sicile, immédiatement avant les grandes éruptions de l'Etna et la coïncidence de ces éruptions avec celles de *Stromboli*, ne permettent guère de douter qu'il n'existe des communications souterraines et sous-marines, entre la Sicile, la Calabre, les îles de *Lipari* et très-probablement le Vésuve; peut-être même ces communications s'étendent-elles beaucoup plus loin.

La plus grande partie de la côte au sud-est

de l'Etna se compose de laves qui, à des époques antérieures à l'histoire, ont coulé de ses flancs. Il n'y a que deux de ces éruptions dont les dates soient connues : savoir, celle de la quatre-vingt-seizième olympiade dont la lave forme le promontoire d'Aci, puis une autre subséquente. *Recupero* estime que la quantité de matières volcaniques sorties de l'Etna, lors de l'éruption de 1669, certainement l'une des plus mémorables, formait une masse de onze milliards sept cent cinquante millions pieds cubes, masse qui suffirait pour bâtir vingt villes comme Paris. Mais, au lieu de servir à construire, cette même éruption de 1669, renversa les habitations de vingt-sept mille individus.

La contrée qui s'étend vers le cap *Pachino*, au sud de l'Etna, sur une longueur de cent milles, présente souvent, à de grandes profondeurs, des couches de roche calcaire à coquilles, alternant avec ce que l'abbé Ferrara appelle de la lave antique; et les lieux bas offrent, en outre, de grands dépôts marins et argileux qui, autant qu'il est possible de s'en assurer, forment la base de l'Etna (1). Le savant abbé infère de ces faits que cette lave antique est de formation sous-marine, tandis que la masse superposée de la

(1) Dolomieu parle de laves et d'autres productions volcaniques trouvées, à plus de cinq cents pieds de profondeur, sous des couches verticales de roches calcaires et coquillères.

montagne s'est élevée postérieurement, à l'époque où la Sicile est sortie de la mer; mais cette lave antique, visible en beaucoup d'endroits, et particulièrement à *la Motta*, très-près de l'Etna, n'est, dans le fait, que du basalte, substance qui, bien que ressemblant à la lave, et ayant été, ainsi qu'elle, liquéfiée par le feu, en diffère pourtant trop, surtout par son abondance, pour avoir une même origine, et pour être de la même formation.

Quoiqu'il soit situé à-peu-près dans la direction de la grande chaîne des Apennins, l'Etna est isolé: il offre l'aspect d'un cône tronqué, d'environ quatre-vingt-dix milles de circonférence, à sa base, et de dix milles au sommet (1) où se trouve une espèce d'esplanade à l'entour du cône que forme le cratère. Pendant les grandes éruptions, ce cratère occupe toute l'étendue de l'esplanade, tandis qu'en d'autres temps, il ne présente qu'une ouverture à y mettre la tête, ainsi que je l'ai entendu dire ici. C'est la soupape de sûreté de cette prodigieuse chaudière, qui ne peut être entièrement bouchée sans de terribles conséquences.

Lorsque le volcan est en pleine activité, il est sans doute impossible d'arriver assez près pour

(1) Dix mille deux cents pieds de hauteur, ou environ deux milles, et trente milles de diamètre à la base, donnent aux flancs de l'Etna une pente fort douce, quoiqu'elle ne le paraisse pas.

observer l'état du cratère et de ses alentours; mais comme, après l'éruption, on trouve que tout a un autre aspect, et que le cône en particulier a souvent changé de place et de forme, on ne saurait douter que ce cône et toute l'esplanade ne soient, dans ces occasions, engloutis et formés de nouveau. En effet, dès que l'activité du feu commence à se rallentir, la lave, au lieu de déborder en bouillonnant, s'enfle, sans dépasser l'orifice du cratère, et alors, se durcissant par le contact de l'air, forme une surface unie, ou nouvelle esplanade semblable à celle qui existait auparavant. Un nouveau cône s'élève pareillement bientôt autour de la bouche, comparativement très-petite, du volcan, qui continue à rejeter des cendres et des pierres, et à former un talus, incliné extérieurement et intérieurement à l'angle, de 45°; les deux pentes opposées forment entre elles un angle droit, ou à-peu-près. La hauteur actuelle du cône est de mille trois cent vingt pieds; il a deux mille huit cents pieds de diamètre à sa base; mais seulement six cent cinquante de profondeur intérieurement, et le fond de l'entonnoir n'a pas plus de soixante-dix pieds de large. A chaque grande éruption, ce cône qui, dans la plus grande partie de l'Europe, passerait pour une montagne de taille fort raisonnable, s'abîme de nouveau dans le gouffre dont il est sorti.

Si l'on prend la moyenne d'un grand nombre

d'observations barométriques, faites en même temps, au bord de la mer et au sommet de l'Etna, l'on trouve une différence de neuf pouces et quart (mesure de France), dans la hauteur comparée du mercure; ce qui donne un peu plus de dix mille pieds, pour la hauteur de la montagne. La différence de température, entre la base et le sommet, est de 18°de Réaumur. Quoique le sommet soit de quinze ou seize cents pieds au-dessus de la ligne des neiges perpétuelles sous cette latitude (37° 51′), on n'y trouve cependant de neige, en été, que dans quelques endroits abrités, et surtout dans le cratère lui-même, où elle se conserve à-peu-près toute l'année. C'est de cette glacière naturelle que toute la contrée environnante s'approvisionne de ce qui est regardé ici comme un des objets de première nécessité de la vie. La masse entière de l'Etna, autant qu'on a pu s'en assurer, consiste en laves et en cendres amoncelées; leur analyse peut seule jeter quelque jour sur la nature des substances soumises à l'action des feux souterrains, et cette opération a souvent été faite : le silice et l'alumine y dominent.

Messine, qui a si souvent et si cruellement souffert par l'effet des tremblements de terre, et qui fut complètement renversée en 1783, doit à cette catastrophe l'avantage d'être bâtie à neuf, et sur un plan régulier. Un beau quai, de plus d'un mille en longueur, s'étend le long du port

de mer le plus propre et le moins vulgaire qu'il y ait au monde, ayant tout juste assez de commerce pour l'effet pittoresque, si ce n'est pour la richesse du pays. Nous vîmes, en nous promenant, des matelots dansant, au son de la cornemuse, avec leurs belles; mais nous n'entendîmes entre eux ni disputes ni paroles ignobles. La peste de 1743 emporta soixante à soixante-dix mille des habitants de Messine, qui sont actuellement réduits à ce dernier nombre.

Un promontoire de rochers et de sable, qui s'avance en demi-cercle, forme une rade profonde et spacieuse, tranquille même, en dépit de Carybde et de Scylla; les maisons qui bordent ce beau quai, ont l'air d'édifices rasés à la hauteur du premier étage, au-dessus duquel paraissent des bases de colonnes et de pilastres tronqués. J'ignore si les étages supérieurs furent renversés par les tremblements de terre, ou démolis par précaution; le pavé est partout formé de grands morceaux de lave. On m'a montré des fragments de charbon de terre que les torrents déposent dans le voisinage; les femmes de soldats, lors de l'occupation anglaise, en ramassaient pour faire bouillir la marmite, mais ce fossile ne brûle que difficilement.

Un habitant de Messine, à qui nous étions recommandés, nous mena à l'Opéra, dans sa loge, le lendemain de notre arrivée : on donnait *Paolo*

e Virginia, musique de *Guglielmi*, pièce fort goûtée que l'on jouait tous les soirs. Ne pouvant, par suite du bruit qu'on faisait dans la salle, parvenir à entendre la musique, je trouvai cet opéra fort ennuyeux; mais comme, pendant la représentation, mes amis avaient dormi un bon somme, ils en jugèrent autrement. Les loges décorées avec goût étaient garnies de beau monde qui ne dormait pas, mais paraissait occupé de toute autre chose que de l'opéra; les femmes semblaient pour la plupart agréables, quoique mises avec toute l'exagération de la mode, c'est-à-dire, coiffées d'immenses chapeaux. Rien n'annonçait, dans les fréquentes allées et venues d'une loge à l'autre, un commerce de galanterie, et si les gens que l'on voyait là étaient des amans, au moins à leur air tranquille et à leurs regards domptés, les eût-on pris pour maris et femmes. Les habitans de Messine avec lesquels nous avons eu l'occasion de nous entretenir, ne nous ont pas paru avoir une opinion très-favorable de leur ville, qui semble en arrière de Catane et de Palerme. L'éducation des jeunes gens y est plus négligée, et très-peu d'individus des classes inférieures savent lire; la noblesse, en général, ne vit pas à Messine : enfin cette ville n'est, ni savante, ni riche, ni, à ce qu'il nous a semblé, fort hospitalière. Ici, comme partout en Sicile, nous avons entendu les plaintes

les plus graves contre les tribunaux; l'avocat de celle des parties qui paye le mieux, dicte aux juges leur arrêt; mais au moins ne se fait-il pas attendre. La cause est plaidée pour la forme, et il arrive fréquemment que les juges, après quelques mots, interrompent l'avocat, et, se déclarant suffisamment informés, prononcent ainsi qu'il a été convenu d'avance. Il peut y avoir quelque exagération dans tout ceci; mais tel est le langage des Siciliens eux-mêmes, et il s'y trouve sans doute un grand fond de vérité.

Le jeudi 20 était une grande fête, celle du *corpus Domini*, et les habitants en ont été occupés du matin jusqu'au soir; cette journée cependant s'est annoncée par un événement tragique. Les détenus de la prison commune, aussi nombreux qu'à Palerme, à ce qu'il semble, s'étant querellés en jouant aux cartes, on fit venir la force armée pour mettre le holà; et, dans le but sans doute de rétablir la paix, les soldats ont fait feu et tué ou blessé un certain nombre de ces malheureux. Parmi les blessés, se trouve un individu détenu pour meurtre depuis plusieurs années, mais qui, ayant des protections, n'avait point encore été mis en jugement. Cet homme, depuis son arrestation, avait commis un second meurtre dans la prison même, sans qu'on s'en fût autrement inquiété. Mais, pour cette fois-ci, s'il survit à ses blessures, il sera

indubitablement condamné à mort, non pour les meurtres qu'il a commis, mais en effet à cause du scandale donné dans un jour comme celui-ci. Il ne me paraît pas que l'on s'étonne beaucoup ici de voir retenir de la sorte en prison les gens, pendant plusieurs années sans forme de procès, et de ce qu'ils sont ainsi fusillés au hasard pour leur bien ; je n'ai pas entendu désapprouver de semblables mesures. Il y a eu grand'messe ce matin, et le canon n'a cessé de ronfler tout le jour. Vers le soir, la procession est sortie de la cathédrale ; d'abord les diverses confréries de *penitenti* dans leurs costumes particuliers, c'est-à-dire, la tête dans un sac, noir ou blanc, percé de deux trous sous les yeux, descendant jusqu'aux pieds, et liés d'un cordon autour de la ceinture. Ils portaient des bannières et des torches allumées. Leur nombre était si grand, qu'il se passa près de deux heures avant que le corps de la procession descendît les degrés de l'église, qui était magnifiquement éclairée. Cependant, l'air retentissait du bruit de quelques milliers de boîtes rangées à doubles rangs sur les flancs de la procession, et dont les décharges étaient simultanées. Les nombreuses troupes sous les armes ressemblaient absolument à celles du reste de l'Europe ; elles sont, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, toutes jetées dans le même moule. Mais

il n'en est pas ainsi des carrosses de cérémonie; car bien certainement celui du sénat de Messine ne ressemble à aucun autre. J'ignore absolument ce que peut être le sénat de Messine; tout ce que je sais, c'est qu'il existe un honorable corps de ce nom, composé de dignes personnages d'un âge mûr et d'un maintien sage; je n'en ai pas compté moins d'une dizaine arrangés dans une lourde voiture vitrée tout à l'entour, comme une serre chaude, et tout ce qui n'était pas verre était or. Cette machine, montée sur quatre roues fort basses et massives, était traînée par quatre mules, dont les deux premières étaient attelées à une immense distance des autres, sans doute afin de mettre celles-ci à l'abri des ruades. Le *corpus Domini*, ou la relique vénérable quelconque, que l'on portait en procession, sortit enfin de son sanctuaire au milieu des décharges redoublées de l'artillerie; elle était couverte d'un dais de couleur blanche porté par des nobles du pays, et, à sa vue, tout le peuple s'est prosterné; mais les étrangers, qui se contentaient d'ôter leur chapeau, ne furent point molestés. Nous retournâmes à notre hôtel, devant lequel la procession devait passer, et nous y arrivâmes assez à temps pour la voir défiler sous nos fenêtres. L'obscurité croissante ajoutait beaucoup à son effet, certainement très-imposant; mais, comme disait l'homme le plus cé-

lèbre de notre temps, *le ridicule est toujours voisin du sublime*. Chaque porteur de cierge, c'est-à-dire, chacun des individus composant la procession, avait à ses côtés un petit polisson pourvu d'une espèce de lèchefrite destinée à recueillir la cire qui dégouttait du cierge allumé, le grave personnage ayant soin pour cela de tenir son cierge penché du bon côté; c'était l'idée dominante de toute la procession du *corpus Domini*. Une garde nombreuse fermait le cortége, et sa musique, comme la plupart des musiques militaires d'à présent, était plus bruyante qu'harmonieuse. Nous remarquâmes que les boutiques, généralement ouvertes le dimanche, étaient fermées à l'occasion de cette fête. Le samedi suivant, nous eûmes encore des processions, qui se firent au bruit du canon, de la mousqueterie et des boîtes; car, comme en France, tout finit ou finissait autrefois par des chansons, et en Angleterre par un dîner, ici et en Italie, c'est en brûlant de la poudre, mais sous la forme d'innocents pétards et seulement pour badiner. On me montra un jeune moine (jacobin blanc) qui maniait l'encensoir avec un zèle remarquable : c'était le ci-devant prince P..., et, à quelques pas de là, on voyait le palais qu'il avait abandonné à son frère cadet, avec toute sa fortune et son titre, pour embrasser la profession religieuse. Quelque peu que j'approu-

vasse la vie monastique et le culte dont les cérémonies étaient sous nos yeux, je ne pouvais m'empêcher de contempler avec respect ce jeune enthousiaste et de me sentir prévenu en sa faveur. « La crânerie, ai-je entendu dire à un « grand général, est une qualité si précieuse, « qu'il ne faut jamais la décourager, même dans « ses excès, ni punir sévèrement les fautes « qu'elle fait commettre ». Au milieu de cet égoïsme universel d'un monde calculateur, la crânerie religieuse de ce jeune prince-moine a également son beau côté, et un peu d'absurdité ne saurait entièrement effacer l'honneur d'un grand sacrifice. D'ailleurs cela fait du bien de rencontrer dans la vie l'enthousiasme pour quelque cause que ce soit, et le dévoûment où il n'y a rien à gagner. Le personnage qui me racontait cette anecdote avait sur ses lèvres un rire malin, et l'ironie brillait dans ses yeux. C'est un de ceux qui pensent qu'une révolution en Sicile serait juste et patriotique, qu'elle est indispensable, que c'est un devoir sacré que de la faire. Mais il n'ose, à cause du risque qu'il y aurait pour lui-même ; or, il me semble que ce patriote timide prête décidément plus au ridicule que le prince-moine, dupe d'un zèle erroné, mais qui, au moins, a le courage *de faire ce que doit, advienne que pourra.*

Sa majesté sicilienne a une statue en bronze

élevée en son honneur au milieu de la place qui est vis-à-vis nos fenêtres; ses traits ont une assez grande ressemblance avec ceux de Washington. Voici la teneur d'une inscription gravée sur le piédestal : *Ferdinando IV Siciliarum regi potentissimo, pio, felici, augusto, ex unanimi omnium sententiâ Messinæ restituto*, 1792. A la lecture de l'inscription et à l'idée de cette ressemblance que je trouvais entre ce roi et le héros américain, je vis ma nouvelle connaissance sourire encore; et cette fois, nous fûmes tout-à-fait d'accord.

Le gouvernement de la Sicile, je dois le dire, semble réunir à lui seul tous les défauts dont les institutions politiques sont susceptibles, tant en théorie qu'en pratique ; c'est des abus le parfait modèle : nous y voyons un système de lois tout-à-fait barbare, à l'application desquelles préside la corruption la plus déhontée ; de forts impôts sont répartis d'une manière inégale, et perçus arbitrairement. Les terres y sont possédées à titre inaliénable, de telle façon qu'elles restent concentrées en un petit nombre de mains ; les baux, ceux au moins des biens d'église, ne sont obligatoires que pour le fermier. Faute de routes, les produits ne peuvent être transportés d'un lieu à un autre, d'où il résulte que la disette et l'engorgement des subsistances peuvent exister simultanément sur divers points de l'île;

le cas n'est pas rare, sans qu'il y ait possibilité d'y remédier à temps et d'une manière efficace (1). Le blé est le principal des produits du pays, mais on n'en permet l'exportation qu'autant que le gouvernement juge la récolte plus que suffisante pour la consommation intérieure; le privilége exclusif d'exportation est alors accordé pour une certaine quantité à un ou plusieurs individus favorisés (2) qui, dans le fait, règlent les prix, de sorte que ce sont eux et non les cultivateurs qui en recueillent tout l'avantage; d'où il résulte que les récoltes, abondantes ou non, n'offrant aucune chance de gain aux fermiers, le découragement qui en résulte fait que souvent le blé est rare dans un pays qui fut autrefois le grenier de Rome, bien que sa population fût alors quatre fois plus grande qu'elle n'est à présent. Le système de réglements vexatoires est porté à un tel point, que personne

(1) Le roi a fait une fois le tour de l'île, accompagné du prince héréditaire, et non-seulement il a pu voir le mauvais état ou le manque total des routes, mais il éprouva un accident qui parut être une occasion favorable pour renouveler les demandes souvent faites à ce sujet. Les requêtes arrivèrent de toutes parts; mais le roi, revenu chez lui sain et sauf, répondit qu'ayant lui-même accompli cette tournée, les autres pouvaient bien en faire autant.

(2) La feue reine faisait un grand commerce de grains pour son propre compte.

ne peut, sans permission spéciale, porter, pour son usage, de la ville à la campagne, ou de la campagne à la ville, un pain ou de la viande. Les lois fiscales sont ailleurs passablement vexatoires, mais au moins elles atteignent leur but, tandis qu'ici elles pèsent gratuitement sur le peuple; car, en définitive, il n'arrive au trésor que peu de chose ou même rien de ces faibles sources de revenu, taries en chemin par des malversations de toute espèce.

La conquête des Normands, dans le onzième siècle, soumit la Sicile au régime féodal; et ici, comme partout ailleurs en Europe, les mêmes circonstances placèrent la propriété entre les mains des vainqueurs; mais le clergé, en possession de cette prépondérance morale qu'assure la supériorité des lumières et des mœurs, armé en outre des espérances et des terreurs de la religion, partagea avec les Normands à portion égale. Dans cette division, la grande masse du peuple conquis se trouva totalement oubliée. Cependant, lorsqu'avec le temps les villes furent devenues puissantes, il fallut bien s'entendre avec elles pour régler certains points importants, tels surtout que la levée des impôts. En conséquence, cinquante villes environ, désignées sous le nom de *domaniales*, par la raison qu'elles avaient été fondées sur les domaines royaux, envoyèrent au parlement de Sicile des

députés librement élus, qui constituèrent la troisième branche, ou plutôt le troisième bras (*braccio*) de cette assemblée; ils s'y trouvèrent, comme on peut le croire, accablés par la majorité que formaient la noblesse et le clergé.

Lorsque, dans le treizième siècle, les Siciliens eurent, au moyen de l'expédient sommaire des Vêpres Siciliennes, brisé le joug imposé par d'insolents étrangers, leur parlement devint, sous Pierre d'Aragon et ses successeurs, une institution plus régulière, et se composa alors de trois chambres délibérant séparément. Chacun des barons avait, dans le sien, autant de votes qu'il possédait sur ses terres de bourgs de quarante feux. Les dignitaires ecclésiastiques formaient la seconde chambre, et enfin les délégués des villes et des bourgs, élus par les municipalités, composaient la troisième, dont le consentement était rigoureusement nécessaire pour toute loi concernant les impôts. Pendant un certain temps, ce parlement s'assemblait chaque année, puis tous les quatre ans; mais, dans l'intervalle des sessions, l'autorité législative était exercée par un comité composé de douze membres, dont les fonctions étaient en quelque sorte de surveiller le gouvernement. Les actes du parlement avaient besoin de l'adhésion du roi, pour acquérir force de loi.

Le principal grief de la Sicile a toujours été de se voir possédée par un gouvernement étranger, à titre de colonie; cependant, lorsqu'en 1807, ce pouvoir étranger, dépossédé en Italie par les armes victorieuses de Bonaparte, vint chercher un refuge en Sicile, elle devint la métropole, mais n'y gagna rien; car ce gouvernement fugitif essaya bientôt d'y établir, comme à Naples, le pouvoir absolu, de lever des impôts sans la sanction du parlement, de se saisir des propriétés communales des villes, et même de disposer de celles de l'église au moyen d'une loterie. Les contestations, qui s'élevèrent à cette occasion entre le monarque et ses sujets, en vinrent au point que cinq des grands barons furent arrêtés, et arbitrairement détenus dans une des îles voisines. En cet état de choses, le prince de Belmonte, le plus habile et le plus populaire des nobles de ce temps-là, s'étant adressé à l'ambassadeur anglais, lord Amherst, pour savoir de quel œil l'Angleterre, dont les troupes occupaient alors la Sicile, verrait une résistance ouverte faite dans le but d'obtenir le redressement des abus existants et des garanties pour l'avenir, le prince ne fut pas encouragé; mais le successeur de cet ambassadeur, lord William Bentinck, entra chaudement dans les vues du prince de Belmonte, et entreprit de persuader à la cour de Sicile que, dans la

liberté du peuple, on trouverait la force et la richesse, et qu'avec une constitution libérale fidèlement maintenue, la Sicile serait en état de braver les armes de Bonaparte, et se montrerait invincible. La liberté toutefois est un calice amer pour ceux qui toute leur vie ont administré le despotisme. Lord William Bentinck trouva donc la cour inaccessible à la persuasion, et perdit bientôt toute son influence, surtout auprès de la reine. Cette princesse altière, aveuglée par ses préjugés, et d'ailleurs offensée par les formes peu conciliantes et même peu respectueuses du négociateur, aima mieux se jeter entre les bras de ceux qui l'avaient chassée de Naples et avaient fait mourir la reine de France, sa sœur, sur l'échafaud (1). Elle préféra ce parti à un arrangement, en vertu duquel le pouvoir royal eût gagné en force ce qu'il aurait perdu en étendue, et aurait été consolidé et augmenté par les limites mêmes qu'il se serait données.

(1) On croit qu'un agent affidé de la reine eut, dans le phare de Messine, une entrevue secrète avec un officier de Murat, et qu'elle écrivit à Bonaparte une lettre qui fut interceptée; mais la reine a toujours défié ses ennemis de produire cette lettre qui, dans le fait, n'a jamais été rendue publique. L'intimité qui a existé entre cette princesse et une femme trop connue (lady Hamilton) ne donne pas une opinion favorable de son caractère moral, et fait preuve de mauvais goût, tout au moins, dans le choix des personnes à qui elle accordait sa confiance et son amitié.

La reine enfin consentit à se retirer; et le roi, abdiquant temporairement, remit le pouvoir entre les mains de son fils, le prince héréditaire, qu'il fit son vicaire général en Sicile, son *alter ego*. Ce fut en cette qualité que le prince accepta la constitution de 1812, imitée en grande partie de celle d'Angleterre, et composée d'éléments qui ne manquaient pas d'analogie, savoir : une noblesse féodale s'unissant avec les communes contre les empiétements arbitraires de la puissance royale. Lorsque la noblesse accepta la nouvelle constitution, elle parut avoir renoncé de bonne foi à tous ceux de ses anciens droits qui étaient incompatibles avec le nouvel ordre de choses. Les fidéicommis (substitutions sur la tête de l'aîné) furent conservés comme nécessaires à l'influence héréditaire des grandes familles, sans laquelle une monarchie limitée ne tarde guère à devenir absolue. Quelques personnes ici soutiennent que le maintien des *fidéicommis* fut fatal à la constitution de 1812; c'était l'opinion de l'astronome Piazzi, que j'ai connu à Naples, et de ses amis; car les ultrà-patriotes ne savent voir la liberté que dans l'égalité de rang et de fortune, et se passeraient plutôt de l'égalité devant la loi que de celle-là. C'est ce sentiment, devenu une passion politique de la dernière violence, qui amena en France les excès de la révolution d'abord, et

par suite le despotisme militaire, comme il arrivera toujours avec les mêmes données. L'erreur vient de ce qu'on veut chercher des droits abstraits en politique et remonter au principe des choses, au lieu de prendre les choses comme elles sont, et d'en tirer le meilleur parti possible, sans vouloir tout refaire. Qu'importent les droits et les principes lorsque, après tout, c'est la force et l'habileté qui décident de leur application? Il en faut toujours venir à faire la part des forts et des habiles, et à la leur maintenir de bonne foi, au lieu de se gendarmer inutilement contre les distinctions de fait. Les constitutions sont des traités de paix entre ennemis, plutôt que des traités de métaphysique ou de morale. La seule chose à demander, c'est que le rang des forts, le rang aristocratique, soit toujours ouvert aux forts qui naîtront dans la suite parmi les faibles; car autrement on aurait le gouvernement de Venise et de bien d'autres prétendues républiques grosses de talents, qui, ne pouvant venir au monde naturellement, déchirent le sein de leur mère. Les peuples qui ne veulent pas d'une aristocratie composée de la naissance, des richesses et des talents, finissent par en avoir une des talents tout seuls qui est la plus dangereuse de toutes.

La nouvelle constitution de Sicile n'eut pas

d'abord des résultats très-satisfaisants. Les trois premières sessions parlementaires et les seules qui eurent lieu, présentèrent un lamentable spectacle d'ignorance, d'égoïsme et de corruption; mais il aurait fallu attendre pour en juger que plusieurs générations eussent été élevées sous son influence. Les paysans, qui forment presque la totalité de la population, quoique frappés des abus existants, pouvaient à peine être amenés à comprendre comment les formes d'un gouvernement constitutionnel seraient capables d'y remédier : *padrone, sempre padrone*, avaient-ils coutume de dire.

Nous n'avons pas encore acquis assez d'expérience sur le résultat des gouvernements représentatifs à la longue, pour nous en former une opinion décidée; mais nous avons pourtant des données suffisantes pour encourager l'espoir consolant qu'au lieu de se corrompre avec le temps comme les autres, ils se perfectionnent et tendent toujours à devenir meilleurs. Si l'on tourne ses regards vers l'Angleterre, où la première expérience en a été faite, je crois qu'on y reconnaîtra plus d'esprit public et de désintéressement, certainement plus de lumières, dans la composition actuelle de son parlement et même de son administration, qu'à aucune autre période de son histoire. Que les motifs qui déterminent l'adoption de telle ou telle mesure

parlementaire y soient toujours purs, toujours tels qu'ils puissent être avoués, je suis loin de le croire; mais cette corruption déhontée, qui tend presque la main pour recevoir son salaire, n'existe plus. Ne serait-ce pas simplement que la publicité, qui fait justice de tous les vices et de tous les abus, comme elle rectifie toutes les erreurs à la longue, est l'essence de ce gouvernement; tandis que le secret est celui de tous les autres gouvernements?

Nous avons vu qu'en Sicile, les bases nécessaires pour fonder une monarchie tempérée étaient bonnes en elles-mêmes, et avec le temps on en eût acquis la preuve. Malheureusement ceux qui, effrayés des succès de Bonaparte, avaient encouragé les efforts du patriotisme sicilien pour s'en faire un allié, retirèrent leur protection aussitôt que Bonaparte eut cessé d'être à craindre. On ne peut douter que lord William Bentinck n'eût été autorisé par son gouvernement dans ce qu'il fit; cependant, la guerre une fois terminée, le parti national se vit tout-à-coup abandonné au ressentiment de la cour et du parti napolitain, sans qu'une seule tentative fût faite par lord Castelreagh au congrès de Vienne pour acquitter l'espèce d'engagement pris antérieurement d'appuyer leurs efforts. L'héritier même du trône de la Grande-Bretagne, qui avait écrit au prince de Belmonte pour l'encourager, changea

d'avis avec les circonstances (1). Les Anglais, il faut le dire, n'ont laissé ici aucune trace honorable d'une puissance presque égale à la souveraineté. Après avoir protégé l'établissement d'une constitution libérale, ils ne lui conservèrent leur appui que justement aussi long-temps que cela convenait à leurs vues; ils n'employèrent jamais leur influence à la réforme d'anciens abus ; les routes, les prisons, les hôpitaux, l'administration à-la-fois barbare et corrompue de la justice, tout enfin resta tel qu'ils l'avaient trouvé. Ils sauvèrent l'île de l'invasion française, de la violence et du pillage qui en avaient été la suite à Naples et dans la Calabre ; ils maintinrent la plus exacte discipline, payant généreusement tout ce dont ils avaient besoin ; mais il ne s'établit entre eux et les gens du pays aucun rapport favorable à ces derniers. Soit qu'ils prissent la cause des réformateurs ou de leurs adversaires, il fallait que tout allât à leur gré. Ils se mêlaient de tout, faisaient hautement la loi à tout le monde, et ne prenaient pas la peine de cacher le sentiment de leur supériorité en toutes choses. Enfin, ils lassèrent la patience des Siciliens, qui les virent partir avec plaisir, mais qui cependant les regrettent, parce que leur présence les affranchissait du joug détesté des Napolitains.

(1) Je n'ai point vu la lettre, mais je crois pouvoir assurer qu'elle existe.

En vertu de la nouvelle constitution, la Sicile était devenue un état indépendant, et dans le cas où le roi retournerait un jour à Naples, la couronne devait passer à son fils; mais le congrès de Vienne décida que le royaume de Sicile appartiendrait de nouveau au roi de Naples, et que les deux pays réunis porteraient le nom de *Royaume des Deux-Siciles*, voulant par ce tour d'adresse politique empêcher que la Sicile conservât une constitution séparée. L'on nomma à cette occasion une commission destinée à revoir la constitution de 1812 et à l'adapter aux deux royaumes réunis; mais cette commission ne fit rien et ne devait rien faire. Cependant la noblesse sicilienne, qui avait renoncé en faveur de la constitution à ses antiques priviléges, aux droits féodaux et aux anciens parlements, se trouva perdre avec la constitution tout ce qu'elle avait sacrifié pour elle, et le pays n'offre plus à présent qu'une sorte de *table rase* de despotisme, comme à Naples. Il ne s'est pas passé un seul jour, depuis que nous avons abordé en Sicile, sans que nous n'ayons entendu quelqu'un déplorer la chute de Bonaparte et la retraite des Anglais, par cette seule raison que l'existence du premier et la présence des autres, maintenaient la constitution et séparaient Naples et la Sicile, l'antipathie la plus invétérée existant entre les deux pays. Si quelque chose avait pu me porter

à douter de la réalité de ces abus, dont je n'avais que trop de preuves, c'eût été, je dois le dire, l'universalité des plaintes qui se font entendre partout en Sicile et dans toutes les classes de la société; personne n'y fait un secret de son mécontentement. En effet, j'ai toujours trouvé que le meilleur gouvernement est celui contre lequel on crie le plus fort sur les lieux mêmes, et il suffit de citer l'Angleterre et les Etats-Unis de l'Amérique du nord; car cela prouve que l'on a l'œil sur ceux qui dirigent les affaires, et qu'on peut impunément censurer leurs mesures. Mais le correctif n'a pas encore eu le temps de produire ici son effet. La population de l'île, réduite à un quart de ce qu'elle était anciennement, est pourtant du double plus considérable qu'elle ne l'était il y a cinquante ans(1); ce qui me semble faire croire que l'état des choses, tout mauvais qu'il est à présent, était encore pire à cette époque; opinion qui, comme je l'ai dit plus haut, me paraît rendue plus probable encore par l'universalité des plaintes des habitants.

On a si souvent dit que les hommes appelés à gouverner les nations ont le même intérêt matériel à leur bien-être que le berger à celui de

(1) On trouve un million cent vingt-trois mille cent soixante-trois habitants pour l'année 1770; en 1798, un million six cent dix-neuf mille trois cent cinq, et aujourd'hui, environ un million huit cent mille.

son troupeau, qu'il n'y a pas moyen de répéter une vérité si rebattue; mais peut-être serait-il encore permis de la reproduire sous une autre forme, et d'exprimer son étonnement de ce que les gouvernements persistent à vexer ceux qu'ils voudraient à tout prix faire tenir tranquilles, à les appauvrir, lorsqu'ils voudraient en tirer un gros revenu, à leur tout refuser, afin de ne les pas accoutumer à demander. En admettant que les formes représentatives sont de leur nature incommodes au gouvernement, ce serait, à ce qu'il semble, raison de plus pour qu'il fît de lui-même toutes les réformes d'abus, toutes les améliorations sans conséquence que cette forme représentative est destinée à assurer, et rendît ainsi le remède superflu, en évitant la maladie. On ne découvre pas *à priori* pourquoi un pays serait moins soumis et pourquoi les impôts y seraient plus mal payés, si la justice y était promptement et impartialement rendue, entre particuliers au moins; si le commerce n'y était pas entravé, si les routes étaient passables, les communications faciles, et les terres affermées à des conditions rassurantes pour le cultivateur; et cependant nous voyons les dépositaires du pouvoir peu disposés à accorder au peuple de pareils avantages: ils s'attachent aux abus comme à leurs alliés naturels, et semblent les regarder comme leur ancre de salut dans la tempête.

L'agriculture de la Sicile a, dit-on, bien dégénéré, depuis le temps où cette île alimentait l'énorme population de Rome; mais en réalité, elle n'a fait que demeurer ce qu'elle était alors, c'est-à-dire, mauvaise, aucun des perfectionnements modernes n'y ayant pénétré. Il serait plus exact de dire que le gouvernement a dégénéré, étant encore plus mauvais que du temps des Romains. La Sicile pourrait encore nourrir cinq fois le nombre de ses habitants, si l'on voulait bien seulement les laisser à eux-mêmes, et que leur industrie ne fût pas entravée par des réglements absurdes, les ressources naturelles du sol triomphant d'un système de culture vicieux. Les prairies artificielles sont inconnues en Sicile; les pommes de terre, les raves, les bettes-raves et les autres racines-fourrages, le sont également. L'on fait porter à la terre des grains et toujours des grains, c'est-à-dire, du froment et de l'orge, avec une ou deux années de jachère morte entre les récoltes. Pendant ce temps, la terre se couvre de mauvaises herbes qu'on laisse mûrir et répandre leurs semences, hormis les cas où, au lieu de jachère, l'on sème des pois et des haricots, mais surtout de grosses fèves siciliennes; et en ce cas seulement on fume. Ce sol, mal nettoyé, presque jamais fumé, donne six à huit pour un; dans quelques parties du pays il donne seize, l'on dit même jusqu'à trente-

deux pour un(1)! Le même mot sert ici à désigner la mesure de terre labourable et la mesure de grain (*salma*), parce que cette dernière est la quantité nécessaire pour ensemencer la première.

La *salma* de terre est égale à environ quatre arpents, et vaut 2,000 francs, autant qu'il est possible de dire le prix d'une chose qui se vend rarement. La *salma* de grains pèse six cent quarante livres, poids de douze onces, et se vend en moyenne 12 francs de France dans l'intérieur du pays, et souvent le double, rendue à un port de mer. Les terres sont affermées par grandes divisions à des compagnies de fermiers ou, pour mieux dire, de bergers, dont quelques-uns possèdent jusqu'à dix ou douze mille moutons. Les divers troupeaux pâturent ensemble, et une fois l'an on en fait le dénombrement de la manière suivante : on prend une table partagée en autant de compartiments qu'il y a de copropriétaires, et à mesure que les moutons passent par un étroit passage, l'on jette une petite pierre dans le compartiment du propriétaire à qui l'animal appartient; la couleur de la pierre désigne le sexe et l'âge, et indique si les brebis sont pleines ou non. Le résultat de l'opération est enregistré

(1) On n'emploie jamais le fumier de bêtes à cornes, celui de mouton étant seul estimé. Près de la mer j'ai entendu dire qu'on recueillait les plantes marines jetées sur le rivage, pour servir d'engrais.

dans le grand livre de la société, où chacun des propriétaires a son compte ouvert; les profits et les pertes sont divisés dans la proportion du nombre de bêtes de chacun d'eux. Les frais principaux sont le fermage et les gages des bergers qui sont tous copropriétaires. Le revenu provient, 1° du lait (l'on trait les brebis deux fois par jour), dont on fait du fromage; 2° du petit lait, qui donne une seconde sorte de fromage et des *recuites;* 3° de la laine, qui est très-inférieure et fait un drap grossier consommé dans le pays; 4° du sous-fermage des meilleures terres à de petits fermiers dont l'agriculture vient d'être décrite. Les gages des bergers sont de deux et demi à cinq louis par an, avec leur nourriture qui n'est autre chose que du pain et de l'eau. Ils passent le jour en plein champ avec leurs troupeaux, et dorment dans de petites cahutes de paille : ce sont de bonnes gens, en qui l'on peut se fier. Près des villes et sur le penchant des collines dont elles occupent le sommet, on voit des vignobles bien cultivés, mais dont cependant le vin, en général mal fait, ne se garde pas. Celui de *Milazzo*, de *Syracuse*, d'*Avola*, de *Vittoria*, va en Italie; le vin de *Marsalla* est le seul qui s'exporte dans toutes les parties du monde, et, ce qu'il y a de remarquable, il est préparé par des Anglais (MM. Woodhouse et compagnie). Le chanvre croît fort bien en Sicile, et tant que les Anglais

y ont été, leurs vaisseaux en étaient abondamment pourvus; mais l'exportation n'en étant plus permise, on devine aisément pourquoi il y en a si peu actuellement. Le principal produit du pays est le blé, que l'on reçoit sans frais dans certains magasins publics (*caricatori*), pourvu qu'il soit de bonne qualité, *mercantabili e recettibili*, et qu'on le dépose aussitôt après la moisson, ou dans le courant du mois d'août. Ce qu'il gagne en volume à dater de cette époque (à-peu-près cinq pour cent en moyenne) couvre tous les frais d'emmagasinage. Le reçu du *caricatore*, ou garde-magasin, étant une valeur transférable, devient l'objet d'une sorte d'agiotage à la bourse de Palerme, ainsi que de Messine et de Catane, où l'on joue à la hausse ou à la baisse présumée du prix des grains. Ces magasins publics sont, dans quelques parties de l'île, taillés dans la roche calcaire, comme de vastes cavernes, ou bien creusés en terre dans la forme d'une bouteille, bien murés et à l'épreuve de l'eau. Ces derniers magasins contiennent environ deux cents salma de blé (mille deux cent quatre-vingts quintaux, poids de douze onces). L'orifice de la bouteille est hermétiquement bouché au moyen d'une pierre scellée avec du plâtre. A l'aide de ce procédé, le blé se conserve pendant un temps indéfini; au moins l'a-t-on trouvé parfaitement sain, après l'intervalle d'un siècle.

L'olivier devient plus grand en Sicile que sur le continent de l'Italie, et son âge se compte par siècles. Je tiens de M. le baron F.... que ses ancêtres ayant acheté, l'an 1610, une terre au midi de la Sicile, près de *Terra Nuova*, l'acte désigne certains vieux oliviers, qui sont encore debout et en plein rapport, sans que les deux siècles et plus, qui se sont écoulés, aient fait sur eux une impression sensible. Les paysans ont pour cet arbre une sorte de respect, et ne peuvent souffrir qu'on le détruise; mais ils n'en prennent cependant aucun soin, et l'huile qu'ils en retirent n'est bonne, si l'on en excepte celle de Palerme et de Termini, que pour la fabrication du savon. Le bois est tellement rare en Sicile, que l'on trouve des gens qui entreprennent de détacher l'amande de sa capsule pour cette capsule seulement. L'amande est un des principaux produits du pays. Le pistachier y est cultivé en abondance, et, dans les plantations, l'on greffe un individu mâle sur chaque dixième arbre du verger (tous de l'autre sexe), ce qui suffit pour féconder le verger entier.

Les fèves sont ici d'une grosseur extraordinaire; je n'en ai vu nulle part de semblables: elles remplacent la pomme de terre et donnent une récolte sûre et abondante, qui nourrit les hommes et les animaux. On les exporte pour l'Espagne et le Portugal, et leur culture, qui

remplace les jachères, est sous ce point de vue d'un grand avantage.

Le miel de Sicile est fort estimé, et, attendu la grande quantité de cire consommée dans les églises, le produit des ruches forme un bon article de revenu pour le cultivateur. Ces ruches, en forme de carré long, et tissues avec la fibre à-la-fois forte et légère de la férule, sont enduites d'un vernis qui les rend impénétrables à la pluie. Chaque année on les transporte à dos de mulets sur les montagnes, d'où elles redescendent à l'approche de l'hiver, et ces transports ont lieu de nuit. Le miel se recueille deux fois par an, dans les mois de mai et d'août.

Le coton est cultivé avec beaucoup de soin et de profit dans les environs de *Terra Nuova* et de Catane.

Autrefois on retirait beaucoup d'alcali des cendres de la soude, mais depuis qu'on sait l'extraire en grand du sel marin, cette industrie est tombée. Tels sont les principaux produits d'un pays que la nature avait fait riche, mais que ses institutions condamnent à la pauvreté.

Le lundi soir, 25 mai, nous montâmes à bord de la felouque *la Madonna*, que nous avions louée pour nous transporter à Naples, moyennant la somme de 100 ducats (18 louis);

c'était une embarcation pontée, longue de trente-trois pieds, large de neuf, et où il y avait justement assez de place sous le pont pour nous glisser à quatre pieds et nous étendre sur nos fidèles matelas. Le soleil se couchait dans tout son éclat, derrière les montagnes de la Sicile, tandis que la lune brillait déjà au côté opposé du firmament. Une légère brise du midi enflait nos voiles, et tout semblait promettre une traversée prompte et heureuse. Une sorte de bouillonnement des eaux, qui en même temps présentaient certaines places unies comme si elles eussent été couvertes d'huile, nous annonça bientôt que nous étions entre Charybde et Scylla, deux écueils, dont l'un était devant nous sur la côte de Calabre, et l'autre, son ancien camarade Scylla, en arrière sur la côte de la Sicile. A certaines phases de la marée (car il existe des marées dans la Méditerranée), les courants opposés, venant à se rencontrer avec violence dans cet étroit canal, forment des remous ou tournoiements d'eau qui ne sont pas sans danger; mais en tout autre temps ce passage est parfaitement sûr, et nous n'aurions rien remarqué d'extraordinaire à la surface de la mer si nous n'y avions été préparés d'avance. Les poètes de l'antiquité peuvent être accusés d'avoir calomnié les talents nautiques de leurs contemporains, en décrivant les ter-

reurs que Charybde et Scylla leur inspiraient.

Le matin du jour suivant nous découvrîmes *Stromboli*, vaste cône qui s'élève du sein de la mer ; mais malheureusement pour nous son volcan ne brûlait pas. Nos marins, depuis Messine, avaient suivi la côte de Calabre pendant la nuit, et continuèrent tout le jour, au lieu de se diriger droit sur Naples ; ils n'avaient ni boussole ni carte, et tout l'équipage, composé de huit matelots et de leur patron (un vaisseau américain de trois cents tonneaux n'en a souvent pas un plus nombreux), se pressait autour de la belle carte d'Italie, par Orgiazzi, que nous avions étendue sur le pont ; ils y cherchaient avec empressement, et reconnaissaient fort bien les différents points de la côte, sans pour cela qu'il leur vînt dans l'esprit d'y arriver autrement qu'en longeant le rivage. La seconde nuit, le vent ayant tourné au nord-est, et soufflant frais, nous nous trouvâmes affalés dans une espèce de baie près de *Policastro* et forcés de jeter l'ancre pour ne pas échouer. Dans cette situation désagréable, nous vîmes nos gens tirer d'une caisse sept vieux mousquets qu'ils se mirent à nettoyer, et, après les avoir chargés, ils les disposèrent autour du mât pour s'en servir en cas d'attaque de la part des brigands calabrais ou napolitains.

Le pays sous nos yeux était composé de mon-

tagnes peu élevées, sur le sommet desquelles on voyait des groupes d'habitations entourées de murs; les vallées intermédiaires, brillantes de verdure, étaient inhabitées; quelques cimes encore couvertes de neige se faisaient remarquer derrière la première ligne de montagnes, mais nous n'aperçûmes pas un seul être vivant sur la terre, pas une embarcation sur la mer, et nous n'eûmes à nous plaindre que du vent et des vagues. Ayant remis à la voile, nous fûmes de nouveau contraints de jeter l'ancre près du cap *Lycosa*, à l'endroit même où le pilote d'Enée, Palinure, tomba à la mer et se noya; comme nous étions en vue de la baie de Salerne, nos hardis mariniers, dédaignant de suivre plus long-temps la côte, cinglèrent droit sur Naples.

Nous avions eu l'intention, et notre convention avait été faite en conséquence, d'aborder dans la baie de Salerne, afin de visiter les temples de Pestum et la ville d'Amalfi qu'ont rendue célèbre l'invention de la boussole et la découverte qui y fut faite d'un manuscrit des *Pandectes* (1); mais l'espoir séduisant d'être bien-

(1) La découverte de ce manuscrit, dans le douzième siècle, excita un grand intérêt en Europe, où l'on commençait à sortir de cette léthargie intellectuelle qui se prolongeait depuis tant de siècles. Cette découverte, dit-on, fut due aux Pisans, qui s'emparèrent de la ville; mais de vieux manuscrits ne sont pas, même de nos jours, un butin bien tentatif pour

tôt délivrés des misères de la felouque, et les instances du patron et de l'équipage, l'emportèrent chez nous sur l'amour du pittoresque et du classique. On ne saurait imaginer de spectacle plus ravissant que le point du jour sur les côtes et le promontoire de Salerne, derrière lesquels s'élevaient des montagnes couvertes de forêts dont le profil fantastique se dessinait en noir sur le fond d'or d'un ciel qu'éclairaient peu-à-peu les feux de l'orient. Le soleil, caché derrière l'horizon, ne s'annon-

des soldats dans une ville au pillage, et, en 1130, ils devaient l'être moins encore. Plus de vingt ans avant que cette prétendue découverte eût eu lieu à Amalfi, le cours de droit civil donné à Bologne, par Irnésius, n'était autre chose que les *Pandectes*, que ce savant jurisconsulte avait pu étudier à Constantinople, où il avait été. Pendant les six siècles de ténèbres qui séparèrent l'antique civilisation de la moderne, c'était la puissance intellectuelle qui était perdue, bien plutôt que les *Pandectes*. Le manuscrit trouvé à Amalfi avait, sans aucun doute, été vu plus d'une fois durant cette longue période; mais, sans y attacher aucune importance, on l'avait rejeté dans cette poussière savante où reposaient oubliés tant d'autres trésors : le temps n'était pas encore venu où ils pouvaient être appréciés. Ce temps parut enfin, et aux yeux des Italiens, qui conservaient encore un vague souvenir de la grandeur et de la civilisation des anciens Romains, leurs ancêtres, les *Pandectes* acquirent presque l'autorité des livres saints. Le clergé y trouva beaucoup de passages qui convenaient à ses vues, et les souverains de l'Europe moderne, enchaînés par les institutions féodales du moyen âge, durent

çait que par de longues traînées d'une lumière étincelante, qui, traversant toute l'étendue du firmament, en faisaient disparaître les étoiles. Les formes hardies de ce promontoire, celles plus frappantes encore de l'île de *Capri*, présentaient des aspects toujours nouveaux à mesure que nous avancions, jusqu'à ce qu'enfin des flots d'une lumière beaucoup trop vive et beaucoup trop blanche vinrent gâter l'effet du premier point du jour, comme il arrive toujours dans les climats méridionaux. L'on distinguait à leur couleur blanche des habitations éparses

naturellement se sentir prévenus en faveur d'un Code de lois dans lequel ils lisaient : « *Princeps legibus solutus est..... quod principi placuit legis habet vigorem* ». Cependant les légistes, dont les conseils éclairaient les dépositaires du pouvoir temporel et ceux du pouvoir spirituel, expliquaient, chacun à leur manière, ce système de législation artificiel et compliqué. Quant aux masses, elles devaient apprécier le bienfait d'un corps de lois, quel qu'il fût, qui définissait minutieusement tout ce qui a rapport à la sûreté et à la propriété. Cette compilation, faite dans le sens, à l'usage du pouvoir absolu, était cependant bien plus rassurante pour les peuples que les lois de circonstance ou les arrêts purement arbitraires qui jusqu'alors les avaient régis. Les Vénitiens, comparativement libres à cette époque, furent les seuls de toute l'Italie qui rejetèrent les *Pandectes*, s'imaginant avoir déjà quelque chose de mieux; et, hors de l'Italie, les Anglais seuls, avec plus de raison, n'en voulurent point; mais les Ecossais, leurs voisins, furent moins difficiles et se rangèrent sous la loi des *Pandectes*.

sur le vert foncé de la côte et même des sentiers tracés des unes aux autres, lesquels suggéraient l'idée de liaisons sociales entre les habitants de ces demeures présumées délicieuses, tandis que vues de près elles n'auraient peut-être offert que le spectacle de la saleté, de la misère et des vices.

La célèbre île de *Capri*, lorsqu'on s'en approche, n'est plus qu'un rocher nu, de trois à quatre lieues de tour, auprès duquel des masses détachées s'élèvent, comme d'énormes piliers, hors de la mer où elles sont tombées. On distinguait des chemins taillés dans le roc, qui probablement offrent les seuls moyens de communication d'un lieu à un autre; pas un brin d'herbe ne relevait la teinte uniforme des rochers. Il y a dans l'intérieur une vallée fraîche et riante, invisible à l'extérieur, où le bourg de *Capri* est situé; c'est près de là qu'était la délicieuse résidence de Tibère, qui s'y livrait à ses honteux plaisirs, et y méditait les ordres sanguinaires qu'il envoyait à Rome. L'île étant presque inabordable, il croyait y être plus en sûreté qu'ailleurs.

La quantité de cailles et autres oiseaux de passage, qui, dans leurs émigrations annuelles d'un bord à l'autre de la Méditerranée, viennent s'abattre sur *Capri*, est telle, que la dîme perçue par l'évêque, sur cette singulière récolte, forme à elle seule la principale branche de son gros

revenu. *Capri* a été le théâtre d'un des plus brillants exploits de Murat; il s'était vanté de la prendre, et le hasard lui en fournit l'occasion. Un vent favorable s'étant élevé pour ses bateaux, tandis que la flotte anglaise, qui avait couru une trop longue bordée, se trouvait tout-à-coup arrêtée par un calme plat, il se hâta d'exécuter son projet, et la flotte anglaise le vit s'emparer de l'île sans pouvoir l'en empêcher.

Entrés dans la baie de Naples, nous suivions doucement la côte de *Sorrento*, voyant passer en détail, sous nos yeux, toutes les beautés de cette baie célèbre. Les rochers calcaires, dont elle se compose, sont interrompus par des masses de tuf volcanique, qui remplissent les intervalles entre les différents promontoires. Ces rochers calcaires offrent de nombreuses cavernes ou grottes naturelles, dont les ouvertures sont de niveau avec la mer qui y pénètre; d'autres, bien plus spacieuses encore, ont été creusées dans le tuf, par la main des hommes: on les attribue aux Romains, dont les nombreuses *villæ* couvraient les pentes verdoyantes de la côte. Les escaliers taillés dans le roc, qui conduisaient à ces différentes grottes, se voyent encore suspendus, de la manière la plus pittoresque, parmi des touffes de vigne sauvage, de figuiers et de lierre; l'action des flots de la mer, durant quinze ou dix-huit siècles, a fait disparaître leurs degrés inférieurs.

Rien de plus attrayant que le calme et la limpidité des eaux qui remplissent ces cavernes, dont le fond est d'un beau sable fin. Nous apercevions, au milieu des bois et sur le flanc des montagnes qui dominent *Sorrento*, des couvents bâtis dans de magnifiques situations. Ces biens monastiques n'ont pas tous été vendus dans la révolution; mais le souverain actuel ne veut pas rétablir ceux qui ne l'ont pas été : à considérer la chose sous le point de vue politique, c'est-à-dire, dans l'intérêt de tous, il vaudrait mieux que les terres eussent été vendues; mais, ne l'ayant pas été, il vaudrait mieux qu'elles fussent rendues à leurs anciens propriétaires; car les moines les administreraient mieux que ne le font les ministres; ils consacreraient une plus grande partie des revenus à de louables travaux, et en détourneraient moins pour leur satisfaction personnelle. Près d'ici, était la *villa* de Séjan, le digne ministre de Tibère; elle portait le nom d'*Equa;* c'est là qu'il fut assassiné. Il y a des échos prodigieux tout le long de la côte, et la détonnation des armes à feu, que nos matelots déchargèrent successivement, répétée et augmentée, ébranlait toute la rive. L'effet variait à chacune des expériences. Nous devions débarquer à *Sorrento*, lieu de naissance du Tasse; mais nos marins, prétextant le vent peu favorable, nous firent aborder à *Castellamare*, où probablement ils avaient à faire. Il était midi lorsque

nous y arrivâmes; l'officier de santé nous envoya dire qu'il allait se mettre à table, et qu'il viendrait, lorsqu'il en aurait le loisir, s'acquitter de son devoir à notre égard. L'impatience, bien naturelle, que nous avions, de descendre à terre, et que nous lui fîmes témoigner, ne le toucha point; il fut sourd à nos prières: nous fûmes obligés de rester six mortelles heures (le dîner et la sieste ne prirent pas moins de temps), exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, la chaleur de l'entrepont étant plus insupportable encore que celle du grand air. Il plut enfin à ce dépositaire de l'autorité d'avoir, avec nous, un entretien de dix minutes, à la suite duquel nous fûmes admis à la *pratiça*, c'est-à-dire, qu'il nous fut loisible de communiquer avec la terre. Les gens de notre équipage s'étaient, pendant ce temps-là, rasés mutuellement, et avaient fait toilette complète; nous n'avions eu qu'à nous louer de leur conduite et de leurs manières qui, même, étaient supérieures à celles qu'ont ordinairement les gens de cette classe, dans d'autres pays; ils ont sur ceux-ci le grand avantage de la sobriété. Leurs repas se composaient habituellement d'ognons et de biscuit de mer bouillis ensemble, et assaisonnés avec un peu d'huile, de macaroni et de fromage d'un goût très-amer; ils y ajoutaient par fois des radis et des oranges; leur boisson était un cidre fort âpre trempé d'eau; ils ne man-

geaient jamais de viande, et, malgré cette chère peu substantielle, ils étaient tous vigoureux et bien portants. Pendant la traversée, je les voyais faire, à la hâte, le signe de la croix, ou porter la main à leur bonnet, lorsqu'ils passaient devant une madone, sculptée en bois et incrustée dans le mât; et, lorsque nous étions à l'ancre, sur la côte de Calabre, je les vis lui apporter, sur une assiette, un peu de macaroni, offrande propitiatoire à cette image. Peut-être y aurait-il eu quelque danger à en rire; mais, pour ma part, je ne m'en sentis point l'envie; car, si le son de l'orgue dans une cathédrale, si la vue de cette cathédrale elle-même, si mille autres circonstances, toutes matérielles, ont la vertu de nous émouvoir, d'élever momentanément nos facultés intellectuelles au-dessus de leur état habituel, et si nous nous livrons volontiers à cette influence; pourquoi s'étonner si la vue d'une madone, ou, si l'on veut, d'une idole de bois doré, élève un moment les pensées d'un grossier matelot? La fin ici ennoblit les moyens, et ces moyens, dans l'un et l'autre cas, sont tellement disproportionnés à la fin, que s'il fallait rire de la madone, il faudrait rire également de mille autres stimulants matériels de nos facultés intellectuelles, que pourtant nous ne sommes point accoutumés à considérer sous un point de vue ridicule. La touche d'un instrument de musique n'est qu'un

morceau de bois; la corde à laquelle cette touche imprime le mouvement, est de plus bas aloi encore; certaines vibrations de la corde se communiquent à l'air, l'air les transmet à l'oreille; l'oreille agit, sur quoi? nous n'en savons rien: un vide immense nous arrête ici; cependant le rapport continue, l'effet suit toujours sa cause, le cœur bat, les yeux se remplissent de larmes, l'esprit s'élève, l'imagination prend des ailes. Qu'y a-t-il de commun entre nous et l'instrument de musique? entre la touche, la corde, les vibrations et le moment d'extase qu'ils produisent, de plus qu'entre la madone et le mouvement de piété du Sicilien? Au reste, le mouvement de piété du Sicilien n'empêche pas qu'il ne soit peut-être encore un scélérat; mais il le serait davantage, s'il ne l'avait pas.

Les impressions pittoresques et poétiques que nous avions reçues le matin, en entrant dans la baie, firent place pendant le reste du jour aux réalités les plus vulgaires et les plus vexatoires. Nous n'eûmes pas plus tôt échappé à l'officier de santé que, débarqués sur le quai de Castellamare, nous tombâmes entre les mains des officiers de la douane. Les matelas, fidèles compagnons de nos voyages par mer et par terre, et les autres articles que nous avions avec nous, n'étaient certainement point choses prohibées, nous ne jugeâmes donc pas qu'il valût la peine

de nous assurer de la complaisance de ces messieurs en leur offrant de l'argent; dans leur désappointement, ils trouvèrent bon de retenir une paire de pistolets, ainsi qu'un petit nombre de volumes imprimés dans le royaume de Naples avec l'approbation de sa majesté; ce ne fut que le lendemain matin, que nous pûmes en obtenir la restitution. Après la douane, les *facchini* (porte-faix) se jetèrent sur nos effets, et, en dépit de toute opposition, une quinzaine d'entre eux se partagèrent le fardeau que deux ou trois eussent suffi pour transporter à l'auberge, éloignée seulement de trois cents pas. Ils demandèrent ensuite 4 ducats pour leur peine : c'était en vain qu'on les menaçait d'avoir recours au magistrat, le magistrat était peut-être de moitié. Ils juraient qu'ils n'accepteraient pas moins; mais ils se contentèrent pourtant, le lendemain, de la septième partie de cette somme, lorsque nous proposâmes de nous en rapporter à un marchand de blé que nous nous trouvâmes connaître à *Castellamare*, et dont le nom seul produisit beaucoup d'effet sur eux.

En nous rendant de *Castellamare* à Naples, nous nous sommes arrêtés quelques heures à *Pompeia*, occupés à examiner les maisons des anciens habitants de la ville, qui intéressent beaucoup plus que les édifices publics. Elles n'offrent, dans leur apparence, rien qui indique un haut

degré de luxe : les meilleures consistent en quelques chambres disposées autour d'une très-petite cour intérieure; leurs dimensions excèdent rarement douze pieds en carré; souvent elles sont beaucoup moindres. La plupart du temps ces chambres ne communiquent pas entre elles, chacune n'ayant qu'une porte qui ouvre sous le portique dont la cour est entourée : c'est par cette seule ouverture que ces chambres recevaient l'air et la lumière. Un très-petit nombre de maisons ont des fenêtres donnant sur la rue ou sur la campagne, et celles qu'on remarque sont si étroites et percées si haut, qu'elles ne permettent de voir autre chose que le ciel. Le jardin, quand il y en a un, est environ de la même grandeur que la cour intérieure, et divisé en compartiments, comme le sont aujourd'hui les jardins d'Italie. Nous passâmes une bonne partie de notre temps à regarder les ouvriers employés au déblayement des cendres, et à épier leurs découvertes. On n'en fit point d'importantes, et cependant notre intérêt était puissamment excité à l'aspect des objets les plus insignifiants déterrés à l'endroit et dans l'état même où ils se trouvaient à l'instant de la destruction de la ville, il y a mille sept cent trente-neuf ans. La pierre du bord des puits est usée à l'endroit où frottait la corde ou la chaîne qui servait à tirer le seau.

Il paraît étrange que ces grandes cruches de terre (*amphores*), découvertes en grand nombre, soient toutes débouchées, et ne contiennent autre chose que des cendres. Les anciens faisaient usage d'une prodigieuse quantité de ces vases, au lieu de tonneaux, pour le vin. Nous observâmes, ainsi que nous l'avions déjà fait, que les cendres de la couche la plus basse, qui recouvrent immédiatement les ruines, paraissaient avoir été remuées probablement par les habitants eux-mêmes, bientôt après la première catastrophe; circonstance qui explique pourquoi l'on a trouvé si peu d'argent et de métaux précieux. Il y a pourtant une boutique à l'angle de deux rues, où l'on a trouvé de l'argent dans le comptoir; aussi les cendres qui recouvraient cette maison n'avaient-elles point été remuées. L'on y a aussi trouvé le marchand et sa femme, dans une arrière-boutique : le squelette de celle-ci portait aux bras des bracelets en or.

Le jour où nous rentrâmes à Naples était celui de la fête du roi, et le grand théâtre de Saint-Charles était illuminé par huit cents bougies et cent quinquets, indépendamment de l'éclairage du théâtre. Une propreté scrupuleuse est la qualité exclusive des théâtres d'Italie, et sous ce rapport celui de Saint-Charles pourrait rivaliser avec nos salons. Les places, même du parterre, divisées en façon de fauteuil et garnies de cous-

sins, sont parfaitement commodes, et on ne peut mieux adaptées à cette disposition soporifique que la représentation d'une même pièce, cinquante ou cent fois de suite, ne peut manquer de faire naître chez des spectateurs qui, par habitude, vont tous les soirs au théâtre. Les loges sont gris et or. L'opéra que l'on représentait était *Trajano ;* je n'en ai pas entendu un mot, et n'ai pu saisir une seule phrase musicale, tant on faisait de bruit. Mais le roi de Naples et le roi d'Espagne, assis côte à côte dans la même loge, paraissaient ravis. Il paraît que la pièce faisait allusion à eux-mêmes, et ils jouissaient de se voir représentés sous le nom du plus sage et du meilleur des princes. Le roi d'Espagne surtout ne pouvait se tenir en place. Quant à nous, il nous semblait bien aussi éprouver un contentement extraordinaire dont nous ne pouvions d'abord deviner la cause; mais nous découvrîmes à la fin que c'était l'absence comparative des puces qui faisait notre bonheur. Que les voyageurs du nord qui se plaignent d'être dévorés à Naples, ne me jugent point témérairement avant d'avoir fait le tour de la Sicile; ce n'est qu'alors qu'ils verront que Naples ne peut lui être comparée.

Le dernier jour que nous passâmes à Naples, je vis vers le soir, sortir d'une maison du *Chiaja* le convoi funèbre d'une jeune fille, que l'on por-

tait à sa demeure dernière : elle était étendue sur une espèce de lit, revêtue d'une robe de soie blanche, chaussée de bas de soie blancs et de souliers de même couleur. Un châle jaune était entortillé dans ses cheveux épars. Sur son visage découvert, on voyait empreinte cette sérénité immuable, qui est la physionomie de la mort. Ses mains étaient jointes; un gros bouquet reposait sur son sein, et elle tenait une fleur dans le coin de sa bouche, un œillet rouge, que j'aurais voulu lui ôter; car cela avait l'air d'un défi porté à la mort, qu'il est vain et puéril de défier. Un mouvement de respect et de crainte arrêtait partout la foule sur son passage. Cette foule agitée se calmait un instant : chacun regardait chapeau bas, mais retournait aussitôt à ses occupations vulgaires. J'ai déjà parlé de certains creux faits dans le tuf volcanique, dont le nombre égale celui des jours de l'année, et où l'on jette pêle-mêle les morts de chaque jour. C'est dans ce réceptacle affreux que le corps de cette jeune fille, dépouillé de sa vaine parure, allait être précipité : tout cela m'a paru caractériser parfaitement ce peuple, vivement, mais non profondément sensible; tout en dehors, mais dénué de sentiment véritable et de délicatesse. Il brûle, un jour durant, quelques cierges autour des restes inanimés de ses amis et de ses proches, les pare de beaux vêtements et de fleurs, puis les dé-

pouille indécemment et les jette à la voirie.

Une nombreuse bande de brigands ayant été détruite récemment dans le nord du royaume de Naples, et cette sanguinaire exécution ayant répandu la terreur parmi les autres, on nous a conseillé de profiter du moment, et de prendre, pour aller à Rome la route de *San-Germano*, au lieu de la route ordinaire par *Fondi* et *Terracina*. La route de *San-Germano*, étant peu fréquentée, n'est point gardée. Les circonstances qui ont accompagné l'événement dont je viens de parler méritent d'être mentionnées, en ce qu'elles servent à faire connaître les mœurs du pays et la nature de son gouvernement. On avait conclu une sorte de traité avec ces brigands, comme de puissance à puissance; mais les conditions, à ce que l'on prétend, n'ayant pas été fidèlement observées par eux, l'autorité se prévalut de la circonstance, et, sous prétexte de négociations nouvelles, les attira dans une embuche où ils furent tous massacrés, ce que tout le monde ici semble approuver. Quoi qu'il en soit, nous nous préparons à en profiter.

Capoue, 3 *juin*. —Nous avons fait seize milles sur une route excellente, traversant un pays fertile, qui ressemble aux plus belles parties du Milanais. L'on y voit la vigne entrelacée aux arbres, ombrageant le blé et le maïs qui croissent au-dessous. Le printemps se montre dans tout

l'éclat de sa beauté et de sa fraîcheur. On nous a montré l'endroit où, il y a quelques semaines seulement, un prince de l'église, un cardinal, fut irrévéremment dévalisé sur la grande route; les coupables ont depuis chèrement expié cet excès d'audace. S'attaquer à un cardinal, c'était trop fort!

San-Germano, *4 juin.* — Trente-quatre milles, de notre dernière station: le pays est tout aussi fertile, mais il est plus varié et présente quelques points de vue pittoresques; des villes entourées de murs étaient perchées, comme en Sicile, sur le sommet des montagnes; ce sont des repaires de mendiants et de voleurs: nous en avons compté sept. Ces montagnes étaient bien boisées, et les chênes élevaient dans toute la majesté de la nature leurs tiges vigoureuses et leurs branches non mutilées. Le sol, en apparence volcanique, semblait céder sans résistance à l'action d'une charrue presque aussi simple dans sa construction que celle de Sicile que j'ai déjà décrite; la seule addition qu'elle eût reçue était des oreilles placées de chaque côté du soc comme les barbes d'une flèche. Toute la population, hommes, femmes et enfants, était dans les champs, fossoyant, labourant, ou bien récoltant les cerises pour les sécher: d'autres gardaient le bétail au pâturage. Je remarquai des cochons d'une taille ramassée,

arrondie, et dont la peau est tout-à-fait dépourvue de poils. On ne voyait point de villages dispersés dans la campagne, encore moins de fermes isolées. Les cultivateurs regagnent le soir leurs montagnes. La vallée que longeait le chemin, s'étant élevée par degrés, devint enfin aride et stérile, et nous arrivâmes à un défilé solitaire où nous trouvâmes un poste de soldats, le seul sur cette route. De là nous redescendîmes dans une seconde vallée, où la ville de *San-Germano* est située au pied de la montagne, sur le flanc escarpé de laquelle s'élève le célèbre couvent du Mont-Cassin. Malgré les apparences de prospérité que présente le pays, du moins quant à la richesse du sol, la maison à laquelle nous nous arrêtâmes, pour reposer les chevaux et dîner à *San-Felice*, aurait pu fournir aux peintres et aux romanciers de nouveaux traits caractéristiques de ces auberges d'Italie où l'on assassine les voyageurs. C'était une grande maison délabrée, un palais plutôt, où l'on voyait encore des vestiges d'ornements anciens et de dorure. La porte de la chambre où l'on nous introduisit au premier étage fermait en dehors avec un énorme cadenas, mais, comme un cachot, elle n'avait intérieurement aucune fermeture. Il n'y avait là pour tous meubles qu'un misérable grabat, et deux fusils appuyés contre le mur; au travers des trous d'un plan-

cher en stuc, on voyait dans l'appartement au-dessous de petits tas de feuilles de maïs bien foulées et bien sales, qui avaient servi de lit ou plutôt de litière à un grand nombre de gens successivement.

Frosinone, 5 juin. — Nous ne sommes point allés visiter ce matin l'abbaye du Mont-Cassin, comme nous en avions le projet, attendu qu'il nous eût fallu rester une nuit de plus à *San-Germano*, et cela, seulement pour voir la magnifique résidence de moines presque souverains jadis, mais que la révolution a dépouillés de leurs vastes domaines. La façade du couvent, qui présente un développement de plus de cinq cents pieds, se voit fort bien d'en-bas, et nous n'en eussions pas été beaucoup plus savants pour avoir visité les archives, et la collection de médailles, ou pour mieux dire les appartements où sont conservés ces précieux trésors de l'antiquité. Trente moines, à l'époque de la révolution, furent préposés à la garde des archives, et une fois il s'en fallut de peu qu'ils ne fussent pas en nombre suffisant. Des brigands entreprirent de forcer les portes, et y mirent le feu afin de s'ouvrir un passage; mais il s'y trouva tant de fer que cet expédient ne réussit pas. Jadis les religieux étaient propriétaires du sol en même temps que seigneurs de la contrée environnante; leur pouvoir et leur opulence ont passé en d'autres

mains; les terres ont été acquises par des spéculateurs, ou font partie du domaine royal, et tout le pays est soumis au gouvernement purement arbitraire du roi de Naples. En somme, le peuple y perd; car les moines, comme propriétaires résidants, prenaient quelque intérêt au bien-être de leurs fermiers qu'ils connaissaient tous personnellement, et leur accordaient des baux assez longs, tandis que ceux d'à présent n'excèdent jamais le terme de trois ans. Dans un état de société bien organisé, l'administration des corporations religieuses est comparativement mauvaise, mais ici elle serait préférable à ce qui lui a succédé.

Un officier napolitain, en garnison à *San-Germano*, nous fit part de ses observations sur les mœurs du beau monde de l'endroit : le jeu et les intrigues d'amour paraissent y être les principaux passe-temps; les hommes passent la plus grande partie de leur vie au café. A l'entendre, les gens du pays seraient cent fois pires que les napolitains; mais si nous avions consulté un habitant de *San-Germano*, c'est Naples qui aurait été déprécié; car c'est ainsi que l'on s'entre-déchire, d'un bout à l'autre de l'Italie.

Nous avons parcouru aujourd'hui plusieurs vallées fertiles où la population entière, hommes et femmes, était occupée à sarcler le maïs, au moyen d'une houe ou pioche lourde et in-

commode, dont le manche était si court qu'ils étaient forcés de travailler courbés en deux. Le terrain, semblable en apparence à celui de l'Etna, ne peut exiger tant d'efforts. De belles forêts couvraient la pente rapide des montagnes, et l'on y remarquait des chênes tels que l'on n'en rencontre guère que dans les parcs anglais. Ceux des forêts d'Amérique, croissant trop près les uns des autres pour se déployer près de terre, cherchent un peu d'espace dans les airs et perdent ainsi les belles formes de la nature. Des groupes d'habitations, ceintes de murailles, couronnaient comme à l'ordinaire le sommet de ces pentes boisées, et des châteaux solitaires, perchés sur la pointe des rochers, semblaient se menacer d'un côté à l'autre de la vallée. Quoique au mois de juin, et dans le midi de l'Italie, la neige paraissait encore, dans quelques parties de l'Apennin, en longs filets argentés. Cette neige et de superbes noyers nous rappelaient souvent la Suisse ; mais le spectacle de membres humains et d'affreuses têtes de brigands, suspendues le long de la route, nous ramenaient bien vite en Italie. Nous apprîmes qu'à la suite du dernier coup d'autorité on avait obtenu jusqu'à trente-cinq de ces hideux trophées. A peine en perdions-nous un de vue qu'il s'en présentait un autre, et souvent tout auprès une guirlande de roses fraîchement cueillies, placée sur un crucifix par

les amis du brigand mort. Il n'y a peut-être que l'Italie au monde, où l'on rencontre une telle association de sentiments tendres et pieux et de mœurs atroces.

Ces belles vallées sont fiévreuses en été; personne n'y habite, et les chaumières isolées y sont si rares, que nous avons d'autant mieux remarqué celle qui s'est aujourd'hui offerte à nos regards, sur une belle pelouse ombragée de chênes et jouissant d'une vue admirable. Nous nous étions arrêtés pour regarder plusieurs jolis petits enfants aux cheveux blonds et aux yeux noirs, qui jouaient sur le gazon, devant la porte, lorsqu'il en sortit deux hommes de si mauvaise mine, que nous tournâmes plusieurs fois la tête en nous éloignant, pour voir s'ils ne nous suivaient pas. L'on retrouve, dans chaque auberge, un certain petit livre sur la loterie, bien usé et bien sale, qui enseigne à connaître les bons numéros, au moyen de songes et de visions. Cet ouvrage, imprimé avec permission à Venise (1), circule librement ici sous les yeux d'un gouvernement qui prohibe les livres d'histoire et d'économie politique, parce que la loterie est une branche de revenu pour lui. Nous

(1) *Il vero mezzo per vincere all' estrazione de lotti, ossia una nuova lista generale, contenente quasi tutte le voci delle cose popularesche appartenenti alle visioni col loro numero*, etc., *con licenza e privilegio in Venezia* 1786.

avons aujourd'hui aperçu des buffles, animal qui caractérise la campagne de Rome, et ne se trouve que là.

A la *Locanda*, ou auberge de *Frosinone*, on nous donna une chambre qui contenait un lit de plus qu'il ne nous fallait, et que l'aubergiste destinait au premier voyageur qui se présenterait. Comme cet arrangement ne nous convenait pas, notre hôte proposa le *mezzo-termine* d'occuper lui-même ce lit et d'abandonner le sien à ceux qui pourraient survenir; mais, lorsque nous demandâmes de payer pour la chambre entière et nous la réserver, il ne pouvait croire que nous fussions vraiment assez bizarres, comme assez prodigues, pour vouloir ainsi être seuls, coûte qui coûte; aussi nous fit-il payer 5 paoli pour cette fantaisie, quoique son prix ordinaire ne fut qu'un paolo par lit. Notre chambre à coucher était de plus un poulailler et une bibliothéque. La volaille, dès le point du jour, allait gloussant autour de nous, et les livres qui occupaient une petite tablette traitaient de l'agriculture et de la religion; ils étaient imprimés dans le seizième siècle (1562): le seul ouvrage moderne était encore le petit livre sur la loterie, qui, à en juger par son apparence, avait été beaucoup plus souvent consulté que les autres. Il y avait de plus sur cette tablette la relation manuscrite d'une entrevue diplomatique, qui avait

eu lieu quelques années auparavant dans la maison même, entre un personnage accrédité par le gouvernement et une troupe de brigands. Le matin de bonne heure, nous vîmes passer à cheval, et les mains liées derrière le dos, quatre brigands qu'on allait fusiller; ils avaient l'air et le vêtement ordinaire des paysans, c'est-à-dire, la camisole rouge assez sale et le chapeau en pain de sucre. Ils portaient un écriteau sur la poitrine et avaient chacun un prêtre à leur côté. Une vingtaine de soldats les escortaient; ils ne semblaient point abattus, et le peuple les regardait passer avec une grande indifférence.

Les femmes de ces villages de montagnes descendent à la fontaine tous les matins en chantant, et balancent pittoresquement sur leur tête les grands vases de cuivre dans lesquelles elles portent l'eau : la forme en est tout-à-fait classique. Une pompe foulante, mise en mouvement par une roue que l'eau très-abondante de la source même ferait tourner, conduirait à peu de frais jusque chez eux l'eau dont ces villageois ont besoin, et qu'ils se procurent d'une manière si fatigante; mais le temps qui, dans les pays industrieux, a une si grande valeur, n'en a aucune ici.

Val Montone, 6 *juin.* — A cinq milles de *Frosinone*, nous trouvâmes *Ferentino*, ville an-

tique (1), sur une hauteur, cela va sans dire, et traversée par la *Via latina*. C'est ici que nous avons vu pour la première fois ces célèbres constructions cyclopéennes, qui sont si communes dans cette partie du pays, et certainement d'une date bien antérieure à la fondation de Rome; elles semblent l'ouvrage d'un peuple barbare qui trouvait plus commode de remuer des masses énormes à force de bras, et de les adapter les unes aux autres, en abattant quelques angles, que de les tailler régulièrement en parallélogrammes. Quoique peut-être plus durable qu'aucune autre, cette manière de bâtir n'avait été adoptée que faute de savoir faire autrement. La plupart des maisons de *Ferentino* sont plus cyclopéennes encore que les murs de la ville, plus irrégulièrement et plus grossièrement construites, sans doute parce qu'elles sont plus anciennes, que les remparts élevés pour les défendre. On conçoit aisément que plus l'extérieur de ces villes

(1) Sonnino, ville de trois mille habitants, voisine de Ferentino, a été, un an après ce voyage, démolie par ordre du gouvernement, et toute la population, composée de brigands, dispersée ou transportée à Rome. Quel bien peut-on attendre d'une telle mesure? il faut que ces gens-là volent ou meurent de faim, en quelque lieu qu'ils aillent. Un gouvernement despotique ne devrait pas s'arrêter en si beau chemin, mais moissonner tout d'un temps la mauvaise herbe et la jeter au feu, au lieu d'en répandre la graine; et détruire, puisqu'il ne veut pas réformer: il faut être conséquent.

antiques est pittoresque, plus l'intérieur en est hideux; et *Ferentino*, perché dans les nues, bien petit, bien ramassé, et d'accès bien difficile, abandonné par ses habitants les plus aisés, dès qu'ils l'ont pu faire sans danger, est devenue exclusivement la demeure de la misère, de l'ignorance et de la saleté. Pour mieux faire comprendre ce genre de construction, voici l'esquisse d'une des portes de *Ferentino*, expressivement nommée *Sanguinaria*, quoique la tradition ne dise pas pourquoi.

En descendant de *Ferentino*, l'on entre dans la région du *mal' aria*, dont on ne sort plus qu'à Rome. La seule auberge entre *Ferentino* et *Val Montone*, est une espèce de caravanserail gardé par quelques soldats. La maîtresse de la maison, effroyable vieille, nous reprit aigrement, pour avoir pris la liberté de jeter un coup-d'œil dans sa chambre (*stanza*), où nous trouvâmes encore le petit livre sur la loterie. Il y avait dans l'auberge une société d'habitants d'*Anagni*, petite ville antique située dans les montagnes non loin de là, espèce de *messieurs* qui entrèrent volontiers en conversation avec nous. Comme nous leur parlions de *Frosinone*, où nous avions passé la nuit, ils en prirent occasion de se déchaîner contre ses habitants, qu'ils nous peignirent sous les couleurs les plus noires; et, pour nous montrer combien les gens d'*Anagni* leur étaient

supérieurs, ils voulaient absolument que nous allassions y coucher. Nous leur sûmes gré de la bonne intention, mais n'en profitâmes pas.

Au-delà de cet endroit, le pays, pendant dix ou douze milles, offrait l'aspect d'un désert aride où rien ne rappelait l'espèce humaine, si ce n'est les monuments habituels de la justice criminelle, déjà trop souvent décrits : nous en rencontrâmes six ou sept.

Val Montone, où l'on arrive par une belle avenue d'arbres, nous parut un lieu enchanté, entouré de magnifiques ombrages, parmi les rochers de tuf volcanique percés de cavernes. On jouissait, dans cet endroit, d'une fraîcheur délicieuse, malgré la chaleur du jour, et les rossignols faisaient retentir l'air de leurs chants mélodieux. Cette petite ville, à-peu-près déserte, s'élève d'une manière pittoresque, sur un piédestal de rochers, et ressemble à une autre *Pompeia* fraîchement déterrée. Le silence régnait dans ses rues étroites et tortueuses, où nous montions par des escaliers en zigzag, taillés dans le roc; le bruit de nos pas était le seul qui se fît entendre. Nous nous dirigeâmes vers un vaste édifice ressemblant à une abbaye; son église où nous entrâmes, était peuplée d'hirondelles, entrant et sortant à tire-d'aile par les fenêtres, et tournoyant sans cesse sous ses voûtes. Il paraissait évident que cette opulente abbaye avait jadis

nourri la petite ville groupée autour de son enceinte, dont les habitants cultivaient ces vastes domaines, sous une administration paternelle. On devinait également que ces domaines dilapidés pendant la révolution avaient passé entre les mains de spéculateurs étrangers, indifférens au bonheur des gens du pays, et ne sachant même pas tirer parti de leurs nouvelles propriétés. Tout en faisant ces réflexions, nous aperçûmes un vieillard appuyé sur le parapet d'une terrasse devant l'église; nous en étant approchés, nous lui demandâmes combien il s'était écoulé de temps depuis que l'abbaye avait été abandonnée par ses vénérables propriétaires : « *Non capisco* (je ne comprends pas) fut sa réponse. — A qui appartiennent actuellement les terres? lui demandâmes-nous encore. — Eh! mais, c'est tout comme autrefois.—En ce cas les révérends pères sont donc revenus? — *Non capisco*, répéta-t-il.» Convaincus qu'il fallait que nous eussions affaire à quelque vieux jacobin qui, par malice, feignait d'ignorer ce qu'il savait à merveille, nous l'avons lâché, et, de retour à l'auberge où nous renouvelâmes nos questions, nous avons appris que ce grand édifice n'avait jamais été un couvent, quoiqu'il eût une chapelle, mais bien un palais de la famille Doria (*Pamphili*), élevé dans les jours de sa splendeur, mais abandonné longtemps avant la révolution : quant aux terres,

elles étaient affermées comme elles l'avaient toujours été. Tout ceci ne cadrait point avec notre hypothèse, mais était néanmoins de nature à faire voir que les propriétaires qui ne résident pas dans leurs domaines, sont de plus mauvais maîtres que les moines, qui au moins ne s'absentent pas et consomment leurs revenus sur les lieux. L'architecture de ce palais, semblable à celle de tous les palais de Rome et de Florence, indiquait par l'épaisseur des murs, et les grilles de fer à toutes les fenêtres, le peu de sécurité des temps passés.

Un homme à cheval, portant un sac à l'arçon de sa selle, descendit devant notre auberge ; son costume était celui ordinaire aux paysans ; il était de taille moyenne, bien pris et vigoureux ; mais son visage était allongé, maigre, pâle et sans barbe, ce qui, pour un brigand, car c'en était un, paraîtra, contre toutes les règles. Appuyé nonchalamment contre son cheval et son grand chapeau en pain de sucre, qu'ornait une rose, enfoncé sur ses yeux, on y voyait pourtant l'inquiétude soucieuse et la défiance. J'eus le temps de l'examiner tout à mon aise et même d'esquisser son attitude et ses traits. Cet homme, qui avait fait partie de la bande dissoute de Barbone dont j'ai déjà parlé, s'était engagé envers le gouvernement papal, à prendre morts ou vifs deux voleurs qui infestaient la route de Naples, et qui avaient jusqu'alors échappé à

toutes les poursuites. Il fut en conséquence trouver les deux brigands, qui étaient frères, et, s'étant fait connaître, les pria de lui permettre de se joindre à eux. Ils se défièrent de lui d'abord, et furent même sur le point de le tuer; cependant ils consentirent enfin à le prendre à l'essai. L'occasion de faire son coup s'était présentée ce jour-là même, et il en avait profité. Manquant de vivres, les brigands s'étaient rendus tous les trois chez un fermier pour s'en procurer; et, tandis que l'un des deux frères faisait sentinelle au-dehors, l'autre accompagné de notre héros, s'était introduit dans la maison; ayant placé sa carabine contre une table, il y était monté pour atteindre des fromages sur une étagère. Son compagnon alors saisissant l'arme, la déchargea à bout portant et le fit tomber sans vie. L'assassin s'enfuit aussitôt en criant à l'autre frère qu'ils étaient trahis; mais l'assassin revint bientôt sur ses pas à la ferme, coupa la tête du mort avec son couteau, et, la jetant dans le sac aux vivres, s'élança sur son cheval encore à la porte, et partit en toute hâte pour Val Montone, où il arrivait avec le cheval trempé de sueur, lorsque nous le vîmes. 400 écus (environ 80 louis) étaient le prix convenu d'avance de la tête qu'il apportait.

Rome, 7 juin. — Les rossignols de *Val Montone* chantèrent délicieusement toute la nuit,

par le plus beau clair de lune imaginable. Au point du jour, je vis le coupeur de têtes, qui avait reposé sous le même toit que nous, partir avec cinq soldats et quelques paysans, pour aller sur la montagne, à la chasse du second des frères dont il connaissait la retraite.

Je m'étais proposé de visiter *Palestrina* (*Præneste*), et ce n'était pas tant à cause de sa haute antiquité, au sujet de laquelle elle ne peut avoir de prétentions mieux fondées que toutes les autres villes *antiquissimes* que nous venions de voir, qu'à cause de ses constructions cyclopéennes, les plus considérables et les plus parfaites que l'on connaisse; mais c'était nous écarter de sept milles de notre route; le chemin était difficile, la chaleur extrême, les voleurs à craindre. Toutes ces considérations modérèrent un zèle peut-être déjà assez peu ardent, et nous laissâmes *Palestrina* en partage aux voyageurs qui nous suivront.

Le calme de la mort régna autour de nous pendant la dernière demi-journée, avant notre arrivée à Rome, tant la route, de ce côté, est peu fréquentée. Le dôme de Saint-Pierre, les statues colossales de marbre blanc qui bordent le dôme de Saint-Jean-de-Latran, ainsi qu'une longue ligne de colonnes isolées, d'obélisques et de tours, nous l'annonçaient au loin à l'horizon. Le silence et l'absence de mouvement frappent singulièrement, lorsqu'on vient de Naples, les

oreilles encore remplies du tapage que font ses habitants; et lorsqu'on a encore, pour ainsi dire, devant les yeux, ses maisons propres et modernes, l'aspect de Rome semble bien morne et bien pauvre.

En traversant la campagne de Rome, on observe, partout où il y a quelque éboulement accidentel, des traces d'antiques édifices mis à découvert, des mosaïques, des fragments de marbre, ou simplement des fondations de murs : à peine y a-t-il un point de ce désert qui n'ait été habité; et cela rend croyable ces millions d'habitants de l'ancienne Rome, mais qui, dans le fait, étaient en grande partie hors de l'enceinte de ses murs.

Le trajet de Naples à Rome, qui, par la route que nous avions choisie, n'est que de cent trente-quatre milles, nous a pris cinq jours dont nous avons passé quarante-deux heures en voiture. Le chemin ordinaire, passant par *Terracina* est de cent soixante-deux milles, et le voyage se fait en poste, en vingt-sept heures.

Pendant le peu de jours que nous avons passés à Rome, nous avons eu de nouveau le plaisir d'entendre M. Sgricci qui nous a paru tout aussi étonnant que jamais. Quelqu'un, qui nous était bien connu, et qui assurément n'était pas le compère de l'improvisateur, avait proposé, pour sujet, la *Mort de Socrate;* ce sujet, ingrat en lui-

même, et tel que le poète ne l'aurait point choisi, fut désigné par le sort, parmi plusieurs autres proposés par d'autres personnes. Après l'avoir médité quelques instants, M. Sgricci nous improvisa une tragédie dans laquelle il introduisit et exposa avec habileté les opinions les plus remarquables de Socrate; et, si cette circonstance ne rendait pas la tragédie meilleure, ce n'était pas du moins sa faute; les heures qui précédèrent la mort du philosophe s'étant, au fait, passées toutes en discours. Dans tous les cas, cette improvisation faisait honneur aux connaissances classiques du poète. Il y avait introduit, bien ou mal à propos, une petite amourette entre Aspasie et Alcibiade. Il parla, pendant deux heures, avec son énergie accoutumée, et à la grande admiration de ses auditeurs; cependant, s'il y avait des yeux baignés de larmes, d'autres, il faut l'avouer, étaient fermés par le sommeil. Dans le fait, les tragédies de M. Sgricci sont trop longues, et sa déclamation, bien qu'excellente, me paraît trop uniformément passionnée. Les émotions de son auditoire ne peuvent toujours se maintenir à la hauteur des siennes; et, après de vains efforts, on se laisse aller à un état de repos et de distraction. Une jeune personne vive et sensible, dont les impressions n'étaient pas de nature à rester ainsi en arrière, et qui avait constamment suivi le poète à travers toutes les phases de sa tra-

gique histoire, entendant ronfler doucement son voisin de droite, détourna la tête, avec un sentiment de mépris, du côté opposé; mais voilà que le voisin de gauche dormait aussi; dans son étonnement, elle se tourne vers son père, placé derrière elle; il dormait! A cette vue, la honte et l'indignation firent place, chez elle, au sentiment du ridicule de cette scène; et, pendant le reste de la soirée, elle ne put parvenir à surmonter entièrement une envie de rire non moins contagieuse, et plus offensante encore que la disposition soporifique. Tout cela néanmoins ne diminue en rien l'admiration que l'on se sent pour le talent miraculeux de cet homme qui improvise un poème dramatique en vers, une longue tragédie sur un sujet donné, après dix minutes de réflexion. Lorsqu'on engage M. Sgricci à écrire, il s'y refuse; il est le premier dans son genre, dit-il, et ne sait pas quel rang il occuperait comme auteur; j'ai vu un sonnet de lui, sur le maréchal Ney, qui m'a paru tout déclamatoire. Il paraît étrange qu'on ne puisse pas faire à loisir aussi bien que lorsqu'on est pressé; mais c'est que, dans les deux cas, on ne fait réellement pas la même chose. Un bon discours ne doit pas ressembler à un bon livre, ni un bon livre à un bon discours. Fox et quelques autres grands orateurs échouaient, la plume à la main, et de la manière dont on s'y serait le moins attendu; ils man-

quaient de force et de chaleur : de même plusieurs écrivains célèbres se sont montrés incapables de parler; bien plus, on distingue, à leur style, les ouvrages qui ont été dictés : ceux d'Adam Smith en offrent un exemple remarquable.

Le grand talent de M. Sgricci, et peut-être l'irritabilité de son amour-propre, lui ont suscité ici une foule d'ennemis, et l'on croit qu'il sera forcé d'en partir. Naples, m'a-t-on dit, ferme ses portes aux improvisateurs libéraux, et, en effet, ceux qui sont en possession de débiter aux *lazzaroni* leurs longues tirades sur Renaud et Armide, sont tous ultras.

Ronciglione, 13 *juin*. — Partis de Rome, à sept heures du matin, nous arrivâmes, au milieu du jour, à une maison située dans les limites du *mal' aria*. Un jeune homme qui nous y servait avait l'air malade, et nous dit qu'il avait eu la fièvre l'été dernier, et qu'il l'attendait bientôt, l'ayant eue chaque année. « Pourquoi, lui dîmes-nous, rester ici? — Où aller? » nous répondit-il, comme si la terre n'était pas assez grande et comme si l'on pouvait tomber plus bas que d'être valet d'auberge dans ce misérable endroit. Nous avons passé, dans l'après-midi, non loin du lac de *Bracciano*, qui, suivant toutes les probabilités, a été, comme les lacs de *Nemi* et d'*Albano*, le cratère d'un volcan sous-marin. *Ronciglione*, qui est située au-dessus de la région du mauvais air, domine

un ravin profond et boisé; la moitié des maisons furent brûlées pendant la dernière guerre.

San-Lorenzo, 15 *juin*. — Rien de plus beau que le pays que nous avons traversé aujourd'hui, quoique ce soit un désert. Après avoir dépassé le lac de *Vico*, beaucoup plus petit que celui de *Bracciano*, mais bien plus poissonneux, nous sommes entrés dans une forêt de chênes qui ombrageait un plateau élevé, d'où la vallée du Tibre présentait une vaste étendue de verdure, sur laquelle le cours tortueux de ce fleuve célèbre était marqué par un épais brouillard que le soleil n'a dissipé qu'à midi. Une forte pluie, tombée la nuit précédente, avait donné au paysage un nouvel éclat et répandu la fraîcheur du printemps sur chaque touffe de verdure; la fougère balançait ses tiges élégantes; des masses de genêt, d'églantier et de chèvrefeuille en pleine fleur, parfumaient l'air; on voyait, dans les lieux escarpés, des groupes de chèvres à cornes larges et plates, dont les longues soies blanches brillaient, au soleil, comme de l'argent. Elles erraient gardées par des pâtres aussi sauvages qu'elles-mêmes. Le pâle olivier, le mûrier dépouillé de ses feuilles pour la nourriture des vers à soie, et le monotone vignoble, ne venaient point ici gâter le paysage alpestre. Malheureusement, au point le plus pittoresque, la vue d'un poste de soldats, établi pour la sûreté des voyageurs, et celle d'un

faisceau de membres mutilés suspendus à un arbre, nous rappelèrent que nous étions en Italie. Cette scène, qui aurait été du goût de Salvator Rosa, marquait la limite entre les états de Rome et de Toscane, où l'on ne rencontre plus ni soldats pour garder les routes, ni membres de malfaiteurs exposés *in terrorem*, et où cependant l'on voyage en sûreté.

Cette belle région boisée était la *sylva Ciminia* des anciens, décrite par Tite-Live, et qui mérite, de nos jours, toute autre épithète que celle d'*horrible*, qu'il lui donnait. Elle est devenue parfaitement accessible, au moyen d'une excellente route. Nous atteignîmes bientôt Viterbe, ville considérable, bien bâtie, et construite de matériaux volcaniques au milieu d'une contrée qui l'est également, et qui abonde en sources minérales. Nous remarquâmes plusieurs ruisseaux, dont les lits, d'un noir luisant, étaient incrustés de soufre en raies de couleur blanche; l'odeur était très-forte. Après avoir traversé une autre ville de montagne, *Montefiascone*, et une seconde forêt de chênes, nous avons atteint les bords du lac *Bolsena*, probablement encore le cratère d'un ancien volcan sous-marin. Dans son voisinage s'élève un rocher basaltique, divisé en colonnes très-distinctes, dont plusieurs sont renversées. Non loin de ce rocher est un vaste édifice en ruines, à demi caché par de magnifiques arbres,

et sur lequel on lisait l'inscription suivante : *Lucius Canuleius sibi et suis, se vivente.* Cet édifice n'a rien de remarquable, si ce n'est d'avoir été construit en briques dans le voisinage de matériaux beaucoup meilleurs, et d'avoir été placé dans un lieu aussi malsain que les bords du lac *Bolsena* et tout le pays d'alentour. Les habitants de *San-Lorenzo* en occupaient autrefois les bords; et, pour mettre un terme à la mortalité qui menaçait ce district d'une dépopulation entière, le pape Pie VI fit bâtir un autre village (le nouveau *San-Lorenzo*) sur le sommet de la colline dont l'ancien occupait le pied, et la fièvre cessa. Tout neuf qu'il est, ce village, dans lequel nous passâmes la nuit, nous parut plus sale et peuplé d'habitants plus misérables qu'aucun de ceux que nous eussions encore vus dans les états de sa sainteté.

Près des ruines de l'ancien village, on trouve celles d'une ancienne ville étrusque, *Vulsinii* dont l'emplacement est une mine de marbre précieux et d'objets d'arts; mais comme nous n'avions pas le temps, et que nous n'étions point en mesure de faire des fouilles, nous ne visitâmes point ce lieu. Du temps de Pline, le nombre des statues transportées à Rome de *Vulsinii*, qui dès-lors était, ainsi qu'à présent, un monceau de ruines au milieu d'un désert, s'élevait déjà à deux milles. On ne saurait croire, à présent,

qu'une ville aussi considérable ait existé dans un lieu aussi malsain; sans doute il ne l'est devenu que depuis ce temps-là.

San-Quirico, 15 *juin*. — Les coteaux verdoyants, couverts de beaux bois de chêne et de châtaignier, ont disparu et fait place à un immense plan incliné uniformément, aride et sans verdure, qui s'élève graduellement vers *Radicofani*, et qui est profondément sillonné par les eaux, quoiqu'à sec maintenant. Le sol est blanc, et l'on n'y aperçoit pas un brin d'herbe. Arrivés à *Radicofani*, le point le plus élevé de la Toscane, nous descendîmes à une auberge excellente hors de l'enceinte de cette vieille petite ville; nous remarquâmes cette auberge, parce que, dans les fertiles états romains et dans le royaume de Naples, une auberge située en pareil lieu eût été sale et pauvre, et, en outre, un coupe-gorge. Des fenêtres, on jouissait d'une vue prodigieusement étendue, et qui, malgré l'aridité du premier plan, était certainement très-belle. Ici, nous avons attrapé un scorpion vivant et fort agile, bien que ressemblant à une écrevisse. La singulière montagne au sommet de laquelle est située *Radicofani* couvre un beaucoup plus grand espace que le mont Etna, et se compose d'une terre blanche fortement imprégnée de soufre; il en sort des sources sulfureuses, chaudes, qui, outre leurs propriétés médicales, servent encore

à former de très-beaux reliefs en albâtre, par incrustation dans des moules de soufre, coulés sur des médailles et des bas-reliefs. L'albâtre se forme en quelques mois, et même en quelques semaines : on voit également, dans les environs, de la lave, de la pouzzolana, des pierres ponces et autres produits volcaniques.

Le revers de la montagne, opposé au côté par lequel nous étions montés, présentait le même sol blanc et aride, régulièrement incliné, sans collines ni vallées, rochers ni pierres, qui en variassent un peu l'ennuyeuse monotonie, et c'est seulement quelques milles avant d'arriver à *San-Quirico,* que la contrée reverdit un peu. Au milieu de cette tristesse de la nature on ne rencontre point, au moins, de malfaiteurs pendus ni à pendre, de ces épouvantables trophées de la justice criminelle, si communs entre Naples et Rome; de ces physionomies patibulaires que nous étions depuis si long-temps accoutumés à voir. Les gens que nous rencontrons paraissent mieux vêtus, mieux nourris et plus contents qu'ailleurs; et pourtant cette oasis morale, isolée au milieu de l'Italie, ne jouit pas d'un gouvernement plus libre que le reste; le souverain y est tout aussi absolu que les princes ses voisins, dont les sujets ne sont cependant pas de moitié aussi soumis. Pourquoi donc ceux-ci n'essayeraient-ils pas de sa méthode? c'est-à-dire, pour-

quoi ne se mettraient-ils pas, par manière d'épreuve, à être paternels tout de bon, puisque ce ne serait point aux dépens de ce pouvoir absolu auquel ils tiennent tant ?

Sienne, 16 *et* 17. — Le pays, en approchant Sienne, du côté du midi, offre un autre plan incliné d'un blanc terne, sur lequel les pluies ont creusé de nombreux ravins qui se croisent, et dont les intervalles forment autant de pyramides de terre. Rien de plus frappant que le contraste entre ce pays si pauvre et si laid, et sa population belle et riche. Au lieu de ce morceau de linge carré que les femmes de la campagne portent sur leur tête dans tout le reste de l'Italie, on les voit ici coiffées d'un élégant chapeau de paille, orné de quelques fleurs et au-dessous duquel leurs cheveux sont assujétis par une épingle d'argent à l'antique. En dépit du proverbe (*lingua toscana in bocca romana*), leur prononciation est plus douce qu'à Rome, et l'expression de leur physionomie bien meilleure.

Déchue de l'ancien rang qu'elle occupait comme ville républicaine, comptant cent cinquante mille habitants, à celui d'une petite ville de province qui n'en a plus que quinze ou vingt mille, Sienne décorée de la triste dignité de capitale du pays de *Maremma* ne présente pourtant aucun des symptômes de la décadence, mais, au contraire ceux d'une active industrie. On y

voit à peine un mendiant, les rues sont bien pavées et fort propres, les boutiques en grand nombre et bien fournies, les habitants proprement vêtus ; les femmes surtout y sont d'une beauté remarquable et d'une tournure très-gracieuse, même à califourchon sur un cheval ou un âne, manière ridicule de monter commune aux dames et aux campagnardes par toute l'Italie. On voit la jarretière de ces amazones sur une jambe bien faite, chaussée d'un bas très-blanc et d'un fin soulier. La cathédrale, édifice qui n'appartient à aucun genre, date du treizième siècle, époque à laquelle le style gothique, dominant au-delà des Alpes, ne pénétrait qu'avec difficulté en Italie. Ce morceau d'architecture offre en conséquence, les piliers grêles du gothique surmontés de chapiteaux corinthiens avec des voûtes à plein cintre; mais, ce qu'il y a de plus bizarre dans cet édifice, c'est l'aspect des rayures extérieures, provenant de marbres de deux couleurs en assises alternatives brunes et blanches comme la peau du zèbre. En revanche, le pavé de l'église, fait en 1460, est fort beau et du meilleur goût.

Les habitants de Sienne résistèrent courageusement à la première invasion de l'armée révolutionnaire de France; mais ils finirent par s'accoutumer au joug tout comme les autres. Cependant, la très-mauvaise réputation qui avait

devancé ces réformateurs étrangers tourna par la suite à leur avantage, d'autant plus que les soldats qui composaient leur armée, sortis indistinctement de la masse de la nation française, valaient mieux que ne peut valoir la soldatesque en général. Quant aux officiers, c'était autre chose; mais leur rapacité, organisée systématiquement, était plus supportable que le pillage irrégulier et l'insolence de simples soldats. *Les Français ne mangeaient pas des petits enfants tous les matins pour leur déjeuner*, comme on l'avait fait accroire au peuple; et il en eut de la reconnaissance. Les gens d'Arezzo, qui, à la même époque, vinrent à Sienne et la pillèrent, puis brûlèrent vifs quelques Juifs qui y demeuraient, ont laissé de beaucoup plus profonds ressentiments et une haine qui excède le degré ordinaire entre Italiens. Les promenades publiques aux environs de Sienne rappellent celles qui entourent Berne, et ce n'est pas un mince éloge. C'est surtout du côté du nord que cette ressemblance se remarque. Le sol ici n'est plus blanc, mais rougeâtre et calcaire : à en juger par la beauté des récoltes, il est fertile et bien cultivé. Parmi des masses d'arbres forestiers on voit une multitude de maisons de campagne, occupées, nous dit-on, pendant la plus grande partie de la belle saison. La société de Sienne est distinguée en Italie par sa politesse et la bonne éducation que la jeu-

nesse reçoit dans son université, qui est florissante.

La Scala, 18 *juin*. — Les mêmes apparences favorables continuent de Sienne ici; peu de mendiants, point de voleurs, de la propreté, de l'aisance, des manières douces et polies; tout cela est-il le résultat des institutions politiques ou de l'heureuse succession de plusieurs bons princes? est-ce le caractère naturel des Toscans? L'un et l'autre probablement; mais toujours est-il vrai que la plus stérile partie de l'Italie possède ce qu'il y a de mieux en fait d'Italiens. Il y a sans doute plus d'énergie et d'industrie dans le nord, avec moins de politesse et de douceur: dans le midi, nous avons vu ce qu'est la population.

Pise, 19 *juin*. — De *la Scala*, la route suit un niveau élevé comme une vaste chaussée naturelle, d'où la vue plonge sur une étendue de pays, principalement sur le *val d'Arno*, non pas celui que Milton a célébré, mais la partie inférieure, qui est la plus belle. Un amphithéâtre de montagnes s'élevait de l'autre côté de la vallée, et les neiges de l'hiver blanchissaient encore quelques-uns de leurs sommets. Malgré la bonne apparence des diverses cultures de cette vallée, rien de plus grossier et de plus mal imaginé que les instruments et tout l'attirail de l'agriculture, depuis le pesant char et son harnois, jusqu'à la charrue

de bois plus grossière encore, s'il est possible, que celle de la Sicile! Toute la population était dans les champs au travail, et la vallée retentissait des chants gais, mais point du tout mélodieux de tous ces travailleurs. On voyait peu de mendiants, et ceux-ci étaient principalement des enfants et des aveugles qui demandaient au nom de la *madonna tanta miraculosa,* mais nous n'entendîmes pas le mot de *tanta fame,* comme à Rome et à Naples.

J'ai déjà fait observer, plus d'une fois peut-être, qu'un des signes d'un bon gouvernement est le mal même qu'on en dit sur les lieux, puisque cela montre au moins qu'on le surveille et qu'on ose en parler. Ici j'ai entendu louer les ministres toscans, ce qui serait suspect; mais comme c'était pour des qualités autres que celles qu'exigeaient leurs situations respectives, il ne faut pas se hâter d'en rien conclure à leur désavantage. Le ministre des finances, par exemple, s'entend bien, dit-on, à la politique extérieure, et le ministre des affaires étrangères est grand financier. Quant aux juges, il est vrai qu'on les accuse ouvertement de corruption et d'incapacité: à la rigueur, il en faudrait conclure qu'il y a bonne et prompte justice; mais je n'oserais affirmer que mon principe, vrai en général, quant à la politique, s'étende aux tribunaux.

Deux principales branches d'industrie parmi

le petit nombre de celles qui appartiennent au pays, ont été découragées par la permission anti-nationale (comme on l'appelle ici) d'exporter les matières premières : celle des figures et vases en albâtre et celle des chapeaux de paille. L'albâtre toscan, il est vrai, ne se trouve nulle autre part ; mais la paille dont on fait les chapeaux peut être recueillie partout, pourvu que l'on sème le blé trop tard, trop dru et sur un terrain qui soit suffisamment mauvais.

Lucques, le 21 juin. — Nous sommes partis de Pise dans l'après-dînée, et nous avons traversé un pays florissant et qui passe même pour sain, quoique bas et humide. Les habitants paraissaient nombreux et de bonne apparence ; il est vrai que c'était dimanche et qu'ils avaient leurs beaux habits. Lucques, autrefois indépendante comme toutes les autres villes toscanes, est maintenant englobée dans le grand état, encore bien petit, dont Florence est la capitale. Elle a ses remparts menaçants, ses orgueilleux palais à murs épais et à fenêtres grillées comme celles d'une prison. Elle a ses statues et ses monuments historiques relatifs aux hommes d'état, aux guerriers, aux patriotes des temps passés. Les églises sont ornées, dans un goût bizarre et coûteux, de marbres divers en bandes, quadrillés, rayés de toutes sortes de couleurs et dans le plus mauvais goût possible ; une promenade

poudreuse, plantée de magnifiques arbres, fourmillait de beau monde que nous aperçûmes en passant. Cette ville a trente mille habitants.

Les bains de Lucques sont très-fréquentés ; leurs eaux thermales sortent de la terre à la haute température de 60° degrés de Réaumur. La route qui conduit à ces bains est d'une beauté remarquable, ainsi que d'une grande bonté. Nous avons parcouru ce beau pays de plusieurs côtés, et l'une de nos promenades nous conduisit à travers un superbe bois de châtaigniers au *Prato Fiorito*, sur le sommet d'une montagne qui ne peut avoir moins de six à sept mille pieds d'élévation, puisque, dans cette saison, on y trouvait encore de la neige dans divers endroits. Ces vastes pâturages méritent bien le nom qu'ils portent, et feraient honneur à la Suisse. Leurs divers points de vue sont variés et magnifiques. Ces montagnes fournissent aux bains leurs renommés porteurs de chaises, qui vous conduisent lestement, d'ici à Gênes, quatre-vingts milles, à travers les montagnes, au plus fort de la chaleur, en trois jours pour 4 louis. Ils sont six, et se relayent alternativement. Ces montagnards ont une réputation de grande probité et nous firent voir qu'ils la méritaient. L'un d'entre eux retourna un mille ou deux en arrière, chercher un châle qu'on avait laissé tomber, et le rapporta, quoiqu'il eût pu si aisément

dire qu'il ne l'avait pas trouvé. Après la poussière et la chaleur des grandes routes, la sécheresse, les voleurs et la saleté de l'Italie, on se sent renaître au milieu de toute cette verdure, de ce bon air et de cette confiance qu'inspirent les habitants de ces montagnes. La glace est pour eux un produit industriel qu'ils exploitent; ils en fournissent tout l'été à la vallée de l'Arno et à Livourne; ils la transportent même à dos de mulets pendant la nuit jusqu'à Modène, qui est à quarante milles. Un trou creusé dans un sol sablonneux, garni de branchages à l'intérieur et couvert d'un toit de chaume et de gazon, suffit pour conserver la glace d'un hiver à l'autre. Ils en tirent aussi de certaines glacières naturelles.

Massa Carrara, 15 *juin*. — Nous avons été deux jours ici retenus par la beauté peu commune du pays; je ne parlerai que de la vallée de *Fiume Frigido*, torrent de montagne dont l'eau, provenant de la fonte des neiges, est froide comme elles. Cette vallée, très-étroite dans plusieurs endroits, est ensevelie dans l'ombre de fort beaux arbres, et l'on y entend le bruit des eaux du torrent et de plusieurs cascades qui ajoutent l'idéal de la fraîcheur à la réalité. Après s'être enfoncé plus d'une heure dans cette délicieuse solitude, l'on arrive à son extrémité, qui en est la partie la plus magnifique; c'est la mon-

tagne d'où descend le torrent, encore chargée d'une partie des neiges de l'hiver, lesquelles ont l'apparence de guirlandes blanches (1) jetées d'un rocher à l'autre à travers des pâturages du plus beau vert. Divers promontoires s'avancent dans cette inégale et tortueuse vallée ; et lorsque, vers le soir, le soleil lançait obliquement ses rayons sur leur profil boisé, c'était comme une ligne de feu tracée sur le fond obscur du paysage ; tandis qu'une vapeur dorée flottait sur ses hauteurs. Mais les ombrages de *Fiume Frigido*, plus éloignés de la Toscane, ne sont pas tout-à-fait aussi sûrs à la chute du jour que ceux du *Prato-Fiorito*, et l'on pourrait fort bien y être volé.

La célèbre carrière qui, de l'antiquité jusqu'à nos jours, a fourni pendant vingt siècles le marbre aux sculpteurs et aux architectes, mérite bien d'être vue. Anciennement baignée par la mer, elle forme à présent un enfoncement dans la montagne qui annonce tout ce qu'on en a extrait de marbre et la grande consommation

(1) Ceux qui ne connaissent pas les montagnes comprendront difficilement l'effet ici décrit. Voici comment il s'explique : La neige ne s'arrête que sur les pentes les moins inclinées ; ces parties du flanc de la montagne sont vues du bas, fort en raccourci et sans rien perdre de leur longueur ; leur largeur est réduite à peu de chose, ce qui leur donne l'aspect d'une guirlande.

qui en a été faite. Mais toute l'Italie, toute l'Europe et le monde entier, pourraient être couverts de temples bâtis de marbre de Carrare ainsi que peuplés de statues, que la masse d'où on le tire n'en serait guère diminuée. La terre est jonchée de fragments détachés des hauteurs par les pygmées, à peine visibles, qui picotent le rocher avec leurs faibles instruments, et détachent des morceaux qui tombent à grand bruit et seront peut-être convertis en chefs-d'œuvre. La façade de ce beau rocher, long-temps exposé aux injures du temps, devient noire, tandis que les nouvelles fractures sont du blanc le plus éclatant, cristallin, demi-transparent; il semblerait que ce marbre n'attend qu'un coup de ciseau, d'une main habile, il est vrai, pour respirer et vivre. Plusieurs artistes demeurent à Carrare à cause de la facilité qu'ils trouvent à se procurer presque pour rien leurs matériaux, et à s'essayer sur le marbre comme ils travailleraient ailleurs sur la terre glaise. Un de ces artistes est occupé à faire une statue d'Alexandre (de Russie), dont la tête est très-ressemblante quoique plus animée que l'original; car Alexandre a de la beauté, mais peu de physionomie. Le héros s'avance la main sur la garde de son épée à moitié hors du fourreau, et dont la lame porte ces mots : *toujours pour la patrie!* L'aigle placé à ses pieds, tient dans son bec une ban-

delette sur laquelle on lit : *droit à Paris*, ou peut-être *mon vol est pour Paris*, je ne me souviens pas exactement lequel des deux. Ce n'est certainement pas là le modeste langage que tenait Alexandre en 1814 et 1815; il ne savait pas s'il pourrait arriver *droit à Paris*, et avait la véritable grandeur ou tout au moins le bon goût d'avouer ses doutes. Pourquoi en faire l'imitateur des vanteries de son adversaire ; maintenant surtout que l'événement a montré combien elles étaient vaines? On dit que cette devise a été donnée à l'artiste par le fidèle sujet de sa majesté moscovite, pour qui se fait la statue, et non par sa majesté elle-même, ce que je suis bien aise d'apprendre. Il y a dans le même atelier une autre statue qui attire l'attention ; c'est celle de M. Necker. Cet homme célèbre est enveloppé d'une ample robe de chambre, en façon de draperie, rejeté à l'antique sur le bras gauche et posé nonchalamment sur la hanche, dans une attitude que l'on a voulu rendre classique, mais qui ne se retrouve point parmi les chefs-d'œuvre antiques sous la toge d'un sénateur romain. Décolleté et la chevelure bouclée, moitié à la Brutus et moitié à la Louis XIV, la mise de M. Necker n'est ni antique ni moderne. On nous le montre la tête haute et gesticulant de la main en orateur animé. L'intention est de lui donner cet *air noble* et cette *attitude du commandement*

qui, à mon sens, gâte tant de portraits de grands hommes modernes et n'en fait que des héros de théâtre. Si l'on veut absolument leur faire jouer un rôle, pourquoi ne serait-ce pas celui de la simplicité et de la modestie antiques; il en vaut bien un autre.

La Bacciochi, lorsqu'elle était reine d'Etrurie, ordonna la démolition de l'ancienne cathédrale de Massa parce qu'elle était trop près de son palais, que le chant d'église l'attristait, et que l'odeur de l'encens la faisait tousser. La consternation des habitants fut extrême, et le préfet lui même, quoique étranger, donna sa démission plutôt que de mettre l'ordre à exécution. Le vénérable édifice n'en fut pas moins rasé, mais les fondations sont restées : on les montre aux étrangers. C'est le monument durable d'un abus de pouvoir qui atteste cette vérité utile à connaître, savoir, que la tyrannie est tout aussi naturelle aux parvenus qu'à ceux qui n'ont jamais fait autre chose que d'exercer le pouvoir arbitraire, exercé avant eux par leurs ancêtres, et qu'en fait de liberté, l'on ne gagne rien à changer les personnes, si ceux qui viennent après ne donnent pas de meilleures garanties que ceux qui s'en vont.

On raconte que cette princesse prenait un plaisir tout particulier à humilier les grandes dames italiennes qui, après s'être moquées d'elle

de tout leur cœur, et avoir accablé de sarcasmes son trône et sa personne, en étaient venues à solliciter des places, même les plus humbles, dans sa maison. Elle fit une fois semblant d'avoir mal au cœur, afin de se faire tenir la cuvette par la marquise D... en présence de toute la cour, qui savait qu'elle le faisait exprès. Plusieurs autres dames du même rang étaient obligées de mettre un genou en terre pour chausser ses souliers au milieu du bal, devant tout le monde, lorsqu'elle voulait danser. Nonobstant l'affaire du *duomo* (la cathédrale) qui montrait une mauvaise tête non moins qu'un mauvais cœur, cette sœur de Bonaparte savait gouverner ; elle établit des maisons d'éducation pour les jeunes personnes, et sans mœurs elle-même, elle en aurait pu en donner aux italiennes en les excitant à cultiver leur esprit. Elle fit aussi beaucoup de bien dans l'administration des affaires de son petit royaume. Son mari, d'une origine très-obscure, n'en passe pas moins ici pour avoir été un homme de sens ; sans ambition comme sans prétentions, il ne chercha pas à gouverner ; mais il aurait cependant pu faire un bon prince. La princesse, autrefois dépossédée par Bonaparte afin de faire place pour sa sœur, rendue à ses fidèles sujets lors de la restauration générale de toutes les légitimités, paraît avoir perdu toute la popularité qu'elle avait à sa rentrée ; et ses fi-

dèles sujets voudraient peut-être bien à présent ravoir celle qui mit insolemment à bas leur *duomo*.

Il y a ici un vieux château qui est maintenant la prison; nous y avons vu des cachots de huit pieds sur huit où l'on renferme au secret les prévenus de crime, pour les empêcher, nous dit-on, *d'arranger leur défense*, procédé qui, en Angleterre, paraîtrait monstrueux; mais en faveur duquel, sauf excès, il y a bien quelque chose à dire. L'interrogatoire des prisonniers en cour et surtout devant le jury, est sujet à de graves inconvénients; il complique l'instruction et la rend plus difficile à saisir; il tend à exciter les passions, l'indignation, la pitié, et il vaut mieux sans doute ne soumettre à l'opinion du jury que les dépositions de témoins désintéressés. Mais l'interrogatoire du prisonnier, pendant les premiers jours de sa détention et lorsqu'il n'a pas eu le temps *d'arranger sa défense*, est infiniment propre à diriger les poursuites dans le sens de la vérité, et l'on peut, par conséquent, en faire usage dans ce but, pourvu que ni les aveux du prévenu ni rien de ce qu'il a pu dire ne soit mis sous les yeux du juge ou du jury. L'abus ici est qu'au lieu de quelques jours ce sont des mois et quelquefois des années que le prisonnier passe au secret! C'est pour son bien, dit-on; car il est probablement coupable; et si on lui

faisait son procès, il lui en coûterait la vie. Il est inutile de dire combien ce raisonnement suppose d'ignorance touchant les premiers principes de la justice criminelle qui repose sur l'intérêt de la société, sans motif personnel de faveur ou de défaveur. D'ailleurs c'est l'intérêt du prévenu coupable, et non celui du prévenu innocent qui se trouve ici consulté. En dernière analyse, l'interrogatoire du prévenu peut être ou n'être pas le meilleur moyen d'arriver à la vérité, mais le droit d'y avoir recours me paraît incontestable.

Gênes, le 27 juin. — De *Massa Carrara* nous fûmes coucher hier par *Sarzana* à *Lerice*, sur la baie *della Spezia*. Entre ces deux endroits l'on rencontre les ruines d'un amphithéâtre et d'autres édifices qui marquent le lieu où florissait l'antique ville étrusque, appelée *Portus Lunæ:* quoiqu'elle se trouve, à présent, bien en avant dans les terres, cette ville était anciennement un port de mer. La baie *della Spezia* peut être comparée à celle de Naples, sous le point de vue des beautés pittoresques, de l'étendue et de la sûreté; peut-être même y a-t-il plus de fond ici. Une source d'excellente eau, on pourrait dire une rivière tout entière, s'élève de la profondeur de vingt toises dans le milieu de la baie, formant une colonne du diamètre de trente pieds d'eau bouillonnante parfaitement douce et bonne

à boire ; le nom de cette fontaine extraordinaire est *Alfa Sana.*

Les gens du pays nous ont paru remarquables pour l'obligeance et la politesse ; je n'en donnerai qu'un exemple. Nous étions recommandés à un habitant de *Sarzana*, le signor Ravani, il était absent; mais pendant qu'on le cherchait, un autre habitant, dont le nom ressemblait à celui-là, croyant que c'était lui, vint nous voir, et quoique l'erreur fût bientôt découverte, n'en offrit pas moins ses services et eut la bonté de nous rendre tous ceux dont nous avions besoin, c'est-à-dire, de nous procurer une bonne felouque, à des conditions modérées, pour nous conduire à Gênes. Je dois dire que ce n'est point la première fois que j'ai éprouvé les effets de la même disposition obligeante dans diverses parties de l'Italie, et de la part de personnes desquelles je n'avais aucune raison d'en attendre; elle est dans les mœurs italiennes.

Notre felouque était un bateau non ponté à trois voiles latines et huit avirons, qui nous transporta avec deux voitures de *Lerice* à Gênes (soixante-cinq milles) pour 4 louis. Le trajet se fit en seize heures, avec un vent très-faible, mais favorable. Les rochers à pic, très-élevés, et en apparence de lave ou de basalte qui bordent la côte, continuent jusqu'à *Porto Fino*, et la mer dans laquelle plongent ces rochers est d'une

grande profondeur. Les montagnes arides dont ils font partie, étant assez hautes pour attirer les vapeurs invisibles de l'atmosphère avaient leurs sommets les plus élevés enveloppés de nuages. Toute la côte jusqu'à Gênes porte le nom assez singulier de *Riviera di Genoa*. Après avoir dépassé *Porto Fino*, les montagnes s'éloignant un peu de la côte, celle-ci devient plus praticable et paraît couverte de villes, de villages et d'habitations éparses parmi des bosquets de myrtes et d'orangers, jusqu'aux portes mêmes de Gênes.

Le capitaine ou patron de notre barque et son équipage exprimaient ouvertement leurs regrets du changement de domination et déploraient le retour de la paix; « Cependant, leur disions-nous, vous ne pouviez naviguer sans danger? —Ah! bah! le danger! repliquaient-ils, on était pris quelquefois, mais on était bientôt relâché. Une fois notre bateau fut coulé bas, mais nous gagnâmes la côte à la nage. Chaque voyage de *Gênes* à *Lerice* valait 15 à 20 napoléons, et le retour 10 à 12. Les matelots mettaient chacun un napoléon et demi dans leur poche. — Mais la conscription? — Quant à cela, nos jeunes gens étaient avancés. Ils aimaient assez l'uniforme. La guerre vaut mieux que la paix! — La guerre à l'étranger, peut-être, mais la guerre dans vos foyers, à Gênes, par exemple, où tant

de gens sont morts de faim pendant le siége. — Nous n'y étions pas. »

Telle est, autant que j'ai pu m'en assurer, l'opinion presque générale parmi le peuple. Mais il faut faire observer qu'après vingt-cinq ans de paix une déclaration de guerre aurait sans doute produit le sentiment opposé. Ceux qui perdent leur gagne-pain par la transition de l'état de paix à l'état de guerre s'en plaignent, tout autant que de l'autre transition. Lorsqu'après notre arrivée à Gênes, nous eûmes payé le patron, que nous ne devions plus revoir et avec qui nous n'avions plus rien à démêler, il nous rapporta un sac de nuit, plein d'effets divers et oublié à bord, qu'il aurait fort bien pu s'approprier.

La première vue de Gênes de la mer est sans doute très-frappante, et pour en jouir, nous avons été favorisés par l'heure et le temps: c'était le soir d'un beau jour, et les derniers rayons du soleil répandaient leurs plus riches teintes sur tous les objets. Deux môles gigantesques s'avancent dans la mer et défendent l'entrée du port, au fond duquel s'élève un fanal bâti dans les mêmes proportions. Derrière la ville on voit une colline tellement aride et brûlée, que sa couleur dominante est celle d'une crême au chocolat; elle est néanmoins parsemée de maisons de campagne, renfermées dans les murs de la ville, lesquels couronnent et enveloppent cette émi-

nence, aboutissant des deux côtés à la mer et formant un demi-cercle de douze milles d'étendue. Quant au célèbre amphithéâtre du palais, il est à peine visible derrière la première ligne d'édifices peints en vert et en rouge, dont on découvre les étages supérieurs au-dessus de la haute muraille qui environne immédiatement le *Port franc* (1). L'intérieur de la ville se compose de rues extrêmement étroites, sortes de tranchées de huit à dix pieds de largeur, entre des palais d'une hauteur démesurée; leurs corniches semblent se toucher ou ne laisser entre elles qu'une simple ligne de ciel bleu. Ces rues trop rapides, ainsi que trop étroites pour les voitures, sont toujours propres, fraîches et tranquilles. Les moins étroites ont dans le milieu une sorte de sentier, pavé de briques et large de deux ou trois pieds seulement, pour la commodité du transport, qui se fait à dos de mulets et plus souvent à dos d'hommes; tout le reste est pavé de grandes dalles de pierre. L'on voit partout des fruits de toute espèce, en abondance, et à très-bon marché, ainsi que des fleurs qui parfument l'air, ce qui n'a pas pour la santé les mêmes inconvénients qu'à Rome. Deux rues seulement sont accessibles aux voitures, et l'une d'elles, la *Strada Balbi*, est entièrement composée de palais

(1) Les marchandises, destinées à être exportées, sans payer de droits, sont déposées dans l'enceinte de cette muraille.

plus magnifiques que ceux de Rome, plus propres certainement, moins tristes et moins délabrés; mais, quand je dis plus propres, je veux parler de l'intérieur seulement, car les portes de rue sont également souillées d'ordures. Ces palais sont bâtis autour d'une cour, et les principaux appartements sont au troisième, où l'on a un peu d'air et de jour. Les toits en terrasse sont ornés de plantes, d'arbrisseaux et même d'arbres, tels que le myrte, le grenadier, l'oranger, l'oléandre, qui ont jusqu'à vingt-cinq pieds de haut et qui croissent, non-seulement dans des caisses, mais dans une couche de terre souvent profonde de plusieurs pieds, qui a été apportée sur la terrasse et repose sur une voûte. L'on y fait monter de l'eau qui coule parmi ces bosquets, et y entretient la verdure et l'ombrage pendant les chaleurs de l'été. Quelques-unes de ces terrasses, construites au niveau des appartements, pavées du même marbre, décorées des mêmes plantes, et de nuit, éclairées de la même manière, paraissent en être la continuation; seulement, si vous levez la tête, au lieu de la dorure et de la peinture du plafond, vous apercevez les étoiles. La promenade publique de l'*Aqua sola* est fort agréable et de meilleur goût qu'à l'ordinaire: on y a une magnifique vue. Le peuple, en général, a fort bonne façon, surtout les femmes. Celles-ci portent un ample voile

blanc, qui leur cache une grande partie du visage et qui les enveloppe de la tête aux pieds ; des souliers fins, des bas de soie bien tirés et toujours très-propres, et cela dans les classes les plus inférieures, si l'on en excepte pourtant celle des mendiants, qui sont très-nombreux et portent l'uniforme de leur état.

J'ai trop peu vu la société de Gènes pour en juger; cependant je crois pouvoir dire que les femmes ont en général l'esprit plus cultivé et sont par conséquent plus agréables que dans le midi de l'Italie. Celles que j'ai eu occasion de voir parlaient bon français et presque aussi bon anglais. J'en pourrais signaler plusieurs qui avaient le teint des femmes du nord, ainsi que les manières. J'ai lieu de croire qu'elles étaient irréprochables du côté des mœurs, et que si elles avaient des *cavalieri serventi*, leurs soins étaient tout-à-fait gratuits. Nous autres gens du nord, accoutumés que nous sommes à faire quelque chose, nous ne concevons pas qu'on puisse ainsi se dévouer sans objet, et nous ne prenons pas garde que le célèbre *far niente* des Italiens est pour eux un objet important, lequel se trouve ainsi parfaitement rempli. Les nobles génois, dans la société familière, mettent souvent entre eux les titres de côté et s'appellent par leur nom tout court, ou même simplement par leur nom de baptême, ce qui a un air d'intimité dont l'im-

pression est agréable. Les titres, au reste, ne dérivant d'aucun fief ou même d'aucune propriété territoriale, peuvent bien leur paraître à eux-mêmes de peu de valeur. Leur fortune étant principalement placée dans les fonds étrangers, ils perdirent dix-sept millions de rente en France, à la révolution. Comme partout en Italie, le théâtre est presque entièrement consacré à la représentation d'opéras que personne n'écoute; c'est en vain que le malheureux chanteur remplit l'air d'accents harmonieux, l'auditoire est sourd, ou plutôt n'a d'oreille que pour lui-même. On se fait visite dans les loges, dont les portes s'ouvrent et se ferment à grand bruit. Dans cette ville de palais, le théâtre m'a paru moins bien tenu qu'ailleurs.

Nous avons été dimanche au sermon, dans l'église du *Corpus Domini*, et quoique l'accent du prédicateur nous fît perdre beaucoup de son discours, nous avons compris que la charité en était, comme à l'ordinaire, le texte; et la charité est ici l'aumône faite aux mendiants. Le riche, disent les prédicateurs italiens, n'est que l'administrateur du bien des pauvres, et doit leur rendre tout ce qui ne lui est pas absolument nécessaire à lui-même; doctrine trop agréable à la populace, pour qu'elle puisse réfléchir sur ce qu'elle a d'absurde. Avec de l'argent, on ne peut acheter plus qu'il n'y a au marché; il faut produire avant de mettre en

vente, et sans industrie, on ne produit rien. L'argent lui-même sort bien vite d'un pays sans industrie, et n'y rentre plus. Qui d'ailleurs se donnerait la moindre peine pour acquérir ce qu'il faudrait donner bien vite sans équivalent? et les Italiens, déjà si enclins à la paresse, ne se prévaudraient-ils pas de cela, comme d'un nouveau motif pour ne rien faire? Enfin, quand tout le monde serait réduit à la mendicité, qui est-ce qui donnerait l'aumône?

L'on trouve à Gênes moins de traces de splendeur passée qu'à Venise; mais plus d'apparence de richesse actuelle. L'on entend parler de la décadence de Gênes; mais on voit celle de Venise. Les églises ne sont pas comparables à ce qu'on voit à Rome en ce genre: il y en aurait cependant de fort belles, si l'on ne faisait pas tant d'efforts pour les rendre telles, et surtout si elles n'étaient surchargées de dorure. Celle de l'*Annunziada* ressemble à une tabatière d'or. Quelques-unes sont intérieurement décorées de marbre rouge et blanc, en bandes superposées. La cathédrale l'est extérieurement en rouge et noir. L'Annonciade possède quelques tableaux des anciens maîtres, fort estimés, et que j'estime beaucoup moi-même; mais il en est un, dont on ne dit rien, qui m'a beaucoup frappé: c'est la mère de Jésus, abîmée dans sa douleur, au pied de la croix. Malheureusement pour l'artiste (Scotti de Milan), il n'est

pas encore mort, et sa célébrité est à venir.

L'*Albergo dei poveri* est un établissement magnifique et qui, je l'espère, est aussi utile qu'il est beau. Quinze à seize cents individus, enfants orphelins ou vieillards, y trouvent un asile. Ceux-ci couchent seuls dans d'immenses dortoirs, et ne travaillent pas. Les enfants apprennent divers métiers exercés dans la maison, et, à un certain âge, reçoivent la moitié du produit de leur travail, avec lequel ils doivent se fournir de vêtements et d'une partie de leur nourriture, ne recevant que le pain, la soupe et le logement. On veut par là leur apprendre à pourvoir à leurs propres besoins, par leur travail. Ceci est fort bien; mais l'objection fondamentale à laquelle tous ces établissements sont sujets, c'est que le travail donné aux pauvres, dans l'intérieur, est autant d'ôté à ceux de l'extérieur, de sorte que la tendance inévitable est d'envoyer, peu-à-peu, toute la classe ouvrière à l'hôpital. En effet, les ouvriers consultent la consommation, et ne font en général que ce qu'on leur commande ou que ce qu'ils peuvent vendre avec profit, tandis que l'hôpital, travaillant à tout hasard, et vendant comme il peut, à quelque prix que ce soit, élève une concurrence trop redoutable, et que l'ouvrier ne peut soutenir long-temps. Si ces établissements ne travaillaient que pour l'ouvrier du dehors et toujours de commande, l'inconvénient ne serait plus le

même. Une autre objection, non moins fondamentale, c'est que les enfants reçus dans l'établissement, font place à d'autres à l'extérieur, et qu'il en naît d'autant plus que l'on en reçoit davantage; c'est une véritable prime donnée à la population, déjà trop grande; et l'on ne saurait trop répéter qu'elle est trop grande, toutes les fois que, naturellement et sans l'artifice des maisons de charité, elle ne trouve pas de l'ouvrage et du pain. Sur un millier d'enfants reçus dans l'établissement, il n'y en avait que quarante ou cinquante qui sussent lire et écrire, attendu, nous dit-on, qu'il aurait fallu trop de maîtres pour donner l'enseignement à un plus grand nombre. Les directeurs ignoraient totalement l'existence de l'enseignement mutuel; ils n'en avaient aucune idée. Gênes a plusieurs hôpitaux ouverts aux malades de tous pays, qui y sont reçus sans distinction. Le plus considérable de ces hôpitaux, maintenu par les donations particulières, est orné des bustes et des statues de ses nombreux bienfaiteurs. Il y a de l'espace et beaucoup de propreté; les malades sont seuls dans leurs lits, séparés de quatre pieds, et l'intervalle entre les deux rangs, est de vingt pieds; le plafond est très-élevé; pas la moindre odeur, même dans les rangs des blessés. Un pont de cent pieds de hauteur réunit l'une à l'autre, en trois enjambées, deux parties élevées de la ville, passant par-dessus des maisons à six

étages qui n'atteignent pas à la base des arches. Gênes doit ce bel ouvrage à la munificence d'un de ses citoyens qui vivait dans le seizième siècle. Un autre individu, de la même famille des *Sauli*, éleva, à l'entrée de ce pont, une église, *Santa Maria Carignano,* qui est dans le meilleur goût d'architecture. Les quatre statues colossales qu'on voit dans cette église, et qui sont du Michel-Ange de la France (Le Puget), ne m'ont paru remarquables que par l'affectation et l'exagération. De la coupole de *Santa Maria Carignano,* l'on jouit d'une vue très-étendue sur la mer, sur la ville et sur la pente brûlée que les fortifications enveloppent, laquelle est parsemée de maisons de campagne avec leurs terrasses bien découvertes et bien nues, où l'on arrive entre deux rangs de charmille. Ces prétendues maisons de campagne ne sont habitées que pendant quelques semaines du printemps et de l'automne, et ce peu d'intérêt fait honneur au goût des propriétaires. Le vin des environs de Gênes, dont la situation paraîtrait si favorable à la culture des vignes, est, comme celui du reste de l'Italie, médiocre à tel point, que les Génois en tirent de Marseille pour leur consommation.

Le guide qui nous accompagnait nous raconta fort en détail les incroyables souffrances des habitants pendant le mémorable siége que Gênes, défendue par Masséna, a soutenu contre les

Autrichiens. L'on a peine à comprendre la résignation de tout un peuple, souffrant sans se plaindre les extrémités de la faim, tandis que nous en voyons d'autres se soulever dans l'espoir seulement d'être un peu mieux que bien, ou pour éloigner des maux incomparablement moindres que celui de mourir de faim. Les Génois, il est vrai, n'aimaient pas les Autrichiens, mais ils n'aimaient guère mieux les Français, dont ils avaient cherché à secouer le joug immédiatement avant le siége; ils étaient dix contre un; rien ne leur était plus facile que d'ouvrir leurs portes, et les moindres avances de la part des Autrichiens les auraient décidés à le faire; mais, par entêtement, ceux-ci ne le voulurent pas. Notre *cicerone* prétendait que lord William Bentinck n'aurait pu prendre la ville sans les deux régiments italiens qu'il avait dans sa petite armée, et qui enlevèrent d'assaut certain fort (fort Roussillon, je crois) qui la commandait. Les deux régiments italiens en question ayant été faits prisonniers en Espagne, nous demandâmes comment de si vaillants soldats avaient pu se laisser prendre. A quoi il répondit, d'un air de mystère : *Il y a quelque chose là-dessous.* L'on va voir, comme une pièce curieuse, le bâtiment de la Bourse, où la noblesse marchande de Gênes s'assemblait autrefois pour faire le commerce de tout l'univers. Nous y trouvâmes des

femmes qui vendaient des cerises à la livre, et, le soir, les marches et le pavé du péristyle étaient jonchés de pauvres, qui y viennent coucher, comme à Rome et surtout à Naples. Je ne me serais par attendu à retrouver cet usage de dormir ainsi en plein air, sous une latitude aussi élevée et chez un peuple à un si haut degré plus actif et plus laborieux que les Napolitains.

Il existe un plan de la ville de Gênes qui date de l'année 1364 et où l'on voit une incroyable multitude de palais fortifiés, chacun d'eux surmonté de sa haute tour destinée à la défense et à l'attaque; car on lançait des pierres de ces lieux élevés. Cela remontait aux querelles des Guelfes et des Gibelins. Toutes ces constructions guerrières ont disparu, et à leur place s'est élevée une nouvelle génération de palais, remarquable par sa beauté, son goût et sa magnificence. Rome et Venise n'ont rien de pareil; c'est une profusion de colonnes et de statues. Les murs, les escaliers, le pavé, tout est de marbre. Les palais sont remplis de tableaux; il y a beaucoup plus de collections particulières qu'à Rome. Au reste, je me garderai bien d'entreprendre la description de ces palais et de ces tableaux, qui donnerait aussi peu de plaisir au lecteur que la possession elle-même en donne au propriétaire. Je ne m'y arrêterai qu'un moment. Les deux palais *Durazzo* sont au nombre

des plus remarquables. Le plus grand, dans la rue *Balbi*, a deux cent cinquante pieds de façade; j'y ai beaucoup admiré un tableau du Guide, la *Charité romaine* : c'est un vieillard condamné à mourir de faim dans sa prison, qui est allaité par sa fille. Tout ce que la physionomie humaine peut inspirer de pureté, de piété filiale et de joie céleste, se trouve là. Ce tableau cependant est peint avec moins de force qu'une Madelaine également du Guide qui se voit dans le même lieu; mais ce dernier tableau n'est pas comparable à l'autre quant à l'expression. Un portrait d'Anne de Boulen, par Holbein, est le seul que j'aie encore vu qui rende justice à la beauté de cette reine infortunée. Nous avons beaucoup admiré un excellent Albert Durer, représentant quelque célébration religieuse, où il entre un grand nombre de figures. Je suis bien aise qu'il se présente une occasion de rendre ainsi justice au talent de deux grands artistes que je n'ai pas toujours su apprécier. Parmi plusieurs chefs-d'œuvre de Vandyk, je conserve le souvenir du portrait d'un prince enfant, en habit de cour du vieux temps; la gaucherie extrême de cette parure qui sied si mal à son âge, n'en fait que mieux ressortir ses grâces naïves; je ne pouvais en détourner mes yeux. Ecrivant de mémoire, quoiqu'à peu d'heures d'intervalle, je ne puis dire exactement auquel des

deux palais *Durazzo* chacun de ces tableaux appartient; mais il importe peu, et en bons voisins ils s'arrangeront.

Le *Palazzo Serra* est orné avec beaucoup de luxe. Le grand salon, achevé il y a vingt-six ans, coûta lui seul un million de francs; il est tout or, tout marbre, et *lapis lazuli;* il y a des glaces partout; rien de plus gai et de plus riche : mais l'œil fatigué de tant d'objets variés et brillants cherche en vain quelque endroit où il puisse se reposer. Ce salon est d'ailleurs trop petit n'ayant que quarante pieds sur vingt-huit. Rien de semblable ne s'était encore fait à Gênes, et suivant toutes apparences ne se fera jamais.

Les deux parties du *Palazzo Brignole*, divisées par la rue, sont réunies par un pont qui la traverse. Ce palais est encore plus frappant par la fraîcheur et l'air soigné de son intérieur que par sa grandeur et sa magnificence; il fait le plus grand contraste avec l'aspect pauvre et négligé des palais de Rome et de Venise.

L'étroite oligarchie de Gênes, établie en 1528 par l'immortel Doria qui, bien qu'un héros n'était pas au fond un fort bon législateur, se soumit sans résistance dans l'année 1797 (comme tant d'autres états plus puissants) à l'irrésistible ascendant des nouvelles opinions. Bonaparte, qui était alors le représentant de ces opinions, fit à *Montebello*, un traité avec la république,

par lequel on lui donnait une augmentation de territoire pris sur l'Autriche (1), avec une population de cinquante mille âmes. Les anciennes institutions, en partie maintenues par ce traité, firent place bientôt à des formes plus populaires, calquées sur celles qui régissaient la France; mais le rapide accroissement des impôts, la stagnation du commerce et surtout la suppression de la banque de Saint-Georges, ne tardèrent pas à dépopulariser le nouveau gouvernement. Cette banque de Saint-Georges, plus ancienne que celles d'Amsterdam, de Venise et de Londres, était à certains égards, indépendante du gouvernement, et formait une sorte d'*imperium in imperio ;* c'était le dépôt général de la richesse individuelle aussi bien que publique ; elle facilitait les moyens de rendre ces richesses productives, et par là d'en prévenir la dispersion dans les fonds étrangers ou les entreprises étrangères; contribuant ainsi à identifier les Génois avec leur patrie par des liens qui, sans être d'une nature fort relevée, étaient pourtant assez forts.

Bientôt après que le nouveau gouvernement se fut approprié la régie de l'institution, elle fit banqueroute, et, quoique les individus reçussent un tiers de leur créance, les hôpitaux et les autres établissements de charité n'eurent rien,

(1) Les fiefs impériaux de la vallée de Scrivia et de celle du Taro.

attendu que, par l'interprétation la plus injuste, on les qualifia de main-mortables; de manière qu'ils furent abandonnés à la charité publique. Tel était le mécontentement des Génois, que si, après la bataille de Novi, le général autrichien eût proclamé l'indépendance de la république et l'oubli du passé, les Français n'auraient pu se maintenir en Ligurie. Mais il ne le fit pas et Gênes soutint ce siége de l'année 1800, à jamais mémorable dans les fastes militaires. Masséna qui commandait dans la ville, avait pour auxiliaire le souvenir encore vivant, chez un certain nombre d'habitants, des excès commis en 1746 par une armée impériale (1). L'on assure que la garde nationale eut plus de part à la défense de Gênes que les troupes de lignes de Masséna, composées en général de mauvais bataillons. Mais cette fois le général autrichien, comte Hohenzollern, par sa conduite humaine, lors de la reddition de la ville, effaça de fâcheux souvenirs, et les habitants n'eurent à souffrir que

(1) L'on montre encore, près de l'*Albergo dei poveri*, dans la rue *Portania*, l'endroit où, le 10 décembre 1746, commença l'émeute qui obligea les Autrichiens à évacuer la ville. Une pièce d'artillerie très pesante avait enfoncé le pavé au-dessus d'un égout souterrain; les soldats voulurent forcer les passants à travailler pour la sortir; ceux-ci résistèrent, et la querelle devint générale. Cette pièce était un mortier de bronze que l'on montre également.

d'une épidémie dangereuse, résultant de tous les maux qu'ils avaient endurés pendant le siége. En cinquante-neuf jours (terme de sa durée) il était mort de faim quinze mille personnes sur une population de cent soixante mille, et pendant plusieurs mois après, la fièvre emportait encore jusqu'à cent personnes par jour.

En Piémont, la classe moyenne, celle des professions savantes dans les villes, et même les propriétaires roturiers de la campagne, étaient unanimement portés pour la révolution, dans l'espoir qu'elle corrigerait de graves et nombreux abus. L'expérience ne leur avait pas encore appris que les réformes soudaines et violentes sont ordinairement suivies de réactions d'une égale violence qui ramènent les choses au point où elles étaient auparavant, tandis que les améliorations graduelles sont seules durables. Les gouvernements de leur côté ignoraient encore le danger d'une résistance obstinée à tout changement, et, même à présent, il est douteux que gouvernants ou gouvernés connaissent encore bien leurs véritables intérêts. Quoi qu'il en soit, les deux partis étaient aux prises, et les républicains de Gênes assistaient avec zèle leurs frères du Piémont, malgré la haine que les deux peuples s'étaient portée de tout temps, lorsqu'une armée française vint décider la question : le roi de Sardaigne détrôné se retira dans son île de

Sardaigne qui lui restait, et le Piémont, fut bientôt après, réuni à la France. Bonaparte, maître du nord de l'Italie après la bataille de Marengo, nomma à Gênes, à Milan et à Turin des commissaires chargés de réorganiser les pays dont ces villes étaient les capitales respectives; mais ils ne firent rien, et Gênes à la fin, s'adressa à Bonaparte lui-même, pour obtenir une constitution de sa main, se flattant qu'il respecterait son propre ouvrage. Bonaparte accepta en riant cette tâche, et, quoique occupé de la guerre qui allait éclater de nouveau après la paix d'Amiens, il donna quelques heures à la discussion d'un projet de constitution rédigé, d'après ses aperçus, par un conseiller d'état et par un plénipotentiaire génois; mais cet homme extraordinaire éprouvait, avec le besoin pressant de créer, le besoin non moins pressant de détruire, et il envoya bientôt après Salicetti à Gênes pour être la constitution vivante du pays, comme il était lui-même celle de la France. Au renouvellement périodique du tiers des sénateurs, on trouva moyen de faire sortir ceux qui s'étaient constamment opposés au despotisme du ministre étranger, et il ne resta que des hommes faibles ou corrompus qui signèrent, en 1805, l'anéantissement de la république, à l'époque même où Bonaparte mettait à Milan la couronne de fer sur sa tête, en prononçant ces vaines et imprudentes paroles :

« Malheur à quiconque y touchera ! » Ainsi dépouillées d'une ombre d'indépendance politique, Gênes et la Ligurie furent au moins délivrées de la présence de Saliceti, dont le despotisme n'était que trop réel; mais ce changement n'en fut pas moins très-impopulaire à Gênes, et produisit de la part de l'Autriche une déclaration de guerre.

Quoique les Génois bloqués par les Anglais eussent vu se consommer la ruine de leur commerce, ils n'en furent pas moins assujétis à l'inscription maritime comme à la conscription, et les parents de ceux qui avaient quitté le pays, avant même qu'il devînt français, furent poursuivis avec la dernière rigueur. L'on exigea aussi des nobles qu'ils envoyassent leurs fils en France pour y être élevés dans des principes qui devaient les séparer pour jamais de leurs familles. Cependant les agents civils et militaires de cette tyrannie paraissent avoir cherché à en mitiger la rigueur. L'architrésorier Lebrun, envoyé par Bonaparte pour réorganiser l'état de Gênes, remplit sa tâche avec douceur et avec habileté, et s'attira l'estime et l'attachement des Génois. En dernière analyse, leur assujétissement leur valut de bons établissements d'éducation, un code de lois uniforme, la publicité judiciaire et le jury, la suppression de la mendicité et des assassinats; et s'ils furent pillés sans

miséricorde, au moins les spoliateurs, fidèles au caractère que Machiavel leur attribuait, il y a trois siècles, dépensèrent-ils tout sur les lieux. En 1812 ils prirent jusqu'aux tableaux des églises et même des palais, acte de violence pour lequel ils n'avaient pas même le prétexte de la conquête, puisque le pays s'était donné et avait toujours été l'allié de la France. Lorsqu'ils enlevèrent le chef-d'œuvre de Jules Romain (le martyre de saint Etienne), il y eut à Gênes un soulèvement. Cette dernière spoliation eut lieu à l'époque où l'on pouvait prévoir la perte d'une partie au moins du pays conquis; mais de tels actes étaient le moyen de réaliser ce qu'on craignait. Aussi, dès que lord William Bentinck se présenta avec des forces peu considérables, trouva-t-il les Génois si bien disposés à le recevoir, que le général français qui commandait dans la ville, fut obligé de la rendre presque sans résistance. Plusieurs indices devaient faire croire aux Génois que les Anglais voulaient *la liberté de l'Italie;* telle était la devise que deux régiments italiens, faisant partie de leur petite armée, portaient sur leurs étendards : la proclamation de lord William Bentinck, son caractère bien connu, le choix même que son gouvernement avait fait de lui, tout enfin tendait à confirmer cette espérance.

Le gouvernement provisoire, établi sous l'in-

fluence immédiate de lord William Bentinck, pendant l'organisation de la république, fut composé d'éléments hétérogènes, sept nobles et six roturiers; les premiers voulaient l'ancien régime et rien autre; les derniers prétendaient que les qualités personnelles et la richesse devaient être les seuls titres au pouvoir, et ne voulaient pas même de noblesse constitutionnelle. Impatient des délais de ces législateurs, le général protecteur, se chargeant de leur tâche, fit une constitution à l'anglaise, où l'on trouvait combinés divers principes en apparence opposés, l'aristocratie et la démocratie, l'égalité devant la loi et la féodalité. Personne n'en fut content, les roturiers pas plus que les nobles; et des plaisants donnèrent à Gênes le nom de république de *Pare e sembra.* Les libéraux de nouvelle date, sur tout le continent de l'Europe, aiment trop l'égalité pour vouloir de la noblesse constitutionnelle; mais la nature veut l'inégalité, et, en la voulant aussi, on peut lui faire sa part, qu'autrement elle se fait à elle-même. Point de monarchie constitutionnelle qui soit durable sans noblesse; point de grande république même, sans corps intermédiaires entre le peuple et le gouvernement. Ces politiques spéculatifs n'aiment pas mieux deux corps de législature dans la république, qu'une chambre haute et une chambre basse dans la monarchie. Franklin, qui était de

leur opinion, se donna le plaisir de faire, en Pensylvanie, une constitution où il n'y avait qu'une chambre : elle ne tint pas.

Quoi qu'il en soit, le nouveau gouvernement de Gênes fit des merveilles pendant les six ou sept mois de sa durée (de juin 1814 à la fin de l'année). Quelques-unes des taxes les plus oppressives, par exemple, les droits réunis et les patentes, furent abolis; le port redevint *port franc;* le Code français, maintenu, reçut des améliorations; la banque de Saint-Georges fut rétablie, avec tous ceux de ses anciens priviléges qui n'étaient pas incompatibles avec la liberté; on rétablit les finances au point de liquider d'anciennes dettes, et on laissa, à la fin, un million dans le trésor. Le gouvernement provisoire comptait parmi ses membres plusieurs sénateurs distingués, qui s'étaient opposés avec courage aux empiétements de Saliceti sur l'indépendance génoise; ils s'élevèrent (1), avec le même courage, contre les attentats médités par le congrès de Vienne sur les petits états, et notamment sur leur patrie, attentats qui ressemblaient trop à ceux dont Bonaparte s'était rendu coupable, et dont ce même congrès prétendait faire justice, tout en les imitant. On y parlait des *limites naturelles*

(1) Il existe une protestation énergique du président de ce gouvernement provisoire, qui lui fera toujours le plus grand honneur.

du Piémont, dans lesquelles Gênes, disait-on, se trouvait; c'est tout ce que Bonaparte aurait pu faire en semblable occasion. Au fait, il fallait à l'Angleterre un port dans le nord de l'Italie, où, en cas de nouvelles entreprises militaires de la part de la France, elle pût débarquer des troupes sans difficulté et les tenir en réserve pour agir suivant les circonstances. Gênes remplissait toutes les conditions requises; mais une république indépendante pouvait faire des difficultés que le gouvernement sarde, plus immédiatement menacé par la France, ne ferait pas. Lord Castelreagh n'aimait guère les républiques; il se mettait peu en peine de compromettre lord William Bentinck, en ne tenant pas les engagements tacites ou positifs qu'il avait pu prendre; peut-être même craignait-il aussi peu de compromettre la bonne foi de son propre gouvernement (1) lorsqu'il avait un objet politique en vue; aussi ne paraît-il pas s'être le moins du monde opposé à la cession de Gênes au roi de Sardaigne. Lord William Bentinck, après avoir, dit-on, dépensé 30,000 livres sterling de sa propre fortune pour la liberté de Gênes, se vit à la fin réduit à s'éloigner secrètement de la ville, poursuivi par les malédictions de ses habitants, et la garnison anglaise, emportant

(1) Lord Wellesley, alors ministre des affaires étrangères, paraît avoir donné à lord William Bentinck des instructions générales, tendantes à favoriser la liberté de tous les Italiens.

l'artillerie et les munitions de Gênes, remit la place à ses nouveaux maîtres.

Le roi de Sardaigne, à qui le congrès de Vienne avait prescrit de ménager les Génois, leur laissa le code civil et le code de commerce; mais le code civil a été matériellement changé en ce qui concerne les actes de l'état civil, les conventions matrimoniales et les successions (1); quant au code pénal, et aux codes d'instruction criminelle et de procédure civile, ils ont été remplacés par le réglement du 15 mai 1815, qui ne contient que les anciennes lois du Piémont (sans la torture pourtant), étrange amalgame de lois disparates faites dans des temps barbares et pour un autre pays que Gênes, par Amédée de Savoie, en 1430; par Emmanuel Philibert, en 1516; par Charles Emmanuel, en 1603, etc., et que les jurisconsultes ne regardent qu'avec effroi. Sous leur empire, le droit public n'est plus que l'expression de la volonté absolue du prince, qui peut disposer des biens de ses sujets à titre de contributions ou d'impôts (2), et de leur personne par un mandat d'arrêt. Elles pu-

(1) Les fils héritent à l'exclusion des filles, auxquelles il n'est accordé qu'une petite légitime.

(2) Les souverains assemblés au congrès de Vienne décidèrent que « la réunion de Gênes avec les états de sa ma-« jesté le roi de Sardaigne serait établie sur des bases solides « et libérales, conformément aux vues générales des puis-

nissent d'amendes et de peines infamantes jusqu'à la simple tentative d'émigration; la peine de la confiscation s'y trouve au bout d'une multitude d'articles qui contiennent des dispositions prohibitives. La justice est vénale, les juges, nommés et révoqués à volonté, vivent d'épices, et fixent les frais à leur gré. Leurs appointements sont très-faibles (1). Tous les actes quelconques

« sances et à l'intérêt réciproque des états de sa majesté le roi « de Sardaigne et à celui de Gênes. »

Dans le cinquième article de la convention passée au congrès il est dit : « Il sera établi dans chaque arrondissement « d'intendance un conseil provincial composé de trente mem- « bres, choisis parmi les notables des différentes classes. Lors- « que les besoins de l'état exigeront l'établissement de nou- « veaux impôts, le roi réunira les différens conseils provin- « ciaux dans telle ville de l'ancien territoire génois que sa « majesté désignera, et sous la présidence de telle personne « qu'elle aura déléguée à cet effet. Le roi n'enverra à l'en- « registrement du sénat de Gênes aucun édit portant création « d'impôt extraordinaire, qu'après avoir reçu le vote appro- « batif des congrès provinciaux, comme ci-dessus. »

Or, il est notoire que *les conseils provinciaux* n'ont point été formés, quoique de *nouveaux impôts* aient été *créés*.

(1) Les juges de la cour suprême ont un traitement fixe d'environ 1,500 francs, et environ autant de droits casuels légitimement perçus. Ce sont ordinairement de vieux avocats qui ont de la fortune : on ne les accuse pas de corruption. Mais les juges inférieurs n'ont que leurs épices, et leur rapacité est extrême. J'ai entendu parler d'un procès qui a duré deux ans, lequel avait été entamé pour forcer le locataire d'une maison à la quitter à la fin du bail. Depuis l'institution

de l'autorité sont payés, même les grâces du prince, sous le nom d'*émolument royal!* La flatterie, qui sait tirer parti de tout, faisait dire à un ministre français, le comte d'Argenson, *que les lois du Piémont présentaient à une grande monarchie comme des règles, pour les relever de l'indolence qu'entraine leur grandeur.* C'était louer finement l'arbitraire qui, centralisant tout, occupe forcément le souverain ou ses ministres, obligés de décider sur ce qu'ils ne peuvent que très-imparfaitement connaître. Telle est, en effet, cette centralisation que le gouvernement revient suivant son bon plaisir, sur *la chose jugée*, anéantit le jugement d'une cour souveraine, révoque des transactions librement consenties entre particuliers, annulle des testaments, change à son gré les compétences et délègue à des commissaires la connaissance des causes des hommes puissants ou protégés.

Dans les matières criminelles, il suffit d'une

de la haute cour de justice, appelée sénat, en 1815, il y a eu deux mille procès, en trois ans, au civil, et le double de ce nombre au criminel, dont les deux tiers environ ont produit condamnation. Il y a eu onze exécutions capitales, et vingt condamnés ont reçu leur pardon. Dans ce moment, les prisons de Gênes contiennent environ huit cents prisonniers, dont la plupart seront condamnés. Les procès criminels ont été d'un tiers plus nombreux en Piémont, et moins nombreux en Savoie.

dénonciation pour que l'on soit décrété d'accusation. Le plus léger prétexte motive un mandat d'arrêt, et le prévenu languit quelquefois des années en prison, aux fers même, avant que son affaire soit instruite : cette instruction est secrète; ni l'accusé ni le défenseur ne sont présents à l'audition des témoins, tout se fait en secret, sur la foi du juge-instructeur et du commis-greffier. Point de débats publics, les juges opinent à huis-clos, l'accusé n'a connu que le juge-rapporteur; mais l'avocat du roi, qui accuse et poursuit, est présent aux délibérations qui motivent l'arrêt. Tout acte de la procédure est tarifé, de sorte que le prévenu, lorsqu'il est jugé innocent, ne peut néanmoins sortir de prison sans payer les frais, souvent énormes, de la procédure.

Si les cours souveraines sont bien composées, on n'en peut dire autant des juges subalternes, des châtelains et des baillis; des seigneurs, sans considération comme sans fortune : ils tendent la main sans rougir pour recevoir le prix de l'injustice; car la noblesse a recouvré en Piémont, en Savoie et dans le comté de Nice, plusieurs de ses droits féodaux et celui de rendre la justice.

Les généraux et gouverneurs de province s'attribuent, dans plusieurs cas, une juridiction pénale qui les met à même d'infliger *ad libitum* des coups de bâton à leurs ressortissants, que l'on

tient des heures et des journées entières dans les *ceps* (les pieds pris dans des trous).

La noblesse de Gênes, malgré ses grandes richesses et même l'intelligence qui la distingue très-généralement, ne jouit plus (1) d'aucune influence politique, quoique le roi de Sardaigne ait fait et fasse tous les jours des avances, pour la rapprocher de son gouvernement et de lui-même. Jusqu'à présent cette noblesse, dépossédée de la souveraineté, mais qui, se croyant légitime, espère encore qu'elle aussi aura sa restauration, a dédaigné les grands emplois et la haute magistrature; elle préfère la retraite. Le peuple se plaint des impôts et de la conscription, celle-ci n'étant plus adoucie par le prestige de la gloire militaire. Le clergé non régulier partage même l'aversion universelle pour l'état présent des choses. Jamais un nom de terrible mémoire n'a été si souvent répété dans les jours de sa gloire, qu'il ne l'est presque ouvertement ici et dans une grande partie de l'Italie. Que les souverains y prennent garde ; ce n'est point Bonaparte que l'on regrette, mais c'est eux que l'on craint. Pourquoi justifier cette crainte; que leur en revient-il? Si la tyrannie impériale fait naître des regrets, il faut assurément que ce soit la faute de ceux qui gouvernent à présent; car

(1) De tous ses anciens priviléges, elle ne conserve que celui de ne pouvoir être arrêtée pour dettes.

la tâche de se faire aimer était facile après ce régime-là. Un gouvernement représentatif, dans lequel la noblesse génoise aurait la principale part, lui ferait oublier bien vite son ancienne souveraineté.

Quant à l'île de Sardaigne, bien qu'elle soit sous un régime féodal, elle possède au moins par tradition tous les éléments d'un gouvernement représentatif; savoir les *stamenti* ou assemblées des trois ordres, sans la coopération desquelles on ne pouvait lever d'impôts; mais le gouvernement s'efforce à présent de les mettre de côté. La législation de la Sardaigne est un mélange de vieux statuts espagnols, de droit romain et de droit canon; le tout, comme on le peut bien croire, dépendant du bon plaisir du roi.

Rien de plus simple que le gouvernement du royaume sarde, puisque la volonté du souverain ou de ses délégués est la seule loi; cependant il y a des conflits dans l'administration exécutive. Tel ministre empiète sur le département de tel autre, et les ordres du monarque lui-même sont exposés à être contrariés; c'est un gâchis politique, où il entre plus de faiblesse encore que de tyrannie. Le ministre de la guerre vient de refuser de faire évacuer un ancien couvent de capucins, qui servait de dépôt d'artillerie. Quatre vieillards, seuls religieux encore

vivants, avaient demandé au roi et obtenu de lui que leur couvent leur serait rendu. Le ministre de la guerre, quand ils se présentèrent, leur ordre du roi à la main, leur dit que cela ne se pouvait pas; et sa majesté, lorsqu'ils retournèrent auprès d'elle, se contenta de faire observer qu'il fallait bien que le ministre eût pour son refus quelques bonnes raisons, que lui-même n'avait pas prévues. Voilà un bonhomme de roi sans doute; mais est-ce tout-à-fait un bon roi? On avait de même rendu à d'autres moines leur vieux couvent, qui servait à une grande manufacture où six cents ouvriers travaillaient. Point de résistance possible ici; il fallut déguerpir bien vite. Le gouvernement de Toscane, mettant à profit cet événement, a depuis ouvert un asile au manufacturier et à ses six cents ouvriers, qui s'y sont transportés.

Il y a ici, pour les enfants des classes inférieures, des écoles gratuites où l'ancienne et pénible méthode d'enseignement est encore en usage; mais elles sont peu suivies, et l'université, dans le fait, ne l'est guère davantage, si ce n'est par les élèves en droit et en médecine. Les émoluments des professeurs ne s'élèvent pas au-dessus de 50 à 60 louis. Point d'éducation domestique; les filles sont élevées au couvent comme autrefois.

Plusieurs des nobles génois sont encore, ainsi que jadis, intéressés dans le commerce maritime, et,

moins oisifs que leurs pareils, leurs facultés intellectuelles y gagnent. Les dames de haut rang avaient autrefois leurs *cicisbei*, que l'on appelait *patiti*; personnage choisi par le mari, dont les moments étaient dévoués aux affaires de l'état ou aux siennes propres, tandis que l'unique affaire du *patito* était d'accompagner sa dame au théâtre ou dans son cours de visites journalières, faites à pied avec une suite de domestiques, dans les rues étroites de Gênes où les voitures ne pénètrent pas. C'était communément un parent, ou très-jeune, ou très-vieux et, dans ces deux cas, sans conséquence.

Aussi absolue que dans l'ancienne Rome, l'autorité paternelle équivalait, chez les patriciens génois, à celle du gouvernement lui-même, et l'esprit d'imitation avait établi les choses sur le même pied dans la classe plébéienne. Un fils de quarante ans n'osait dîner dehors sans en avoir obtenu la permission de son père. On s'élève beaucoup, même en Italie, contre le peu de probité du bas peuple. Cependant, comme ce bas peuple est employé par les négociants, qui s'occupent du commerce de transit; encore très-considérable, la confiance ne serait pas continuée aux individus qui la trahiraient, et l'on en peut conclure que cette classe est au contraire moins corrompue que le bas peuple des autres parties de l'Italie, où elle est moins occupée et plus pauvre. D'ailleurs,

il y a eu pendant la révolution des exemples d'attachement entre des maîtres et leurs domestiques, entre des individus du plus haut rang et ceux du rang le plus bas, qui paraissent incompatibles avec une grande corruption de mœurs, soit d'un côté, soit de l'autre. Le grand nombre d'hôpitaux et d'établissements, libéralement fondés pour le soulagement des indigents (quelque peu judicieuses que soient d'ailleurs les institutions de ce genre), prouve au moins la disposition charitable des classes riches de la société.

Campo Marone, 2 *juillet*. — Nous avons quitté Gênes cet après-midi et sommes venus coucher dans ce village, au pied du formidable passage de la *Bocchetta*, afin de le franchir demain matin avant la grande chaleur. Gênes n'a que deux portes; l'une et l'autre débouchent sur le rivage de la mer et occupent les deux extrémités du vaste demi-cercle de ses fortifications. Celle par laquelle nous sommes sortis aujourd'hui est taillée au travers du promontoire de rochers, qui s'avance dans la mer, et sur lequel s'élève le phare dont il a déjà été question. La route de Turin, qui passe sous cette porte, longe la vallée de *Polcevera*, en suivant le lit rocailleux d'un torrent maintenant à sec, que dominent de nombreuses maisons de campagne également dépourvues d'eau et d'ombrage. Cette route, mal entretenue à présent, est due à la munifi-

cence d'un individu de la noble famille de *Cambiaso*, qui, depuis l'année 1773, jusqu'à l'année 1776, employa constamment de cinq cents à huit cents ouvriers à ces travaux. On accuse le gouvernement d'épuiser les ressources du pays, tout en négligeant cet objet d'utilité publique, ainsi que beaucoup d'autres. La route du *Levante* (du côté de l'Italie) et celle du *Ponente* (du côté de la France), étant l'une et l'autre impraticables pour les voitures, nécessitent l'emploi d'un nombre prodigieux de bêtes de somme, et il en entre journellement à Gênes 16,000, à ce qu'on assure. Trois quintaux sont leur charge ordinaire, tandis que chacune d'elles pourrait tirer dix-huit quintaux sur une charrette, ce qui épargnerait cinq sixièmes de leur nombre et les deux tiers de celui des conducteurs. Il y aurait là de quoi couvrir en peu de temps les dépenses qu'occasionerait la confection d'une route propre pour les voitures. La partie de l'Apennin que nous avons franchie ce matin est moins dépourvue de sol et de végétation que ne l'est en général cette chaîne de montagnes. La vue que nous avions sur Gênes et la mer en nous retournant était d'une beauté remarquable; et, sur le revers septentrional, on s'apercevait déjà d'un changement en mieux dans la température et la végétation, la chaleur étant moins excessive qu'à Gênes, et l'olivier monotone, ainsi que le

lourd oranger, ayant fait place aux pittoresques noyers et châtaigners. On raconte nombre d'histoires lamentables d'assassinats et de vols, commis jadis au passage de la *Bocchetta;* mais il est maintenant gardé et beaucoup plus sûr. On travaille à une nouvelle route, qui réduira la hauteur perpendiculaire du passage, de sept cent soixante-dix-sept mètres, qu'il a présentement, à quatre cent soixante-neuf. Mais il est à craindre que le péage perçu sur l'ancienne route, pour la confection de la nouvelle, ne la retarde au lieu de l'avancer, à cause du revenu qu'il produit au gouvernement. Après être descendu dans la plaine, nous avons traversé le champ de bataille de *Marengo*, à cinq milles au sud d'Alexandrie. On montre l'endroit où tomba Desaix, au coin d'un champ, entre la route et un petit ruisseau; mais le monument qu'on y avait élevé a disparu, par l'effet des vicissitudes de la guerre.

Turin, 4. — Le magnifique profil des Alpes s'est enfin montré à l'horizon d'un pays fertile, mais plat et monotone. La ville de Turin, ainsi que ses verdoyantes collines couvertes de maisons de campagne se détachaient sur ce lointain de montagnes. Le mémorable hiver de 1709 rendit à cette ville le service de faire périr ses plantations d'oliviers qui, à cette proximité des Alpes, ne rendaient qu'un revenu très-précaire et devaient tout-à-fait gâter le paysage. Ces ar-

bres sont avantageusement remplacés, sous tous les rapports, par les noyers.

Le Pò, qui n'est point ici le fleuve trouble et dormant que nous vîmes l'année dernière à son embouchure, offre tout au contraire l'aspect d'un torrent de montagnes rapide et clair; il ne traverse malheureusement pas Turin, mais passe à quelque distance. Neuve, propre et régulière, cette ville forme un parfait contraste avec la plupart des autres villes d'Italie, en général si vieilles et si délabrées. Ses rues sont bâties à angle droit, et les maisons, toutes semblables, ont collectivement une sorte de magnificence, quoique seulement bâties en briques recouvertes d'un enduit qui imite la pierre, tant bien que mal. Une abondance d'eau courante entretient la propreté du pavé. Il règne tout autour de la ville des avenues de grands arbres d'une beauté remarquable et dont l'épais feuillage est impénétrable aux rayons d'un soleil brûlant. En s'y promenant, on jouit de la vue des Alpes.

Turin est une sorte de Versailles d'autrefois; l'on sent que l'on est à la cour. Tout à l'entour du palais du roi, qui n'a d'ailleurs rien de bien magnifique, on voit des gens frisés, poudrés, portant la bourse à cheveux, à l'ancienne mode, et l'épée au côté, qui vont et viennent d'un air affairé, s'arrêtent dans les coins, où ils ont l'air d'attendre quelque chose ou quelqu'un, partagés entre la crainte

et l'espérance, saluant avec un humble empressement les personnages importants qui viennent à passer. Le valet de place que nous avons pris pour nous accompagner porte la livrée de sa majesté. Le lendemain de notre arrivée, il nous conduisit à la chapelle où le roi entend la messe; et, comme il était encore de trop bonne heure, nous eûmes tout le temps d'examiner l'église de Saint-Laurent, dont cette chapelle fait partie: elle est revêtue de marbre noir, et je n'ai jamais rien vu de si beau ni de si imposant. La chapelle, construite des mêmes matériaux, est admirable; plusieurs chaînes suspendues à la voûte soutenaient jadis des lampes d'argent massif que les pillards de 1798 emportèrent. Les beaux candelabres de l'autel, qui sont en bois argenté, ont été faits à l'imitation des anciens qui, aussi précieux que les lampes, subirent le même sort. « Que voulez-vous? nous dit notre *cicerone;* heureusement ils n'ont pas emporté notre saint-suaire! » (1) Enfin nous vîmes paraître le roi: grand et mince, il a une physionomie distinguée, sur laquelle on remarque, sinon une expression fort spirituelle, du moins un grand air de

(1) On conserve ici le linceul dans lequel fut enseveli le Sauveur; cependant je dois dire qu'on en montre un autre à Gènes, également entier, et qui fut, dit-on, rapporté par les croisés au treizième siècle. D'autres villes ont aussi la prétention de posséder le vrai saint-suaire.

bonté. « Pour moi, je ne crains point de révolution, dit-il, car je suis un bon enfant, et j'ôte mon chapeau à tout le monde. » Avec la permission de sa majesté, je lui répondrais que ceci est de sa part une erreur fatale; l'affabilité personnelle du monarque ne compense pas les vices d'un mauvais gouvernement. Il peut être d'un caractère facile et bienveillant, avoir les meilleures intentions du monde, et n'en pas moins souffrir qu'il se commette en son nom toute sorte d'iniquités. Loin d'offrir la moindre sécurité contre les révolutions, son affable bienveillance ne servira au contraire qu'à les encourager. Il faut tout au moins qu'un mauvais roi se fasse craindre. Quant à ce bon roi-ci, il lui arrive fréquemment de se promener à pied par les rues, suivi seulement de deux ou trois domestiques; mais l'on a soin de faire éloigner les mendiants (1), et probablement l'on écarte plus soigneusement encore tout ce qui pourrait l'éclairer sur le véritable état des choses et les abus sans nombre de son gouvernement. A sa restauration, il se creusa assez long-temps la tête à étudier le Code Napoléon, dans le désir d'en extraire quelque chose d'utile; mais, ne pou-

(1) Sous le régime français, tous les mendiants furent saisis à-la-fois et renfermés dans une maison de travail; mais, les fonds manquant, on finit par en ouvrir les portes, et l'abus recommença.

vant faire cadrer des lambeaux de ce code avec l'ancienne jurisprudence, il suivit enfin le conseil qu'on lui donna de remettre toutes choses sur le pied où elles étaient, l'année où il se vit expulsé de ses états. Il faut cependant convenir que tout n'était pas mauvais, dans cet ancien ordre de choses : il y avait, par exemple, beaucoup d'ordre dans les finances; et, avec un revenu de 24 millions, on trouvait moyen d'entretenir une armée de trente mille hommes et trente forteresses. Les émoluments d'un ministre ne montaient qu'à 500 louis; l'administration était douce et libérale; en un mot, c'était un gouvernement paternel satisfait, tandis qu'aujourd'hui c'est un gouvernement paternel fâché, ce qui est fort différent.

Une rue régulière et longue d'un demi-mille conduit à une belle place, *piazza del Castello*, sur laquelle est situé le palais du roi; au centre, s'élève isolé le palais d'Aost : ce n'est point un colifichet semblable à l'arc de triomphe du Carrousel à Paris, mais un édifice imposant par sa masse et qui ne manque pas de beauté; il est gothique d'un côté, et grec de l'autre; quelque étrange qu'il paraisse, je ne voudrais point qu'on l'ôtât de cette place, et je n'y changerais que peu de chose. L'escalier intérieur est le plus magnifique que j'aie encore vu, et surpasse même ceux des palais napolitains. Il est assez

remarquable que les deux royaumes les plus pauvres, les plus faibles et les plus mal gouvernés de l'Europe, Rome exceptée, se distinguent justement par le même genre de luxe, par des escaliers d'une magnificence sans égale, tandis que le roi d'Angleterre ne possède pas une seule habitation décente. L'intérieur de ce palais d'Aost a l'air d'avoir été mis au pillage; et, en effet, tous les tableaux de quelque mérite en furent enlevés par les vainqueurs de l'année 1800, comme l'attestent les grandes taches carrées que l'on voit sur les murs; car, bien que les tableaux soient la plupart revenus, quinze ans après, on ne les a pas encore remis en place. En l'honneur d'Alfieri, nous avons voulu voir l'université, dont la cour, belle et régulière, renferme quatre statues revenues de Paris; deux d'entre elles sont grecques, mais sont loin d'être excellentes; les autres, dans le goût égyptien, sont tout-à-fait barbares, et, sauf le mérite historique qu'elles peuvent avoir, ne valaient guère la peine d'être prises et reprises, à la manière dont les enfants s'arrachent leurs jouets, les uns aux autres. Une multitude de bas-reliefs et d'inscriptions antiques incrustés dans les murs de la cour, lui donnent un aspect des plus classiques. Les étudiants vivent au-dehors chez les particuliers.

La langue française, que déjà l'on comprend à Gênes, est ici correctement parlée par la plu-

part des habitants, quoiqu'un patois italien soit plus généralement en usage. L'argent de Gènes n'a pas cours à Turin, circonstance qui, indépendamment de ce qu'elle a de singulier depuis la réunion de Gènes, fait voir quel chemin prend son numéraire : il va à Turin et n'en revient pas.

Suze, 5 juillet. — Depuis Turin jusqu'ici la route présente une succession non interrompue de vues magnifiques, un haut degré de fertilité et d'abondance. Ceci est vraiment un beau petit royaume; c'est seulement grand dommage qu'il ne soit pas mieux gouverné, et qu'il y fasse si chaud en été, et, à ce que l'on dit, si froid en hiver; car tel est le climat de la vallée du Pô. Non loin de Suze, une antique voie romaine franchissait les Alpes en suivant le cours de la Dora. Près de l'endroit où elle coupe presque à angle droit la nouvelle route du Mont-Cénis, on voit un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste, par les habitants de Suze, l'an 745 de Rome. Ayant obtenu trois fois les honneurs du triomphe et donné son nom à l'un des mois de l'année, qui jusqu'alors avait porté celui de *sextilis*, Auguste atteignit à cette époque la plus glorieuse période de son long règne. Des monuments pareils à celui-ci furent élevés à sa gloire dans toutes les provinces de l'empire et jusque chez des peuples alliés de Rome. L'arc triomphal

de Suze, construit avec de grands blocs de marbre, est d'un bon style d'architecture. Il portait diverses inscriptions, dont les lettres en bronze doré et scellées dans le marbre, furent, nous a-t-on dit, arrachées par les Français. Cette accusation, peut-être fausse, fait pourtant voir quelle est la réputation qu'ils ont laissée, même parmi leurs amis; car l'esprit des habitants du pays est certainement favorable à la domination française. C'est à partir de Suze que l'on commence à gravir la route du Mont-Cénis; elle a beaucoup de rapports avec celle du Simplon. Les chevaux peuvent monter au trot et descendre de la même manière, avec une voiture légère, et l'on atteint la hauteur de la moitié du Mont-Blanc, sans presque s'apercevoir que l'on monte. Quatre heures et demie après notre départ de Suze, nous trouvâmes les premières neiges, dont l'impression sur les mains et dans la bouche était délicieuse en raison de la chaleur brûlante qu'il faisait. Deux heures et demie plus tard, nous parvînmes au point le plus élevé du passage. La nouvelle route se rencontre plusieurs fois avec l'ancien sentier, par les sinuosités duquel les voyageurs s'élevaient jadis péniblement, le long du profond ravin formé par les eaux de la *Cerise;* car ce sont toujours les torrents qui indiquent les points accessibles des montagnes, par où l'on peut en franchir la

chaîne. Cet ancien sentier mène encore à deux villages ruinés par l'établissement de la nouvelle route; on en aperçoit les toits grisâtres à une grande profondeur. C'était à l'un d'eux (*la Novalese*) que les voitures étaient démontées pièce à pièce lorsqu'on revenait d'Italie, pour être transportées à dos de mulet, et remontées en y allant. Les postillons vous montrent d'un geste de mépris le sentier étroit et rapide, grossièrement taillé dans le roc, en franchissant sur des ponts d'une effrayante élévation, le lit encaissé des torrents. Les enfants des villages dépossédés se consacrent à la mendicité; et, dès qu'ils ont découvert une voiture, quittant leurs habitations de marmottes, ils grimpent avec une agilité surprenante, passant, pour abréger, par des endroits inaccessibles en apparence. Leur air de bonne santé dément le lamentable refrain de *tanta fame* dont ils vous accueillent. Depuis qu'il n'y a plus de descente rapide et périlleuse en ramasse, plus de mulets, plus de précipice à donner des vertiges, le passage du Mont-Cénis n'est plus distingué d'un autre trajet qu'en ce qu'on chemine un peu plus lentement, pendant une journée, et qu'on a le plaisir de faire des boules de neige, peu d'heures après avoir enduré les chaleurs de la zone torride, à Gênes et à Turin. Il n'y a pas plus de vingt-cinq ans qu'on voyait sur le Mont-Cénis de belles forêts de

pins et de mélèzes détruites pendant les guerres de notre temps : à leur place on voit d'autres arbres et même des acacias qui réussissent très-bien. Cette route, bien qu'un peu plus élevée que celle du Simplon, est beaucoup moins exposée aux avalanches, en ce qu'elle n'est pas dominée immédiatement par d'autres cimes. Cependant, il y a quelque danger dans les mois de janvier et de février; mais il ne faut que trois ou quatre minutes pour traverser les seuls endroits exposés. Trente hommes occupés à rouvrir la route encombrée par la neige d'une avalanche, furent, il y a quelques années, balayés tous à-la-fois par une nouvelle avalanche tombée au même endroit. Quelques-uns d'entre eux furent emportés à une incroyable distance au-delà du ravin, le long duquel serpente la route; quatre seulement périrent; mais tous furent plus ou moins grièvement blessés. Le passage du Mont-Cénis ne peut se comparer au Simplon sous le rapport pittoresque, au moins quant au revers méridional; mais il n'est cependant pas sans beautés. Sur la plaine du sommet doucement inclinée au midi, s'élève l'hospice; on y trouve un joli petit lac de plusieurs milles de tour, environné de cimes plus élevées, dont la base verdoyante plonge dans ses eaux limpides. Des masses de neige et de glace non encore fondues prêtaient, par leur contraste, un nouvel éclat

aux verts pâturages foulés par de nombreux bestiaux, dont les cloches résonnaient au loin. Le bassin du lac paraît être du gypse, dont les cristaux brillaient au soleil, sur ses bords. Je cédai à la tentation de me baigner dans cette belle eau ; mais je la trouvai trop froide pour récidiver le premier plongeon. C'était à tous égards un paysage d'Écosse au premier printemps, à cela près seulement que le ciel paraissait plus brillant. Mais ce paysage était défiguré par une longue rangée de casernes, construites pendant la guerre, et qu'occupent maintenant un sergent et quatre hommes, lesquels nous retinrent une demi-heure pour examiner nos passeports déjà visés la veille à Suze, et qu'ils semblaient à peine en état de lire. Ces casernes étaient défendues par ce qu'on appelle, à ce qu'il paraît, en langue technique une fusillade, c'est-à-dire, un mur percé d'un grand nombre de trous, derrière lequel se placent les tirailleurs. Le toit humble et hospitalier des moines, qui s'apercevait autrefois de loin au milieu de cette solitude, est maintenant éclipsé par ces constructions modernes, et toute disposition romantique s'évanouit à la vue d'une grande auberge. L'on nous y servit pourtant un dîner fort romantique, se composant des truites renommées du petit lac, d'excellent laitage et de pain bis; on aurait également pu nous y donner des lits qu'à défaut d'une propreté scrupu-

leuse, la température du lieu préservait de l'inconvénient ordinaire aux lits italiens.

Un postillon, avec lequel j'eus tout le temps de m'entretenir tout en montant à pied le Mont-Cénis, me montra de la main une montagne peu éloignée, affirmant que c'était la plus haute du monde. Pour ne pas lui citer un exemple de montagne plus élevée qui fût trop hors de sa portée, je lui nommai le Mont-Blanc, dont je pensais qu'il avait dû entendre parler; mais il secoua la tête en disant que cela ne pouvait pas être, et voici les raisons qu'il me fournit à l'appui de son opinion. Il y avait, dit-il, une fois un esclave chrétien retenu chez les Maures, c'était un honnête Piémontais (car les Piémontais se donnent à eux-mêmes cette épithète); il fit vœu que, s'il sortait jamais de captivité par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie qu'il implorait tous les jours, il érigerait, de retour chez lui, une chapelle, sur le sommet de la plus haute montagne du monde. Sa prière fut exaucée, et ayant été délivré de captivité, il retourna dans sa chère patrie. En homme pieux, il n'oublia pas sa promesse; mais, s'enquérant de la plus haute montagne du monde, il se mit à rassembler les matériaux nécessaires, et, à la sueur de son front, les transporta au sommet de celle qu'on lui signala comme telle. A peine cependant eut-il commencé à bâtir, qu'il vit, à sa grande sur-

prise, ce qu'il élevait pendant le jour, disparaître dans la nuit. Sa confiance et son zèle étaient pourtant tels qu'il continua toujours son travail, jusqu'à ce qu'il eut employé tout ce qu'il avait réuni de matériaux. Ce fut alors qu'on découvrit pour la première fois un petit édifice sur le pic isolé de *Rochemelon*, où jamais créature humaine n'avait mis le pied. Là-dessus, quelques individus entreprenants résolurent d'y monter, et, ayant à grand'peine atteint le sommet, y trouvèrent cette même chapelle que le captif délivré avait essayé de bâtir, intacte et achevée. Le pieux fondateur n'était point un mesureur scientifique de montagnes, il n'entendait rien aux angles, n'avait jamais vu de baromètre, et ne se doutait seulement pas du phénomène de la pression de l'air. Sur bon témoignage il avait dû croire le point qu'il avait choisi le plus élevé du monde; son erreur ne pouvait donc lui être imputée à crime, et la Sainte-Vierge avait, en conséquence, fait intervenir un miracle pour que le vœu se trouvât accompli de fait et à la lettre comme il l'avait été quant à l'esprit. C'est ainsi qu'il demeura constaté, par une autorité plus qu'humaine, que la *Rochemelon* était la plus haute montagne du monde. Toute la population de la contrée environnante se rend, chaque année, processionnellement à la chapelle miraculeuse, où il s'opère des guérisons et où l'on gagne des indulgences.

Telle est la différence du caractère national qu'en France on ne trouverait peut-être pas un postillon qui ne craignît de répéter pareille histoire, dans le cas même où il y croirait. Le peuple croit et répète bien des absurdités sans doute, mais elles ne sont pas de ce genre-là, car il se pique de ne pas être superstitieux. Ce n'est point l'esprit philosophique du siècle passé qui a descendu jusqu'à lui; mais c'est seulement *l'esprit fort*, lequel en est la caricature et la burlesque imitation.

Le premier relai que l'on trouve sur le revers du Mont-Cénis est *Lans-le-Bourg*, et cette partie de la montagne a plusieurs cascades d'une assez grande élévation, mais dépourvues de ces accessoires qui constituent le pittoresque. J'ignore quelle impression produirait sur un voyageur venant du nord, l'aspect de cette partie supérieure de la Savoie; mais, pour celui qui revient d'Italie, elle ne paraît ni sale ni pauvre, et les habitants semblent être de fort honnêtes gens. *Lans-le-Bourg*, comme la *Novalese*, sur le revers méridional, a beaucoup perdu à l'établissement de la nouvelle route, qui a mis fin au démontement des voitures, aux mulets, à la ramasse; nous n'ayons cependant point été trop importunés par les mendiants, et l'apparence productive des moindres recoins cultivables prouve que l'industrie des habitants a su triompher des

obstacles. La route continue à suivre le cours d'un torrent impétueux sans cesse grossi par divers autres torrents, et dont les eaux blanchâtres et très-froides annoncent la proximité des glaciers, qui ne sont pourtant point visibles de la route. Un de ces torrents (l'*Arvan*, je crois) descend le long d'un canal presque vertical, formé par des incrustations latérales.

Nous étant arrêtés à Saint-Jean-de-Maurienne pour des réparations urgentes, j'entendis, entre quelques gens du pays, une conversation au sujet de *l'Empereur*. « Que racontez-vous là? fit observer, en les interrompant, un voyageur : Napoléon est mort et enterré? — Point du tout, lui répondit-on, vous le verrez, il reviendra; et plusieurs voix répétèrent : — Oui, il reviendra ». Tout ceci pouvait être dit jusqu'à un certain point en plaisantant; mais pourtant il était impossible de ne pas voir de quel côté inclinaient ces gens-là; et la tendance m'a paru encore plus marquée qu'en Italie; c'est pourquoi je mentionne cette circonstance triviale en elle-même. Le gouvernement actuel fait, sans le vouloir, tout ce qu'il peut pour accroître cette disposition des esprits, par le mépris qu'il témoigne pour les intérêts et l'opinion populaire. Tant qu'a duré la tyrannie impériale, la justice au moins était bien et promptement rendue, et cela publiquement, au vu et au su de tout le monde; le fardeau des im-

pôts pesait également sur tous ; l'industrie était sans entraves, et c'est là tout ce que le peuple regrette. Il regrette un système qui au moins n'était pas, en pure perte, tyrannique, et ne faisait pas le mal gratuitement. Ce n'est pas la liberté qu'il demande ; il n'y était pas accoutumé, mais seulement le bien-être ; pourquoi le lui refuser, puisque le pouvoir ne gagne rien à ce refus.

De Saint-Jean-de-Maurienne à Aiguebelle, la pente, quoiqu'en apparence insensible, est cependant suffisante, pour que les eaux de l'Arc se précipitent en cataractes successives. La vallée ou, pour mieux dire, le défilé est tellement étroit, que la route longe très-fréquemment la base presque verticale de remparts sourcilleux, ayant plusieurs milliers de pieds d'élévation. Les fragments de rochers qui s'en détachent, surtout après de fortes pluies, sont un sujet d'alarmes continuelles pour les voyageurs. Une avalanche de neige ou de pierres pourrait d'ailleurs facilement obstruer le lit étroit de l'Arc, au point d'élever ses eaux beaucoup au-dessus de la route. Les pentes rapides de la montagne sont, dans quelques endroits, interrompues par des champs cultivés, qu'on dirait suspendus dans les airs, et la circonstance suivante donnera quelque idée des illusions d'optique auxquelles les vues de montagne donnent lieu : nous avions plusieurs fois observé certaines

lignes jaunes que nous prenions pour des troncs de sapin, dépouillés de leur écorce et couchés sur des saillies de la montagne, lorsque, apercevant une sorte de mouvement le long de ces pièces de bois jaunissantes, certains amoncellements de leur substance et des insectes qui s'agitaient à l'entour, nous devinâmes enfin le véritable état des choses. La ligne jaune, semblable à un tronc de sapin couché et écorcé, devint à l'instant un champ de blé vu en racourci, et les amoncellements se trouvèrent être des gerbes que des moissonneurs, et non des insectes, mettaient en tas pour les emporter.

L'aspect des habitants, si favorable au pied du Mont-Cénis, le devenait moins à mesure que nous avancions dans la vallée; ils étaient de plus petite taille et avaient l'air d'être moins bien portants et plus pauvres. Enfin on commençait à voir des goîtreux et quelques crétins, ce qui me faisait regretter notre ami, le docteur Quadry et son aiguille (1). Sous d'autres rapports, la vallée gagnait en largeur comme en fertilité, et les terres paraissaient mieux cultivées et certainement mieux labourées que de l'autre côté des Alpes. Les habitants parlaient français avec une pureté remarquable, quoiqu'avec un accent très-particulier, qui n'avait pourtant rien de dés-

(1) J'ignorais alors que le docteur Quadry avait depuis abandonné son procédé, dont il avait éprouvé le danger.

agréable. Ils nous semblaient fort doux et d'une grande obligeance. Malgré le voisinage de l'Italie, les vols de grands chemins sont extrêmement rares en Savoie; l'on y peut voyager, à quelque heure de la nuit que ce soit, sans le moindre danger. A partir d'Aiguebelle, la vallée, beaucoup plus large et beaucoup plus fertile, portait de belles récoltes de maïs, de blé et de chanvre. Les prairies étaient ombragées de noyers magnifiques, comparables à ceux d'Interlaken, dans l'Oberland Bernois, et l'on voyait des plantations de mûriers. A Montmellian, l'Arc, dont nous avions suivi le cours depuis le pied du Mont-Cenis, se réunissant à l'Isère, s'éloigna de nous pour entrer dans la vallée du Gresivaudan. C'était le point d'intersection de deux grandes vallées, savoir, celle de Saint-Jean-de-Maurienne que nous avions suivie et qui se prolongeait au nord vers Chambéry, et celle du Petit-Saint-Bernard qui, débouchant à notre gauche, formait la belle et riche vallée du Gresivaudan. Les ruines de la forteresse de Montmeillan couronnent la cime d'une montagne isolée, au centre des quatre vallées. Hors de portée des hauteurs environnantes, cette position, en apparence imprenable, a pourtant été prise par Louis XIV, qui en rasa les fortifications. Bientôt après, nous atteignîmes Chambéry, déjà décrit dans un ouvrage précédent sur la Suisse, puis

Genève dont nous étions absents depuis plus de neuf mois. Le délicieux pays que traverse la route depuis Chambéry était bien gâté par l'effet d'une sécheresse obstinée et de la bise (vent du nord-est), qui est ici fatale à la végétation; mais au moins la température était modérée, et au sortir des plaines brûlantes de l'Italie, un peu de fraîcheur semble être le premier des biens. Nous retrouvant au milieu de gens avec lesquels nous avons beaucoup plus de rapports qu'avec les Italiens, nous croyons être de retour chez nous, et n'avoir plus que des jouissances en perspective.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

A

Académie versificative, T. I, p. 223; tiburtine, T. I, p. 327; de France, T. I, p. 359; de l'Arcadia, T. I, p. 360.

Acteurs de l'Opéra de Milan, T. I, p. 18.

Agnani, T. II, p. 321.

Agriculture dans le Bolonais, T. I, p. 102 et 103; en Sicile, T. II, p. 288-293.

Albanie (la comtesse d'), T. I, p. 117.

Albano, T. I, p. 387.

Alcamo, T. II, p. 193.

Alicata, T. II, p. 211 et 212.

Allemands (les), T. I, p. 402.

Amphithéatre de Vérone, T. I, p. 27 et 28.

Anarchie légale à Rome, T. I, p. 303 et 304.

cisa, T. I, p. 158.

Antichambre (l') des grandes maisons à Rome, T. II, p. 49.

Apennins, T. I, p. 107.

Aqueducs (les) à Rome, T. I, p. 380.

Arbres éternels, T. I, p. 167 et 168.

Aréthuse (fontaine d'), T. II, p. 221.

Armoire (anecdote), T. I, p. 30.

Arno (val d'), T. I, p. 135-137.

Assassins, T. I, p. 169.

Assisi, T. I, p. 163.

Autrichiens, T. I, p. 65.

Aventin, T. I, p. 320.

B

Baia, T. II, p. 155-157.

Baie de Naples, T. II, p. 95-98, 300.

Baie della spezza, T. II, p. 350.

Bains de Lucques, T. II, p. 341.

Bacciochi (la), T. II, p. 346.

Basiliques (les) à Rome, T. I, p. 241.

Bénédiction des quadrupèdes, T. I, p. 350.

Bibliothéque ambrosienne, T. I, p. 14.

Biscari, T. II, p. 213.

Boccheta (la), T. II, p. 383.

Bologne, T. I, p. 84 ; (tour de) T. I, p. 88.

Bonaparte, T. I, p. 60, 281 et 282, 347 et 348.

Borghèse, T. I, p. 118.

Boromées (îles), T. I, p. 2-4.

Boromée (saint Charles), T. I, p. 9 et 10.

Brescia, T. I, p. 24.

Brigands (les), T. I, p. 377-400, T. II, p. 316, 318-324.

Buona mano, usage des domestiques à Rome, T. I, p. 328.

Byron (lord), T. I, p. 36.

C

Cabriolet (à Padoue), T. I, p. 33.

Cære, T. II, p. 1-3.

Camaldoli, T. II, p. 135.

Campo marso, T. II, p. 136.

Campo santo à Pise, T. I, p. 143.

Campagne de Rome, T. II, p. 56.

Canova, T. I, p. 269-272.

Capitole, T. I, p. 185.

Capoue, T. II, p. 91-93.

Capri, T. II, p. 298-299.

Carnaval, T. I, p. 351-358.

Caroline (la reine), T. II, p. 163 et 164.

Carybde et Scylla, T. II, p. 294.

Cascades de Terni, T. I, p. 165 et 166.

Caserta, T. II, p. 148 et 149.

Castel Vetrano, T. II, p. 197-199.

Cataracte (opération de la) à Naples, T. II, p. 137-139.

Catacombes (les), T. I, p. 385.

Catane, T. II, p. 229-235.

Cathédrale de Milan, T. I, p. 15 et 16.

Cavalières Siciliennes, T. II, p. 196.

Cenci (la), T. I, p. 238.

Cène (la Sainte-), T. I, p. 12 et 13.

Chameaux (à Pise, d'où sortent tous les chameaux que l'on promène en Europe), T. I, p. 148.

Chants nationaux, T. I, p. 391.

Chapeaux de paille à Florence, T. I, p. 157.

Charrue sicilienne, T. II, p. 204.

Chateaux (les), T. II, p. 174 et 175.

Chateau Saint-Ange, T. I, p. 378 et 379.

Chars à l'antique, T. I, p. 11.

Chevaliers de Saint-Etienne, T. I, p. 152.

Chiara Monte, T. II, p. 214 et 215.

Civilisation du midi de l'Europe, T. II, p. 189.

Cirque de Caracalla, T. I, p. 381.

Clair de lune à Rome, T. I, p. 217 et 218.

Classique et romantique, T. I, p. 5-7.

Cloaca maxima à Rome, T. I, p. 224.

Colisée, T. I, p. 205-216.

Colonne trajane, T. II, p. 50.

Corriere à Florence, T. I, p. 106.

Couvent, T. I, p. 324 et 325, à Naples, T. II, p. 150.

Cruautés à l'égard animaux, T. I, p. 81 et 82.

D

Denis-le-Tyran, T. II, 222.

Doge (il épouse la mer), T. I, p. 70-72.

Douceurs toscanes, T. I, p. 133.

Duomo d'Ossola, T. I, p. 1.

E

Echos (huit), T. II, p. 301.

Economie politique, T. I, p. 305-308.

Eglise dorée (à Milan), T. I, p. 22; Saint-Paul à Rome, T. I, p. 322 et 323.

Empereur (l'), T. II, p. 398.

Enseignement (à Bologne), T. I, p. 92; (politique de l'), T. I, p. 93-96.

Enterrement, T. II, p. 308 et 309.

Epipolæ, T. II, p. 225.

Esprit frondeur du peuple de Rome, T. I, p. 299.

Etiquette à Rome, T. I, p. 312.

Etna, T. II, p. 226-236-251.

F

Fabroni, T. I, p. 119.

Farnèse (palais), T. I, p. 237.

Ferentino, T. II, p. 320.

Ferrare, T. I, p. 80.

Fesch (le cardinal), T. I, p. 246-248.

Fêtes de Noël, T. I, p. 344-346.

Fiesole, T. I, p. 128 et 129.

Florence, T. I, p. 110; (galerie de) T. I, p. 111; pudeur de théâtre, T. I, p. 112.

Foro Bonaparte, T. I, p. 19.

Forum Trajanum, T. II, p. 51 et 52.

Français (les), T. I, p. 132.

François (saint François-d'Assise', T. I, p. 162.

Frascati, T. I, p. 395.

Frosinone, T. II, p. 317.

G

Galilée, T. I, p. 142.

Gênes, T. II, p. 353, 381, 402.

Giardini, T. II, p. 255.

Girgenti, T. II, p. 205-210.

Gouvernement dans la Toscane, T. I, p. 134; de Rome, T. I, p. 294 et 295; de Naples, T. II, p. 158-161.

Grandiose de la saleté, T. I, p. 236.

H

Herculanum, T. II, p. 124 et 125.

Hercule (travaux d'), T. I, p. 116.

Hopitaux de Milan, T. I, p. 21; à Rome, T. I, p. 300 et 301.

Horloge (manière de les régler à Rome), T. II, p. 67 et 68.

I

Ignorance des gouvernés à Rome, T. I, p. 187.

Ile du Tibre, T. I, p. 318.

Imitations anatomiques, T. I, p. 123.

Improvisateurs italiens, T. I, p. 329.

Instruction criminelle, T. II, p. 348.

Inquisiteurs d'Etat à Venise, T. I, p. 50-54.

Inquisition dans le Bolonais, T. I, p. 97; à Rome, T. I, p. 296 et 297.

Instruction publique, à Rome, T. I, p. 376; à Palerme, T. II, p. 178-182.

Intérieur domestique du peuple de Rome, T. I, p. 316.

J

Jean-de-Latran (église de Saint-), T. I, p. 242.

Joseph Bonaparte, T. II, p. 162.

Jurisprudence (la), T. I, p. 288 et 289.

L

Lac majeur, T. I, p. 8; de Garde, T. I, p. 26;

Trasimène, T. I, p. 160; Albano, T. I, p. 393 et 394.

Lave antique, T. II, p. 227.

Latium, T. I, p. 192-390; T. II, p. 18-33.

Lucques, T. II, p. 340.

Lucchesini, T. I, p. 118.

Lucien Bonaparte, T. I, p. 249-398 et 399.

M

Machines (inconnues à Pise), T. I, p. 149.

Madonne (la), T. II, p. 303.

Magistrats à Venise, T. I, p. 57 et 58.

Mal'aria, T. II, p. 37-46.

Marais du val de la Chiana, T. I, p. 159.

— Pontins, T. II, p. 86 et 87.

Marco Barbaro, T. I, p. 62.

Mariage à Rome, T. I, p. 309.

Massa Carrara, T. II, p. 343.

Mendians, T. I, p. 85.

— à Pise, T. I, p. 139.

Messe, T. I, p. 86.

Messe chantée à Pise, T. I, p. 150 et 151.

Messine, T. II, p. 256-258, 261-268.

Michel-Ange, T. I, 261-268.

Milan, T. I, p. 23.

Miollis (le général), T. I, p. 286.

Miroir de Diane, lac de Nemi, ainsi appelé chez les anciens, T. II, p. 84 et 85.

Mœurs à Bologne, T. I, p. 90 et 91, 98-101, 104 et 105.

— à Florence, T. I, p. 120-122-131.

— à Pise, T. I, p. 145-147-153-156.

— à Rome, T. I, p. 361-375; T. II, p. 34-36.

— à Naples, T. II, p. 100-105, 140-147, 314 et 315.

— en Sicile, T. II, p. 183-188.

Mont-Cénis, T. II, 393.

Mont-Palatin, T. I, 219-222.

Monts Cœlius et Aventin, T. I, 228.

Montagne de pots cassés, T. I, p, 234.

Mont Cassini, T. II, p. 312 et 313.

Monte Fiascone, T. II, p. 332.

Monte reale, T. II, p. 190-192.

Morts, T. I, p. 87.

Murat, T. II, p. 162.

Murs cyclopéens, T. II, p. 325 et 328.

Museum du Capitole, T. I, p. 188-191.

Musée du Vatican, T. I, p. 273 et 274.

N

Navigation, T. II, p. 167.

Newton, T. I, p. 142.

Nobles, T. II, p. 176.

Noblesse à Venise, T. I, p. 69.

Nunziata, T. II, p. 252 et 253.

O

Obélisque égyptien, T. I, p. 243.

Officier de santé dans le royaume Naples, T. II, p. 304.

Opéra de Milan, T. I, p. 17; à Venise, p. 45.

Orage dans les Apennins.

P

Padoue, T. I, p. 29,34,35,73-76.
Palais ducal (à Venise, T. I, 44, 55 et 56.
— du Pape, T. I, p. 314.
— Borghèse, T. II, p. 55.
Palais (les) à Venise, T. I, p. 61, 66-68.
— à Florence, T. I, p. 115-127.
— à Rome, T. I, p. 235.
Palazzuolo, T. II, p. 216.
Palerme, T. II, p. 170-173.
Panorama des antiquités à Rome, T. I, p. 193 et 194.
— classique, T. I, p. 195-197.
— historique, T. I, p. 108-200.
— géographique, T. I, p. 202 et 203.
— géologique, T. I, 204.
Panthéon, T. I, p. 182 et 183.
Pandectes (les), T. II, p. 296.
Pape (le) T. I, p. 343,244 et 245.
Paquebot (le), T. II, p. 165 et 166.

Pauvreté (la), T. I, p. 461.

Pavé (le) à Florence, T. I, p. 130.

Peinture, T. I, p. 239 et 240.

Peintres allemands, T. I, p. 340-342.

Perugia, T. I, p. 161.

Pise, T. I, p. 138; T. II, p. 339.

Po (bassin du) T. I, p. 32-79.

Pompeia, T. II, p. 106-122-340-342.

Portique d'Octavien, T. I, 315.

Portici, T. II, p. 126-128.

Pozzuolo, T. II, p. 151-154.

Prato di Annibale, T. I, p. 388.

Prélats romains, T. I, p. 298.

Prédications ambulantes, T. I, p. 326.

Prince de la Paix, T. I, p. 232 et 233.

Princes romains, T. I, p. 3. 287 ; T. II, p. 54.

Princesse Borghèse, T. II, p. 53.

Prisons, T. II, p. 177.

Prisons (les) à Rome, T. I, p. 302.

Prison Mamertine, T. I, p. 186.

Promontoire de Salerne, T. II, p. 297.

Pyramide de Caius Sextus, T. I, p. 321.

Q

Quirico (San), T. II, p. 333.

R

Raphael, T. I, p. 113-115, 252-258.

Révolutions (les), T. I, p. 283-285.

Rienzi (Nicolas) T. I, p. 319.

Rivière de Gênes, T. II, p. 351.

Rizières, T. I, p. 83.

Rome, T. I, p. 178-173. Son origine, T. II, p. 4-8, 327.

Roma Vecchia, T. I, p. 386.

Romains (premiers) T. II, p. 9-17.

Ronciglione, T. II, p. 330.

Routes (les) à Rovigo, T. I, p. 78.

Rovigo, T. I, p. 77.

Rues à Naples, T. II, p. 94.

Ruffinella (la), T. I, p. 396.

S

Saint-Marc (église de) T. I, p. 41-44-46.

Saint-Pierre de Rome, T. I, p. p. 175-181.

San Germano, T. II, p. 310 et 311.

San Lorenzo, T. II, p. 331.

Sardaigne (roy. de), T. II, p. 374.

— (le beau petit royaume de), T. II, p. 390.

Savoyards, T. II, p. 400.

Scala (la), T. II, p. 338.

Sciacca, T. II, p. 202 et 203.

Sienne, T. II, p. 335.

Semaine-Sainte, T. II, p. 69-83.

Sgricci (Tommaso), T. I, p. 330, 339 - T. II, p. 328 et 329.

Sicile (la), T. II, p. 168 et 169, 273-287.

Selinonte, T. II, p. 200 et 201.

Spolette, T. I, p. 164.

Stromboli, T. II, p. 295.

Stylet (le), T. I, p. 278-280.

Suze, T. II, 391.

Syracuse, T. II, p. 217-220,223 et 324.

T

Tauromenium, T. II, p. 254.

Temple de Segeste, T. II, p. 194 et 195.

Terracina, T. II, p. 88 et 89.

Théatre à Venise, T. I, p. 63 et 64 ; à Bologne, T. I, p. 89; de Marcellus, T. I, p. 317; à Rome, T. I, p. 349; grande réprésentation à Saint-Charles, T. II, p. 307.

Thermes de Titus, T. I, p. 225 et 226; de Dioclétien, 227; de Caracalla, 229 et 230; en général, 231.

Tibre, T. I, p. 184.

Tivoli, T. II, p. 57-62.

Tombeau de Cecilia Metella, T. I, p. 382.

Tombeaux, T. I, p. 383 et 384.

Tour penchée de Pise, T. I, p. 140 et 141.

Turin, T. II, p. 385.

Tusculum, T. I, p. 397.

U

Université de Pise, T. I, p. 144.

V

Val Montone, T. II, p. 319 322 et 323.

Vatican (le), T. I, p. 250 et 251.

Venise, T. I, p. 37-40, 48 et 49; chute de Venise, T. I, p. 59.

Vérone, T. I, p. 25.

Vésuve, T. II, p. 129-134.

Via triumphalis, T. I, p. 389.

Vicenza, T. I, p. 31.

Villa Bonaparte, T. I, p. 20; Borghèse, T. I, p. 403; Pamphili, T. I, p. 404 et 405; Adriana, T. II, p. 63-66.

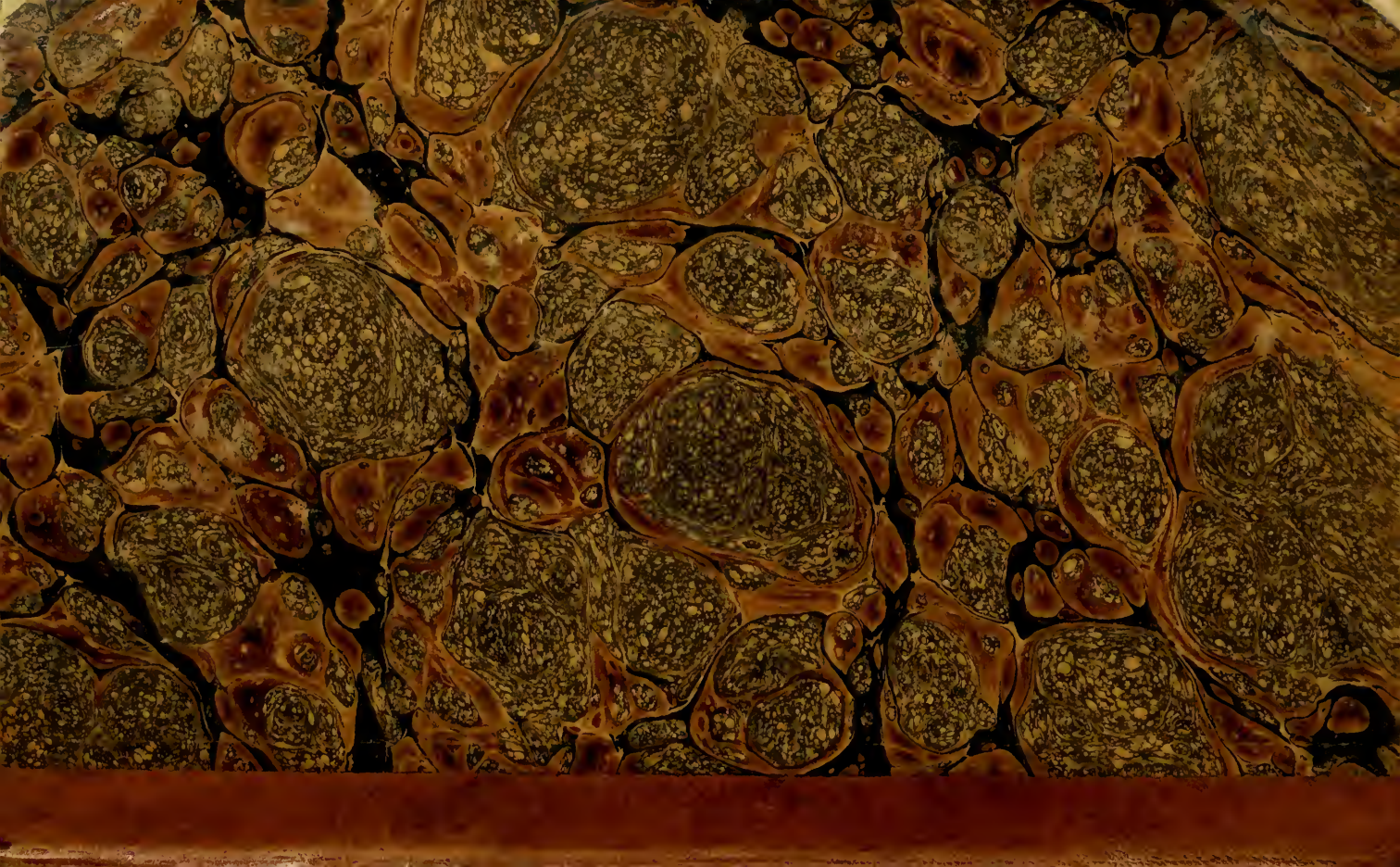
Voeu (le), T. II, p. 395.

Vol d'un mouchoir de poche à Naples, T. II, p. 99.

Volcan (le) en Sicile, T. II, p. 259-265.

Voleurs de grand chemin, T. I, p. 275-277.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
Rue Garencière, n° 5.

2587-875